BIBLIOTHÈQUE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

ANDRÉ BARON
(LOUIS DASTÉ)



# LES SOCIÉTÉS SECRÈTES LEURS CRIMES



## Depuis les Initiés d'Isis jusqu'aux Francs-Maçons modernes

« *Enchaîner à soi... des hommes réduits à l'état d'esclaves ; employer à toutes sortes d'attentats ces instruments passifs d'une volonté étrangère ; armer, pour le meurtre, des mains à l'aide desquelles on s'assure l'impunité du crime, ce sont là de monstrueuses pratiques condamnées par la nature elle-même.* »
(Léon XIII, Encyclique « *Humanum Genus* » contre la Franc-Maçonnerie, 20 avril 1884.)

PARIS (IXe)
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
30, RUE DUPERRÉ, 30

1906

*Dans certains procès scandaleux, les juges réclament le huis-clos. Dans le procès des Sociétés Secrètes qui est fait ci-après, il y a des crimes à la fois si répugnants et si abominables, que tous les yeux ne sont point faits pour en voir les détails.*

*C'est donc* **à huis-clos** *que ce livre sera lu par ceux-là seulement qui désirent savoir, en toute connaissance de cause, à quel point les Sociétés Secrètes méritent la haine et le mépris des honnêtes gens.*

# A MESSIEURS
# LES DÉLÉGUÉS SÉNATORIAUX
# DES LANDES



Messieurs,

J'ai l'honneur d'être candidat au Sénat pour le département des Landes.

Il m'eût été impossible de résumer, dans une visite (si longue fût-elle) faite à chacun des Electeurs, les raisons graves et nombreuses qui me font considérer comme un devoir de poser cette candidature de combat contre la Franc-Maçonnerie actuellement régnante.

Ces raisons, ce sont les mêmes qui me font haïr et mépriser la Secte, la coterie criminelle en train de tuer la France. Mais pour vous en exposer l'ensemble, il n'existe qu'un procédé (capable d'ailleurs de laisser dans les esprits une trace plus durable qu'une promenade rapide à travers notre beau département) : *ce procédé, c'est le livre.*

Je prie donc le Corps électoral des Landes, dont j'ai apprécié en 1902 la haute indépendance manifestée au mépris d'une honteuse pression officielle, d'accepter l'hommage de ce livre, qui est le fruit de

recherches prolongées durant des années en vue d'éclairer tout citoyen de bonne foi au sujet des Sociétés Secrètes, ces cancers des peuples.

J'ai cru que, dans les heures graves actuellement vécues par notre pays, rien ne pouvait être plus digne des Electeurs, ni témoigner avec plus de force de mon dévouement à la France et à la Lande, à ma grande et à ma petite patrie.

Quiconque aura pris la peine de regarder les documents que j'ai accumulés et de lire les conclusions forcées qui en découlent d'elles-mêmes, craindra de voter pour des Francs-Maçons, de peur d'être assailli un jour par de terribles remords.

Car un jour viendra où après avoir volé les religieux et les prêtres, après avoir encore augmenté vos charges par la nouvelle loi maçonnique de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, le règne de la Franc-Maçonnerie, s'il se prolonge, aboutira fatalement à un nouveau 1793, à une nouvelle Terreur [1].

Et la Terreur, c'était le sang ruisselant des guillotines en même temps que la misère à tous les foyers.

Veuillez croire, Messieurs, à mon dévouement patriotique.

ANDRÉ BARON.

1. MM. les Drs Cabanès et Nass viennent de publier, avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française, un ouvrage où nous lisons :

« Sur douze mille victimes (*de la Terreur*), il n'y en a pas trois « mille appartenant aux deux premières classes de l'ancienne société : « noblesse et clergé. Tous les autres étaient du Tiers-Etat, voire du « quatrième, puisque la guillotine fit tomber la tête de 4.000 paysans « et de 3.000 ouvriers. » (Drs Cabanès et Nass, *La Névrose Révolutionnaire*, p. 101.)

# AVANT-PROPOS

*L'histoire des Sociétés Secrètes emplit d'énormes et nombreux livres en toutes langues. Et malgré cela, les Sociétés Secrètes savent exercer une suggestion si habile sur les meilleurs esprits, qu'elles sont parvenues à faire complètement négliger, par presque tous les historiens, leur influence dans le monde, ainsi que leurs scélératesses de toute nature.*

*Combien pourtant elle est grande, cette malfaisante puissance des Sectes que la divulgation des fiches rédigées par les délateurs du Grand-Orient de France est venue faire éclater enfin aux yeux les plus fermés jusqu'alors !*

*Les Sociétés Secrètes ont toujours exercé des ravages; elles furent nuisibles et criminelles autrefois, comme elles le sont aujourd'hui encore, — immuables dans le Mystère, immuables aussi dans le Crime. Mais les honnêtes gens de tous les partis*

*ne se doutent point du mal qu'elles font, du mal plus grand encore qu'elles peuvent faire, — parce qu'ils ignorent la montagne de forfaits qu'elles accumulèrent dans le passé.*

*C'est pourquoi nous avons cru opportun de donner un aperçu du rôle malfaisant des Sociétés Secrètes à travers le monde et les âges, en remontant avec un soin scrupuleux aux sources historiques les plus pures.*

*Grâce aux efforts de travailleurs persévérants, appliqués à percer les voiles dont s'entoure la Franc-Maçonnerie, le branle-bas est commencé; en France, la question maçonnique intéresse désormais des citoyens de plus en plus nombreux. L'heure paraît donc venue de rassembler, en un seul faisceau de lumière, les rayons épars que les uns et les autres ont projeté, depuis des siècles, dans les ténèbres des Sociétés Secrètes.*

*Tel est le travail de bibliographie que nous avons cru utile au pays pour éclairer sa route semée d'embûches par les Sectaires de toute espèce.*

*Aussi bien, un incident heureux nous a puissamment encouragé dans notre projet d'écrire un livre qui résumerait d'une façon limpide — à la Française — ce qu'on a dit, ce qu'on sait du mal accompli par les Sociétés Secrètes: nous nous trouvions au Quartier Latin avec une heure à utiliser; bien nous prit d'entrer à la Sorbonne, car nous eûmes le plaisir d'y entendre ce jour-là le sympathique doyen,*

*M. Alfred Croiset*[1] *parler, avec la précise éloquence qu'on lui connaît, du rôle très grand et très pernicieux joué dans l'antiquité, au sein du peuple athénien, par les Associations occultes. M. Croiset affirmait que la révolution dite des Quatre-Cents, à Athènes, fut l'œuvre des Sociétés Secrètes appelées Hétairies. Là, comme toujours, ces groupes oligarchiques jouèrent leur rôle éternel, c'est-à-dire qu'ils opprimèrent le peuple avec bassesse et férocité.*

*Quelques années plus tard, au dire du grand historien Thucydide, ce sont encore les Sociétés Secrètes qui ont armé les bras des Trente Tyrans à Athènes : or, ce sont ces hommes qui, parmi tant d'autres victimes moins illustres, ont assassiné juridiquement Socrate, parce que Socrate était l'ennemi déclaré des Tartufes criminels tapis dans les Loges de ce temps-là.*

*Ainsi donc, la domination de ces Terroristes d'il y a vingt-quatre siècles fut en quelque sorte une tyrannie* pré-maçonnique, *aussi lourde que l'est aujourd'hui la domination des Loges.*

*Combien le joug des Sociétés Secrètes fut toujours dégradant, c'est ce que nous allons prouver ci-après.*



1. *Lundi 20 février 1905. — Cours public ; orateurs attiques : Andocide.*

# I

# LES MYSTÈRES ISIAQUES

Les plus anciennes Sociétés Secrètes dont on trouve la trace dans l'histoire étaient formées par les Initiés des Mystères religieux et c'est dans cette Egypte, dont la civilisation est d'un âge si prodigieusement reculé, que prirent naissance les Mystères qui ont eu l'influence la plus profonde, la plus longue durée avec la plus vaste diffusion. Nous commençons donc cette étude par les Sociétés initiatiques égyptiennes, consacrées au culte d'Isis, la grande Déesse-Nature.

S'il est un fait historique au-dessus de toute controverse et que les subtilités de discussion les plus ingénieuses ne puissent infirmer, c'est bien celui que M. Maspero explique en ces termes : « La Magie ancienne était le fond même de la religion[1]. » Par suite, les Sociétés Secrètes d'essence

1. Maspero, membre de l'Institut, *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, Paris, Leroux, 1893, p. 106.

religieuse qui nous apparaissent les premières en même temps que les plus puissantes doivent, de toute nécessité, avoir pour principal fondement la Sorcellerie, avec le cortège des tares cérébrales, des désordres de toute nature qui, de tous temps, furent les conséquences inéluctables des pratiques magiques.

En Egypte, dit M. Maspero, « la Sorcellerie faisait partie de la vie courante. » La Magie, a écrit François Lenormant, « tenait une place capitale dans les préoccupations des Egyptiens [1]. » Les Sociétés Secrètes d'Initiés, qui formaient l'élite pensante en Egypte, devaient donc être naturellement pétries de sorcellerie et il est naturel de trouver la Magie à la base des Mystères d'Isis. De fait, c'est elle que nous allons y découvrir et c'est elle qui constitue la première tare des Initiés égyptiens comme de la plupart des autres Initiés de l'Ancien monde.

L'existence d'associations religieuses qui enjoignent le Secret à leurs membres est, chez les non-civilisés, un corollaire à peu près général de la foi aux pratiques de la sorcellerie.

... En Polynésie, une corporation cumulait ce sacerdoce avec la sorcellerie. C'était la confrérie des Areoi [2], vouée au culte du Dieu Aro. Elle comprenait sept degrés d'initiation, dont les adeptes se distinguaient par des tatouages et des ornements particuliers. Pour être

1. Franç. Lenormant, membre de l'Institut : *Histoire ancienne de l'Orient*, Paris, Lévy, 1883, t. III, p. 126.

2. Les Areoi étaient voués aux pratiques de la sodomie la plus éhontée. Voir les paragraphes ci-dessous au sujet de l'immoralité des Sociétés secrètes.

admis dans l'Ordre, il fallait avoir donné des preuves d'inspirations divines, d'extase, etc. Le noviciat était très rigoureux; des épreuves nouvelles étaient imposées pour passer d'un degré à l'autre... L'Ordre donnait des représentations scéniques où il mettait en action la légende du dieu [1].

Il est aisé de voir que l'objet de ces associations est partout le même, mettre les Initiés en rapport avec la puissance surhumaine et leur livrer des secrets qui leur permettent de commander à la destinée.

(Comte Goblet d'Alviella, *Eleusinia,* Paris, E. Leroux, gr. in-8°, 1903, p. 32-33.)

Tous les Mystères de l'antiquité classique avaient originairement pour objet de mettre l'initié en rapport avec certaines divinités, en vue de lui procurer des avantages dont ces divinités étaient réputées les dispensatrices. (*Idem*, p. 117.)

## Triple caractère des Sociétés Secrètes antiques

La Magie n'est pas leur seule tare. En exaltant au cœur des Initiés, dans les Sociétés Secrètes de l'ancien monde, un orgueil qui les élevait à leurs yeux bien au-dessus des autres hommes, les vulgaires profanes, et qui les plaçait à un rang quasi-divin, la Magie envenimait deux plaies de l'espèce humaine : le goût de la luxure et le goût du sang.

Et nous allons voir quelle immoralité, quel dévergondage inouï des sens étaient, dans la plupart des Sociétés initiatiques d'autrefois, le pendant na-

1. W. Ellis, *Polynesian Researches*, Londres 1853, t. I. p. 229 et suiv. — C'est justement de pareilles représentations scéniques que nous allons retrouver dans les Mystères d'Isis en Egypte et dans ceux d'Eleusis en Grèce.

turel du dévergondage de l'esprit humain affolé de sorcellerie. Quant au goût du sang — qui se marie trop bien au goût de la luxure — c'est lui aussi que nous allons retrouver chez beaucoup d'entre elles. Et nous verrons que *le sang humain* était goûté avec volupté par certains initiés antiques, soit qu'il fût versé dans de simples meurtres privés, au bénéfice de leurs passions personnelles impunément assouvies grâce à leurs redoutables privilèges, soit qu'il fût offert en holocauste ou bien à l'intérêt de caste, dans des assassinats politiques, ou bien aux Dieux, dans ces sacrifices humains que nous appelons à juste titre des Crimes Religieux, des Crimes Rituels.

Ainsi, nous prétendons que les vieilles Sociétés Initiatiques étaient marquées de ces tares : la Magie, l'Immoralité la plus dégradante, l'Assassinat. Toutes portent au moins l'une d'elles quand ce n'est pas les trois à la fois.

Les documents et les faits historiques vont dire si nous avons raison.

### L'Initiation en Egypte.

Bien que très réservé sur la partie secrète des Mystères d'Isis, Apulée[1] nous a laissé un curieux tableau des cérémonies qu'ils comportaient. Le voici, résumé dans le dictionnaire de MM. Darenberg et Saglio :

D'abord a lieu, en présence d'un nombreux cortège, la purification par l'eau : Lucius *(le héros d'Apulée)* est conduit à une vasque voisine du temple et le mysta-

1. 114 à 190 ap. J.-C.

gogue, après avoir prononcé une prière, lui verse de l'eau sur le corps. On le ramène devant l'image d'Isis, où il reste prosterné. Vient ensuite un intervalle de dix jours consacré au jeûne ; le néophyte se met en état de recevoir la grande révélation. Quand cette nouvelle période préparatoire est expirée, ses amis viennent lui apporter des présents dans le temple ; bientôt après, les profanes s'étant retirés, Lucius célèbre la grande veillée, la partie essentielle et décisive de l'initiation ; au milieu de clartés soudaines qui illuminent les ténèbres de la nuit, il assiste à des spectacles merveilleux, où sont condensés tous les secrets de la religion isiaque. (Art. *Isis, les Mystères*, par G. Lafaye).

M. P. Foucart, de l'Institut, a donné en 1895, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, un très remarquable rapport sur les *Mystères d'Eleusis :*

L'existence de représentations dans les veillées sacrées de l'initiation n'est pas douteuse, écrit-il : on jouait devant les mystes les légendes des divinités des mystères. Cette substitution de la mise en action au récit et au chant n'est pas particulière à Eleusis : *Dans la religion égyptienne, les malheurs d'Osiris, la douleur de la Déesse et ses courses à la recherche des membres de son époux étaient donnés en spectacle aux fidèles...*

(M. P. Foucart, *Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis,* Paris, 1895, p. 43-44).

Plus loin, dans le chapitre consacré à la Grèce, nous verrons combien sont solides les arguments par lesquels M. Foucart établit que les Mystères d'Eleusis étaient directement issus des Mystères égyptiens arrangés et simplifiés au goût des intelligences helléniques.

Mais en attendant, quelques lignes empruntées

à Hérodote vont suffire à jeter une vive lumière sur cette filiation ainsi que sur la représentation scénique des souffrances et de la mort d'Osiris, — représentation qui joue un si grand rôle dans les Mystères Isiaques. Cinq siècles avant l'ère chrétienne, Hérodote, initié aux Mystères égyptiens et aux Mystères grecs, a parlé en effet, avec les plus scrupuleuses précautions pour ne pas violer ses serments, de ce qu'il avait vu dans le grand temple d'Isis, à Saïs :

CLXX. On y montre aussi, dit-il, le sépulcre de *celui que je ne me crois pas permis de nommer* en cette occasion. Il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, attenant le mur de ce temple dont il occupe toute la longueur. Il y a dans la pièce de terre [1], de grands obélisques de pierre, et près de ces obélisques on voit un lac dont les bords sont revêtus de pierre. Ce lac est rond, et, à ce qu'il m'a paru, il n'est pas moins grand que celui de Délos, qu'on appelle Trachoïde.

CLXXI. La nuit, *on représente sur ce lac les accidents arrivés à celui que je n'ai pas cru devoir nommer. Les Egyptiens les appellent des Mystères. Quoique j'en aie une très grande connaissance, je me garderai bien de les révéler ; j'en agirai de même à l'égard des initiations de Cérès, que les Grecs appellent Thesmophories,* et je n'en parlerai qu'autant que la religion peut le permettre.

*Les filles de Danaïs apportèrent ces mystères d'Egypte et les apprirent aux femmes des Pélasges...*

(*Histoire*, par Hérodote, trad. du Panthéon littéraire, *Euterpe*, liv. II, p. 92).

1. C'est-à-dire dans l'enceinte sacrée entourant le temple. (A. B.)

Le religieux respect d'Hérodote pour les Mystères ne nous empêche pas de voir que *ce Mort, dont on célébrait la Passion au Temple d'Isis consacré aux Mystères, était Osiris, frère et époux de la Déesse.* C'est d'ailleurs ce qui va ressortir avec évidence de l'exposé rapide du Mythe d'Isis et d'Osiris.

### Le Mythe d'Isis et Osiris.

Osiri (écrit M. Maspero), dieu solaire..., est l'ennemi éternel de Set, le dieu des ténèbres et de la nuit. Après sa disparition à l'ouest du ciel, « le roi du jour, souverain de la nuit, qui avance sans station ni relâche », n'arrêtait point sa course. Il allait « sur la voie mystérieuse de la région d'occident », « à travers les ténèbres de l'enfer que nul vivant n'a jamais pénétrées », et voyageait pendant douze heures pour regagner l'orient et reparaître à la lumière. Cette naissance et cette mort journalière du soleil avaient suggéré aux Egyptiens le mythe d'Osiri. Comme tous les dieux, Osiri est le soleil : sous la figure de Râ, il brille au ciel pendant les douze heures du jour; sous la forme d'Osiri-Oun-Nofri, il régit la terre. Mais, de même que Râ est chaque soir attaqué et vaincu par la nuit qui semble l'engloutir à jamais, Osiri est trahi par Set, qui le met en pièces et disperse ses membres pour l'empêcher de reparaître. Malgré cette éclipse momentanée, ni Osiri, ni Râ ne sont morts. Osiri Khent-Ament, l'Osiri infernal, soleil de nuit [2], renaît comme le soleil au matin sous le nom de Har-pa-Khrad, Hor enfant. Har-pa-Khrad, qui est Osiri [1], lutte contre

1. Voir plus loin une curieuse citation d'Apulée (A.B.).
2. Osiri en quelque sorte *réincarné.* (A. B.)

Set et le bat comme le soleil levant dissipe les ombres de la nuit... Cette lutte, qui recommence chaque jour et symbolisait la vie divine, sert aussi de symbole à la vie humaine... La naissance de l'homme était le lever du soleil en orient; sa mort, la disparition du soleil à l'occident du ciel. Une fois mort, l'homme devenait Osiri et s'enfonçait dans la nuit jusqu'au moment où il renaissait à une autre vie, comme Hor-Osiri à une autre journée. (V. *Hist. anc.*, Lenorm., t. III, 198).

Remarquons ces mots : *une fois mort, l'homme devenait Osiris;* la théologie des Mystères d'Isis est toute entière édifiée là-dessus. Mais, la génération divine étant chez les Egyptiens calquée sur la génération humaine, il fallait une mère à Hor (ou Osiris réincarné) : cette mère est Isis, déesse personnifiant la Terre féconde, et, sur les données qui précèdent, se forma toute une légende à laquelle on donna l'Egypte pour théâtre.

François Lenormant, de l'Institut, a résumé cette légende en ces termes :

... (Osiri et Set) étaient frères... Ils avaient épousé leurs deux sœurs, Isis et Nephtys. Osiri, l'aîné des frères, avait d'abord régné sur l'Egypte, sur laquelle il avait répandu tous les bienfaits de la civilisation. Mais Set, jaloux d'Osiri et voulant usurper sa couronne, avait assassiné traîtreusement son frère dans un banquet, avait coupé son corps en morceaux et enfermé ceux-ci dans un coffre qu'il avait jeté à la mer. Isis, instruite de l'assassinat, avait longtemps recherché les débris du corps de son mari, les avait recueillis, rassemblés et par ses baisers et ses larmes les avait si bien réchauffés que ce cadavre inanimé l'avait rendue mère d'un fils, Hor, qui n'était autre que

lui-même *(Osiri)* réincarné... (François Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient,* Paris, 1883, tome III, p. 203).

Mais le mythe isiaque renferme un détail capital d'où naîtront les abus qui, plus tard, rendront les mystères égyptiens (avec tous les mystères issus de leur source) odieux aux Pères de l'Eglise chrétienne ainsi qu'à certains philosophes païens eux-mêmes.

Plutarque et Diodore de Sicile vont nous éclairer là-dessus.

La seule partie du corps d'Osiris qu'Isis ne retrouva pas, ce fut le membre viril, attendu qu'il avait été tout aussitôt jeté dans le fleuve, et que le lépidote, le pagre et l'oxyrinque l'y avaient dévoré : de là vient l'horreur particulière qu'inspirent ces poissons. Pour remplacer le membre, Isis en fit faire une imitation et elle consacra ainsi le phallus dont les Egyptiens, encore aujourd'hui, célèbrent la fête. (Plutarque, *Œuvres morales*; *Sur Isis et Osiris,* chap. XVIII, t. II, p. 239.)

A l'égard de cette partie du corps d'Osiris qu'Isis ne put retrouver, on dit que Typhon, (c'est-à-dire Set) l'avait jetée dans la mer;... qu'Isis néanmoins en ayant fait faire une représentation la fit honorer comme les autres et lui attribua même un Culte et des Sacrifices particuliers de la part des Initiés. De là vient que les Grecs, qui ont emprunté des Egyptiens les Mystères et les Orgies de Bacchus, ont une Idole semblable qu'ils nomment Phallus, au sujet de laquelle leurs initiés font de grandes cérémonies dans les fêtes de ce Dieu. (Diodore de Sicile : *Histoire Universelle,* liv. I, sect. I, chap. XII, traduction de l'abbé Terrasson, de l'Académie française, Amsterdam, 1743, t. I, p. 36-37.)

Laissons de côté, pour les aborder dans un chapitre suivant [1], les commentaires que réclament ces documents si anciens et si importants; contentons-nous pour le moment de constater que nous avons, pour commencer, parmi les multiples interprétations données à leur mythe par les Egyptiens :

### Isis, Déesse-Terre et Osiris, Dieu-Soleil.

D'après les études égyptologiques les plus récentes, il est probable que sur les bords du Nil (ainsi qu'à Eleusis comme nous le verrons plus loin), c'est par un culte rendu à la Terre nourricière des hommes — à la Bonne Déesse-Terre qui donne le blé — qu'ont commencé les rites isiaques. A ce moment, Isis était la Terre du Delta, fécondée par Osiris, le Dieu-Soleil, son frère et son époux.

Mais en envisageant les choses à un point de vue plus général, les théologiens d'Egypte considèrent dans la suite Isis comme la Nature féconde (tandis qu'Osiris devenait le principe fécondant de la nature, le Principe Mâle.)

Plutarque, initié à tous les Mystères égyptiens et grecs, l'a dit formellement :

> De la Nature apte à recevoir toute génération, Isis est la partie féminine. C'est en ce sens que Platon la nomme « nourrice » et « récipient universel ». (Plutarque, *Sur Isis et Osiris*).

Donc, nous avons dès lors, à ce point de vue :

1. Voir plus loin : *l'Immoralité dans les Mystères d'Isis.*

**Isis, Nature fécondée, et Osiris, Principe fécondant.**

En raison de l'anthropomorphisme qui régnait dans les idées égyptiennes, il était naturel que l'emblème d'Isis ainsi envisagée fût l'organe féminin, le Ctéis, tandis que l'emblème d'Osiris était l'organe mâle, le Phallus. D'ailleurs, Plutarque et Diodore de Sicile nous ont appris tout à l'heure qu'Isis avait voué au Phallus des fêtes qui n'avaient pas cessé d'être célèbres.

Un hymne égyptien d'un grand souffle panthéiste reflète ces idées. M. Brugsch l'a traduit sur les murailles du temple de l'oasis d'El-Khargeh. On y célèbre les noms mystérieux du

Dieu qui est immanent en toutes choses...
Il est le corps de l'homme vivant,
Le créateur de l'arbre qui porte des fruits,
L'auteur de l'inondation fertilisatrice.
Sans lui, rien ne vit dans le circuit de la terre,
Soit au Nord, soit au Sud;
Sous son nom d'Osiris, celui qui donne la lumière,
Il est le Hor des âmes vivantes,
Le dieu vivant des générations à venir.
Il est le créateur de tout animal,
Sous son nom de Bélier des brebis,
Bouc des chèvres, Taureau des vaches.
... Il est le dieu de ceux qui reposent dans leurs [tombes.
... Il est le grand architecte,
Qui existait depuis le commencement...

(Cité par François Lenormant, *Hist. anc.*, t. III, p. 279).

### Osiris et Isis, roi et reine des Mânes.

Nous venons d'entendre nommer dans cet hymne *le dieu de ceux qui reposent dans leurs tombes :* c'est encore Osiris, le Soleil infernal, le Soleil qui luit dans la nuit des tombeaux. Ici, nous touchons à l'essence même des Mystères isiaques.

M. Maspero nous l'a dit :

Pour les Egyptiens, la naissance de l'homme était le lever du soleil à l'orient; sa mort, la disparition du soleil à l'occident du ciel.

Le Soleil personnifié dans Osiri fournissait le thème de toute la métempsychose égyptienne. Du dieu qui entretient et anime la Vie, il était devenu le dieu rémunérateur et sauveur. On en vint même à regarder Osiri comme accompagnant le mort dans son pélerinage infernal, comme prenant l'homme à sa descente dans le Kher-ti-noutri et le conduisant à la vie éternelle.

Ressuscité le premier d'entre les morts, il faisait ressusciter les justes à leur tour, après les avoir aidés à triompher de toutes les épreuves. Le mort finissait par s'identifier complètement avec Osiri... : aussi, dès le moment de son trépas, tout défunt était-il appelé «l'Osiri un tel» (François Lenormant, *Hist. anc.*, t. III, p. 233).

Mais l'Au-delà de la Mort fut toujours — et dès les âges les plus reculés — la grande préoccupation des Egyptiens. Aussi, durant des siècles, leurs prêtres s'appliquèrent-ils à composer des incantations, pour fournir au Mort les moyens d'échapper

tout d'abord aux attaques des larves, des monstres qui peuplent le monde souterrain, et ensuite de parvenir au Paradis de la Grande Déesse Isis, souveraine du Royaume des Morts, « Reine des Mânes », ainsi qu'on l'appelait.

### Le Livre des Morts.

Avant d'arriver aux jardins d'Ialou [1], il fallait affronter des grottes obscures et des lieux déserts ou peuplés de bêtes féroces, franchir des torrents d'eau bouillante et des lacs barrés de filets, traverser des pylones, des châteaux dont les portes étaient gardées par des démons affamés.

L'âme n'avait d'espoir que si elle savait opposer à chacun de ces dangers le talisman qui convenait le mieux pour échapper au poison des serpents, à la dent des crocodiles, aux mailles des filets, aux mains avides des génies malfaisants (M. Maspero, de l'Institut : *Etudes de Mythologie Egyptienne*, Paris, 1893, t. I, p. 347).

Les conceptions mystiques des théologiens égyptiens se faisant de plus en plus touffues,

(leur science d'outre-tombe) était devenue si complexe, il y avait tant de pays à connaître, tant de paroles magiques à prononcer sans en changer une seule lettre, qu'il n'était plus possible de les retenir; et le danger était terrible : une erreur, une omission livrait la pauvre âme à ses ennemis. Aussi, avait-on pourvu le défunt d'une sorte de memento : c'était le *Livre des Morts*, que la momie emportait avec elle. A tout instant, le défunt pouvait l'ouvrir et le consulter en toute

1. Les *Jardins d'Ialou* sont le Paradis d'Isis; comparer les *Champs-Elysées* des Grecs (A. B.).

occurrence; à chaque étape de son dangereux voyage, il apprenait le chemin qu'il devait suivre; il conjurait, en les interpellant par leur nom véritable, les divinités ennemies qui voulaient l'anéantir, et *la formule magique les mettait en fuite ou les frappait d'impuissance*; il appelait à son secours les partisans d'Osiris ou le Dieu lui-même, et *ceux-ci ne pouvaient refuser d'obéir à une incantation bien faite*. Bref, grâce à ce manuel, résumé des découvertes que la théologie égyptienne avait poursuivies pendant des siècles, le défunt pourvu du *Livre des Morts,* partait certain d'échapper aux fournaises et aux lieux d'anéantissement (M. P. Foucart, de l'Institut : *Recherches sur l'Origine et la Nature des Mystères d'Eleusis*, Paris, 1895, p. 62).

### But et Rites des Mystères d'Isis.

Que le Mort ait ce Livre sauveur à sa disposition dans son voyage infernal, c'était bien. Mais que durant ses funérailles, on lui rendit le pieux service de les lui dire et redire pour qu'il ne vînt pas à oublier d'en utiliser les magiques pouvoirs, c'était mieux :

Les différents chapitres du *Livre des Morts* formaient autant de leçons liturgiques, qui se récitaient par les prêtres pendant la cérémonie des funérailles, pendant la préparation des amulettes que l'on déposait avec le mort dans son tombeau, et que ces prières consacraient, à qui elles donnaient leur vertu... Les « leçons [1] » qu'on tirait du *Livre des Morts* au cours des cérémonies, sont toujours placées dans la bouche du défunt, qui est censé les prononcer au cours de son pèlerinage

1. Dans le sens liturgique, *lectio*, c'est-à-dire *lectures* (A. B.).

infernal; on les récitait auprès de sa momie pour les lui apprendre et lui donner la possibilité de les répéter. (François Lenormant, *Hist. anc.*, t. III, p. 257).

Toutes ces précautions en vue d'assurer au Mort un heureux voyage dans l'Au-Delà, étaient encore perfectionnées et augmentées quand les plus dévots à Isis, les plus préoccupés de leur seconde vie étaient amenés à apprendre — *dès leur existence sur terre et dans des conditions suprêmement imposantes* — les paroles du « Livre » Sacré avec les circonstances où elles devaient être dites.

Et tel était le but des Mystères d'Isis. Ils avaient pour mission de rapprocher de la divinité les dévots à son culte et de leur enseigner les pratiques et les prières capables de leur assurer le Paradis de la Reine des Mânes. C'est ce qui ressort, pour M. Foucart comme pour la plupart des égyptologues, de la confrontation de tous les textes égyptiens et grecs : le Récipiendaire aux Mystères d'Isis assistait, pendant la grande veillée, à une représentation des Mythes isiaques. Sur le lac vu à Saïs par Hérodote[1], on mimait la Passion d'Osiris. Puis venait sous les yeux du futur Initié le spectacle de la Pêche sacrée, par Isis, des membres dispersés du Dieu.

Une remarquable inscription grecque, provenant d'une Confrérie isiaque de Gallipoli, fait allusion à cette partie des Mystères : on y voit figurer le *Nilæum*, étang rendu sacré par quelques gouttes d'eau du Nil qu'on y versait, et sur cet étang est représentée la Pêche sacrée des membres

1. Cité page 6.

d'Osiris dépecé. (M. P. Foucart, *Recherches sur l'origine, etc.*, Paris, 1895, p. 37).

Après avoir été ainsi instruit des Mystères de sa foi religieuse, le Récipiendaire — devenant par anticipation un Mort, « l'Osiris un Tel » — jouait lui-même un rôle dans d'émouvantes figurations qui lui enseignaient la vie de l'âme au-delà du tombeau, avec les dangers à y éviter.

Apulée fait, à cette seconde partie des Mystères, une allusion aussi claire qu'on peut l'espérer, quand il met dans la bouche de son Initié ces paroles :

« Je touchai aux confins de la mort ; je foulai le seuil du palais de Proserpine[1], j'en revins au travers de tous les éléments ; au milieu de la nuit, je vis le soleil briller d'une vive lumière ; j'arrivai devant les Dieux du Ciel et de l'Enfer ; je les vis face à face et je les adorai de près ». (Apulée : *L'Ane d'Or ou la Métamorphose*, trad. par J.-A. Maury, Paris, Didier, Librairie Académique, 1834, tome II, p. 207).

Là, nouvel Osiris, le futur Initié avait tout à attendre de la bonté d'Isis : c'était elle qui avait ressuscité le Dieu, son mari bien-aimé : c'était elle qui assurerait le salut du Récipiendaire, Mort vivant aspirant au bonheur éternel.

### La Magie dans les Mystères d'Isis.

De tout ce qui précède, il résulte déjà que les Mystères d'Isis étaient essentiellement magiques. Mais la magie égyptienne et isiaque a joué dans

1. Proserpine, c'est-à-dire Isis, envisagée en tant que Souveraine des Enfers, Reine des Mânes (A. B.).

tout l'Ancien monde un rôle tellement considérable qu'il est nécessaire de lui consacrer au moins quelques pages pour en donner une idée succincte.

La magie ancienne était le fond même de la religion, a dit M. Maspero. Le fidèle qui voulait obtenir quelque faveur d'un dieu n'avait chance d'y réussir qu'à la condition de mettre la main sur ce dieu, et la mainmise ne s'opérait qu'au moyen d'un certain nombre de rites, sacrifices, prières, chants que le dieu lui-même avait révélés, et qui l'obligeaient à faire ce qu'on demandait de lui. Or la voix, surtout la voix humaine, est l'instrument par excellence du prêtre ou de l'incantateur. C'est elle qui va chercher au loin les Invisibles qu'on appelle, et chacun des sons qu'elle émet a une puissance particulière qui échappe au commun des mortels, mais que les adeptes connaissent et dont ils se servent pour leurs opérations. Telle note irrite les esprits, telle autre les apaise, telle autre les attire, et en combinant les notes les unes avec les autres, on compose ces mélopées que les magiciens entonnent au cours de leurs évocations. Je n'ai pas besoin de rappeler ici quelle importance le *Carmen*[1] avait dans la religion et le droit de l'ancienne Rome; il était tout puissant en Egypte, et le sorcier, le prêtre, l'individu qui s'adressait à un dieu devait avoir *la voix juste* s'il voulait obtenir ce qu'il demandait; il devait être *juste de voix*, « Mâ-Khrôou ».

(M. Maspero, de l'Institut, Etudes de Mythologie égyptienne... Paris, 1893, tome I, p. 106).

Plus encore que le vivant, le mort avait besoin d'être *juste de voix*. Il n'avait chance d'échapper aux dangers de l'autre monde que s'il réussissait à les dé-

1. *Carmen*, en latin chant sacré, incantation. (A. B.)

tourner par ses incantations, et ses incantations n'avaient de vertu que si elles étaient récitées d'une voix juste, sans faute d'intonation. (M. Maspero, id., p. 109).

Chose remarquable et que nous notons ici par anticipation parce qu'elle est capitale à nos yeux : tandis que, dans la langue égyptienne, les mots *Mâ-Khrôou* signifient l'homme *juste de voix*, — capable en raison de la justesse de sa voix et de ses intonations de se faire écouter par les dieux quand il leur adresse les paroles consacrées — en Grèce nous retrouverons comme ancêtre des Eumolpides (les prêtres qui initiaient aux Mystères d'Eleusis) un sacerdote nommé *Eu-Molpos,* en grec *Celui qui a la voix juste.* Nous entendrons aussi M. Foucart insister[1] sur les paroles secrètes, les mélopées sacramentelles, les formules d'incantation nécessaires pour le voyage de l'âme après la mort, tel qu'on le représentait dans les Mystères de Cérès qu'Hérodote[2] affirme avoir été apportés en Grèce par les filles de l'Egyptien Danaüs.

Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, — Egypte ou Grèce pénétrée d'idées égyptiennes — nous arrivons toujours à l'incantation magique, au pouvoir des paroles sacrées et des talismans sur les Invisibles.

Dans chaque talisman, la formule magique qui le consacrait enfermait quelque chose de la toute puissance divine. Par leur vertu, l'homme mettait la main sur les dieux ; il les enrôlait à son service, les forçait à travailler et à combattre pour lui...

(François Lenormant : *Histoire ancienne*, t. III, p. 134).

1. M. Foucart, *Recherches...* p. 59, 63, 76.
2. Voir p. 6.

Dès lors, on comprend l'importance qu'avait prise, dans la religion magique de l'Egypte et dans les Mystères qui en étaient l'âme, la connaissance des noms secrets et incommunicables des dieux.

Deux chapitres spéciaux du *Livre des Morts...* ont pour objet d'instruire le défunt des nombreux noms d'Osiri comme secours tout puissant dans son voyage infernal... Non seulement, dit M. Birch, il est indiqué sur quelques monuments de la XII[e] dynastie qu'ils sont dédiés à certains dieux « sous tous leurs noms, » mais on trouve aussi des tables de noms du dieu Phtah, le démiurge, et du dieu Râ, le principe solaire, sur des monuments du règne de Ramsès II... La gnose ou la connaissance des noms divins, dans leur sens extérieur et dans leur sens ésotérique, était en fait *le grand mystère religieux ou l'initiation chez les Egyptiens.*

Les formules du papyrus Harris sont remplies d'allusions à cette importance magique des noms des dieux :

Moi, je suis l'élu des millions d'années,
Sorti du ciel inférieur,
Celui dont le nom n'est pas connu.
Si l'on prononçait son nom sur la rive du fleuve,
Oui ! il le consumerait.
Si l'on prononçait son nom sur la terre,
Oui ! il en ferait jaillir des étincelles.

Et cette autre qui contient une évocation formelle :

Viens à moi ! Viens à moi !
O toi qui es permanent pour les millions de millions d'années,
O Khnoum, fils unique,
Conçu hier, enfanté aujourd'hui !

Celui qui connait ton nom
Est celui qui a soixante-dix-sept yeux et soixante-dix-sept oreilles.
Viens à moi! Que ma voix soit entendue...

(François Lenormant : *Histoire ancienne*, t. III, p. 135.)

Un des points fondamentaux de la Mystique égyptienne était que le dieu invoqué et évoqué dans les formes voulues par les paroles sacramentelles était forcé d'obéir. Alfred Maury, de l'Institut, a fourni là-dessus une intéressante documentation.

En Egypte, dit-il, *appelé par son nom véritable*, le dieu ne pouvait résister à l'effet de l'évocation (Iamblique : *De Mysteriis Ægypt*, VII, 4-5)... (Cette opinion est consignée) dans les écrits de l'hiérogrammate Chérémon qui avait composé à l'époque alexandrine un traité sur la science sacrée des Egyptiens... Non seulement on appelait le dieu par son nom, mais s'il refusait d'apparaître, on le menaçait. Ces formules de contrainte à l'égard des dieux ont été appelées par les Grecs *Théôn anakgai*. (Alf. Maury : *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*. Paris, 1860, p. 41.)

Je n'ai pas besoin d'insister sur les conséquences démoralisantes qui découlaient de pareilles croyances, puisqu'elles attribuaient un pouvoir sans limites à des hommes dont les vices pouvaient obliger la puissance et la majesté divines à commettre sur leur ordre des actions honteuses ou criminelles. Nous verrons les philosophes grecs s'appuyer sur cette absurdité foncière pour combattre les anciennes croyances. Mais il est particulièrement piquant d'entendre le néoplatonicien

Porphyre [1], magicien lui-même, désavouer cette doctrine primordiale et capitale des vieux initiés et sorciers d'Egypte sur les dieux obligés de se rendre aux ordres de leurs fidèles.

Porphyre, en effet, dans sa *Lettre à Anébon*, s'indigne d'une aussi folle prétention chez les magiciens égyptiens, d'une foi aussi aveugle dans la puissance des mots.

Je suis profondément troublé, écrit-il, à l'idée de penser que ceux que nous invoquons comme les plus puissants reçoivent des injonctions comme les plus faibles, et qu'exigeant de leurs serviteurs qu'ils pratiquent la justice, ils se montrent cependant disposés à faire eux-mêmes des choses injustes, lorsqu'ils en reçoivent le commandement, et tandis qu'ils n'exaucent pas les prières de ceux qui ne se seraient pas abstenus des plaisirs de Vénus, ils ne refusent pas de servir de guides à des hommes sans moralité, au premier venu, dans des voluptés illicites. (*Porphyre*, cité par Eusèbe : *Præparat. Evangel*, x. XX.)

On ne saurait démontrer avec plus de force que ne le fait le magicien Porphyre combien la Magie est une chose folle et combien terriblement elle est dangereuse pour les mœurs, pour la santé sociale d'un peuple. Et c'est le grand Porphyre qui parle ainsi, c'est-à-dire un chaud partisan des théories magiques perpétuées jusqu'à lui au sein des Mystères, et l'un des adversaires les plus dangereusement habiles du Christianisme naissant! C'est lui qui contredit *sur un point capital* la tradition millénaire des Sociétés Secrètes Initiatiques!

1. Porphyre, né à Tyr, en 233 ap. J.-C.

Mais peu importait, aux yeux des Sectaires, ses contemporains, un désaccord aussi capital — sur l'essence même des secrets qui étaient confiés aux Initiés d'Isis — entre le théurge initié Porphyre, prophète des Sociétés Initiatiques à leur déclin, et les pontifes égyptiens de tous les siècles ! Des contradictions aussi grandes ne gênent pas davantage les Sectaires modernes : c'est ainsi que nous verrons, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Francs-Maçons Martinistes — *spirites et magiciens* — faire cause commune, au sein du Jacobinisme, avec les Illuminés de Weishaupt, *athées et matérialistes.* C'est qu'un lien puissant unissait Martinistes et Illuminés : la haine du Christianisme. Et c'était cette même haine qui unissait à Porphyre tous les Initiés de son temps, quelles que fussent leurs opinions sur la coercition des dieux par les paroles sacrées ! Tous ensemble, ils exécraient le Christianisme, ennemi résolu de la Magie si chère aux conjurés d'Isis, et adversaire non moins implacable de l'Immoralité, si florissante, elle aussi, dans leurs Mystères.

### L'Immoralité dans les Mystères d'Isis.

Le chrétien Eusèbe appelait Porphyre « un admirable théologien[1] ». Saint Augustin disait de ce haut Initié qu'il était « le plus savant des philosophes[2] ». Ces hommages rendus à un ennemi

1. *Præpar. Evangel.*, liv. IV.

2. *Civit. Dei*, liv. 19, chap. 22.

redoutable du Christianisme donnent une valeur capitale à ce que nous citions à l'instant : « Je suis profondément troublé, (écrivait Porphyre), à l'idée que les dieux ne refusent point de servir de guides à des hommes sans moralité, au premier venu, dans des voluptés illicites ».

En faisant cet aveu si caractéristique d'une grande intelligence ballottée entre des idées contradictoires, mais éprise du Juste et du Vrai, ce champion de la Mystique des vieux Temples Initiatiques mettait lui-même le fer rouge dans la plaie vive ; il prononçait lui-même la condamnation de ceux qu'il s'efforçait pourtant de défendre.

Du fait que les Initiés de la Société Secrète isiaque croyaient posséder, *par la Magie*, le pouvoir d'extorquer aux dieux leur aide toute-puissante en vue de choses honteuses et injustes, tout s'ensuivait : démoralisation graduelle des classes éclairées, instruites dans les Mystères, aussi bien que de la masse des Profanes[1], et avec la démoralisation, abus, crimes de toute nature.

A la page 9 du présent volume nous avons cité Diodore de Sicile et Plutarque, au sujet d'une certaine partie du corps d'Osiris, qu'Isis n'avait pu retrouver dans la « Pêche Sacrée » des membres de son époux. Il est temps de revenir sur ce mythe.

Isis (ont écrit Diodore et Plutarque), Isis fit faire une représentation de ce membre, et « *elle consacra ainsi le Phallus dont les Egyptiens encore*

1. Se souvenir ici de l'adage : « Le poisson pourrit par la tête ».

*aujourd'hui célèbrent la fête* ». (Plutarque, *Sur Isis et Osiris*, ch. XVIII).

Or, le mythe du dieu dépecé, la Pêche Sacrée, c'est le fonds des Mystères isiaques. D'où il suit que *le culte du Phallus d'Osiris est le culte primordial des Initiés de la grande Société Secrète égyptienne* qui — nous le verrons — fut un modèle pour plusieurs des Sociétés Secrètes de l'Ancien Monde.

On dira après cela si nous avons raison de prétendre que l'immoralité est à la base même des Mystères d'Isis.

Nous n'avons point torturé les textes pour leur faire exprimer un sens qu'ils n'avaient pas ; mais voici encore des documents anciens qui prouvent jusqu'à l'évidence la vérité de notre thèse.

Un autre Initié à tous les Mystères Egyptiens et Grecs, le grand Hérodote, qu'on a surnommé le Père de l'Histoire, écrivait près de cinq siècles avant notre ère :

... Les Egyptiens célèbrent le reste de la fête de Bacchus à peu près de la même manière que les Grecs; mais au lieu de Phallus, ils ont inventé des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Les femmes portent dans les bourgs et les villages ces figures dont le membre viril n'est guère moins grand que le reste du corps et qu'elles font remuer. Un joueur de flûte marche à la tête; elles le suivent, en chantant les louanges de Bacchus. Mais pourquoi ces figures ont-elles le membre viril d'une grandeur si peu proportionnée et pourquoi ne remuent-elles que cette partie? *On en donne une raison sainte; mais je ne dois pas la rap-*

*porter.* (Hérodote: *Histoire; Euterpe* (liv. II), ch. XLVIII. Trad. du *Panthéon littéraire*, Paris, 1837, p. 63).

Cette dernière formule de discrétion, habituelle à tous les membres des Sociétés Secrètes attentifs à ne pas violer les Sacrés Mystères, ne cache plus pour nous ni qui était en réalité le Bacchus égyptien, ni « la raison sainte » dissimulée par Hérodote, car, huit siècles après lui, Plutarque, autre Initié, a écrit :

*Cette identité d'Osiris et de Bacchus,* qui doit en être instruit mieux que vous, Cléa, puisque vous présidez *les Thyades de Delphes,* puisque votre père et votre mère vous ont *initiée aux Mystères d'Osiris?...* (Plutarque, *Sur Isis et Osiris,* ch. XXXV, trad. Bétolaud, Paris, 1870, p. 254).

Quand on célèbre (en Egypte) la fête des Pamylies qui, comme nous l'avons dit déjà, est celle du Phallus, on expose aux regards et on promène une statue dont le membre viril a trois fois la grandeur ordinaire. *Car Dieu est le principe par excellence, et tout principe multiplie, par génération, tout ce qui vient de lui...* (Id. *id.*, ch. 36, p. 256).

La confrontation de ces paroles des deux Initiés Hérodote et Plutarque démontre donc de la façon la plus irréfutable que :

1° le Phallus exhibé dans les fêtes religieuses égyptiennes était le Phallus d'Osiris;

2° le culte rendu à cet emblème ne l'était point seulement par le troupeau des vulgaires Profanes : il appartenait aux plus saints Mystères de la Société Secrète des dévots à Isis.

Hâtons-nous de le dire : dans la pensée des

Prêtres et des Initiés égyptiens, ce symbole brutal cachait et figurait en même temps l'énergie fécondante du Soleil qui, à son tour, était pour les Egyptiens l'une des faces, images et manifestations du Dieu suprême, celui dont l'hymne du temple d'El-Khargeh a chanté les sublimités dans ce langage grandiose :

Ammon est son image, Atoum est son image.
Khopra est son image, Râ[1] est son image.
Lui seul se fait lui-même par des millions de voies !
Il vit éternellement !...
Il est la Vie !...
Permanent et perdurable,
Il ne passe jamais.
Pendant des millions et des millions d'années sans fin,
Il traverse les cieux.
Et il parcourt le monde inférieur chaque jour...
Il voyage dans la nuée
Pour séparer le ciel et la terre...
Caché en permanence dans toute chose,
Lui, le Un vivant
En qui toutes choses vivent éternellement !

(Cité par François Lenormant, *Hist. anc.* t. III. p. 279, 280, et par F. Vigouroux, *Bible et découvertes modernes*, t. III p. 20.)

L'idée du Soleil divinisé se mêle ici avec celle du Dieu suprême qu'il figure et représente, tandis que, dans le même hymne, un autre passage que nous avons déjà cité (p. 11) évoquait l'idée de la génération divine, assimilée à la génération humaine et animale :

1. Râ, le soleil du jour, Osiris étant le soleil caché pendant la nuit.

Il est le dieu vivant des générations à venir.
Il est le créateur de tout animal,
Sous son nom de Bélier des brebis,
Bouc des chèvres, Taureau des vaches.

Maintenant, nous avons touché du doigt le point du symbolisme ésotérique si complexe des Mythes égyptiens d'où devait jaillir une floraison touffue d'interprétations plus naturalistes et plus obscènes les unes que les autres, — et c'était fatal. En effet, des esprits très supérieurs et portés à n'envisager dans les cérémonies de leur culte que les hautes conceptions théologiques qui s'y cachaient, pouvaient à la grande rigueur ne pas être mal impressionnés par les emblêmes de la Génération universelle ainsi montrés dans les processions isiaques et osiriennes, chez les Initiés, portes closes, tout comme dans les villes et villages d'Egypte pour la cohue des Profanes. Mais, il est manifeste que pour l'immense majorité des Egyptiens de toute condition et de tout sexe, de pareilles exhibitions ne pouvaient que tendre à devenir de fâcheux excitants à une débauche universelle. C'est ce qui arriva par la suite.

Ajoutons que, dès les premiers âges de l'Egypte, les hommages sacrés rendus à la Génération donnèrent lieu à des manifestations cultuelles vraiment bien licencieuses et telles que les Prêtres et Initiés (comme ces Augures romains bien connus!) ne devaient guère se regarder sans rire, lorsque, dévotement, ils y assistaient.

Voici d'abord une scène bien suggestive du grand pélerinage annuel au temple de Bubastis :

On s'y rend par eau, raconte l'Initié Hérodote, hommes et femmes pêle-mêle et confondus les uns avec les autres; dans chaque bateau, il y a un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Tant que dure la navigation, quelques femmes jouent des castagnettes et quelques hommes de la flûte ; le reste, tant hommes que femmes, chante et bat des mains. Lorsqu'on passe près d'une ville, on fait approcher le bateau du rivage. Parmi les femmes, les unes continuent à chanter, d'autres crient de toutes leurs forces et disent des injures à celles de la ville; celles-ci se mettent à danser, et celles-là, se tenant debout, retroussent indécemment leurs robes. La même chose s'observe à chaque ville qu'on rencontre le long du fleuve. (Hérodote : *Hist.*, Euterpe, liv. II, ch. LX, trad. par M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1786, t. II, p. 50, 51.)

Diodore de Sicile rapporte un usage plus singulier encore : il raconte que le Taureau divin Apis, nouvellement découvert, était nourri pendant quarante jours dans le temple de Nilopolis. Là, les femmes étaient admises à venir l'adorer.

Elles relèvent leurs robes devant lui, ajoute Diodore, *et pudenda ei ostentant.* (Diod. Sic. *Hist.-Univ.* Liv. I. Sect. II, XXXII, traduct. de l'abbé Terrasson, de l'Académie Française, Amsterdam, 1743, p. 141.)

Nous trouvons mieux encore dans Hérodote :

Les Mendésiens, dit-il, ne sacrifient ni chèvres ni boucs. En voici les raisons : ils mettent Pan au nombre des huit grands dieux... Or, les peintres et les sculpteurs représentent le dieu Pan, comme le font les Grecs, avec une tête de chèvre et des jambes de bouc; ce n'est pas qu'ils s'imaginent qu'il ait une pareille

figure ; ils le croient semblable au reste des dieux ; mais je me ferais une sorte de scrupule de dire pourquoi ils le représentent ainsi.

Les Mendésiens ont beaucoup de vénération pour les boucs et les chèvres et encore plus pour ceux-là que pour celles-ci. Ils ont surtout en grande vénération un bouc qu'ils considèrent plus que tous les autres ; quand il vient à mourir, tout le Nome Mendésien est en deuil... Il arriva quand j'étais en Egypte une chose étonnante dans le Nôme Mendésien : un bouc eut publiquement commerce avec une femme et cette aventure parvint à la connaissance de tout le monde. (Hérodote : *Hist.* Euterpe, liv. II, ch. XLII, traduit par M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1786, t. II, p. 41.)

Le grand helléniste Larcher a donné là-dessus (t. II, p. 254 et 255) des notes fort curieuses. Il relève d'abord le scrupule d'Hérodote à ne point dévoiler les raisons de ces membres d'animal attribués au dieu Pan. Cette discrétion d'Initié, jaloux de garder le secret juré, nous l'avons déjà vue chez Hérodote. A chaque instant il emploie cette formule : « ... raisons que je tais par scrupule, bien que je ne les ignore point... ». Mais nous connaissons parfaitement le fonds de ce pieux mystère par Diodore de Sicile :

Les Egyptiens, écrit Diodore, ont mis le bouc au nombre des dieux par la même raison que les Grecs honorent, à ce qu'on dit, Priape ; je veux dire à cause du membre qui sert à la génération, cet animal étant très enclin à l'amour. Ils veulent qu'on rende des honneurs convenables à cette partie du corps qui est l'instrument de la génération parce qu'elle donne la

vie à tous les animaux. (Diod. Sic., *Hist. Univ.*, Liv. I, Sect. II, ch. XXXII, trad. Terrasson et Liv. I, ch. LXXXVIII, édit. consultée par Larcher.)

Or, « la chose étonnante » rapportée par Hérodote, « le bouc ayant eu *publiquement* commerce avec une femme », cela faisait partie des « honneurs convenables » rendus au dieu de la Génération ! Plutarque, un autre Initié, relate en effet cette dévotion particulièrement excessive des Egyptiennes :

Les animaux, dit-il, s'en tiennent aux plaisirs et aux amours qu'ils peuvent goûter avec ceux de leur espèce. Il n'y a donc pas lieu d'être frappé d'admiration si, comme en Egypte, le bouc de Mendès, enfermé avec un grand nombre de femmes des plus belles, n'éprouve aucun désir, et se sent bien plus d'ardeur pour ses chèvres... (Plutarque : *Œuvres Morales*, traduct. Bétolaud, Paris, 1870, t. IV, p. 300).

Rien de si certain, commente M. Larcher, que la détestable coutume d'enfermer des femmes avec le bouc de Mendès. La même chose se passait à Thmuis[1]. Mille auteurs en ont parlé (*Hist. d'Hérodote*, traduite par M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. II, p. 255).

Afin de montrer quelles hideuses dépravations étaient devenues chose courante en Egypte — dans ce beau pays gouverné par les sages Initiés dévôts au Phallus d'Osiris — il nous faut citer un dernier trait :

Pour les cadavres des femmes de qualité, dit Hérodote, on ne les remet pas sur le champ aux embau-

1. S. Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Nations*, p. 27, lin. 37 ; cité par Larcher.

meurs, non plus que les mortes qui étaient belles et qui ont été en grande considération, mais seulement trois ou quatre jours après leur décès. On prend cette précaution, de crainte que les embaumeurs n'abusent des corps qu'on leur confie. On raconte qu'on en prit un sur le fait avec une femme morte récemment, et cela sur l'accusation d'un de ses camarades (Hérodote, *Hist.*, *Euterpe*; liv. II, ch. LXXXIX, traduction de M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1786, t. II. p. 68).

### Absence des Sacrifices humains dans les Mystères d'Isis.

C'est aux pires débauches des sens et aux pires débauches intellectuelles de la Sorcellerie, qu'aboutissaient les théogonies savantes et orgueilleuses, les rites majestueux des Egyptiens, nous venons de le constater.

En revanche, il nous faut remarquer, dans leurs Mystères, l'absence des Sacrifices Humains, si loin qu'on remonte le cours des âges.

Hérodote, près de cinq siècles avant notre ère, insistait déjà sur ce fait, au chapitre 45 du livre II (*Euterpe*) de son Histoire. Plus loin, au chapitre CXIX du même livre :

> Ménélas, dit-il, débarqué en Egypte, imagina d'immoler deux enfants du pays... Devenu odieux pour cela aux Egyptiens, il fut obligé de s'enfuir.

Ce meurtre rituel était le pendant du sacrifice d'Iphigénie par son père, le Roi des Rois, Agamemnon. Larcher, le traducteur d'Hérodote, dit à

ce propos que c'était sans doute pour apaiser les Dieux des Vents, que Ménélas (ainsi qu'Agamemnon) avait sacrifié deux petits Egyptiens :

Ces sortes de Sacrifices, ajoute-t-il, étaient ordinaires en Grèce, mais odieux en Egypte (*Hérod.*, trad. Larcher, t. II, p. 395).

C'est que l'antique civilisation égyptienne avait été la première de toutes à s'humaniser. Le néo-platonicien et occultiste Porphyre en donne un intéressant témoignage, d'après le prêtre égyptien Manéthon, mieux qualifié que personne pour parler des rites primordiaux usités par ses aïeux :

Le pharaon Amosis supprima les Sacrifices Humains, à Héliopolis d'Egypte, comme le témoigne Manéthon, dans son livre : *De l'Antiquité et de la Piété*. On les sacrifiait à Junon[1]; on les examinait pour savoir s'ils étaient sans imperfection, comme s'ils avaient été des veaux, et on les marquait d'un sceau. On en immolait trois. Amosis ordonna qu'on leur substituerait trois figures d'hommes, faites de cire[2]. (Porphyre : *Traité sur l'abstinence de la chair des animaux*, liv. II, ch. LV).

D'autre part, dans le dictionnaire de MM. Darenberg et Saglio, nous trouvons à l'article *Hiéroduli*, ces lignes qui éclairent notre marche :

En remontant plus haut encore, on s'aperçoit que *la hiérodulie* (c'est-à-dire l'*esclavage sacré des hommes et des femmes voués aux dieux dans leurs temples*), est

1. C'est-à-dire à Isis, reine des Dieux.

2. Les civilisateurs des peuples, s'ingénièrent ainsi à atténuer les barbaries ancestrales, tout en respectant les traditions.

une forme adoucie des Sacrifices Humains, usités d'abord dans certains cultes, puis tombés en désuétude avec le progrès des mœurs... (J.-A. Hild.).

Mais si le progrès des mœurs en Egypte effaça de bonne heure les stigmates de l'odieux Meurtre Rituel, ce ne fut point le cas pour les civilisations chaldéennes et chananéennes, sœurs de la civilisation éclose aux premiers âges, sur les bords du Nil. En Asie, au contraire, les Sacrifices Humains continuèrent d'étaler leur pourpre hideuse, jusqu'aux époques les plus récentes : là, le sang humain continua de couler dans les Mystères religieux, en même temps que tous les stupres ensemble et toutes les pratiques de la Magie continuaient de les souiller.

Là, dans les terres maudites de Byblos, de Tyr et de Sodome, nous allons trouver accolés, au sein des Mystères des vieilles Sociétés Secrètes, les trois tares dont nous parlions en commençant : la Sorcellerie qui affole, la Débauche sous toutes ses formes qui dégrade, et le Sacrifice Humain qui abaisse l'homme au-dessous de la bête, au-dessous des loups qui, au moins, ne se dévorent pas entre eux.

## II

# LA VÉNUS ORIENTALE

La Déesse-Mère, le Principe Féminin divinisé qui en Egypte portait le nom d'Isis, s'appelait en Asie de noms multiples parmi lesquels Astarté, Baaleth, Mylitta, Cybèle.

Le rôle de cette divinité myrionime n'a pas été moins considérable que celui de sa sœur des bords du Nil, confondue d'ailleurs avec elle à partir d'une certaine époque dans les mêmes adorations.

L'importance mondiale des Mystères d'Astarté-Mylitta, la grande Vénus orientale, fut mise en lumière par M. Lajard, membre de l'Institut, dans une série de rapports à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [1].

Partout, dit-il, on trouvera les symboles, les emblèmes, les attributs de la déesse liés à divers cultes publics aussi bien qu'au rituel des Mystères... Partout

1. Recherches sur le Culte, les Symboles, les Attributs et les Monuments figurés de Vénus, par Félix Lajard, membre de l'Institut, Paris, 1837.

enfin l'on reconnaîtra sans peine les traces de cette haute et antique civilisation qui de l'Asie fut importée en Afrique et en Europe avec ce même culte ; car il ne faut pas s'y méprendre, dans les temps anciens, l'importation d'une religion nouvelle, c'était... l'importation de toute une civilisation, c'est-à-dire de tous les arts, de toutes les sciences, puisque la théologie ou la science universelle comprenait tous les arts, toutes les sciences. Aussi ces Chaldéens, réputés les inventeurs du Culte et des Mystères de Vénus, ces Chaldéens dont la théologie reçut chez les Grecs l'épithète de parfaite, d'autres traditions nous les montrent fondant l'astronomie, enseignant toutes les sciences, exerçant le sacerdoce...

Dans l'Asie occidentale et dans l'Asie septentrionale, ils se présentent à nous comme les instituteurs des peuples les plus célèbres de ces contrées, les Assyriens, les Arabes, les Phéniciens, les Phrygiens, les Mèdes, les Perses... Le culte de Vénus avait même jeté des racines si profondes dans les croyances et les mœurs de ces diverses nations que l'on voit les dogmes propres à ce culte servir de fondement à la plupart des systèmes religieux ou philosophiques qui, dans l'antiquité, eurent cours en Orient... Plus tard, ils deviennent la base des doctrines professées par les diverses sectes gnostiques... (*Introduction*, pp. xxij et xxiij).

L'influence de l'antique théologie des Chaldéens a survécu à toutes les révolutions politiques et religieuses de l'Asie... elle embrasse une période qui déjà dépasse une durée de cinq mille ans... Plusieurs peuples asiatiques, notamment les Phéniciens en fondant des colonies en Afrique et en Europe, y avaient porté, avec le Culte et les Mystères de Vénus, la nouvelle civilisation dont l'Asie Occidentale était redevable à la sience des Chaldéens. (*Introduction*, p. xxv).

La civilisation matérielle prodigieusement puissante qui était issue des Chaldéens s'est ramifiée, il est vrai, chez cent peuples divers en même temps que les Mystères de la Grande Déesse-Nature : voilà le beau côté de la médaille. Mais elle a son revers.

Entrant dans le vif du sujet qui nous intéresse, Lajard envisage l'institution des Mystères asiatiques comme née du désir de conserver pures les vérités acquises par les méditations séculaires des sages, sans risquer de mettre aux mains d'hommes pervers des instruments redoutables de domination :

> L'enseignement de la théologie et de la science universelle, dit-il, ne fut pas public ; il devint le privilège exclusif des sanctuaires... L'initiation aux divers grades établis dans les Mystères fut la porte ouverte à tous les hommes que leur esprit, leur jugement, leur courage moral et même leur force physique firent juger propres à concourir au but de cette institution et capables de garder inviolablement le secret... (Lajard, *Recherches...* p. 5.)

Nous avons ici en raccourci la thèse intégrale des affiliés aux Sociétés Secrètes d'aujourd'hui aussi bien que d'autrefois, — tous ensemble exploiteurs hypocrites et tyrans masqués des masses populaires asservies par eux, les soi-disant bienfaiteurs de l'Humanité qu'ils prétendent civiliser à son insu, et malgré elle, au besoin.

Une remarque d'importance capitale s'impose dès lors à nos lecteurs, tous plus ou moins au courant des choses de la Franc-Maçonnerie mo-

derne: c'est que Francs-Maçons d'aujourd'hui et Initiés d'autrefois ont en commun: 1° l'Initiation à des Mystères où ils ne progressent que si des supérieurs inconnus les en jugent dignes; 2° le serment juré de « *garder inviolablement* » des secrets qui ne leur seront dévoilés que plus tard — quelque criminels que puissent être ces secrets.

Telles sont les bases des Mystères Initiatiques du passé comme du présent. Reste à apprécier dans la Proto-Maçonnerie chaldéenne (comme nous l'avons fait dans la Proto-Maçonnerie d'Égypte), la valeur réelle des trésors que les Initiés gardaient jalousement dans l'ombre des Sanctuaires.

### La Nature, dieu androgyne.

Au fond de tous les Mystères asiatiques, on trouve le culte de la Nature considérée comme embrassant ensemble le principe créateur avec les créatures et par suite envisagée comme dieu androgyne universel. La Nature, dieu suprême fécondateur et déesse fécondée tout à la fois, tel est le dogme fondamental des religions originaires de Chaldée, en même temps que le grand secret des Initiés composant leurs Sacerdoces et leurs Tiers-Ordres.

« Au fond des religions kouschites[1], dit M. Maspero, nous retrouvons un dieu à la fois un et multiple: un,

1. Après les Akkad et Soumir touraniens, les Kouschites chamitiques sont les plus anciens peuples qui aient dominé en Chaldée. (A. B.)

parce que la matière émane de lui et qu'il se confond avec la matière; multiple, parce que chacun des actes qu'il accomplit en lui-même sur la matière est considéré comme produit par un être distinct et porte un nom spécial. Au début, ces êtres distincts... coexistent sans être subordonnés et chacun d'eux est adoré de préférence à tous les autres dans une ville ou par un peuple : Anou dans Ourouk, Bel à Nipour, Sin à Our, Mardouk à Babylone, Anou, Bel, Sin, Mardouk ne sont qu'une substance unique et pourtant la substance unique dont ils sont les noms possède double essence : elle réunit en une même personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Chaque dieu se dédouble en une déesse correspondante, Anou et Sin en la déesse Nanâ, Bel en Bêlit, Mardouk en Zarpanit. Les êtres divins ne se conçoivent plus isolément, mais par couples et chacun des couples qu'ils forment n'est qu'une expression du dieu primordial unique...

Chacun de ces dieux se dédouble en une divinité femelle qui est sa forme passive et comme son « reflet », Anat (Anaïtis), Bêlit (Bêltis, Mylitta). Anat, Bêlit... se perdent aisément les unes dans les autres et se réunissent le plus souvent en une seule qui représente le principe féminin de la Nature, la Matière humide et féconde. (M. Maspero, membre de l'Institut : *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, Paris, 3e édit., 1884, p. 148, 149, 150).

Si de Chaldée, où régnaient les couples divins Anou et Anat, Bel et Bêlit, nous passons en Syrie, et en Phénicie, nous trouvons là une famille divine identique aux précédentes : en outre, elle va promptement évoquer à nos yeux des ressemblances profondes avec le couple Isis-Osiris :

(La divinité femelle), dit M. Vigouroux, est souvent nommée dans la Bible en compagnie de Baal; elle s'appelle Astoreth, l'Astarté des Grecs... De même que Baal est quelquefois le Ciel, Astarté est aussi la Terre fécondée par le Ciel. Mais de nombreux indices montrent aussi qu'elle est souvent la Lune... Elle est le principe passif et productif, la mère, comme Baal est le principe actif et générateur, le père...

Nous lisons dans un hymne assyrien adressé à la nouvelle lune :

Lumière du ciel qui apparais comme une flamme dans [la contrée,
Fécondatrice sur la terre, ta disparition est comme un [voyage que tu entreprends...
Le jour de l'épouse, amenez-le, ô cieux !
Le jour de l'épouse Istar [1], amenez-le, ô cieux !

La Bible, en particulier le Livre des Juges, nomme plusieurs fois la déesse Aschéra, « la bonne ou l'heureuse déesse »... Elle est la campagne inséparable de Baal. Là où il y a un autel de Baal, là est aussi une image d'Aschéra, un pieu symbolique qui la représente et qui est l'objet d'un culte impur. (F. Vigouroux, *La Bible et les Découvertes modernes*, Paris, 1884, t. III, p. 278 à 281.)

L'Aschéra, le symbole d'Astarté en forme de pieu ou de cippe conique [2] se retrouve dans la

1. Istar, fille d'Anat, consubstantielle à sa mère; c'est le même nom que celui d'Astarté dans les dialectes jumeaux, (tous deux chamito-sémitiques) d'Assyrie et de Phénicie (A.B.)

2. A l'occasion de la visite de l'empereur Titus au temple de Vénus (Aphrodite ou Astarté) à Paphos, Tacite décrit ainsi la singulière image divine : « L'idole de la déesse n'a pas la forme humaine, dit-il, c'est une colonne ronde dont la base est plus large que le sommet, à la façon d'une borne. » (Hist. II. 3.)

plupart des figurations de la Déesse-Nature. Peut-être n'est-ce pas autre chose que le lingam-yoni des Hindous, fétiche du dieu suprême androgyne[1]. En tous cas, ce symbole est sûrement phallique : en effet la Bible (III, Rois, xv, vers. 13) montre le pieux roi Asa retirant la régence à sa mère Maacha, parce qu'elle était vouée à un culte honteux, — *in Sacris Priapi,* dit la Vulgate — et le texte hébreu correspondant dit qu'elle avait consacré une « aschérah » qu'Asa fit briser et brûler près du torrent de Cédron.

Il est facile dès lors d'entrevoir les abîmes de démoralisation dans lesquels un pareil symbolisme, de l'obscénité la plus brutale, devait forcément entraîner des populations, brûlant de toutes les flammes qu'allumait en elles le soleil d'Orient.

### De Rhéa-Cybèle à Istar-Astarté.

Bel, Baal, Moloch, etc., c'est-à-dire sous ces divers noms le Dieu-Soleil personnifiant toujours la Masculinité de la Nature, et Istar, Astarté, Cybèle,

1. Nous lisons dans le *Kama-Soutra* (traduction de M. Lamairesse, Paris, 1891): «... le lingam-yoni, sorte d'amulette figurant verenda utriusque sexus in actu copulationis...» (*Introd.* p. XIII).

Dès le XVIIe siècle, J. Selden, le grand érudit anglais, faisait remarquer, d'après Macrobe (voir : *Saturnales*, III, 10), qu'à Chypre (colonisée par les Phéniciens), on croyait que Vénus Astarté était à la fois mâle et femelle. Selden rappelle en même temps la Vénus armée, barbue comme un homme, qui fut adorée par les Grecs et les Romains. (Selden : *De Diis Syris*. p. 239, Lipsiae, 1672. Nouvelle édition avec les Commentaires d'Andréas Beyer).

personnifiant la Féminité de la Nature, telles sont, — nous venons de le voir — les deux divinités dont le couple forme, dans toutes les théogonies de l'Asie antérieure, le dieu androgyne primordial.

Astoreth est « la compagne inséparable de Baal [1] ». De même, la Vénus orientale (pour l'appeler de son nom le plus général) est la compagne inséparable du dieu mâle et solaire dans tous les Cultes et dans tous les Mystères initiatiques apparentés à ceux de la Chaldée, le pays d'élection des sorciers et des enchanteurs, des prostitutions sacrées et des sacrifices humains.

Aussi, pour ne point risquer de nous répéter, nous rapprochons les uns des autres les divers Mystères de l'Asie antérieure, et nous les considérons comme formant de simples variantes d'un même type de confréries de sorciers pratiquant tous la même magie ténébreuse, les mêmes rites infâmes et cruels à la fois, autrement dit comme formant des loges autonomes au sein d'une même Franc-Maçonnerie des premiers âges.

M. de Vogué (de l'Académie française) a montré dans la divinité femelle aux cent noms :

... la grande déesse syrienne de Hiérapolis (voir Lucien : *de Deâ Syriâ*, ch. XXXI) la déesse phrygienne des bas-reliefs de Yazikeni (voir Texier : *Description de l'Asie Mineure*, I, pl. 78), la Rhéa Cybèle, mère des dieux, Vénus-Uranie de Phrygie et d'Asie Mineure, la Tanit ou Artémis Céleste de Carthage, la Junon que Diodore (II, 9), associe à Jupiter-Baal dans le temple de Bel à Babylone, l'Atergatis syrienne, l'Anaïtis des cylindres assyro-chaldéens... (Comte de Vogué :

1. M. Vigouroux, *Bib. et Découv. Mod.*, p. 281.

*Mélanges d'Archéologie orientale*, Paris, Imp. Impériale, 1868, p. 45.)

Cette divinité, continue M. de Vogüé, n'est autre que la grande déesse de la Nature, la Grande Mère, désignée sous le nom très vague de Vénus orientale, celle dont Lucien (*De Deâ Syriâ*, ch. XXXII) a dit qu'elle avait quelque chose de Junon, de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Cybèle, de Diane, de Némésis et des Parques, rendant ainsi involontairement témoignage de l'unité du point de départ (*idem*, p. 48).

Mais, dans son X^e Livre, Strabon[1] qui fut l'un des plus grands géographes de l'Antiquité, s'exprime ainsi, au sujet des Mystères auxquels présidaient les Curètes, en Crète, en Phrygie et sur le Mont Ida, en l'honneur de Rhéa-Cybèle :

Les uns supposent que les Curètes sont la même chose que les Corybantes, les Dactyles Idéens (c'est-à-dire du Mont Ida) et les Telchines. Les autres disent qu'ils sout tous de la même famille; qu'il y a seulement quelque différence entre eux. En général, tous se ressemblent quant à l'enthousiasme, à la fureur bacchique, au bruit qu'ils faisaient avec leurs armes, avec les timbales, les tambours, les flûtes, et à leurs cris extraordinaires dans leurs fêtes sacrées. (Trad. donnée par de Sainte-Croix, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : *Mystères du Paganisme*, Paris, 1784, p. 562).

Les Bérécynthiens, peuple de Phrygie, continue Strabon, et tous les Phrygiens en général, ainsi que les Troyens voisins de l'Ida, honorent aussi Rhéa et célèbrent ses fêtes avec orgies, la nommant la Mère des Dieux et la Grande Déesse Phrygienne (*Id., Id.*, p. 567).

Strabon parle encore des Cabires de Samothrace, (du phénicien *Cabirim*) prêtres-magiciens de Cybèle.

1. Strabon, né vers 50 av. J.-C.

Nous retrouverons plus loin, dans les textes chaldéens et hébraïques, ces étranges pontifes de la Vénus Orientale, qui « s'agitaient en furieux », ainsi que le note Strabon (*Id.*, *Id.*, p. 576).

Ce que nous venons de citer démontre suffisamment que d'étroits rapports liaient aux Mystères de Cybèle tous les autres Mystères de Crète, de Phrygie, de Samothrace, etc.

La religion nationale de la Phrygie, célèbre dans tout le monde antique, dit M. Babelon, et propagée au loin à une certaine époque, était un panthéisme grossier qui avait, dans ses idées fondamentales, une grande analogie avec la religion chaldéo-assyrienne... Cybèle et Atys, avec les monstrueuses légendes qu'avaient engendrées leur culte, étaient les divinités nationales (*Les Phrygiens : Hist. ancienne de l'Orient*, par François Lenormant, de l'Institut, continuée par M. Babelon, Paris, 1887, t. V, p. 460).

Au milieu des fêtes de Cybèle, les Galles, ses prêtres, lui sacrifiaient leur virilité, dans des transports fanatiques dont la hideuse description ne peut être donnée ici[1]. Aussi bien, nous avons trop à dire sur ces tristes sujets, et nous passons au mythe fondamental qu'on retrouve partout le même, dans les Mystères Initiatiques que nous venons d'énumérer : le mythe chaldéen d'Istar et de Tammouz.

1. Avec son ironie charmante et profonde à la fois, Lucien de Samosate (né vers 137 ap. J.-C.), en a parlé dans son livre *De Deâ Syrâ* (Voir *Œuv. de Lucien*, trad. Talbot, Paris, 1874, t. II, p. 447, et *Dialogues des Dieux*, XII, § 1).

## Le Mythe de Tammouz et d'Istar (Adonis et Astarté)

Ctésias et Nicolas de Damas ont recueilli une fable qui met en action l'antagonisme des forces ennemies aux prises dans l'univers, forces personnifiées par les divinités mâles et femelles de Chaldée: d'une part, le Soleil, le Jour, la Végétation, la Vie; d'autre part, la Lune, la Nuit, l'Hiver, la Mort. Nous rapportons cette fable d'après François Lenormant (*Origines de l'Histoire,* t. I, p. 161):

Le dieu Soleil a pour ennemi son frère jumeau, le dieu Lune. Ce dernier s'empare de son frère, le tient prisonnier et lui fait perdre sa virilité[1]. C'est une façon d'exprimer que le Soleil meurt chaque soir et qu'il meurt chaque année, en hiver, sous les coups de l'astre nocturne, pour ressusciter bientôt.

Mais parmi les diverses façons d'envisager le Soleil, il en est deux encore où le Soleil est en antagonisme avec lui-même: il est fécondateur et vivifiant; mais aussi, dans l'excès de sa force, il devient malfaisant et destructeur. Le mythe de Tammouz procède de ces deux idées à la fois.

A côté des dieux représentant le soleil dans sa puissance, il en est un qui figure le soleil dans son déclin... Tammouz, l'Adonis chaldéen, le dieu mourant à

1. Dans le mythe phrygien, certainement dérivé de ce mythe chaldéen, c'est la déesse Rhéa-Cybèle qui dévirilise son amant Atys. (Lucien de Samosate : *De Deâ Syrâ,* trad. Talbot Paris, 1874, p. 447).

la fleur de sa jeunesse, pleuré par son épouse Istar et ressuscitant dans sa beauté première...

(A. Loisy, *Études sur la religion chaldéo-assyrienne,* Revue des Religions, Paris, 1891, p. 53).

Tammuz (en langue accadienne ou proto-chaldéenne : le Fils de la Vie, Tammu-zi) est le soleil de la végétation printanière et la personnification du réveil de la nature.

Peut-être, continue M. Loisy, était-il censé mourir dans le mois qui portait son nom et dans lequel commencent les fortes chaleurs de l'été. Ce serait le soleil brûlant de la moisson qui ferait périr le tendre et vert printemps. Une lamentation sur la mort de Tammuz nous a été conservée et le soleil y est, en effet, désigné comme l'auteur de ce triste événement :

Tammuz s'en est allé ; il est descendu à l'intérieur de la terre ;
Samas *(le soleil brûlant)* l'a fait disparaître au pays des morts,
Parmi les gémissements, au jour où il l'a frappé...
Vers le pays lointain et invisible, le noble Tammuz est parti !
Jusques à quand sera-t-il empêché de faire germer les plantes ?
Jusques à quand sera-t-il empêché de faire germer la terre ?

(A. Loisy, *id., id.,* p. 55).

Un des plus anciens centres du culte d'Istar était la cité chaldéenne d'Erek. Là, Istar appelée aussi et peut-être d'abord Nanâ, était fille d'Anu et femme de Tammuz. On l'honorait principalement comme déesse de la fécondité. Des légions de femmes vouées à la prosti-

tution sacrée desservaient son temple. (A. Loisy, *id.*, *id.*, p. 103).

Mais si, comme déesse de la fécondité, Istar est femme de Tammuz, le dieu qui fait « germer la terre », Istar est aussi Bélit, mère des dieux, et comme telle, l'épouse de Tammuz se trouve être sa mère.

Cette multiplicité d'aspects de la divinité femelle est nettement exprimée dans un hymne à la planète Istar ou Vénus, où l'on célèbre en même temps l'androgynisme essentiel de la divinité femelle, et la notion de l'inceste divin du dieu Tammuz, mari de sa mère : données qui n'ont été répandues dans le monde grec que par les Orphiques et les Néo-Platoniciens, mais qui, plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, étaient professées à l'état de dogmes formels dans les écoles du sacerdoce chaldéo-babylonien :

> L'astre femelle est la planète Vénus ; elle est femelle au coucher du soleil ;
> L'astre mâle est la planète Vénus ; elle est mâle au lever du soleil ;
> La planète Vénus, au lever du soleil, Samas *(ou Tammuz)* est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton.
> ...La planète Vénus, au lever du soleil, son nom est Istar parmi les étoiles.
> ...La planète Vénus, au coucher du soleil, son nom est Bélit, parmi les dieux.
>
> (M. Babelon, *Hist. anc.*, t. V, p. 260.)

En Phénicie, le même mythe se retrouve avec Baal-Tammuz ou Adôn (Adonis), le dieu protecteur des êtres, tandis que le même dieu mâle,

considéré comme destructeur, s'appelait Baal-Moloch, au lieu de Samas :

(Adonis) était, en réalité, l'Adôn Adonim, le Seigneur des Seigneurs, le plus grand des dieux du pays de Chanaan et d'une partie de la Syrie dont le culte était célébré avec la plus grande pompe à Byblos...

Les femmes qui avaient refusé de se consacrer *(aux Mystères d'Adonis)* en coupant leur chevelure étaient livrées aux étrangers ; les vierges devaient faire le sacrifice de leur honneur au dieu, et le prix de la prostitution sacrée était versé dans le trésor du temple...

La fameuse doctrine réservée dont on recevait le secret lorsqu'on était initié à ces Mystères, était l'expression symbolique de l'hymen du Ciel et de la Terre, les ancêtres de tout ce qui vit, de leur union et de leur séparation.... L'action religieuse correspondant à ce dogme était la représentation de cette conception cosmogonique enfantine, le sacrement qui assurait aux fils des hommes les bienfaits résultant de l'union du Ciel, père de tout ce qui est, et de la Terre, la mère universelle. (M. Tiele *(de Leyde), Rev. de l'Hist. des Relig.*, Annal. du Musée Guimet, Paris, 1881, t. III, p. 185, 186.)

Istar s'appelle désormais Astoreth ou Baaleth ; elle est comme en Chaldée l'amante et la mère de Tammuz-Adonis, de même que Cybèle, la grande déesse phrygienne, est l'amante et la mère d'Atys. A Gebal (ou Byblos), centre des mystères d'Adonis et d'Astarté, cette dernière figure même, dans une stèle qui lui fut consacrée par le roi Jehawmelek, sous la figure de la déesse égyptienne Isis.

Ainsi donc, tous les Mystères asiatiques et égyptiens en venaient à se confondre dans un

mélange d'assassinats et d'incestes entre mère et fils quand ce n'est pas entre frère et sœur, tandis que les abstractions cosmologiques qui sont à l'origine de ces légendes, telle que le Soleil du Printemps et la Fécondité de la Nature, se transformaient à la longue en êtres anthropomorphes dont on localisait ici et là les aventures. La ville de Byblos, entre autres, se vantait d'avoir été le théâtre de la mort d'Adonis, le dieu de ses Mystères, devenu dans les derniers temps un simple chasseur syrien, amant de sa mère Astarté.

Un jour qu'Adonis chassait dans le Liban, près de la ville, le dieu de la guerre (remplaçant ici Samas, le Soleil destructeur de Chaldée) avait pris la forme d'un sanglier, s'était rué sur lui et l'avait éventré. Mais qu'il fût considéré comme dieu-homme à la fleur de l'âge, bel époux de Vénus, déesse de l'amour, ou bien comme le Soleil du Printemps, Adonis mort était pleuré à l'automne dans de lugubres fêtes. Ezéchiel [1] reproche aux filles d'Israël d'avoir pris part à ces lamentations. Puis, au printemps, quand Adonis ressuscité était rendu aux baisers d'Astoreth, le retour du jeune dieu à la vie était célébré par des orgies monstrueuses, cortège habituel du culte de la Déesse-Nature dans toutes les religions païennes.

### La Magie dans les Mystères Chaldéo-Syriens.

Que la Magie ait été le fonds des Mystères initiatiques pratiqués par les Sociétés Secrètes de l'Asie antérieure, c'est ce qui ressort avec évidence

1. Ezéchiel, VIII, 14.

des études de tous les linguistes et de tous les ethnographes.

C'était un mythe inventé par les prêtres des Accads, les Touraniens de Chaldée[1], ce mythe fondamental de Tammouz — le dieu accadien Tammu-zi, « Dieu de la Vie » — qui devint le centre des Mystères vénusiaques dont l'Asie fut souillée dans toute son étendue. Et ce sont les vieilles confréries de ces Accads, avec leurs frères de race les Mages[2] de l'antique Médie touranienne, qui ont versé à tout le Monde ancien les poisons de la sorcellerie.

Le culte touranien est en effet une véritable magie où les hymnes à la divinité prenaient tous plus ou moins la tournure d'incantations et où le prêtre est moins un prêtre qu'un sorcier. (M. Maspero, de l'Institut, *Hist. anc. des peuples de l'Orient,* Paris, 1884, 3e édit., p. 145).

De même que les Initiés égyptiens s'affiliaient à leurs Mystères pour s'assurer par des rites magiques une bonne mort et une heureuse vie d'outre-tombe, de même les Initiés pénétraient dans les Mystères asiatiques pour se protéger contre les

1. Le peuple Touranien des Accads était apparenté « aux nations qui des marais de la Finlande aux bords de l'Amour habitent encore aujourd'hui le nord de l'Europe et de l'Asie » (M. Maspero). Les Accads, frères de race des Finnois et des Turcs, furent les premiers civilisateurs de la Babylonie. Après les conquêtes chamitiques et sémitiques, ils maintinrent leur suprématie intellectuelle dans les collèges sacerdotaux de la Chaldée, jusqu'à Cyrus. (Voir Oppert, *Bullet. Archéol.*, 1854; Fr. Lenormant, *Hist. anc.*, t. IV, p. 39).

2. Ce sont d'ailleurs ces Mages touraniens qui ont donné leur nom à la Magie (A. B.)

légions d'êtres invisibles qui, dans leur esprit frappé d'une constante épouvante, les menaçaient à chaque instant de mille dangers.

La magie des Assyro-Chaldéens repose sur la croyance à d'innombrables esprits répandus en tous lieux dans la nature, dirigeant et animant tous les êtres de la création... Tous les éléments en sont remplis, l'air, le feu, la terre et l'eau... Il faut un secours à l'homme contre les attaques des mauvais esprits; contre les fléaux et les maladies qu'ils déchaînent sur lui. Ce secours, c'est dans les incantations dont les prêtres magiciens ont le secret, c'est dans leurs rites et leurs talismans qu'il le trouve. (Fr. Lenormant et M. Babelon, *Hist. anc. des Peuples de l'Orient*, t. V, p. 194).

A Ninive, dans les ruines du palais d'Assourbanipal, roi d'Assyrie, on a découvert des milliers de tablettes d'argile qui composaient la bibliothèque royale. Le plus grand nombre d'entre elles constituaient un colossal ouvrage de Magie :

... Il est rédigé en accadien, c'est-à-dire dans la langue touranienne apparentée aux idiomes finnois et tartares que parlait la population primitive des plaines marécageuses du bas Euphrate. Une traduction assyrienne placée en regard accompagne le vieux texte accadien. Depuis bien longtemps déjà, quand Assourbanipal, au VIIe siècle avant notre ère, fit faire la copie qui est parvenue jusqu'à nous, on ne comprenait plus les documents de ce genre qu'à l'aide de la version assyrienne, qui remonte à une date beaucoup plus haute. (Fr. Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*, Paris, 1874, p. 2-3).

(De ce grand ouvrage magique), les scribes d'As

sourbanipal avaient exécuté plusieurs copies d'après l'exemplaire existant depuis une haute antiquité dans la bibliothèque de la fameuse école sacerdotale d'Erech, en Chaldée. (*Id.*, *id.*, p. 13).

Or, c'est justement à Erech, l'un des plus anciens centres du culte d'Istar, que, selon toutes probabilités, est né le mythe (si important et si fécond) de Tammuz-Adonis, origine de tous les Mystères que célébrèrent les Sociétés secrètes asiatiques.

Le grand rituel magique des Pontifes d'Erech se composait de trois livres; le premier (sous le titre: *Les Mauvais Esprits*) était exclusivement rempli de conjurations et d'imprécations destinées à repousser les démons; le second renfermait les incantations auxquelles on attribuait le pouvoir de guérir diverses maladies. Enfin le troisième contenait les hymnes à certains dieux, chants magiques qu'on croyait doués d'un pouvoir surnaturel.

Il est curieux de noter que ces trois parties correspondent exactement aux trois classes de docteurs chaldéens que le livre de Daniel énumère à côté des astrologues (*kazdim*) et des devins (*gazrim*), c'est-à-dire, les *khartumim* ou conjurateurs, les *hakamim* ou médecins, et les *asaphim* ou théosophes. (Franç. Lenorm. *La Mag. Chald.*, p. 13).

Disons en passant que cette concordance remarquable entre les Livres de Daniel et les antiques documents exhumés des ruines de Ninive constitue une preuve de plus pour la réelle authenticité de cette partie de la Bible.

A côté des *Kasdim*, on s'étonnerait de ne pas

rencontrer en Mésopotamie les Voyantes du Spiritisme antique. Les voici :

Le temple d'Istar à Arbèles était desservi par un collège de prêtresses exerçant le ministère prophétique et que nous voyons en correspondance régulière avec Asarhaddon. Le roi consultait la déesse au sujet de ses opérations militaires ; Istar lui répondait par l'intermédiaire d'une voyante :

« Moi, Istar d'Arbèles, je dis à Asarhaddon, roi d'Assur : Je donnerai dans Assur (Ninive), Kalah, Arbèles, de longs jours à Asarhaddon, au roi que j'aime. Ne crains pas, ô roi, je te le dis !... Je détruirai tes ennemis de mes mains ! » (*Rev. des Relig.* A. Loisy, *Etud. sur la relig. chald. assyr.*, janv. 1891, p. 107-108).

C'est ce que nos mages modernes appellent une dictée spirite.

Les textes cunéiformes attestent l'existence, chez les Chaldéens, d'une démonologie extrêmement riche et raffinée. Ils croyaient aux *Alap* et aux *Nirgall*, génies protecteurs en forme de taureaux et de lions ailés ; aux *Utuq* (tous les démons nuisibles en général) ; aux *Labartu* (fantômes), aux *Labassu* (spectres) (Franç. Lenorm. *La Mag. Chald.* p. 23-24-35). Les démons sont accusés de toutes sortes de scélératesses :

Eux, les produits de l'enfer,
En haut ils portent le trouble,
En bas ils portent la confusion...
De maison en maison ils pénètrent ;
Dans les portes comme des serpents ils se glissent ;
Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux ;
Ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme ;
Ils font fuir la femme libre de la maison où elle a
enfanté...

Ils font fuir le fils de la maison du père ;
Eux, ils sont la voix qui crie et qui poursuit l'homme.

(*Id.*, *id.*, p. 28-29).

... La croyance aux morts qui se relèvent du tombeau à l'état de vampires (ou *Akhkharus*) existait en Chaldée. Dans le fragment d'épopée mythologique qui raconte la descente de la déesse Istar aux Pays Immuables, la déesse, parvenue aux portes de la demeure infernale, s'écrie :

Gardien, ouvre ta porte !...
Si tu n'ouvres pas la porte, je briserai ses barres,
Je ferai relever les morts pour dévorer les vivants ;
Je donnerai puissance aux morts sur les vivants.

Les formules mentionnent ensuite, en les plaçant dans une classe distincte, les démons... qui abusent du sommeil pour soumettre la femme ou l'homme à leurs embrassements, l'incube et le succube, en accadien *gelal* et *kiel-gelal*, en assyrien *lil* et *lilit*. (La *lilith* joue un grand rôle dans la démonologie talmudique ; les rabbins kabbalistes ont forgé toute une légende où elle déçoit Adam et s'unit à lui).

(Franç. Lenorm. La *Mag. Chald.*, p. 35-36).

L'ensorcellement à l'aide d'incantations et de philtres, l'envoûtement (pratiques ressuscitées par les Mages modernes dans d'élégantes figurations, en plein Paris, à la Bodinière) étaient chose courante en Babylonie. Ces rites magiques, dont on retrouve les traces dans toute l'Europe, ont persisté sur leur sol natal avec une vitalité prodigieuse.

D'après l'écrivain Ibn-Khaldoun, qui vivait au XIVe siècle de notre ère, cette pratique de l'envoûtement était (de son temps) encore en grand

usage parmi les sorciers nabatéens du Bas-Euphrate. (Voir François Lenormant : *la Magie chaldéenne,* p. 58.)

Et cet historien arabe, décrivant le même envoûtement qu'on retrouve dans tous les pays d'Europe jusqu'à nos jours, semble avoir traduit des textes cunéiformes assyriens qui dormaient depuis déjà deux mille ans dans les décombres des palais de Ninive et qu'on vient seulement de déterrer.

... De tous les moyens que peut employer le sorcier, le plus puissant, le plus irrésistible est l'imprécation. La forme imprécative ne déchaîne pas seulement, en effet, les démons; elle agit sur les dieux célestes eux-mêmes, et, entraînant leur action à ses paroles, la tourne au mal. (*Idem,* p. 59.)

Voici une de ces formules imprécatoires destinées à attirer les foudres des puissances divines sur la tête des humains :

Que les Grands Dieux Anou, Bel, Nouah et la Dame [Suprême
Le couvrent d'une confusion absolue...
Qu'ils effacent sa postérité!...
Que le Soleil, le grand juge du ciel et de la terre, [prononce sa condamnation!...
Qu'Istar, Souveraine du ciel et de la terre, le frappe,
Et en présence des Dieux et des Hommes entraîne [ses serviteurs dans la perdition!
(*Idem,* p. 61).

C'est un de ces sorciers chaldéens, habiles à obliger par leurs imprécations puissantes les dieux célestes à maudire, c'est le chaldéen Balaam que les princes de Moab et de Madian appelèrent pour qu'il vînt attirer le malheur sur Israël en marche

vers la Terre Promise [1]. La Bible nous fournit là une preuve nouvelle des liens étroits de parenté qui unissaient les Mystères magiques de Chaldée aux Mystères magiques de Syrie et de Chanaan. Et après avoir tenté de satisfaire par ses imprécations la haine des Moabites contre les enfants de Jacob, Balaam leur donna, pour vaincre la résistance d'Israël, le conseil si perfidement habile dont nous parlerons plus loin :

« *Et initiatus est Israel Beelphegor* [2] » dit la Vulgate, c'est-à-dire : « Et Israël fut initié aux Mystères de Beelphégor », le Dieu mâle et solaire des Moabites, le dieu proche parent des Bel et des Tammouz, eux-mêmes frères et époux de l'Istar-Baaleth.

Arrivé au point où nous en sommes de notre étude, il nous est impossible de séparer l'une de l'autre les tares des Sociétés secrètes chananéennes, les mêmes tares qui, à travers les mondes et les âges, souillent la plupart des Sociétés secrètes : la magie, la débauche, la cruauté. Aussi bien, de très nombreux textes bibliques les unissent dans les mêmes anathèmes. Entre autres, ces passages du *Livre de la Sagesse*, d'une si puissante concision :

3. Vous aviez en horreur, Seigneur, ces anciens habitants de votre Terre Sainte,

4. parce qu'ils faisaient des œuvres détestables à vos yeux, par des enchantements et des sacrifices impies,

5. tuant sans pitié leurs propres enfants, mangeant

1. Une des imprécations de Balaam commence ainsi : « Balach, roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des monta « gnes d'Orient. Venez, m'a-t-il, dit et maudissez Jacob. » (*Nombres*. XXIII, 7.)

2. *Nombres*, XXV, 3.

des entrailles d'hommes et en dévorant le sang, initiés qu'ils étaient à d'abominables Mystères (*Sag.* XII).

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

23. Car ou bien ils immolent leurs propres enfants, ou ils célèbrent des Mystères secrets, ou ils prennent part la nuit à des orgies pleines de démence. (*Sag.* XIV.)

Ces Mystères, pleins de démence, de sang et de débauche, c'est la Magie qui les institua ; ce sont les mythes des sorciers de Chaldée et de Chanaan qui ont jeté, dans des cloaques de boue sanglante, les peuples chamito-sémites si brillamment doués, si énergiques et si forts.

Outre les raisons mystiques (sous couleur d'honorer les divinités génératrices mâle et femelle) qui incitaient les prêtres magiciens à pousser dévots et dévotes à tous les stupres, bien vite ils comprirent quel ascendant leur donnait la corruption, sur un troupeau humain dégradé, abruti par des vices de toute nature. Et l'on vit, sous leur impulsion, l'essor gigantesque de la Prostitution sacrée, fille des Sociétés secrètes initiatiques, en même temps que la Magie inspirait aussi les monstrueux Sacrifices humains, grâce à cette double et universelle croyance, que le sang de l'homme est la seule libation capable d'apaiser la divinité courroucée contre l'homme, et que tous les êtres de l'Au-Delà, dieux, démons et âmes des morts, ont faim et soif de sang.

(La théologie chaldéenne) suppose que l'être humain n'est pas détruit tout entier et que son ombre languit dans une nuit sans fin. Ce fantôme est affamé, il est avide de chair et de sang. Si les morts revenaient, ce seraient des vampires qui assouviraient sur les vivants

leur appétit aiguisé par le jeûne du sépulcre. Les offrandes et les libations funèbres sont destinées à satisfaire la faim et la soif des défunts. Le sort de l'ombre est lié à celui du cadavre ; c'est ordinairement sur la tombe du mort qu'on verse les libations ; quiconque est privé de sépulture est errant et malheureux dans l'autre monde...

Quand Assurbanipal eût conquis le pays d'Elam (Susiane), il se vengea des vieux rois qui avaient si souvent inquiété Babylone et Ninive en violant leurs tombeaux: « Je brisai, dit-il, je détruisis les cercueils des rois anciens qui étaient les ennemis des rois, mes ancêtres ; je privai d'abri leurs mânes et les fis languir après la libation.» Mais s'il poursuivait ses ennemis jusque dans la tombe, il s'intéressait à ses parents défunts et c'est avec du sang humain qu'il abreuvait l'âme irritée de son aïeul Sennachérib. Quand il eût pris Babylone, il réserva un assez grand nombre de captifs qui furent amenés vivants à l'endroit où Sennachérib avait été assassiné: là, il les fit égorger comme offrande à son grand-père[1]. (*Rev. des Relig.* A. Loisy, Etude relig. chald. assyr. janv. 1891, p. 126 à 128).

1. Ce sont des idées de même nature qui ont engendré les affreux sacrifices humains du Dahomey. Ils avaient lieu ces dernières années encore et voici comment — d'après un témoin oculaire — ils s'exécutaient en août 1860:

« Le 5 est réservé aux offrandes du roi. Quinze femmes et trente-cinq hommes figurent, bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton ; les bras attachés en bas des jambes et maintenus chacun dans un panier qu'on porte sur la tête... Le roi a allumé sa pipe, a donné le signal et aussitôt tous les coutelas se sont tirés et les têtes sont tombées... *Le sang coulait de toutes parts ; les sacrificateurs en étaient couverts et les malheureux prisonniers qui attendaient leur tour au pied de l'estrade étaient comme teints en rouge.* » (Cité par le Dr J. Ch. M. Boudin, *Etud. anthrop.*, Paris, 1864. p. 76, 77.)

## III

# PROSTITUTION SACRÉE ET SACRIFICES HUMAINS

Les incantations magiques en langue accadienne que nous avons citées remontent, nous l'avons dit, à une antiquité prodigieusement lointaine. François Lenormant a fait remarquer l'importance capitale de l'une d'elles[1], pour démontrer combien était ancienne, en Chaldée, l'immonde institution de la Prostitution Sacrée des deux sexes qui, des rives de l'Euphrate, couvrit de sa fange l'Asie entière. En voici le texte :

I. Le dieu mauvais, le démon mauvais,
Le démon du désert, le démon de la montagne,
Le démon de la mer, le démon du marais...
Le démon mauvais qui saisit le corps, qui agite le corps,
Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviens-t'en!

1. François Lenormant : *La Mag.*, p. 4.

II. Le démon qui s'empare de l'homme,
Le démon possesseur qui s'empare de l'homme,
Le *gigim* qui fait le mal,
Produit d'un démon mauvais,
Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviens-t'en!

III. La prostituée sacrée[1] au cœur impur qui abandonne le lieu de prostitution,
La prostituée du dieu Anna[2] qui ne fait pas son service...
Le hiérodule qui fautivement ne va pas à son lieu,
Qui ne taillade pas sa poitrine,
Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviens-t'en!
(François Lenormant, *La Mag. Chald.*, p. 3-4).

A côté des prostituées sacrées qui desservaient à Erek le temple d'Istar[3], les voici donc, exerçant leur sacerdoce de honteuse débauche dès les temps des vieux Akkads, les mêmes hiérodules dont Lucien a décrit le sanglant fanatisme, dans les fêtes de Cybèle[4]; les mêmes que Jéhovah poursuivit si souvent de ses anathèmes; les mêmes qui, au nombre de 450 pour la divinité mâle, et de 400 pour la divinité femelle, étaient pieusement nourris aux frais de la reine Jézabel, l'ardente propagatrice parmi les Hébreux des cultes de Moloch et d'Astarté.

1. En assyrien : *Qadista*, c'est-à-dire « Consacrée ».

2. Anna, nom accadien du dieu qui, en assyrien, s'est appelé Anou (François Lenormant : *La Mag.*, p. 4).

3. Voir plus haut, p. 46-47.

4. Voir plus haut, p. 44.

Ils criaient à haute voix, dit la Bible, et ils se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât sur eux. (II, Rois, XVIII, 28).

Tandis que la principale dévotion féminine consistait dans la prostitution sacrée des hiérodules femelles (en assyrien *Qadista*, en hébreu *Kedeschot*), la dévotion des hiérodules mâles était double : par la vue de leur sang, ils excitaient la frénésie des Initiés pour les préparer à l'accomplissement des Sacrifices humains, et... ils livraient leurs corps aux adorateurs d'Astarté, pour les plus singulières œuvres de piété qu'aient imaginées les Sociétés Secrètes des sorciers chaldéens.

L'inscription phénicienne trouvée à Chypre en 1879, près de Larnaka, nous présente uu compte mensuel dans lequel figure le personnel d'un temple d'Astarté[1]; nous y voyons mentionné le prix qu'ont gagné les courtisanes sacrées (*Alamot*, les almées) et aussi les hommes désignés sous le nom de *Chiens*. (M. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*. Astarthé-)

... On y trouve (ligne 14) les *Kelabîm*, littéralement « les Chiens ». Dans le contexte où ils sont nommés, il est certain que les *Kelabîm* désignent les garçons qui se livraient à une honteuse prostitution dans les sanctuaires de l'Astarté phénicienne. Il n'est pas moins certain, par conséquent, que le *Kelèb*, mentionné au Deutéronome (XXIII, 19)... est l'équivalent du *Kâdesch*, de même que *Alamot* répond à la *Kedeschâh* du verset précédent. (J. Derenbourg, *Revue des Études juives*. Paris, 1881, p. 126.)

1. *Corpus inscriptionum semiticarum*, Paris, 1881, t. I, n° 85 pp. 96 à 99.

Ainsi, les prostitués mâles et femelles, « consasacrés » à la Vénus orientale, s'appellent les *Kâdeschim* et les *Kedeschot*. C'est au fond le même titre que *Kadosch* dont se parent glorieusement nos Francs-Maçons du 30e degré; ils ont là des aïeux et des aïeules dont ils peuvent être fiers.

Pour accompagner les deux prostitutions, voici les Sacrifices Humains en Chaldée :

Sur un cylindre assyrien (publié par J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. I, p. 151) figure la statue du dieu, assise sur un trône. Le sacrificateur saisit la victime agenouillée, il la frappe du glaive... Plus loin le pontife avec sa longue robe à franges, sa tiare ornée de cornes... La Bible dit formellement qu'encore au septième siècle avant notre ère, les habitants de Sippara (*Sepharvaïm*) sacrifiaient leurs fils et leurs filles pour honorer Adrammelek et Annamelek. Nous pouvons citer un fragment de littérature nationale relatif aux sacrifices d'enfants.

La tête de l'enfant pour la tête de l'homme a été donnée;
... la poitrine de l'enfant pour la poitrine de l'homme a été [donnée.
(Voir Franc. Lenorm., *Etud. accad.*, t. III, p. 142).

Une autre inscription dit ce qui suit :

Pour que Raman soit favorable et donne la prospérité,
Sur les hauteurs on brûle un enfant.
(Franç. Lenorm. et Babelon, *Hist. anc.*, t. V. p, 308).

Avec la Chaldée, voici pour la Phénicie et la Terre de Chanaan.

Au troisième siècle de notre ère, l'occultiste néoplatonicien Porphyre écrivait :

« Les Phéniciens dans les grandes calamités soit de guerre, soit de sécheresse, soit de famine, sacrifiaient

ce qu'ils avaient de plus cher à Saturne; et ce sacrifice se faisait en conséquence d'une délibération publique. L'Histoire phénicienne est pleine de ces sacrifices. Sanchoniathon l'a écrite en langue phénicienne, et Philon de Byblos l'a traduite en grec en huit livres... » (Porphyre: *De abstinentia*, liv. II, chap. LVI).

Les religions chananéennes et phéniciennes étaient caractérisées par un culte particulièrement licencieux et sanguinaire. Les orgies, la débauche et la prostitution y revêtaient un caractère sacré. Les sacrifices humains y étaient admis.

Dans le cas de dangers, le roi et les nobles fournissaient... tous ceux de leurs enfants que le dieu réclamait. On les brûlait vifs devant lui et l'odeur de leur chair apaisait sa colère. Pour que l'offrande fût valable, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête. (M.Maspero, membre de l'Institut, *Hist. anc.*, 4e édit., p. 342).

Ce qui était particulier aux Chananéens, c'était le caractère d'atroce cruauté empreint dans les cérémonies de leur culte. Aucun peuple de l'antiquité n'approcha d'eux dans ce mélange de sang et de débauche par lequel ils croyaient honorer la divinité... « Leur religion imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature, elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues, et l'on est réduit à se demander quelle influence morale elle pouvait exercer sur les mœurs du peuple. » (Creuzer).

... Le rite le plus affreux était ces sacrifices en l'honneur de Baal-Moloch, où des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents. (Franç. Lenorm. et Babelon, *Hist. anc.*, t. VI, p. 577. Paris, 1888).

La forme la plus fréquente de ce mode de sacrifice était le sacrifice des premiers-nés et plus généralement des nouveau-nés. (M. Ph. Berger, de l'Institut, séna-

teur, art. Phénicie, *Encyclop. des sciences religieuses*, publ. sous la direction de M. F. Lichtenberger, doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris, p. 545).

On sait que les Sacrifices humains avaient aussi leur place dans le culte des grands dieux de Babylone, d'Anou en Assyrie, de Kamosch chez les Moabites, de Melek ou Moloch dans la Bible, etc. C'est la coutume que l'Ancien Testament désigne par l'expression «*faire passer ses enfants par le feu* » et dont les yahvistes mosaïstes[1] ne parlent qu'avec la plus grande horreur... Les principales victimes des Sacrifices humains chez les Phéniciens furent... les enfants, surtout les plus chers, les premiers-nés, les plus beaux, quelquefois des jeunes filles nubiles. (M. Tiele, de Leyde). *Annales du Musée Guimet*, Rev. de l'Hist. des Relig., Paris, t. III, p. 207, 208).

Certes, ils furent abominables au suprême degré, ces Initiés des Mystères antiques dont les doctrines se traduisaient par la Prostitution Sacrée mâle et femelle en même temps que par les Sacrifices Humains ! Mais les Initiés aux Mystères modernes valent-ils beaucoup mieux ? — Eh bien ! l'abrutissement des peuples, leur corruption voulue, favorisée, devenant pour les Sociétés Secrètes d'autrefois de hideux instruments de règne, nous retrouverons tout cela codifié, systématisé dans les papiers secrets des Illuminés de Weishaupt (1778) et des membres de la Haute-Vente (1846).

En outre, si pendant de longs siècles les Initiés de Babylone, de Tyr et de toutes les Sodomes chananéennes ont immolé à leurs dieux sanguinaires des milliers d'hommes, d'enfants et de

1. C'est-à-dire les Israélites orthodoxes. (A. B.).

jeunes filles, qu'est-ce donc que les milliers d'êtres humains, de vieillards inoffensifs, de vieilles femmes chargées d'années, de jeunes filles à peine pubères qui furent sacrifiés pendant la Terreur au Moloch franc-maçonnique et à la Déesse Guillotine, cette *Aschérah* moderne dressée non plus sur un autel — sur un échafaud?

### Le Crime intégral.

A l'immortel honneur du Judaïsme primitif et pur, qu'un abîme sépare du Judaïsme adultéré du Talmud, Moïse est presque le seul législateur de l'Antiquité[1] qui ait énergiquement proscrit les trois souillures dont les Sociétés Secrètes des anciens Initiés salirent leurs Mystères : la magie, les vices contre nature et le sacrifice humain ; — la magie, qui flétrit l'esprit ; — la sodomie, qui souille la chair ; — le sacrifice humain, qui fait couler le sang, véhicule de la vie, le sang dont la Bible dit qu'il contient l'âme[2].

Réunir en un seul ces trois crimes contre la chair, l'esprit et ce qui semble infuser l'esprit dans la chair, n'est-ce pas commettre le Crime

1. Solon et Lycurgue n'ont rien tenté ni contre la sodomie, ni contre les sacrifices humains, qui ont continué à fleurir en Grèce longtemps après eux. Quant à Zoroastre, il a fait de louables efforts, mais combien inférieurs à ceux de Moïse !

2. « Car l'âme de toute chair est dans son sang... » (*Lévitique*, ch. XVII, 14).

intégral, le Crime suprême? Or, jamais peuples ne le commirent autant que les peuples chananéens, grâce à l'effrayante démoralisation où les avaient jetés les Loges de sorciers, d'Initiés, de *Kedeschim* et de *Kedeschot*.

Aussi avec quelle véhémence la Loi de Moïse interdit aux Hébreux le triple Crime contre l'Esprit, contre la Chair, contre le Sang! Trois chapitres du *Lévitique* entremêlent avec des règles de simple morale sociale les objurgations de Jéhovah contre ces trois tares chananéennes qui nous apparaissent dans les textes bibliques comme unies étroitement ensemble.

7. Et qu'ils n'offrent plus leurs sacrifices aux démons auxquels ils se sont prostitués; que ce leur soit une ordonnance perpétuelle dans les âges...

10. Si quelqu'un de la famille d'Israël ou des étrangers qui font leur séjour parmi eux, mange de quelque sang que ce soit, je mettrai ma face contre celui-là qui aura mangé le sang, et je le retrancherai du milieu de son peuple.

11. Car l'âme de la chair est dans le sang... (*Lévitique*, ch. XVII).

1. L'Eternel parla à Moïse et lui dit :

2. Parlez aux enfants d'Israël et dites-leur : Je suis le Seigneur, votre Dieu.

3. Vous n'agirez point selon les coutumes du pays d'Egypte où vous avez habité, et vous ne vous conduirez point selon les mœurs du pays de Chanaan dans lequel je vous ferai entrer; vous ne suivrez point leurs règles.

21. Vous ne donnerez point de vos enfants pour les faire passer par le feu en l'honneur de Moloch et vous ne souillerez point le nom de votre Dieu. Je suis le Seigneur.

22. Vous ne commettrez point cette abomination où 'on se sert d'un homme comme si c'était une femme...

23. Vous ne vous approcherez d'aucune bête et vous ne vous souillerez point avec elle. Et la femme ne se prostituera point à une bête, car c'est un crime abominable.

24. Vous ne vous souillerez point par toutes ces infamies dont se sont souillés tous les peuples que je chasserai devant vous;

25. Qui ont déshonoré ce pays-là; et je punirai les crimes détestables de cette terre et elle vomira ses habitants...

28. Mais prenez garde que si vous commettez les mêmes crimes qu'ils ont commis, cette terre ne vous vomisse à votre tour, comme elle aura vomi les nations l'habitant avant vous. *(Lévitique,* ch. XVIII ; pour les notes bibliographiques, voir *Sainte Bible commentée,* abbé Fillion, t. I, p. 384).

Après les lois d'interdiction, voici les lois pénales :

2. ... Quiconque des enfants d'Israël... donnera de de ses enfants à Moloch, sera puni de mort : le peuple du pays l'assommera de pierres...

6. Si un homme se détourne de moi pour aller chercher les magiciens et les devins..., je l'exterminerai du milieu de son peuple.

13. Si quelqu'un abuse d'un homme comme si c'était une femme, qu'ils soient tous deux punis de mort, comme ayant commis un crime exécrable : leur sang retombera sur eux...

27. Si un homme ou une femme a un Esprit de python ou de divination, qu'ils soient punis de mort ; ils seront lapidés et leur sang retombera sur leurs têtes. (*Lévitique*, ch. XX).

Mais il était bien puissant sur le cœur d'Israël, l'attrait vertigineux de ce qui se cache dans l'avenir et du commerce des Vivants avec les Morts, des Mortels avec ces Esprits immortels que savaient évoquer les sorciers de Chanaan ! — Pourtant la voix de Jéhovah s'est élevée à nouveau :

9. Quand vous serez entrés au pays que l'Eternel votre Dieu vous donne, vous n'imiterez point les abominations de ces nations-là.

18. Et qu'il ne se trouve personne parmi vous qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, ni devin qui se mêle de dévoiler l'avenir, ni aucun qui fasse des prédictions ni qui use de maléfices ;

11. Ni enchanteur qui use de sortilèges, ni homme qui consulte l'esprit de python, ni aucun qui interroge les Morts ;

12. Car quiconque fait ces choses-là est en abomination à l'Eternel, et c'est à cause de ces abominations que l'Eternel votre Dieu chasse ces nations-là de devant vous. (*Deutéronome*, XVIII).

Ne nous hâtons point de sourire à la pensée de ces « faiblesses » (comme diraient les génies de la Libre Pensée, les Ferdinand Buisson, les Homais

et les Cardinal) : prédictions, envoûtement, conversations avec les Morts, toutes choses qui constituent le spiritisme d'aujourd'hui comme d'autrefois, car ce ne sont point seulement des pauvres d'esprit qui en usent : le grand, l'intègre, l'incorruptible F.·. Maximilien de Robespierre avait en effet d'étroites affinités avec les Loges martinistes[1].

Or au dire du Dr Papus, Grand-Maître des Martinistes modernes, les travaux poursuivis par ses Frères du XVIIIe siècle portaient « sur l'étude de la Magie cérémonielle, sur le rituel des évocations d'esprits[2].» Les compagnons du F.·. Willermoz — le haut maçon lyonnais, organisateur du Martinisme ainsi que de plusieurs des convents maçonniques qui préparèrent les saturnales sanglantes de la Terreur — les compagnons de Willermoz, dis-je, et le F.·. Willermoz lui-même étaient, écrit M. Papus, en rapports fréquents « avec des êtres étranges, d'une essence différente de la nature humaine[3].»

Ainsi donc, certains des Francs-Maçons qui ont déchaîné les brutes terroristes avaient été les dévôts des pratiques spirites les plus fantastiques : c'était par la Magie qu'ils avaient préludé aux sacrifices humains, tout comme faisaient deux mille ans auparavant les nations chananéennes.

Rien de nouveau sous le soleil.

1. F.·. Henri Martin : *Histoire de France*, éd. de 1860, t. XVI, p. 531.

2. Dr Papus : *Martinès de Pasqually, sa vie, ses pratiques magiques*, p. 150.

3. Dr Papus : *idem*, p. 74.

### La Sorcière d'Endor.

Nous reviendrons sur la sorcellerie du Martinisme qui, aujourd'hui, joue un rôle bien plus sérieux qu'on ne pense généralement. Mais voici, dans la Bible, un épisode qui caractérise le Spiritisme antique, avec sa nécromancie :

5. Et Saül ayant vu le camp des Philistins fut frappé de crainte et son cœur fut saisi d'angoisse...

7. Il dit à ses officiers : cherchez-moi une femme qui ait un Esprit de python ; j'irai la trouver et je saurai par elle ce qui doit nous arriver. Les serviteurs lui dirent : il y a à Endor une femme qui a un Esprit de python.

8. Saül se déguisa donc et s'en alla, accompagné de deux hommes seulement. Ils vinrent la nuit chez cette femme et Saül lui dit : Découvrez-moi l'avenir par votre Esprit de python et évoquez-moi celui que je vous dirai....

11. La femme lui dit : Qui voulez-vous que je vous évoque? Il répondit : Faites-moi venir Samuel.

12. La femme ayant vu paraître Samuel jeta un grand cri et dit à Saül : Pourquoi m'avez-vous trompé? Vous êtes Saül.

13. Le roi lui dit : Ne craignez pas. Qu'avez-vous vu?— J'ai vu, lui dit-elle, un Dieu qui sortait de la terre...

15. Samuel dit à Saül : Pourquoi m'avez-vous troublé en me faisant venir ici? Saül lui répondit : Je suis dans une grande détresse, les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi...

16. Samuel lui dit :

17. Car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part; il déchirera votre royaume d'entre vos mains, pour le donner à un autre, à David...

19 ... Demain vous serez avec moi, vous et vos fils...

20. Saül tomba aussitôt la face contre terre, car les paroles de Samuel l'avaient épouvanté... (I, *Reges*, XXVIII.)

### Baal-Phégor.

A l'attirance des divinations spirites, les Mystères chananéens joignaient, nous l'avons dit, l'attraction des plaisirs sensuels.

La Bible nous en donne la preuve documentaire quand elle montre par quel calcul d'une perversité profonde les hauts Initiés, comme le sorcier chaldéen Balaam, savaient conseiller le secours de la Prostitution Sacrée pour entraîner aux Mystères de nouveaux prosélytes.

1. En ce temps là, Israël demeurait à Settim, et le peuple tomba dans la fornication avec les filles de Moab.

2. Elles appelèrent les Israélites à leurs sacrifices et ils en mangèrent et ils adorèrent leurs dieux.

3. Et Israël fut initié aux Mystères de Baal-Phégor[1].

6. ... Il arriva qu'un des enfants d'Israël entra dans la tente d'une Madianite[2].

8. ... Phinées, fils d'Eléazar, ... entra après l'Israélite dans la tente et les perça tous deux, l'homme et la femme, d'un même coup dans les parties cachées...

1. Baal-Phégor était un dieu phallique, et la montagne (*de Phégor*) était regardée comme le phallus du dieu du ciel qui, sur ce point, s'unissait à la terre pour la féconder. (M. Tiele, de Leyde, *Rev. hist. des Relig.*, *Annal. du Musée Guimet*, Paris, 1881, t. III, p. 178).

2. Moabites et Madianites étaient alliés, de races voisines et de même culte. (A. B.)

15. Et la femme madianite qui fut tuée se nommait Cozbi et était fille de Sur, l'un des plus grands princes parmi les Madianites. (*Nombres*, ch. xxv.)

Il est clair que si une fille de grande tente (comme l'on dit chez les Arabes modernes), une princesse se livrait ainsi à des étrangers avec ses compagnes, ce ne pouvait être que sous l'empire d'une superstition infâme mais rituélique. Nous avons donc là sous les yeux une scène de Prostitution Sacrée; la Bible en témoigne d'ailleurs en ces versets, en même temps qu'elle désigne Balaam comme ayant conseillé ce moyen de prosélytisme :

Voici, ce sont elles (*les femmes de Moab et de Madian*) qui, selon ce qu'avait dit Balaam, ont donné l'occasion aux enfants d'Israël de pécher contre l'Eternel à Phégor. (*Nombres*, ch. xxi, 16).

Ce sont d'ailleurs les princesses chananéennes entrées dans le harem des rois hébreux qui furent plus tard, au dire de la Bible, les principales causes de l'apostasie de leurs époux, attirés au culte sensuel d'Astoreth avant d'être englués dans les cérémonies sanglantes en l'honneur de Moloch, le mâle cruel de la déesse de volupté [1].

1. 1. Or, le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon, — des Moabites, des Ammonites, des Iduméennes, des Sidoniennes et des Héthéennes.

2. D'entre les nations dont l'Eternel avait dit aux enfants d'Israël : Vous n'irez point vers elles... car, certainement, elles détourneraient votre cœur pour suivre leurs dieux. Salomon s'attacha à elles avec passion...

5. Et Salomon suivit Astoreth, dieu des Sidoniens, et Milcolm, idole des Ammonites. (I. *Rois*, XI).

Astoreth, la Vénus androgyne. — Milcolm, « Notre roi », ou Moloch « le Roi », ou Baal « le Seigneur ».

## Le Sacrifice de Mésha, roi de Moab.

Il fallait, certes, que les prosélytes de cette religion de sang fussent affolés au préalable (et les *Kedeschim* avec les *Kedeschot* étaient faits pour cela !) Sinon l'on ne pourrait comprendre cette scène d'une dramatique horreur : Mésha, roi de ces mêmes Moabites que nous venons de voir prostituer rituéliquement leurs filles aux Hébreux, était assiégé par les rois d'Israël et de Juda; la ville allait succomber : mais, pour forcer ses dieux à lui prêter secours, pour défier aussi les assiégeants d'accomplir un plus haut sacrifice, plus capable que le sien de mériter la victoire,

Mésha prit son fils aîné qui devait régner après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille, et les Israélites eurent horreur, et ils s'en retournèrent en leur pays. (IV, *Rois*, ch. III, v. 27).

## Israël gagné aux Mystères Chananéens.

Le culte de l'impudique Astoreth, à qui l'honneur des filles et des femmes était sacrifié, voilà l'appât. Puis, une fois la bête humaine dans les rets de la luxure, la vue du sang humain coulant dans les immolations rituelles et la Magie avec tous ses prestiges achevaient de faire perdre la raison aux néophytes.

Les Mystères de Baal et d'Astoreth avaient

subjugué les nations chananéennes. Ils conquirent à leur tour, et pour de longs intervalles, presque tous les Israélites.

« Et ils oublièrent leur Dieu, adorant les Baalim et les Astaroth[1] » (*Juges*, III, 7.)

Tous les crimes contre lesquels Moïse les avait mis en garde, ils les commirent ; les sorciers, les nécromanciens pullulèrent sur la terre d'Israël, et même, ajoute l'Ecriture,

il y eut des Efféminés (*Kedeschim*) dans le pays et les enfants d'Israël firent toutes les abominations des peuples que le Seigneur avait broyés devant leur face. (III, *Rois*, XIV, 24).

Presque à chaque page de la Bible, revient une accusation comme celle-ci :

(Les enfants d'Israël) avaient aussi dressé des Hammanim et des Aschérahs... (IV, *Rois*, XVII, 10),

c'est-à-dire des stèles de pierre en l'honneur du Dieu mâle et solaire (Baal, Moloch, Adôn) et des pieux de bois consacrés à Astoreth ; c'était ainsi, a raconté Lucien de Samosate, qu'au temple de Hiérapolis on voyait deux phallus colossaux consacrés par Bacchus (Adonis) à Junon (Astarté). (Lucien, *De Deâ Syrâ*).

Les enfants d'Israël firent aussi passer leurs fils et leurs filles par le feu ; ils s'adonnèrent aux divinations et aux enchantements (IV, *Rois*, XVII, 17).

1. La Vulgate porte Astaroth, pluriel d'Astoreth ; le texte hébreu donne Aserot, pluriel d'*Aschérah*. Nous avons vu (p. 40) que l'*Aschérah* était le symbole d'Astoreth, représentée sous la forme d'un pieu de bois ou d'une cippe conique en pierre.

Bref, tous les rois d'Israël sauf Jéhu, et quinze rois de Juda sur vingt-et-un (les trois quarts!) furent plus ou moins dévots aux Mystères obscènes et sanguinaires d'Astoreth et de Baal. A l'exemple des Chananéens, on installa des « Kedeschot » et des « Kedeschim » jusque dans le parvis du temple de Jéhovah[1], devenu semblable ainsi à ce temple de la Vénus de Chypre où les prostitués des deux sexes travaillaient à grossir le trésor de la déesse.

Quant aux sacrifices humains chez les Hébreux apostats, ils furent si fréquents, si généreux de la chair des premiers-nés que, selon la forte expression du psaume CV, « la terre fut infectée de sang » (v. 38). Deux rois de Juda, molochistes tous deux, Achaz et Manassé donnèrent l'exemple et accomplirent eux-mêmes un crime rituel pareil à celui de Mésha, roi de Moab : ils brûlèrent vifs deux de leurs fils en l'honneur de Moloch, dans la vallée de Topheth, au pied de la montagne de Sion.

Les Rabbins assurent que la statue de Moloch était de bronze, assise sur un trône de même métal, parée des ornements royaux; sa tête était comme celle d'un veau et ses bras étendus comme pour embrasser quelqu'un. Lorsqu'on voulait lui immoler quelques enfants, on échauffait la statue en-dedans par un grand feu et lorsqu'elle était toute brûlante, on mettait entre ses bras la malheureuse victime qui était bientôt consumée par la violence de la chaleur. (*Bible Vence*, Edit. 1820, t. III, p. 44).

1. IV, Rois, XXIII, 7.

Dans son langage magnifique, Jérémie l'a chanté : c'est pour avoir accumulé ces crimes de toute sorte (inspirés et multipliés par les Mystères chananéens) que les Juifs anciens furent emmenés en esclavage, leurs villes incendiées et rasées,

30. Parce que les enfants de Juda ont fait ce que j'ai en horreur, dit l'Eternel ; parce qu'ils ont mis leurs abominations dans la maison où mon nom est invoqué... (*Jérémie*, VII).

5. Et parce qu'ils ont bâti des hauts-lieux à Baal, pour brûler au feu leurs fils et en faire des holocaustes à Baal... (*Jérémie*, XIX).

### La Contagion. — L'Hérédité.

Combien sont évocateurs de visions et de pensées, les passages de la Bible que nous avons cités, avec Balaam et les filles de Moab, Salomon et son harem rempli de princesses étrangères, — et les enfants brûlés vifs dans la vallée de Topheth !

Si l'on réfléchit à l'empire voluptueux des Mystères chananéens, à la force avec laquelle ils rendaient esclaves les Initiés par la terreur, — terreur inspirée par les pratiques magiques et encore plus par les sacrifices humains — on est stupéfait que le peuple juif n'ait pas sombré pour toujours dans l'idolâtrie, en se confondant à jamais avec les nations pourries qui le pénétraient de toutes parts.

Qu'il se soit laissé corrompre bien des fois et de toute manière, c'est un fait :

La Bible, dit un éminent criminologue, est remplie d'aveux catégoriques ou de sous-entendus qui prouvent les abandons du peuple juif aux sollicitations suggestives d'une perversité de voisinage. (Dr Corre : *Le Meurtre et le Cannibalisme rituels*, édit. de la *Société Nouvelle*, 1893, p. 13).

Mais ce qui est prodigieux, miraculeux, c'est qu'il se soit toujours trouvé, au sein de la nation juive, une minorité irréductible pour conserver pures sa tradition et sa foi, une élite « au cou raide », comme dit l'Écriture, inaccessible à la démence de l'amour du sang et de la débauche. Le monde entier, ne l'oublions pas, était couvert de sang et d'ordure, alors que, seul entre tous les peuples de la terre, le peuple juif gardait intact un culte séculaire, exempt des souillures amoncelées sur le fumier des Sociétés secrètes initiatiques.

En particulier, c'est avec une extraordinaire vigueur que les hontes phéniciennes — Magie, Prostitutions sacrées, Sacrifices humains — ont proliféré dans toutes les colonies de Tyr et de Sidon : ces arbres aux mauvais fruits enfoncèrent dans le sol des racines tellement vivaces, qu'aujourd'hui encore, là où les marchands chananéens installèrent en même temps leurs comptoirs, leurs Molochs sanglants et leurs lupanars sacrés, on retrouve les traces de leurs coutumes.

Aussi bien, à n'en pas douter, c'est une survi-

vance du culte de la Vénus carthaginoise, que la prostitution des filles des Ouled-Naïls, en Algérie.

Nous avons une preuve encore plus frappante à fournir de la lointaine persistance des pratiques implantées par les vieilles Sociétés secrètes. Il s'agit cette fois du culte rendu à l'organe féminin — en grec « le ctéis ». Cela fait le pendant au culte obscène dont les Mystères égyptiens honoraient le phallus d'Osiris.

Sur une pierre gravée d'origine syrienne, M. Lajard, de l'Institut, constate en effet la présence de « l'organe même du pouvoir générateur femelle », parmi les attributs placés autour d'une image de la Vénus androgyne, Astarté-Mylitta. Il donne plusieurs exemples du même symbolisme.

Un autre cône, dit-il, qui a été publié par La Chausse[1], nous offre même la représentation d'un prêtre revêtu d'un costume asiatique et accomplissant un acte d'adoration devant un autel sur lequel on voit un ctéis et l'étoile de Vénus ou le Soleil[2]. Ici, le ctéis semble devenir l'emblême de la déesse elle-même, et nous fait songer au surnom de *Ctesulla*, sous lequel étaient adorées Aphrodite à Julis, et Artémis dans les autres villes de l'île de Céos.

... Ces doctrines assyro-phéniciennes, à travers une longue série de siècles et de révolutions religieuses ou civiles, ont laissé sur le sol de l'Asie occidentale des

1. Michel-Ange de La Chausse, *Grand Cabinet Romain*, traduction française de Dom Joachim Roche, Amsterdam, 1706, t. I, sect. I, folio 30. — Pierre de Chalcédoine.

2. Comparer l'étoile de Rempham et les stèles solaires ou *Hammanim*, chez les Juifs gagnés au culte de Moloch.

traces si profondes que l'adoration du ctéis n'a pas cessé d'être en usage chez certaines sectes de l'Orient et notamment dans une localité célèbre autrefois par le culte dont Vénus y était honorée. De nos jours, en effet, les Druzes du Liban, dans leurs vêpres secrètes, rendent un véritable culte aux parties sexuelles de la femme;... (pour les Druzes), le plus grand de tous les péchés est la fornication avec les « Sœurs » ou Initiées. Mais chez les Nozaïriens, qui ont aussi conservé la cérémonie de l'adoration du ctéis, la cohabitation charnelle est considérée comme le seul moyen par lequel puisse s'accomplir parfaitement l'union spirituelle. (De Sacy, *Journal asiatique*, 1re série, t. X, p. 334-335. — Félix Lajard : *Sur une représentation figurée de la Vénus orientale androgyne*, mémoire lu le 13 décembre 1833 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1837, p. 52, 53, 54.)

Nous dirons la part qu'ont prise les ancêtres des Druzes et la Secte des Assassins (ou Haschichim) à la corruption de l'ordre des Templiers en qui certains Francs-Maçons érudits aiment à se reconnaître des ancêtres. Et nous verrons ainsi, par une chaîne ininterrompue, les doctrines de nos Frères .·., adeptes du Malthusianisme et de l'Amour libre, se relier aux amours — non moins libres bien que salariés — que pratiquaient dans les temples phéniciens les prostitués mâles et femelles. C'est également ainsi que nous verrons le culte de la Pensée soi-disant libre se rattacher aux cultes antiques du phallus d'Osiris et du ctéis de la déesse Astarté.

Mais si le trafic de la pudeur des femmes est un crime qui marque d'un stigmate infamant les

vieilles Sociétés secrètes asiatiques, le Sacrifice humain, leur autre tare fondamentale, était plus odieux encore.

A des scènes de luxure comme celles qui se répétaient sans cesse dans les parvis des temples d'Astarté, succédaient à bref délai les funèbres accents d'une dévotion barbare et les immolations meurtrières qu'elles provoquaient. (MM. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, Paris, 1885, t. III, p. 75.)

Pour l'étude des Crimes Rituels phéniciens, nous ne pourrions mieux nous adresser qu'à Philon de Byblos, le philosophe néoplatonicien qu'on appelait le « Platon juif » et qui étudia, en Phénicie même, les vieux livres des collèges sacerdotaux :

C'était la coutume chez les anciens Phéniciens, a-t-il écrit, dans les grandes calamités qui frappaient la ville ou la nation, et dans le but de racheter un désastre public imminent, de vouer quelques-uns en sacrifice aux dieux infernaux. (Philon, liv. I, cité par Eusèbe, *Præpar. Evang.*, IV, 16.)

## Les Sacrifices humains à Carthage.

Les Phéniciens et les Chananéens ne se contentèrent pas « d'infecter leur terre de sang », comme dit la Bible; leurs marins ont colporté les crimes rituels en l'honneur de Moloch sur toutes les plages d'Asie, d'Afrique et d'Europe, en même temps que le rite de la prostitution sacrée. Effré-

nés prosélytistes tant au point de vue cultuel qu'au point de vue industriel, Tyriens et Sidoniens furent, selon le mot de M. Ph. Berger (de l'Institut), « les commis-voyageurs » du monde antique, en religion comme en commerce [1]. Nous verrons tout à l'heure quel fut leur apport sanglant, en Grèce et en Italie. Mais il nous faut nous étendre sur l'importance affreuse que les Sacrifices humains eurent si longtemps à Carthage, la principale colonie phénicienne, qui fut, il y a 2200 ans, la grande forteresse du Sémitisme en face des races aryennes toujours grandissantes.

Au premier siècle de notre ère, Diodore de Sicile écrivait :

Il y avait à Carthage une statue de Saturne (Moloch) en airain qui étendait ses mains creuses vers le sol et de telle sorte que l'enfant posé sur leur paume en roulait dans un trou rempli de feu. (L. XX, ch. XIV.)

Plutarque, Initié aux Mystères, et comme tel expert dans les choses religieuses, dit que les Carthaginois

... sacrifiaient leurs propres fils... et ceux qui n'en avaient point achetaient, pour être immolés, des enfants à des pauvres... La mère de l'enfant sacrifié était présente ; elle ne devait ni pleurer, ni gémir. Et devant la statue du dieu, on faisait retentir les trompettes et les tambours pour que les cris des victimes ne pussent être entendus. (Plut. *De la Superstition*, ch. XII, éd. Firmin Didot, p. 203).

1. *Encyclopédie des Sciences religieuses*, publiée sous la direction de M. F. Lichtenberger, Doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris, *Phénicie*, p. 537.

Dans ses « *Vengeances tardives de la Divinité* » (ch. VI), Plutarque raconte que Gélon de Syracuse n'accorda la paix aux Carthaginois qu'à la condition qu'ils n'immoleraient plus leurs enfants à Saturne.

L'historien Justin, au temps de Marc-Aurèle, rapporte que Darius, roi de Perse, fit défense aux Carthaginois de sacrifier des victimes humaines. (L. XIX, ch. I).

Deux siècles plus tard, Carthage, vaincue de nouveau par les Siciliens, immola cinq cents enfants dont deux cents tirés au sort dans ses familles les plus illustres. (*Diod. de Sic.*, L. XX, ch. XIV).

Sept siècles après — *au dire d'un témoin* — ces abominations se commettent encore à Carthage :

En Afrique (écrit vers l'an 200 après J.-C. le carthaginois Tertullien) on immola publiquement des enfants à Saturne jusqu'au proconsulat de Tibère : il fit attacher les prêtres de Saturne aux arbres mêmes du Temple qui couvrait ces affreux sacrifices, comme à autant de croix votives.... Je prends à témoin les soldats de mon pays qui exécutèrent les ordres du proconsul. Cependant ces exécrables sacrifices continuent encore en secret. (Tertull. *Apologét.*, ch. IX. Edit. *Panthéon littér.*, p. 15, 16).

Mettant en œuvre avec un art merveilleux les données historiques des vieux auteurs que nous venons de résumer, Gustave Flaubert, dans son admirable roman « Salammbô », dépeint l'un des sacrifices où les Carthaginois faisaient, suivant l'expression consacrée par la Bible, « passer leurs enfants par le feu », en l'honneur de Moloch. Il

s'agissait pour eux, ce jour-là, d'obtenir le secours du dieu pour leur ville en proie à la famine et aux souffrances d'un horrible siège.

... Cependant un feu d'aloës, de cèdre et de laurier brûlait entre les jambes du colosse. Ses longues ailes enfonçaient leurs pointes dans la flamme; les onguents dont il était frotté coulaient comme de la sueur sur ses membres d'airain. Autour de la dalle ronde où il appuyait ses pieds, les enfants, enveloppés de voiles noirs, formaient un cercle immobile et ses bras démesurément longs abaissaient leurs paumes jusqu'à eux, comme pour saisir cette couronne et l'emporter dans le ciel.

Les Riches, les Anciens, les femmes, toute la multitude se tassait derrière les prêtres et sur les terrasses des maisons.... Une angoisse infinie pesait sur les poitrines... et le peuple de Carthage haletait, absorbé dans le désir de sa terreur.

... Avant de rien entreprendre, il était bon d'essayer les bras du dieu. De minces chaînettes partant de ses doigts gagnaient ses épaules et redescendaient par derrière où des hommes, tirant dessus, faisaient monter, jusqu'à la hauteur de ses coudes, ses deux mains ouvertes qui, en se rapprochant, arrivaient contre son ventre ; elles remuèrent plusieurs fois de suite, à petits coups saccadés. Puis les instruments se turent. Le feu ronflait.

Les pontifes de Moloch se promenaient sur la grande dalle, en examinant la multitude.

Il fallait un sacrifice individuel, une oblation toute volontaire et qui était considérée comme entraînant les autres...

Mais personne jusqu'à présent ne se montrait, et les sept allées conduisant des barrières au colosse étaient complètement vides. Alors, pour encourager le peuple,

les prêtres tirèrent de leurs ceintures des poinçons. Et ils se balafraient le visage. On fit entrer dans l'enceinte les Dévoués... On leur jeta un paquet d'horrible ferraille et chacun choisit sa torture [1]. Ils se passaient des broches entre les seins, ils se fendaient les joues; ils se mirent des couronnes d'épines sur la tête; puis ils s'enlacèrent par les bras et, entourant les enfants, ils formaient un autre grand cercle qui se contractait et s'élargissait.

Ils arrivaient contre la balustrade, se rejetaient en arrière et recommençaient toujours, attirant à eux la foule par le vertige de ce mouvement tout plein de sang et de cris...

Enfin, un homme qui chancelait, un homme pâle et hideux de terreur, poussa un enfant; puis on aperçut entre les mains du colosse une petite masse noire; elle s'enfonça dans l'ouverture ténébreuse.... Les bras d'airain allaient plus vite. Ils ne s'arrêtaient plus. Chaque fois que l'on y posait un enfant, les prêtres de Moloch étendaient la main sur lui, pour le charger des crimes du peuple...

Les victimes à peine au bord de l'ouverture disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait dans la grande couleur écarlate...

Puis des fidèles arrivèrent dans les allées, traînant leurs enfants qui s'accrochaient à eux; et ils les battaient pour leur faire lâcher prise et les remettre aux hommes rouges.

Les joueurs d'instruments quelquefois s'arrêtaient épuisés; alors on entendait les cris des mères et le grésillement de la graisse qui tombait sur les char-

1. Comparer les Hiérodules *(Kedeschim)* de Chaldée (p. 60) et ceux de Judée (p. 61), ainsi que les Aïssaouas modernes, en Algérie. (A. B.)

bons. (Gustave Flaubert, *Salammbô*, Paris, Charpentier, 1887, édit. définitive, p. 295 à 298).

Dans les plaines où dort la grandeur évanouie de Carthage, le souvenir des atrocités qui la souillèrent semble avoir, jusqu'à nos jours, traversé les siècles. Nous lisons en effet dans la *Revue Britannique* :

Un savant belge, M. Vercoutre, a eu l'occasion d'étudier, en Tunisie, les tatouages dont les tribus nomades se couvrent la face et les membres... Il a pu constater que la plupart de ces tatouages figurent une sorte de poupée, les bras étendus, juchée sur une espèce de gril, sous lequel on voit parfois un feu allumé. (Pierre Guerraz, *Rev. Brit.* janv. 1893, p. 431).

IV

## DANS L'INDE ET EN PERSE

Notre étude a porté jusqu'ici sur les deux civilisations égyptienne et chaldéo-syrienne, qui furent les sœurs aînées et les éducatrices de la civilisation des Japhétites gréco-latins. Mais celle-ci avait sa source première dans les vieilles traditions de la race aryenne d'où sont issus Grecs, Romains, Gaulois, Slaves et Scandinaves. Nous nous occupons donc maintenant des antiques Aryas du plateau de l'Iran (Perse) et de l'Inde. Leurs langues étaient parentes du grec et du latin ; leur religion, celle des Védas, « a été le point de départ de toutes les mythologies des peuples indo-européens, particulièrement de celle des Grecs. « (Lenormant et Babelon, *Hist. an*. , t. V, p. 365).

La religion des premiers Aryas, dit M. Vigouroux, fut de tous points très supérieure au brahmanisme et au polythéisme grec qui en sont issus (*Bible et Découv. mod.*, t. III, p. 15).

L'Etre Suprême s'appelait « le Vivant », *Asoura* chez les Indiens, *Ahoura* chez les Iraniens. Un des hymnes des Védas chante ses louanges avec ces expressions d'une grandeur presque biblique :

« Il remplit le ciel et la terre, il donne la vie, il donne la force ;... la mort et l'immortalité ne sont que son ombre... Le ciel et la terre frémissent de crainte en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les dieux. » Les Hébreux seuls ont parlé dans les choses religieuses un plus sublime langage et une si haute conception de la divinité mise en regard du grossier naturalisme des plus fameux sanctuaires de l'Asie sémitique ou chamitique montre d'une manière éclatante la supériorité morale de la race de Japhet sur les races sémitique et chamitique. (Len. et Bab., *Hist. anc.* t. V, p. 366).

Le contact des Aryas avec des races différentes, de civilisation matérielle plus précoce, mais de niveau moral très inférieur, a produit chez eux des modifications fort intéressantes à envisager pour nous : en effet, le virus du régime des Castes, des confréries religieuses et des Sociétés Secrètes d'Initiés constituant leurs Tiers-Ordres, a puissamment contribué à dégrader le caractère primitif de la race aryenne, dans l'Inde aussi bien qu'en Perse.

### Les Brahmes de l'Inde.

Tandis que, des hauts plateaux de l'Asie Centrale, certaines tribus aryennes se dirigeaient vers le couchant et s'établissaient, par étapes successives, dans la Médie et la Perse actuelle, d'autres pous-

saient à l'Est et envahissaient l'Inde. Là, ces Aryas défirent les *Daysous* noirs des montagnes (les Paryas de race dravidienne) et les *Daysous* jaunes apparentés aux Akkad touraniens de Chaldée.

Ces derniers, dont la civilisation était très avancée, avaient fondé, en Hindoustan comme en Mésopotamie, des villes considérables, de puissantes citadelles. Quand ils furent assujettis, la classe sacerdotale des Aryas (les Brahmes) leur emprunta le culte des Esprits, qui était leur religion, — proche parente de la religion magique des sorciers proto-chaldéens. C'est ainsi que, dès le début des conquêtes faites par les Aryas, dans les riches vallées de l'Indus, leurs prêtres corrompirent la pure et haute doctrine des Védas[1]; ils se firent les directeurs de conscience ou *gourous* des Rajahs, et s'emparèrent graduellement de tous les pouvoirs. Bientôt, ils constituèrent une confrérie usurpatrice comme celle des Prêtres-Initiés de Babylonie et d'Egypte; traîtres à leur propre sang, ils firent appel, contre les hommes de race aryenne, aux vaincus jaunes et noirs qu'ils flattèrent et s'attachèrent, en adoptant leurs superstitions magiques et leurs dieux. Avec l'appui des peuples conquis, les Brahmes exterminèrent dans tout le sud de l'Inde les Kchatryas, les guerriers aryens, et devinrent les possesseurs exclusifs de tout ce qui touchait au culte.

M. Lamairesse, le savant traducteur du Kama-Soutra (*Règles de l'Amour*), à qui nous empruntons

1. Les Védas sont les hymnes sacrés des Aryens conquérants de l'Inde.

cet exposé saisissant de la besogne détestable accomplie par les Brahmes, poursuit en ces termes :

> Le couronnement de leur œuvre est la loi de Manou qui consacre la suprématie des Brahmes en tout, et achève l'abaissement physique et moral des classes serviles vouées, même à leurs propres yeux, par la métempsychose, à une déchéance irrémédiable. Par la peur, par la corruption, et grâce au dogme de l'obéissance aveugle à une coutume immuable, la Loi de Manou a duré plus qu'aucune autre, et nul n'en peut prévoir la fin... Jamais et nulle part, on n'a poussé aussi loin que les Brahmes l'habileté théocratique pour l'asservissement (*Kama-Soutra,* traduct. Lamaraisse, Paris, 1891. — Introd., p. XI et XII).

Ainsi, l'organisation en classes sociales séparées fut codifiée par les Brahmes dans l'inexorable Loi de Manou, avec la logique et l'esprit de suite qui caractérise la race aryenne, et ils forgèrent là l'instrument de la plus cruelle tyrannie qui ait pesé sur l'humanité, comprimant tout l'homme — corps et âme — comme dans un étau. Ils parquèrent le bétail humain dans des bergeries distinctes, avec défense d'en franchir les murailles, sous les peines temporelles et spirituelles les plus terribles. Tout leur fut bon pour abrutir et asservir : la peur des Esprits infernaux poussée au paroxysme, la corruption la plus savamment infiltrée dans les veines des populations, la métempsychose enfin,qui tue le sentiment de la personnalité humaine et pousse aux désordres sexuels les plus déprimants, par cette folie : des âmes qui ont été femelles dans leurs existences anté-

rieures, mal à l'aise dans des corps mâles, et réciproquement !

Or — et je ne saurais trop insister là-dessus — cette confusion de tous les pouvoirs dans la main des Brahmes, ce cléricalisme effrayant qui domine par la terreur et la corruption, c'est ce que nous avons vu dans les Sociétés Secrètes de l'Egypte et de l'Asie antérieure; mais c'est aussi ce que nous retrouverons, de nombreux siècles plus tard, dans le cléricalisme maçonnique des Weishaupt et des Nubius, des Robespierre et des Marat, comme dans l'hypocrite et écœurante servitude imposée à la France par les Loges actuelles.

Pour battre en brèche l'abrutissante domination des Brahmes, qui écrasaient les Indous sous le triple joug de la magie, de la prostitution sacrée et des sacrifices humains, les restes des guerriers et agriculteurs aryas (Kchatryas et Vaysias) se coalisèrent dans le Bouddhisme qui eut d'abord une telle faveur que tout ce qui avait une valeur morale se réfugia dans les couvents bouddhistes. Mais leur réaction d'austérité contre les débauches brahmaniques fut exagérée; les Brahmes revinrent à la rescousse; à force de talents et d'astuce, ils chassèrent de l'Inde le Bouddhisme, qui d'ailleurs, à son tour, s'adultéra en empruntant au vieux fonds touranien toute sa folle démonomanie. Plus que jamais, les Brahmes accentuèrent la dépravation de leur religion, où tout se ramène finalement à l'adoration du lingam-yoni (*verenda utriusque sexus in actu copulationis*) (*Kama-Soutra*, trad. Lamairesse, p. XII).

Et nous voici revenus à ce culte du Phallus et du Ctéis que nous avons vu souiller les Mystères des Sociétés Secrètes d'Egypte et de Syrie.

Dans la religion Védique des Aryas purs, il n'y avait pas de culte du Phallus. Au surplus, Stevenson et Lassen [1], ont démontré que le fétiche du linga (phallus) provient des Tamouls dravidiens (côte du Malabar) qu'on rapproche des Kouschites chamitiques qui ont très anciennement dominé en Chaldée, avec les Akkad touraniens.

Tous les rites magiques, obscènes et cruels que nous rencontrons ont en somme leur commune origine dans les confréries de sorciers sanguinaires et dépravés des nations chamites et touraniennes qui ont pourri Sémites et Aryens. Mais il faut avouer que les Brahmes de pure race japhétite ont considérablement perfectionné l'outil de démoralisation et d'asservissement forgé par leurs congénères à peau noire ou jaune : il suffit pour s'en convaincre de lire dans le *Kama-Soutra* les conseils de plaisir exorbitant et de colossale hypocrisie donnés il y a 2.000 ans par les Brahmes à la haute société hindoue. L'on est tout de suite édifié. Leurs *Tautras*, — livres d'érotisme et de magie à la fois — sont également fort instructifs.

Ajoutons que la Sâkti — le double féminin de Siva (dieu de l'une des grandes sectes brahmanistes) comme Astoreth est le double féminin de Baal — est représentée par une femme nue sur un autel. Les initiés se gorgent de viandes et l'un d'eux consomme le sacrifice par l'acte charnel

1. *Kama-Soutra*, trad. Lamairesse, p. XIII.

avec la prêtresse qui figure la déesse[1]. L'accouplement général de tous les initiés mâles et femelles, raconte M. Lamairesse, termine la cérémonie. (*Kama-Soutra*, p. XXII.)

Pour achever le tableau, disons qu'un voile de piété mystique couvre cet érotisme, tandis que d'autres dévots du Brahmanisme se livrent aux mêmes actes de folie sanglante que nous avons vu pratiqués par les prêtres d'Astarté, de Baal et de Cybèle; les uns se tailladent les chairs, se suspendent à des crochets qui leur entrent dans le dos pour se faire balancer en l'air; d'autres se précipitent sous les roues du char divin — roues qui sont ornées d'ailleurs de figures d'une incroyable obscénité [2], — tandis que d'autre part les autorités européennes éprouvent les plus grandes difficultés à empêcher les veuves hindoues d'être brûlées vives en l'honneur de leurs époux défunts !

Après avoir touché du doigt ces répugnantes et odieuses réalités, on est stupéfait d'entendre les affiliés à certaines Sectes indianistes modernes

1. Comparer avec la copulation rituelle des Nozaïriens du Liban (p. 78).

2. *Kama-Soutra*, id., p. 95.
Sur le dévergondage insensé développé chez leurs ouailles par ces corrupteurs éhontés que sont les Brahmes, lire aussi l'ouvrage (rarissime) de Richard Payne Knight: *Le culte de Priape et ses rapports avec la théologie mystique des Anciens* trad. de l'anglais. Luxembourg, 1866. Les monuments érotiques du temple d'Eléphanta, près de Bombay, qui y sont reproduits, sont particulièrement de nature à éclairer sur l'inconscience (ou l'amour de la mystification) des sectaires indianistes assez osés pour mettre le Brahmanisme au-dessus du Christianisme.

parler avec une pieuse onction et une admiration véhémente de l'Esotérisme brahmanique, de la « Doctrine Secrète» des Gourous. Le système de théologie des Brahmes est tellement déchu de l'élévation d'idées où avaient atteint les vieux Aryas des Védas que M. Silvain Lévi, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes, a pu écrire:

> La morale n'a pas trouvé de place dans ce système : le sacrifice qui règle les rapports de l'homme avec les divinités est une opération mécanique;... caché au sein de la nature, il ne s'en dégage que sous l'action magique du prêtre. Les dieux inquiets et malveillants se voient obligés de capituler, vaincus et soumis par la force même qui leur a donné la grandeur...
>
> En fait, il est difficile de concevoir rien de plus brutal et plus matériel que la théologie des Brahmanes; les notions que l'usage a lentement affinées et qu'il a revêtues d'un aspect moral, surprennent par leur réalisme sauvage. Le sacrifice est une opération magique; l'initiation qui régénère est une reproduction fidèle de la conception, de la gestation et de l'enfantement; la foi n'est que la confiance dans la vertu des rites; le passage au ciel est une ascension par étage; le bien est l'exactitude rituelle. (S. Lévi : *La Doctrine des Sacrifices chez les Brâhmanes*, Paris, 1898.)

C'est toujours la vieille sorcellerie accadienne que nous retrouvons, accompagnée dans l'Inde, aussi bien que sur l'Euphrate et dans la Terre de Chanaan, par les sacrifices humains et les prostitutions rituelles.

C'est encore la même sorcellerie — salie comme toujours de débauche et de sang — que pratiquèrent les Sociétés Secrètes chez les Iraniens.

**Les Mages de l'Iran.**

Après que leurs frères, les futurs conquérants de la Perse, se furent séparés d'eux, les Aryas de l'Iranie s'acheminèrent vers l'Ouest en subjuguant sur leur passage des peuples apparentés aux Turcs modernes ainsi qu'aux vieux Accads de Mésopotamie. C'était en effet cette race dite touranienne qui formait le fond de toutes les populations de la Susiane (ou pays d'Elam), de la Médie et de la Perse actuelle. Mais nous avons vu que la religion des Esprits avec les Sacrifices humains et la Prostitution sacrée était toute-puissante chez ces nations; par contage elle gagna les Aryens. La nation aryenne des Mèdes surtout fut profondément contaminée; leur vieille religion semblable à celle des Védas fut altérée; leurs prêtres firent comme les Brahmes : ils empruntèrent aux Accads l'outil perfectionné de la luxure sacrée pour émasculer et abrutir le peuple et devinrent prépondérants sous le nom aryen de Mages [1]. C'est même d'eux, on le sait, que vint le mot de Magie, tant ces Aryens touranisés et chamitisés poussèrent loin les sciences occultes.

Toujours l'idée domina le monde : aujourd'hui, c'est l'idée antichrétienne de la Franc-Maçonnerie qui mène la France comme c'était il y a trois

1. Mage, en perse *Magus*, en sanscrit Magha, signifie *le saint, le sacré*. (François Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 490, note 2.)

mille ans, dans toute l'Asie, l'idée des Initiés antiques, régnant par la corruption et par la peur. Or, les rites religieux d'un peuple infusés à une nation voisine la disposent à subir en toutes choses, à un degré plus ou moins grand mais certain, l'influence de ce peuple de vitalité débordante.

Aussi durant de longs siècles l'âme aryenne fut-elle opprimée par l'âme touranienne en même temps que les tribus des Aryas subissaient le joug si lourd de ces Turcs des anciens âges, experts comme les modernes dans l'art de torturer les Rayas.

Les vieilles traditions iraniennes ont conservé très vivant le souvenir de ces époques lugubres, personnifiées dans le conquérant Zohak.

« Tyran sanguinaire, corrupteur des mœurs, propagateur d'une religion obscène et monstrueuse contre laquelle se révoltaient les instincts moraux des tribus japhétiques: ce Zohak règne mille ans, et comme le Moloch phénicien et l'Adar-Melek de Sepharvaïm dans la Chaldée, il réclame sans cesse des victimes humaines pour nourrir les deux serpents qui se dressent sur sa tête. (Lenorm. et Babelon : *Hist. anc.*, t. V, p. 375).

Une tradition encore plus ancienne que celle qui concerne le conquérant tourano-chamite nommé Zohak, nous montre dans le *Vendidad-Sadé* — un des livres les plus importants de l'*Avesta*, la Bible iranienne — les divers fléaux qui s'abattirent durant leurs migrations, sur les Aryas de l'ouest. Dans le pays de Knenta, ce furent, dit ce vieux document[1], les vices contre nature, et dans le

1. Cité par Lenormant et Babelon : *Hist. anc.;* t. V, p. 380.

pays de Haétumat, « les péchés de la magie », toutes choses qui caractérisent les Chamites et les Touraniens.

### Zoroastre.

L'énergie des Aryas était trop grande pour ne pas réagir contre les virus des peuples corrompus qui les opprimaient et avaient même conquis l'âme de leurs Mages. Un mouvement s'opéra, mouvement de libération nationaliste en même temps que de réforme religieuse, incarné dans le législateur Zoroastre.

> On s'accorde, écrit M. Lamairesse, à reconnaître dans Zoroastre un réformateur qui voulut relever son pays succombant à l'exploitation des Mages et à l'inertie, et le régénérer par le travail surtout agricole, et par le développement de la population fondé sur le mariage, les bonnes mœurs et les idées de pureté... Zoroastre recommande la médecine pure et proscrit la Magie... Son code n'est qu'une thérapeutique morale et physique... Après le mensonge, le plus grand crime (dans la loi de Zoroastre) est le libertinage. (*Kama Soutra*, traduct. Lamairesse, p. VII.)

Nous retrouvons là encore les deux grandes tares des Confréries d'Initiés chaldéo-syriens et proto-hindous : la magie et l'immoralité.

Après Moïse et à la gloire éclatante du génie aryen, Zoroastre est le législateur ancien aux idées les plus hautes et les plus morales. Moïse et lui

4

sont les seuls dans toute l'antiquité qui aient sérieusement combattu ces deux fléaux si souvent associés, la sorcellerie et la sodomie, — fléaux dont l'intensité fut centuplée à cause de la prodigieuse extension que leur donnèrent, par amour des jouissances et du pouvoir sur le peuple abêti, les infâmes Sociétés Secrètes d'autrefois.

Quiconque sait ouvrir les yeux pour regarder autour de lui dira si les Sociétés Secrètes modernes ne sont pas, hélas! trop semblables aux anciennes par leur tyrannie corruptrice et cruelle!

On observe, dans la façon dont évoluèrent les Aryas de l'Inde et ceux de l'Iranie, un parfait parallélisme. Pénétrées par les sorciers tourano-chamites, leurs classes sacerdotales corrompent toutes deux la religion traditionnelle et exercent une violente tyrannie, en s'appuyant sur les ennemis de leur propre race[1]. Les Aryas purs, à l'ouest comme à l'est, réagissent contre leurs clergés impurs; et c'est dans l'Inde, le Bouddha, fils de roi, qui accomplit la réforme, tandis que c'est en Perse le grand Zoroastre qui rejette les turpitudes et les sorcelleries des Mages pour fonder le Mazdéisme.

La doctrine codifiée dans les livres mazdéens, écrit M. Babelon, est sans contredit le plus puissant effort de l'esprit humain vers le spiritualisme et la vérité métaphysique, sur lequel on ait essayé de fonder une religion en dehors de la révélation;... elle est la doctrine la plus pure, la plus noble et la plus voisine de

1. Un fait très frappant le prouve : la tradition iranienne rapporte que Zoroastre fut tué dans une invasion de Touraniens qui profanèrent les Temples du Mazdéisme.

la vérité parmi celles de l'Asie et de tout le monde antique, à part celle des Hébreux fondée sur la parole divine. C'est la réaction des plus nobles instincts de la race japhétique, la race spiritualiste et philosophique par excellence entre les descendants de Noé, contre le panthéisme naturaliste et le polythéisme... (Lenorm. et Babelon, *Hist. anc.*, t. V, p. 384.)

Ajoutons que la forteresse, le donjon culminant du panthéisme naturaliste, avec le Phallus pour dieu suprême et le Ctéis pour déesse primordiale, c'était les Sociétés Secrètes antiques, et nous saluons dans Zoroastre un des premiers adversaires de la tyrannie des Initiés qui souillaient les peuples, il y a trois mille ans, comme les Loges maçonniques d'aujourd'hui les corrompent et les les abêtissent pour les mieux asservir.

Mais le Mazdéisme ou Zoroastrisme était d'une morale trop élevée pour des peuples déjà entamés par les tares asiatiques. Il n'exista guère qu'à l'état de secte peu nombreuse, bien que puissante, avec des victoires soudaines dues au génie exceptionnel des Cyrus et des Darius, chefs de la nation perse demeurée de sang aryen plus pur que les Mèdes. Les conquêtes de Cyrus, devenu maître de l'Assyrie et de la Chaldée babylonienne, amenèrent un triomphe momentané du Mazdéisme contre le Magisme des Mèdes aryens, profondément pénétrés d'éléments chamites et touraniens. Mais on sait comment Gaumatès le Mage usurpa le trône de Perse avant d'être défait par Darius.

Les rochers de Béhistoun ont conservé les bas-reliefs gigantesques où ce dernier a gravé les épisodes de ses guerres, à la fois de races et de reli-

gions[1]. François Lenormant a donné de remarquables pages sur ces luttes dans son livre *La Magie chez les Chaldéens*[2]. Nous y renvoyons, tout en les résumant ici. Les Mages, échappés au massacre qui avait accompagné l'avènement de Darius, trouvèrent des alliés naturels dans les prêtres babyloniens dont la vieille langue sacrée, celle des Accads, et les plus anciens rites de sorcellerie étaient d'origine touranienne ou turco-finnoise[3], ainsi que la langue et la religion des proto-Mèdes.

Les Mages pénétrèrent à la Cour des Xerxès et des Artaxerxès, qui succédèrent à Darius.

Ces souverains aryas sémitisés avaient un double intérêt à favoriser le Magisme corrupteur : ils espéraient, en répandant ses doctrines intermédiaires entre les idées aryennes et les idées chamito-sémitiques, cimenter les assises diverses de leur immense empire. D'autre part, les vieux rois de Ninive et de Babylone avaient puisé une grande force dans les titres de Vicaires des Dieux : les

1. Les rochers de Béhistoun sont dans l'ancienne Médie (Kurdistan perse). Leurs bas-reliefs colossaux ont été traduits par MM. Oppert et Rawlinson : on y lit ce passage capital dans la bouche de Darius, champion des Aryas contre les non-Aryas et vengeur du Mazdéisme : « L'empire qui avait été arraché à notre race je l'ai restauré... Les autels que Gaumatès le Mage avait renversés, je les ai restaurés en sauveur du peuple... » (Lenormant et Babelon. *Hist. anc.*, t. VI, p. 19).

2. Pages 191 à 219.

3. Ammien-Marcellin, l'historien si précis qui fut le général chef d'état-major de l'empereur Julien l'Apostat, savait que la Magie médique était très voisine de la Magie chaldéenne. (*Amm.-Marc.*, XXIII, 6). Voir François Lenorm. *La Magie chez les Chald.*, p. 214, 215.

monarques perses ambitionnaient de profiter des pouvoirs théocratiques que leur offrait le syncrétisme religieux prêché par les Mages. Ces derniers l'emportèrent donc et Artaxercès Memnon consacra la victoire définitive du Magisme sur le Zoroastrisme, c'est-à-dire d'une religion corruptrice sur une religion moralisatrice, exactement comme nous avons vu le Brahmanisme expulser de l'Inde le Bouddhisme réformateur.

Le chef-d'œuvre des Mages de Médie et des Kasdims babyloniens coalisés fut de mêler la religion aryenne avec la religion chaldéenne, en reléguant Ahoura-Mazda, le dieu suprême des nations aryennes, dans un ciel inaccessible, et en donnant tous ses pouvoirs à un Esprit médiateur, Mithra, qu'ils marièrent à l'Anâhita sémitique (Anaïtis ou Istar-Astarté ou Cybèle) après avoir divorcé cette dernière d'avec Tammouz (Adonis ou Attis), le dieu infortuné voué à travers les âges aux pires accidents, tantôt châtré par sa propre femme, tantôt éventré par un sanglier!

Telle fut la fin d'Attis-Adonis. Mais ce fut aussi la naissance à la gloire du resplendissant Mithra, dont les Mystères eurent, sur le tard, un immense développement, et que nous verrons livrer au Christianisme les derniers combats des vieilles Sociétés secrètes expirantes.

# V

# EN GRÈCE

Les Egyptiens d'une part, les peuples d'Asie-Mineure d'autre part, ont été les éducateurs des tribus helléniques, et la civilisation romaine est la sœur cadette de la civilisation grecque, laquelle influa beaucoup sur elle.

Il est donc forcé qu'on trouve les plus grandes ressemblances entre les Initiations de Grèce et les Initiations d'Egypte et d'Asie.

## Les Mystères d'Eleusis.

Nous avons vu en Egypte les Mystères d'Isis, Déesse-Terre et protectrice des agriculteurs en même temps que des Morts qui ont été fidèles à son culte : c'est exactement les mêmes rôles que joua Cérès dans les Mystères d'Eleusis.

Chez les Egyptiens, Isis, le principe passif, était la sœur et la femme d'Osiris, le principe actif. Les Théogonies grecques faisaient également Cérès sœur de Jupiter, dont elle eut Proserpine, qui fut enlevée par Pluton. Les suites de ce rapt... sont le fondement de toute l'histoire de Cérès, laquelle, célébrée dans les Mystères, avait une origine toute égyptienne, qu'il ne sera pas difficile d'apercevoir, en la comparant avec celle d'Isis prise pour la Terre... Hérodote, Diodore de Sicile [1] et tous les auteurs de l'antiquité avouent l'identité de ces divinités. (De Sainte-Croix, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Recherches... sur les Mystères du Paganisme*, Paris, 1784, p. 94, 95.)

Plutarque [2] assure que l'histoire des voyages de Cérès à la recherche de sa fille ne diffère point de ce qu'en Egypte on racontait d'Isis à la recherche des membres épars d'Osiris. C'est le même mythe, arrangé, transposé pour ainsi dire.

En Egypte, Hérodote, Initié aux Mystères d'Isis, a vu (nous l'avons relaté) la Passion d'Osiris sur un lac sacré (*Hist.*, II, 171), et il y compare les fêtes grecques de Cérès appelées Thesmophories. Cérès est en effet, à Eleusis, la Déesse qui apporte les Lois (thesmo-phore), en même temps qu'elle est la Déesse qui apporte le blé (karpo-phore), et,

1. (En Egypte), dit Hérodote, la principale fête se fait dans la ville de Bubastis en l'honneur de Diane; la seconde, dans la ville de Busiris en l'honneur d'Isis. Il y a dans cette ville, qui est située au milieu du Delta, un très grand temple consacré à cette déesse. On la nomme en grec Démèter... » (Hérodote, Liv. II, ch. LIX). On voit donc bien l'identité de la Terre-Mère (*Dé-mêter*) ou Cérès avec Isis. (A. B.)
Voir aussi Diodore de Sicile, Liv. I, ch. XII et XIII.

2. Plutarque : *Sur Isis et Osiris*, § 25.

avant elle, Isis s'appelait en Égypte « la Dame du Pain ».

Les rapprochements les plus curieux et les plus probants entre les Mystères d'Isis et ceux de Cérès ont été faits par plusieurs auteurs et notamment, ces dernières années, par M. P. Foucart, de l'Institut, dans deux œuvres capitales, que nous citons plus loin. Nous y renvoyons le lecteur et nous résumons en quelques lignes le mythe qui sert de base aux Mystères d'Eleusis.

### Le Mythe de Cérès.

Zeus (ou Jupiter) enlève Cérès (ou Démêter) qui donne le jour à Coré (ou Proserpine). Coré est à son tour enlevée par Pluton, qui l'entraîne dans son royaume souterrain. Cérès, désolée, se met à la recherche de sa fille. Dans ses courses, elle trouve un pieux accueil à Eleusis, petite ville voisine d'Athènes. Isocrate (ɪᴠ^e^ siècle av. J.-C.) écrit à ce sujet :

> Démêter étant arrivée dans notre pays lorsqu'elle errait après l'enlèvement de Coré, voulut témoigner sa bienveillance à nos ancêtres, en récompense de leurs bons offices, bons offices *que les initiés seuls peuvent entendre*[1].

Ce furent des bergers qui accueillirent la déesse fugitive, et parmi eux Eumolpe, ancêtre de ses pontifes éleusiniens. Une femme d'Eleusis, Baubo, la reçut chez elle.

1. Isocrate : *Panegyr.*, 28.

Cette dernière lui offrit un breuvage mêlé (Cycéon) que la Déesse refusa à cause de son extrême affliction. Baubo prit ce refus pour un acte de mépris; et, par vengeance, releva ses habillements, de manière à découvrir la marque de son sexe. Cette vue n'irrita point Cérès, qui avala aussitôt la boisson qui lui était offerte. (De Sainte-Croix, *Recherches... Mystères*, p. 100.)

Quant au geste indécent qui dérida la déesse affligée et la décida à accepter le Cycéon, il paraît être un souvenir de l'attitude des femmes égyptiennes à la fête de Bubastis [1]. A l'époque des Ptolémées, le personnage de Baubo fut accueilli avec faveur par les Egyptiens, comme se rattachant à leur religion nationale, et les figurines qui la représentaient ont été retrouvées en grand nombre dans la vallée du Nil. (M. P. Foucart, *Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis*, Paris, Imprimerie Nationale, 1895, p. 46.)

Le mythe, continuant à se développer sur le mode obscène, si bien caractérisé par le geste de Baubo, présente ensuite la déesse se livrant à son hôte Céléus, roi d'Eleusis. Un hymne orphique nomme Euboulos l'enfant né de cette union.

Comme en Egypte et comme en Syrie, les prêtres et les prêtresses représentaient, dans les Mystères d'Eleusis, les scènes du drame sacré dont nous venons de donner une rapide analyse.

Tertullien rapporte que la prêtresse qui jouait le rôle de Cérès était enlevée de force, comme l'avait été Cérès elle-même. Pour figurer l'union du Dieu et de la Déesse, les deux acteurs sacrés, la prê-

1. Nous avons cité ce curieux épisode de Bubastis, d'après Hérodote. (II, 60.)

tresse et l'Hiérophante[1] représentant Zeus descendaient dans une retraite obscure. (Tertullien, *Ad gent.*, II, 7 et Astérius, *Egkômion Mart.*, p. 113, B. — Foucart, *Recherches*. p. 48.)

Dans plus d'un culte hellénique, ajoute M. Foucart, l'union d'un dieu et d'une déesse était le sujet des plus grandes fêtes. (Foucart, *Rech.*, p. 49).

Ce que les Grecs avaient réduit ici à sa plus simple expression, c'était, dans les Mystères d'Astarté, les innombrables Prostitutions sacrées, accumulées pour imiter les noces divines et pour les glorifier.

La Hiérogamie ou mariage sacré de Démêter et de Céléus était, à son tour, représentée par des personnages vivants, au grand scandale de saint Grégoire de Naziance :

Ce n'est pas dans notre religion, dit-il, qu'une Coré est enlevée, qu'une Démêter est errante et met en scène des Céléus et des Triptolème avec des serpents ; qu'elle fait certaines choses et qu'elle en souffre d'autres ; j'ai honte en effet de livrer à la lumière du jour les cérémonies nocturnes de l'Initiation... Eleusis le sait, ainsi que les témoins de ce spectacle sur lequel on garde et on a raison de garder le silence. (St Grég. de Naz., *Oratio* XXXIX, 4).

De fait, un culte secret qui mettait en scène le viol successif de la déesse Démêter par le dieu Zeus et par le roi Céléus avec, entre temps, l'enlèvement de sa fille Coré n'était peut-être pas entiè-

1. Hiérophante, le chef des Mystères d'Eleusis ; son nom signifie : « Celui qui montre les objets sacrés. » Nous parlons plus loin de ces objets.

rement digne d'inspirer à Cicéron cette qualification louangeuse des Mystères d'Eleusis : « La plus féconde institution d'Athènes. » (*De legibus*, liv. II, ch. XIV, § 36.)

Si tant est que les rites éleusiniens furent relativement chastes à une époque très reculée, ils le devinrent infiniment moins quand l'Orphisme, dès le VIe siècle avant Jésus-Christ, s'introduisit dans les Mystères d'Eleusis.

L'Orphisme, méthode de synthèse panthéistique, nous dit le comte Goblet d'Alviella, vint accomplir dans les Mystères Eleusiniens « ce qu'essayèrent les Jacobites anglais, quand ils superposèrent les nouveaux grades dits Ecossais aux organisations franc-maçonniques de Grande-Bretagne. L'Orphisme concentra ses innovations dans un troisième degré d'initiation placé après les Grands Mystères, l'Epoptie. » (Comte Goblet d'Alviella, sénateur belge, *Eleusinia*, Paris, 1903, p. 89, 99, 100).

Disons en passant que la remarquable étude du comte Goblet d'Alviella sur Eleusis est d'autant plus intéressante au point de vue des rapprochements à faire entre les Sociétés Secrètes antiques et les modernes, que son auteur est, en Belgique, un des chefs de la Franc-Maçonnerie, dont il possède le 33e et suprême degré.

Or, le F.·. Goblet d'Alviella constate qu'à Eleusis « aucun détail n'était épargné » au spectateur, dans la représentation sacrée des « amours forcées et brutales » de Zeus sous la forme d'un taureau avec Démêter, et sous la forme d'un serpent avec leur fille Coré. (Cte Goblet d'Alviella, *Eleusin.*, p. 101).

Ce passage d'un Haut Initié moderne ne justifie-t-il pas d'une façon éclatante les vitupérations ardentes des Saint Grégoire de Naziance et des autres Pères de l'Eglise chrétienne contre les turpitudes des Initiés antiques ?

### Les Objets Sacrés.

Dans notre analyse forcément très courte des Initiations d'Eleusis, nous n'avons parlé qu'en passant des deux grades successifs par où passait l'Initié en pénétrant dans les Petits, puis les Grands Mystères, avant d'atteindre l'Epoptie[1]. Mais nous n'avons point dit encore qu'après les représentations du drame sacré par où débutaient les premières nuits de l'Initiation, venait la cérémonie où l'on révélait et exposait les « Objets Sacrés » aux Mystes assemblés. C'est même de cette cérémonie auguste que tirait son nom l'Hiérophante, roi des Mystères.

Mais, si nous nous souvenons du rôle que jouait le Phallus d'Osiris dans les Mystères isiaques, nous ne serons nullement surpris d'entendre Tertullien s'écrier au sujet d'Eleusis :

> Tout ce que ces Mystères ont de plus saint, ce qui est caché avec tant de soin, ce qu'on n'est admis à connaître que fort tard, ce que les ministres du culte appelés Epoptes font si ardemment désirer, c'est le simulacre du membre viril. (Tertullien, *Adversus Valentinianos.*)

1. Le F.·. Weishaupt, chef des Illuminés du XVIII^e siècle, a repris ce grade initiatique.

Dans son livre : *Les Grands Mystères d'Eleusis*[1], M. Foucart, de l'Institut, insiste d'ailleurs sur ce fait qu'à Eleusis domina l'influence égyptienne. Ce sont des statues d'Isis, observe-t-il, qui veillent sur le mort dans la plupart des sépultures d'Egypte, et c'est de même à Isis, dont on a découvert une statuette dans la tombe d'une femme éleusinienne, que cette Grecque avait confié son salut. Il est donc bien difficile, dit M. Foucart, de nier l'influence de la croyance osirienne sur les Mystères de Déméter. — Or, il est avéré que le culte public de Déméter, comme le culte d'Isis, comportait l'exhibition du Phallus[2]. Nous avons par suite le droit d'accorder entière créance au dire de Tertullien.

Après l'organe mâle, voici l'organe femelle.

Aux fêtes de Cérès appelées Thesmophories, les Athéniennes portaient en procession des gâteaux ronds ou ovales appelés « mêlloi ». Ils étaient percés en leur milieu pour présenter, dit Chaussard, « la forme caractéristique du genre féminin[3] ».

Aristophane, dans ses comédies, ne tarit pas sur les pratiques licencieuses reprochées aux femmes d'Athènes initiées aux Mystères de Cérès :

Elles croiraient, dit Agathon, l'un de ses personnages, que je viens leur dérober une part de ces œuvres de

1. M. P. Foucart, *Les Gr. Myst.*, Paris, Imprim. Nationale, 1900, p. 152.

2. Cte Goblet d'Alviella, *Eleusinia*, Paris, 1903, p. 53.

3. Chaussard, *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, Paris, 1801, p. 275.

la nuit et de cette façon de jouir des plaisirs de Vénus qui n'appartient qu'à leur sexe[1].

En son ouvrage : *Du Culte du Phallus...*, le F.·. J.-A. Dulaure ajoute, d'après Castellanus (*De Festis Græcorum, Eleusinia*, p. 143-144) :

Théodoret (évêque en Palestine) a dit que l'on vénérait aussi, dans les orgies secrètes d'Eleusis, l'image du sexe féminin.

C'est le même rite obscène que nous avons vu perpétué chez les Druses, depuis les temps où les montagnes du Liban étaient le théâtre des Prostitutions Sacrées en l'honneur d'Astoreth.

Avec de pareils objets du culte, il n'est point étonnant qu'auprès de l'Hiérophante, du Dadouque et du Hiérocéryx[2], qui étaient les chefs des Mystères, il y ait eu des Initiées appelées Hiérophantides, dont l'admission comportait un détail singulier :

Elles avaient à leur tête une Prêtresse, tirée de la famille des Philléides, dont l'emploi était d'initier les personnes de son sexe, obligées d'être nues dans cette cérémonie; ce qui a dû produire bien des désordres, comme saint Epiphane semble l'insinuer[3]. (De Sainte-Croix, *Rech. Myst.*, p. 149.)

1. Cité par Chaussard. *Fêtes, etc.*, p. 278.

2. C'est avec une risible satisfaction que certains historiens francs-maçons trouvent une ressemblance entre les fonctions de ces Hauts Initiés et les fonctions non moins augustes du F.·.Vénérable (F.·. Athirsatha), du F.·. Orateur et du F.·.Terrible dans les Loges maçonniques !

3. S. Epiph.,*Advers Haeres*, *liv* III, *éd. Peter*, t. I, p. 1093.

Mais nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer tout ce qui milite contre l'opinion favorable que Cicéron exprima au sujet des Mystères d'Eleusis : cherchons ce qui, en dehors de ces multiples obscénités, a bien pu lui inspirer ses éloges.

### Les promesses d'Outre-tombe à Eleusis.

A coup sûr, la pensée de l'Autre-Vie est celle qui, aux yeux de Cicéron, ennoblit les Mystères d'Eleusis. C'est elle qui le fait passer — lui, d'une élévation morale supérieure à son époque — sur les tares des Mystères athéniens.

S'il est en effet un point d'histoire absolument acquis, c'est bien l'emprunt, fait par les Grecs, des doctrines de la vie d'Outre-tombe adoptées depuis des siècles par les Egyptiens.

La croyance à la seconde vie des Mânes avides de sang est attestée chez tous les peuples asiatiques par l'existence même des libations et sacrifices en l'honneur des Morts.

Dans toute l'antiquité, écrit M. Tiele, de Leyde, les Mystères ont toujours eu trait à l'immortalité. (*Revue de l'Histoire des Religions*, Annal. du Musée Guimet, 1881, t. III, p. 189.)

Et M. Tiele ajoute que le culte des âmes des morts et des esprits de la nature était toujours joint au culte des forces de la nature; — nous trouvons là, réunies en un seul faisceau, la nécromancie, la magie spirite et les religions naturalistes, conformément à notre thèse générale.

Diodore de Sicile (I, 29) et les annalistes égyptiens du temps des Ptolémées écrivaient déjà que les Athéniens avaient directement emprunté leurs Mystères à l'Egypte[1]; les preuves documentaires nous en sont fournies par certaines lamelles d'or trouvées dans les tombeaux de la Grande Grèce : des inscriptions y sont gravées, destinées à guider le Mort dans son pélerinage souterrain. M. P. Foucart[2] renvoie à de très curieux monuments de cet ordre : ce sont des lamelles découvertes en 1880 dans les tombeaux de Petilia (*Inscript. grecq. Sicile et Italie,* 638.) « Prends à droite, évite la source mauvaise, » dit le talisman; puis on y lit les paroles à adresser aux dieux des enfers quand on arrive en leur présence. Bref, le Rituel des Morts qu'on enterrait avec les momies des princes égyptiens pour assurer leur salut, était, nous le savons, réduit à quelques formules hâtives pour les momies du commun : les Grecs simplifièrent encore et réduisirent le Livre des Morts égyptiens à une simple amulette. Mais l'idée de la Survie est toujours là, toute puissante dans les Mystères éleusiniens comme dans les Mystères isiaques. En Egypte, l'Initié devait être *juste de voix* (Mâ-khrôou) pour prononcer les mélopées sacramentelles destinées à assurer son passage à travers les périls d'outre-tombe; à Eleusis il lui faut être pour cela *bien-disant,* comme l'exprime le nom de l'ancêtre des prêtres de Cérès, *Eu-molpos.* (Nous l'avons fait remarquer au chapitre sur les Mystères d'Isis.)

1. Voir Foucart, *Les Grands Myst.*, p. 7.

2. Foucart, *Recherches....Eleusis*, p. 67 à 72.

Ces mélopées sacramentelles, importées d'Egypte en Grèce, c'étaient les « Paroles Secrètes » que le Hiérophante enseignait aux Initiés après qu'il leur avait solennellement montré les Objets Sacrés. Ces formules d'incantation leur étaient nécessaires, tout comme en Egypte, s'ils voulaient, après leur mort, parvenir à la demeure de la Déesse, reine des Mânes.

### La Magie à Eleusis.

Amulettes, incantations dans les Mystères grecs comme dans les Mystères égyptiens, c'est toujours la Magie. Le F∴ Goblet d'Alviella fait très justement observer que l'objet des Mystères est toujours le même :

Mettre, dit-il, les Initiés en rapport avec la puissance surhumaine et leur livrer des secrets qui leur permettent de commander à la destinée. (M. Goblet d'Alv., *Eleusin,* p. 33).

M. P. Foucart écrit de son côté que pour les anciens Grecs, comme pour tous les peuples primitifs, les phénomènes étaient les actes d'être invisibles qui manifestaient ainsi leur puissance et leurs volontés.

Le Grec avait le plus grand intérêt à les bien connaître, à découvrir les moyens de se concilier leur faveur ou d'apaiser leur colère. L'expérience apprit par quels sacrifices, par quelles cérémonies on y pouvait réussir. (M. P. Foucart, *Recherches...* p. 41).

C'était de Déméter elle-même, ajoute M. Foucart, que les Eumolpides assuraient avoir à l'ori-

gine reçu leurs privilèges, les secrets et les objets sacrés (!) dont la connaissance assurait le bonheur dans la vie future.

De même (et les temps modernes nous donnent ici un point de rapprochement capital avec les temps anciens), de même ce sont «des êtres étranges, en dehors de la nature humaine[1] » qui dictaient aux Martinistes du XVIIIe siècle des enseignements merveilleux, dans des séances d'où nous verrons les Initiés de Paris sortir les uns fous de terreur, les autres ivres d'enthousiasme.

Or, la terreur, un pieux enthousiasme, une sérénité lumineuse, telles étaient les impressions que ressentaient au plus haut degré les adeptes de la Société secrète d'Eleusis, au dire de tous les orateurs anciens [2].

Observons par ailleurs que ni la vue des noces de Déméter avec Zeus-taureau ou Zeus-serpent, ni l'exhibition des Objets Sacrés que nous savons, ni l'audition des Paroles Secrètes, si augustes que nous les imaginions, ne sont guère capables d'impressionner profondément des hommes aussi raffinés, aussi supérieurement intelligents que l'étaient les contemporains des Apelles et des Phidias, et

1. Dr Papus; *Martinès de Pasqually, sa vie, ses pratiques magiques*, p. 150.

2. C'est ainsi que le rhéteur Aristide s'écrie : « Eleusis est un sanctuaire commun à toute la terre, et de toutes les choses divines que possèdent les hommes, c'est à la fois celui qui provoque le plus les frissons et celui qui donne le plus la sécurité ». (Arist. *Eleus*, p. 256).

Dans ses *Recherches...* (p. 55), M. Foucart cite une inscription qui vante avec enthousiasme la mort de l'initié comme un gain.

de ces architectes étonnants qui ont couvert la Grèce d'impérissables chefs-d'œuvre, et de ces merveilleux poètes et dramaturges, égalés quelquefois depuis, mais jamais surpassés.

Pousser à l'extrême (et ce n'est que justice) l'admiration pour une civilisation étonnante telle que la civilisation grecque et considérer ensuite les créateurs et les bénéficiaires de cette civilisation comme des pauvres d'esprit, de cérébralité assez inférieure pour s'enthousiasmer dans des cérémonies dont le fonds serait uniquement la récitation de vieilles formules et la vue d'emblêmes plus ou moins grossiers, — ne serait-ce pas d'une étrange inconséquence?

Il nous paraît utile, par suite, si l'on veut aller jusqu'au fond réel des Mystères éleusiniens, d'envisager l'hypothèse de prestiges de haut Spiritisme enivrant les Initiés grecs, plusieurs siècles avant notre ère, comme d'autres prestiges de même nature enivrèrent les Initiés parisiens du Martinisme, deux milliers d'années plus tard, au dire des annales des Martinistes eux-mêmes.

La croyance aux manifestations visibles des Divinités honorées dans leurs Mystères était à coup sûr profondément enracinée au cœur des Grecs. Une découverte bien intéressante d'un savant allemand vient, il y a deux ans, d'en fournir une preuve de plus :

M. le professeur Herzog, de Gœttingue, en poursuivant des fouilles dans les ruines de l'Asclépéion de Cos, a découvert une grande inscription historique d'une haute importance. C'est un décret des Coens,

voté au moment où leur parvint la nouvelle que les Gaulois avaient subi un échec devant Delphes, en novembre 279. Cos envoie des députés à la fête des *Pythia* pour offrir en son nom un magnifique sacrifice au dieu de Delphes qui était apparu en personne pour repousser les envahisseurs.

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, compte rendu... Séance du 23 décembre 1903, Paris, p. 649.)

L'Initié Plutarque parle [1] des « Apparitions divines » qui, à Eleusis, succédaient pour le récipiendaire aux frayeurs mortelles qui l'assaillaient tout d'abord. Comment ne pas les comparer d'une part au dieu de Delphes apparu en personne pour repousser les Gaulois, et d'autre part à « l'Apparition » qui, nous le verrons, dicta ses instructions au F.·. Willermoz, le haut Initié lyonnais, quelque quinze cents ans après Plutarque.

En tous cas, si nous avons vu dans les Mystères éleusiniens maintes obscénités, nous en avons assez dit pour démontrer que la Magie, en outre, y coulait à pleins bords.

Ajoutons que de nombreux philosophes et orateurs grecs se sont élevés contre les Mystères et citons en passant Diogène : « Patæcion, disait-il, ce fameux voleur, obtint l'Initiation ; Epaminondas et Agésilas ne la demandèrent jamais ! » Socrate de son côté refusa constamment de se faire initier, disant :

« Si les Mystères sont mauvais, je ne pourrai pas m'empêcher de les déclarer tels à ceux qui ne sont pas initiés, afin de les en écarter ; — s'ils

1. Plutarque, Edition Didot, t. V, p. 9.

sont bons, au contraire, je m'empresserai, par humanité, de les faire connaître à tout le monde. » (Voir F.·. Lenoir, *La Franche-Maç. rendue à sa véritable origine*, p. 87).

De même aujourd'hui, si l'œuvre des modernes Initiés des Loges est bonne, pourquoi leur Secret rituélique, renouvelé des Secrets des Sorciers d'autrefois ? Pourquoi ne font-ils pas connaître à tous la recette de leur orviétan ? Pourquoi se cachent-ils ?

## Les Mystères de Bacchus.

L'identité d'Osiris et de Bacchus est attestée par l'Initié Plutarque[1]; et aussi plusieurs siècles avant Plutarque, par Hérodote :

> Cérès et Bacchus ont, selon les Egyptiens, la puissance souveraine dans les enfers. (Hérod. l. II, ch. CXXIII) ... Osiris, qui, selon les Egyptiens est le même que Bacchus. (l. II. ch. XLII.)

Il y a donc une parenté originelle entre les Mystères de Cérès et les Mystères de Bacchus ou Dionysios. Mais, dans ces derniers, l'allure à la fois voluptueuse et sanglante est infiniment plus accentuée que dans les premiers : c'est que les mystères dionysiaques ont subi à un degré très élevé l'influence des rites asiatiques qui se sont

1. « Cette identité d'Osiris et de Bacchus, qui doit en être mieux instruit que vous, Cléa, puisque vous présidez les Thyades de Delphes, puisque votre père et votre mère vous ont initiée aux Mystères d'Osiris ?... » (*Sur Isis et Osiris*, ch. 35. Traduct. Bétolaud, Paris, 1870, p. 254).

partagé, avec ceux venus des rives du Nil, l'éducation religieuse de la Grèce.

Dionysios ou Bacchus était le phallus (M. Goblet d'Alv. *Eleusin*, p. 85)[1].

Il était aussi, comme Tammouz-Adonis, la floraison universelle (M. Goblet d'Alv., *Id.* p. 86.

Mais, aux cérémonies sensuelles destinées à honorer le phallus, les Mystères Dionysiaques mêlaient du sang, et cela, dans un temps où la civilisation grecque était à son apogée, puisque

« l'un des rares sacrifices humains qu'ait confessés la Grèce historique, est l'immolation, par Thémistocle, en 480, de trois jeunes gens à Dionysos Ounestès[2]. » (M. Goblet d'Alv., *Eleus.*, p. 87).

Voici encore un rite dionysiaque à la fois cruel et obscène ; il s'est d'ailleurs perpétué jusqu'à nos jours, chez certains érotomanes sadiques :

En Arcadie, Dionyse (ou *Bacchus*), a encore une fête où le sang des femmes fouettées à outrance coule sur son autel. (*Pausanias*, VIII, 23. — Cité par Gustave Tridon, ancien Membre de la Commune de Paris, dans son livre : *Du Molochisme Juif*, Bruxelles, 1884, p. 25).

Dans l'Orphisme, cette synthèse religieuse qui s'introduisit dans les Mystères d'Eleusis, et qui

1. Le F.·. Goblet d'Alviella s'appuie sur le passage de Diodore de Sicile que nous avons cité, celui où l'historien grec dit que ses compatriotes ont emprunté aux Egyptiens les Mystères de Bacchus avec l'idole du phallus identique au phallus d'Osiris adoré sur les bords du Nil.

2. Plutarque, *Vie de Thémistocle*, ch. XIII. Comparer Agamemnon sacrifiant sa propre fille Iphigénie, tandis que Ménélas vole en Egypte trois enfants pour les immoler au Dieu des Mers (A. B.).

domina en Grèce plus de cinq cents ans avant notre ère, Dionysios se confondit avec Zeus, avec Pluton (Hadès), avec le Soleil (Apollon), et c'était toujours le même Dieu-Nature, le Dieu de la Vie Universelle[1], le Dieu des Mystères de Sabazios en Thrace et en Phrygie, Mystères particulièrement obscènes et sanguinaires. Nous ne les décrirons pas en particulier, car ils sont entièrement semblables à tous les Mystères Dionysiaques (ou Bacchanales) célébrés partout dans le Monde antique.

1. M. Goblet d'Alviella, *Eleusinia*, p. 93, 97. — Il est à remarquer que nous voyons s'unir constamment, dans les Mystères antiques, le Phallus et le Soleil, comme emblèmes et images du même Principe mâle et fécondateur (A. B.).

## VI

# EN OCCIDENT

### Les Bacchanales à Rome.

Les Romains opposèrent une longue résistance à la contagion des maladies physiques et mentales, que propageaient les Sociétés Secrètes orientales — ces Congrégations des religions de sang et de débauche — avec leurs sorcelleries et leurs prostitutions variées.

Si le peuple romain se rattrapa plus tard, et avec frénésie, de sa continence prolongée, en se vautrant dans toutes les souillures, on peut dire qu'il doit d'avoir conquis l'empire du monde à son austérité première, alors qu'il était seul à avoir conservé sa vigueur intacte, au milieu des nations énervées par les vices, épuisées (comme Carthage) par les Crimes rituels qui faisaient couler en l'honneur du Moloch le plus pur de leur sang.

Deux siècles avant notre ère pourtant, les indé-

centes Dionysiaques de Grèce, avaient failli s'implanter à Rome, sous le nom de Bacchanales.

Tite-Live nous a laissé un tableau révoltant de cette tentative, avortée fort heureusement pour la grandeur de Rome. Dans son livre, *des Divinités Génératrices*, le F.·. Dulaure analyse en ces termes le long récit de l'historien latin :

Les Mystères de Bacchus étaient célébrés à Rome dans le temple de ce dieu et dans le bois sacré appelé *Simila*, situé près du Tibre... Introduit par des prêtres dans des lieux souterrains, le jeune initié se trouvait livré à leur brutalité. Des hurlements affreux et le son de plusieurs instruments, comme cymbales et tambours, servaient à étouffer les cris que la violence qu'il éprouvait pouvait lui arracher.

Les excès de la table où le vin coulait en abondance excitaient à d'autres excès que la nuit favorisait par ses ténèbres. Tout âge, tout sexe étaient confondus. Chacun satisfaisait le goût auquel il était enclin; toute pudeur était bannie; tous les genres de luxure, même ceux que la nature réprouve, souillaient le temple de la divinité [1].

Si quelques jeunes initiés témoignaient de la honte pour tant d'horreur, opposaient de la résistance à ces prêtres libertins, ou même s'ils s'acquittaient avec négligence de ce qu'on exigeait d'eux, ils étaient sacrifiés, et dans la crainte de leurs indiscrétions, on leur ôtait la vie... Les prêtres justifiaient en public leur disparition, en disant que le dieu, irrité, était l'auteur de cet enlèvement...

Des crimes d'un autre genre s'ourdissaient dans ces assemblées nocturnes. On y préparait des poisons, on

1. Plura virorum inter sese, quam fœminarum, esse stupra.

y disposait des délations et des faux témoignages; on fabriquait des testaments; on projetait des assassinats.

On y trouvait des initiés de toutes les classes, et même des Romains et des Romaines du premier rang; leur nombre était immense. Ce n'était plus une société, c'était un peuple entier qui partageait ces désordres abominables et conjurait même contre l'Etat. (F.·. Dulaure, *des Divinités Génératrices*, Paris, 1805, p. 182-185).

Rien ne manque à ce tableau : débauche, sodomie, assassinat et... délation.

Dans une récente affiche fort remarquée (adressée à M. le Sénateur Berthelot, l'ami du pouvoir) l'« Action Libérale Populaire » qualifiait très justement la Délation de vice païen. La Délation, en effet, a fleuri tout naturellement sur le fumier des Sociétés Secrètes antiques. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour voir que le fumier de la Franc-Maçonnerie moderne est tout aussi propice à son éclosion sous les mains savantes des FF.·. André, Berteaux et Vadécard.

Grâce à l'énergie du consul Posthumius, la contagion fut promptement arrêtée : Initiés mâles et femelles, sodomites et tribades, délateurs, faussaires et assassins, tout ce joli monde fut vigoureusement poursuivi et châtié pour ses crimes de toute nature.

Tite-Live dit qu'on évaluait à sept mille le nombre des Initiés des deux sexes. Ils furent, en grand nombre, condamnés à mort [1].

Les Francs-Maçons, nos modernes Initiés, se vantent de sauver, tous les matins, la République

1. Tite-Live, édit. Lemaire, lib. XXXIX, cap. VIII, t. VII, p. 334 à 350.

française. Les vieux Romains n'ont pas voulu des Initiés aux Mystères de Bacchus pour sauver leur République : elle s'est bien trouvée de leur clairvoyance !

### Quelques Rapprochements.

Tandis que les Romains proscrivaient énergiquement les Initiés turpides qui corrompaient les nations pour les asservir, certains tyrans grecs les favorisaient au contraire de tout leur pouvoir. C'est ainsi qu'en 514 avant notre ère, Hippias et Hipparque, fils du tyran Pisistrate, instituèrent dans Athènes des festins publics où, pour répandre la débauche dans le peuple afin de le mieux dominer, ils mêlaient aux mères de famille les courtisanes [1]. C'est de même la corruption qui servit de moyen de règne, aux chefs de la Haute Vente, pendant les années où les Sociétés Secrètes préparèrent les divers mouvements d'anarchie révolutionnaire qui firent explosion en 1848.

D'un autre côté, il convient aussi de rapprocher des sorciers d'Eleusis les sectaires des Hétairies dont nous avons parlé dans notre Avant-Propos. La domination des Trente Tyrans, avons-nous dit, était appuyée sur les Sociétés Secrètes appelées Hétairies. Or, le savant M. Foucart écrit que — par une de ces transactions comme il en intervient après des luttes entre deux partis de force à peu près égale — les privilèges qui réservaient

1. Pierre Dufour, *Histoire de la Prostitution*, Bruxelles, 1851. t. I, p. 106.

aux Eumolpides (descendants d'Eumolpos) la direction des Mystères Eleusiniens, la préparation et la réception des Récipiendaires à l'Initiation, leur furent confirmés après la chute des Trente Tyrans. Et la convention qui régla cet accord, ajoute M. Foucard, fut conclue entre les partisans des Trente réfugiés à Eleusis et les Athéniens libérés de leur domination [1].

Il y avait donc alliance étroite, mélange intime entre les odieux tyrans corrupteurs d'Athènes et les descendants des Sorciers d'Eleusis, à qui Déméter avait enseigné elle-même les secrets divins dont nous connaissons la bizarre nature!

**Les sacrifices humains dans l'Europe ancienne.**

Comme dans presque toutes les Sociétés Secrètes asiatiques, voici, en Europe, l'effusion rituelle du sang humain, associée à la magie et à toutes les débauches : le grand dieu de Chanaan — Moloch à tête de taureau, l'idole en fer rougi, mangeuse de chair humaine — souilla de ses affreux holocaustes la Crête, la Grèce et toutes ses îles, l'Italie, la Gaule, etc.

La religion de la Phénicie fut propagée au loin dès une époque très reculée par des navigateurs de Sidon et de Tyr... En Crête, le Minotaure dévoreur d'enfants et le géant de bronze enflammé, appelé Talos, qui consumait, dit-on, les étrangers qui abordaient dans l'île,

1. M. P. Foucard, de l'Institut, *Les Grands Mystères d'Eleusis*, Paris, 1900, p. 3.

n'était autre chose que Baal-Moloch. Chypre et Cythère avaient reçu des Sidoniens le culte de la déesse-nature, de l'*Astoreth*, qui, devenue *Aphrodite*, fut portée de là dans toute la Grèce, avec les surnoms de Cypris et Cythérée. A Rhodes, le Soleil avait sa statue colossale, et Saturne y réclamait comme le Baal phénicien auquel il avait été assimilé par les Grecs, des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également, par certains côtés, au système religieux des Chananéens. (Lenorm. et Babelon, *Hist. anc.* t. VI, p. 576-579).

D'après Strabon, les Scythes Albanes tuaient chaque année à coups de lance, sur l'autel d'*Astarté*, une jeune fille engraissée à l'avance pour que le sacrifice fût plus agréable à la déesse. (Dr A. Corre : *Meurtre et Cannibalisme rituels*, p. 13.)

Dans son *Abstinence de la Chair*, Porphyre, l'occultiste néo-platonicien, consacre plusieurs chapitres aux sacrifices humains :

Encore aujourd'hui [1], dit-il, en Arcadie, aux fêtes des Lupercales et à Carthage, on sacrifie des hommes en certains temps de l'année (ch. XXVII.) On sacrifiait à Rhodes un homme à Saturne le 6 du mois Métagectmon (*Juillet*). Dans Salamine, on sacrifiait un homme pendant le mois appelé par les Cypriotes Aphrodisium (ch. LIV). Dans l'Ile de Chio et à Téuédos on sacrifiait un homme à Bacchus le Cruel et on le mettait en pièces... Les Lacédémoniens sacrifiaient un homme au dieu Mars (ch. LV). En Crète, autrefois, les Curètes sacrifiaient des enfants à Saturne... Je ne dis rien ni des Thraces ni des Scythes, ni comment les Athéniens ont fait mourir la fille d'Erechtée... *Qui ne sait que pré-*

1. Soit entre 250 et 300 après J.-C. — Le tyrien Porphyre s'appelait en langue phénicienne Melek (Le Roi).

*sentement à Rome même, à la fête de Jupiter Latialis, on immole un homme?* (Porphyre : *De l'Abstin.* l. II, ch. LVI).

*A Rome* (après le désastre de Cannes et comme on craignait l'arrivée d'Annibal), *pour apaiser les dieux par une immolation extraordinaire, on enterra vivants un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque* au milieu du Marché-aux-Bœufs... Tite-Live ajoute que le lieu où fut offert ce sacrifice était une enceinte entourée de pierres où avait déjà coulé le sang des victimes humaines, faisant allusion sans doute aux anciennes immolations de l'époque saturnienne. (J. J. Ampère, de l'Académie Française : *l'Hist. rom. à Rome*, t. III, p. 89.)

**Toujours Saturne, toujours le Moloch de Phénicie! C'est à un dieu solaire et igné comme Moloch — Elah-Gabal ou le Seigneur-Feu[1] — que l'infâme empereur Héliogabale, Initié suprême des Mystères orientaux, immola des enfants choisis, dit Lampride, dans les plus nobles familles d'Italie.**

Héliogabale interrogeait leurs entrailles et il fouillait le ventre des victimes *suivant le rite de sa nation.* (Lamp. *Héliogab.*, ch. VIII).

**Toujours le sacrifice humain que les fanatiques des Sociétés secrètes sémito-chananéennes propagèrent dans tout l'Ancien Monde!**

## Les Druides.

**C'est encore à des pénétrations orientales que de nombreux auteurs attribuent l'usage des sacrifices humains chez les Gaulois. L'Initié moderne qui**

1. Voir François Lenormant, d'après Friedrich Delitsch (Annales du Musée Guimet, *Revue de l'Hist. des Relig.*, t. III, p. 310, 322.)

fut proclamé par le Grand-Orient de France « l'Auteur Sacré » de la Franc-Maçonnerie, le F.·. Ragon écrit — d'après Denys l'Africain, dit-il — que « les Druides de la Bretagne, qui tenaient leur religion d'Egypte, célébraient les orgies de Bacchus[1]. »

Le F.·. Ragon a écrit en outre, sur le compte des Druides et en s'appuyant sur les données les plus fantaisistes, des choses qui seraient admirablement belles si elles étaient croyables. Mais si nous remontons aux sources historiques méritant d'être consultées, nous voyons que

L'antiquité n'a qu'une voix sur le despotisme sans frein qu'exerçait autour d'elle cette classe d'hommes (*les druides*) dépositaires de tout savoir, auteurs ou interprètes de toute loi tant divine qu'humaine; rien n'échappait à leurs regards; cérémonies, sacrifices, culte public et dévotions privées, ils réglaient toutes choses avec une autorité qui ne trouvait ni résistance ni limites. (Mgr Freppel, *Saint Irénée*, Paris, 1870, p. 35, 36).

On conçoit que le souvenir de pareille tyrannie dût exalter l'âme du F.·. Ragon, désireux de voir semblable domination aux mains de ses Très Chers Frères du Grand-Orient de France! Combien, en effet, il serait agréable aux Francs-Maçons de rétablir à leur profit un régime comme celui que nous dépeint le F.·. Clavel :

Les chefs de l'Initiation druidique, étaient divisés en trois classes : *les vacies*, dépositaires des dogmes secrets, prêtres et juges; *les bardes* qui chantaient les

1. F.·. Ragon, *Cours philosophique*... p. 62.

hymnes dans les cérémonies du culte; *les eubages* qui présidaient au gouvernement civil. (F∴ Clavel, *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie,* Paris, 1843, p. 324).

Voir à la tête de tous nos tribunaux des F∴ Magnaud, quel rêve! Voir à l'Académie Française le barde des Loges, F∴ Maxime Lecomte, le sénateur franc-maçon qui chanta la Sainte Vierge, quelle douceur ce serait à l'âme des Frères∴! Je ne parle pas des eubages des Loges: nous connaissons suffisamment nos députés, sénateurs et préfets francs-maçons.

Comme en Égypte, continue le F∴ Clavel, les druides associaient au sacerdoce, par une initiation, les sujets qui leur paraissaient aptes... L'Edda, livre sacré des Scandinaves, fournit de précieux renseignements sur l'Initiation (druidique)... L'Edda commence par un chant qui a pour titre *les prestiges de Har* et qui contient évidemment une description des cérémonies usitées pour la réception d'un profane. Le récipiendaire se nomme Gylfe, c'est-à-dire Loup ou initié. (Clavel, *Hist. pittor.*, p. 324).

Rappelons à ce propos que le masque à tête de chacal était un des signes de l'Initiation d'Égypte. Le Loup (Louveteau, Lowton des Loges maçonniques) se retrouve aussi dans les Eddas interprétées par Richard Wagner pour lequel la race des dieux — ou des amis des dieux — est celle des Velses, « fils de Loup le Vaillant ».

Mais le côté particulièrement odieux de la tyrannie des druides — ces *cléricaux* au vrai sens du mot puisqu'ils absorbaient en eux tous les pou-

voirs religieux, civil et judiciaire — ce qui eût du arrêter tout dithyrambe sur les lyres maçonniques accordées en leur honneur, c'est qu'ils furent aussi atrocement sanguinaires que les prêtres de Moloch en Palestine et à Carthage, ou que les sorciers-sacrificateurs des rois du Dahomey.

Sans nul doute, tous les cultes de l'antiquité païenne consacraient plus ou moins ces boucheries d'hommes que le Christianisme seul a pu abolir sans retour; j'ajouterai même qu'au fond de cette monstrueuse erreur, on retrouve une grande idée altérée et travestie, celle de la nécessité d'une effusion de sang humain pour apaiser la justice divine; mais nulle part l'abus de cette croyance n'a produit de plus déplorables conséquences que chez les anciens Gaulois...

A défaut de criminels, dit César, les druides sacrifient des innocents... Ce sont des centaines d'hommes qu'on enferme dans un colosse d'osier et qui disparaissent dans des torrents de flammes et de fumée[1]. Aussi les Romains eux-mêmes, si peu scrupuleux d'ailleurs sur le respect de la vie humaine, restaient-ils stupéfaits devant ces tueries d'hommes accomplies au nom de la religion. Le druidisme semblait inhumain même à Tibère et à Claude, à ces despotes sans pudeur qui se faisaient un jeu de la vie de leurs semblables.... Et les fêtes sanguinaires que célébraient les druidesses de l'île de Léna[2] et ce mode hideux de divination qui consistait à tirer des pronostics de la pose que prenait la

1. « Ils dressent des colosses d'une horrible grandeur, aux membres d'osier entrelacé: ils les emplissent d'hommes qu'ils brûlent vivants. » (César: *Guerre des Gaules*, liv. VI.)

2. Dans sa *Géographie*, Strabon, contemporain de César, dit que, dans une île auprès de Vannes, les femmes gauloises célébraient des rites semblables au culte de Proserpine, à Samothrace. (Traduct. Tardieu, t. I, p. 329).

victime en tombant, des convulsions de ses membres, de la couleur et de l'abondance de son sang! (Mgr Freppel, *Saint Irénée*, p. 47, 48).

Avant d'effacer de nos yeux ces visions de tueries, observons, selon le mot de Mgr Freppel, que la cruauté des Initiés antiques est une question de plus ou de moins : ainsi à l'époque où César faisait mine de s'indigner des sacrifices humains offerts par les Druides (et alors que lui-même était Grand-Pontife !) Rome vit immoler deux hommes dont on cloua les têtes aux portes de la Regia[1] parce que cette année-là des légionnaires s'étaient révoltés; ce fut pour expier ce crime contre la Patrie, que ce sacrifice humain remplaça la traditionnelle immolation d'un cheval en octobre.

« Auguste, après la prise de Pérouse, fait immoler trois cents personnes sur l'autel du divin Jules[2]. »

Ainsi donc, à l'époque « saturnienne » comme dit J.-J. Ampère, c'est-à-dire pendant la domination des pirates de Tyr personnifiée dans leur dieu Moloch ou Saturne, — tous les peuples des rivages méditerranéens avaient subi l'attrait de la religion cruelle prêchée par les sorciers de Chanaan, sanguinaires et obscènes recruteurs des Sociétés Secrètes initiatiques.

1. M. J-A. Hild (*Bull. de la Faculté des Lettres de Poitiers*, Paris, 1889, p. 128), d'après Dion Cassius, 68; 14 et 24.

2. M. J-A. Hild, *Bull. Poitiers*, p. 128, d'après Suétone (VIII, 15).

## VII

# LES MYSTÈRES ANCIENS COALISÉS

Notre revue des vieilles Sociétés Secrètes, qui englobaient les hauts sacerdoces païens avec leurs Tiers-Ordres, est presque terminée. Nous allons assister maintenant à ce spectacle : la concentration des forces morales, civiles et politiques de tous les Mystères antiques, coalisés pour lutter contre le Christianisme naissant.

La Société Secrète qui, au crépuscule du Paganisme, joua dans cette concentration le rôle le plus important (elle fut la réserve suprême !) a été celle des Initiés mithriaques.

### Les Mystères de Mithra.

Dans notre chapitre sur les Mages de l'Iran, nous avons amorcé l'étude des Mystères de Mithra et nous avons dit le mélange de mythes aryens et touraniens qui les forma. L'Esprit du Soleil — Mi-

thra — le médiateur entre les hommes et le dieu suprême des Aryens, Ahoura-Mazda — fut associé sous Artaxercès Memnon à l'impure déesse Anâhita (ou Astoreth-Mylitta), par les Mages que nous avons dit profondément imbus des idées mystiques chères aux Proto-Mèdes touraniens, ces antiques parents des Accads de Chaldée. Leur syncrétisme préluda ainsi au syncrétisme final que nous verrons plus loin réunir en une même sentine toutes les ordures des Mystères païens.

François Lenormant[1] a montré ces Mages pénétrant à la cour d'Artaxercès Memnon et corrompant la pure religion des Cyrus et des Darius afin de servir le despotisme du nouveau roi, qu'ils gagnèrent en s'efforçant de le faire passer pour une émanation divine.

Les rois et les empereurs qui, plus tard, usurpèrent l'autorité morale de la religion pour confondre — à leur profit et au grand détriment de leurs peuples — la puissance religieuse avec la puissance civile, ont simplement couché dans le lit préparé à Artaxercès Memnon par les Mages sacrilèges qui propagèrent les Mystères de Mithra.

Il est remarquable de constater que l'unité et la continuité de la doctrine des Sociétés Secrètes est parfaite là-dessus, à travers les âges. Deux exemples, en passant : les Grecs de Byzance repoussent le joug spirituel si léger du Pape, — mais c'est pour se passer au col le carcan de ces despotes du Bas-Empire à la fois « Autocrators » et théologiens, dont les Czars actuels procèdent comme souve-

1. Franç. Lenorm. *La Magie chez les Chaldéens*, p. 191 à 215.

rains des corps et des âmes de leurs sujets. Les Francs-Maçons brisent le sceptre débonnaire d'un Louis XVI, — mais c'est pour ériger comme trône dn nouveau pouvoir imposé à la France terrorisée la Sainte Guillotine, ruisselante de sang ainsi qu'un autel de Moloch, avec la Déesse Raison et « l'Etre Suprême » pour divinités successives d'une jalouse Religion d'Etat.

M. Franz Cumont, professeur à l'Université de Gand, est le savant qui a le plus approfondi les Mystères de Mithra.

Jusqu'à Artaxercès Memnon, écrit-il, Ahura-Mazda est nommé seul ; « les autres dieux » sont honorés collectivement après lui. Depuis ce roi, le nom de l'Être Suprême est suivi de deux autres, Anaïta et Mithra... Les Mystères de Mithra et de Magna Mater[1], sont toujours restés associés en Occident, comme déjà à Suse et à Persépolis. (M. F. Cumont, *Textes et Monum. figurés relatifs aux Mystères de Mithra, Bruxelles,* 1899, t. I, p. 5).

De son côté, M. Gasquet, recteur de l'Université de Nancy, a donné une étude très intéressante des mêmes Mystères. Nous avons vu Darius écraser les Mages et restaurer le pur Zoroastrisme. Leur revanche, écrit M. Gasquet, ne se fit pas attendre.

Elle vint probablement des influences de harem si puissantes dans les monarchies d'Orient. La femme de Xerxès, Amestris, est toute dévouée au magisme. Elle sacrifie aux divinités infernales et fait enterrer vivants neuf couples de garçons et de filles, appartenant aux

1. Cybèle, la Grande Mère, la Mère des Dieux, l'épouse d'Attis, est la même qu'Anaitis-Astarté, l'amante de Tammouz-Adonis (A. B.)

plus grandes familles de la Perse, pour préparer le succès de l'expédition contre la Grèce. Pareil sacrifice expiatoire se consomme sur les bords du Strymon, au cours de la marche des armées du Grand Roi...

... Artaxercès, le premier, imposa à l'adoration de ses sujets, et dressa à Suze, à Ecbatane, à Babylone et jusqu'à Damas et à Sardes, les statues du nouveau couple (Mithra et Anâhita), conçu sur le modèle des couples babyloniens d'Istar, l'Aphrodite chaldéenne et de Mardouk, le dieu solaire et démiurge. A leurs temples, qui subsistaient encore au temps des Séleucides, il affecta d'immenses revenus et il attacha au service de la déesse des milliers d'hiérodules des deux sexes, voués aux prostitutions sacrées. (M. Gasquet, *Essai sur... Mithra*, Paris, 1898, p. 25, 26).

Le « cléricalisme » des Brahmes et des anciens Mages médiques avec Gaumatès, le faux Smerdis, avait consisté dans le pouvoir d'une caste sacerdotale absorbante, qui subordonnait en fait l'autorité civile à l'autorité religieuse. Mais, sous l'influence des Mages courtisans d'Artaxercès, on vit naître ce qu'on a appelé depuis le « régalisme » : déchus de leur règne théocratique, ces Mages se firent (*serviliter pro dominatione!*) les esclaves du pouvoir civil dans lequel ils s'efforcèrent de faire voir aux peuples l'incarnation de la divinité.

Je note en passant que les Sociétés Secrètes antiques et modernes ont constamment pratiqué tantôt l'un, tantôt l'autre de ces mélanges de pouvoirs dont les résultats étaient également haïssables : *jamais* au contraire l'Église catholique n'a prétendu exercer le premier; *toujours* elle a repoussé le second.

Les Mystères de Mithra, répandus dans l'empire romain, sont les héritiers directs du Mazdéisme, tel qu'il était pratiqué sous les derniers rois achéménides[1] (M. F. Cumont, *Textes, etc... Mithra*, t. I, p. 11).

Il est avéré que c'est après les conquêtes d'Alexandre en Asie et la fermentation morale et religieuse qui résulta des mélanges des Grecs avec les Orientaux, que le Mithriacisme prit sa forme définitive. L'obscène Anâhita fut mise de côté; une réforme profonde écarta rigoureusement les femmes des Mystères de Mithra qui, dans les siècles de leur apogée du moins, ne présentent donc ni les Sacrifices humains, ni les immoralités que nous avons observés dans tant d'autres Sociétés Secrètes : ils se contentent, nous le verrons, d'être imprégnés de la plus outrancière et folle magie.

## Le Mythe de Mithra.

Le fonds du mythe qui sert de base aux Mystères mithriaques est le duel de Mithra et du taureau, le premier être vivant créé par Ormuzd (Ahura-Mazda). Mithra saisit le taureau et veut l'enfourcher; il est emporté au galop furieux du quadrupède, et traîné à terre tout en le tenant par les cornes. Le taureau, épuisé par sa course, s'abat enfin.

Son vainqueur le saisissant alors par les pattes de derrière, l'entraîne à reculons dans la caverne qui lui

1. C'est-à-dire tel que les Mages l'ont combiné, pétri de doc trines étrangères au pur aryanisme. (A. B.).

servait de demeure, à travers une route semée d'obstacles... Cette « Traversée » pénible de Mithra était devenue une allégorie des épreuves humaines (F. Cumont, *Textes, etc... Mithra*, t. I, p. 305).

Mais le taureau s'échappe, et le Soleil envoie le Corbeau, son messager, porter à Mithra, l'ordre de tuer le fugitif. Mithra le poursuit, l'atteint et obéissant au Soleil à contre-cœur, immole le taureau primordial.

Du corps de la victime naquirent toutes les herbes... De sa moëlle épinière germa le blé, qui donne la nourriture, et de son sang, la vigne qui produit le breuvage sacré des Mystères. L'Esprit malin eut beau lancer contre l'animal agonisant, ses créatures immondes... le scorpion, la fourmi, le serpent tentèrent inutilement de dévorer les parties génitales et de boire le sang du quadrupède prolifique. La semence du taureau, recueillie et purifiée par la Lune, produisit toutes les espèces d'animaux utiles... (F. Cumont, *Id...* t. I, p. 305).

Telle est l'allégorie fantastique imaginée dans les rêveries d'un peuple primitivement pasteur pour expliquer la création du monde, et conservée à travers les siècles pour servir aux dévotes méditations des Mystes de Mithra.

Mais nous aurions tort de réserver nos railleries aux Mithriaques pour leur foi dans cette légende ridicule, dès lors que nous voyons les Initiés modernes aux Mystères maçonniques s'exalter l'âme au souvenir des amours d'Hiram avec Balkis, reine de Saba, et sauter gravement d'un pied sur l'autre, quand ils enjambent, en Tenue de Maître,

la tombe où les assassins d'Hiram ont enfoui son cadavre.

Tous ces symbolismes ont exactement la même valeur.

La Franc-Maçonnerie Mithriaque n'avait pas trente-trois degrés comme la Franc-Maçonnerie moderne; elle se contentait de sept grades énumérés par Saint-Jérôme dans sa lettre CVII à Læta. Le récipiendaire devenait d'abord *Corbeau,* en l'honneur du messager céleste envoyé par le Soleil à Mithra; puis *Occulte*; puis *Soldat*[1]; ensuite *Lion, Perse* et *Courrier du Soleil,* avant d'atteindre au degré suprême de *Père.*

Le *Perse* revêtait un costume oriental et se coiffait du bonnet phrygien que l'on prêtait à Mithra. C'est à ces rites qu'en 1776 le F.·. Weishaupt a emprunté le bonnet de son Epopte, devenu, quelques années plus tard, le bonnet civique des Jacobins terroristes.

Si à l'aube de la Révolution, le F.·. Cagliostro et les FF.·. Martinistes emplirent la France de la réclame malsaine agitée autour de leurs sorcelleries — sans doute abondamment mêlées de mystifications, comme toutes les opérations spirites — il en fut de même sous le règne de la vieille Société Secrète mithriaque: plus que toute autre, elle fut en effet pénétrée de magie.

1. Nous devons à Tertullien quelques renseignements sur la réceptions du Miles (*le Soldat*). (*De Coronâ,* cap. 15). Le myste vainqueur des épreuves doit refuser la couronne qui lui est présentée sur une épée... et répond : « Mithra est ma seule couronne ». (M. Gasquet, *Essai...* p. 72). Le F.·. Weishaupt a copié ce rite, comme il a copié le bonnet phrygien du grade de Perse. (A. B.)

### La Magie dans les Mystères de Mithra.

La démonologie et l'astrologie chaldéennes et médiques imprègnent de leurs doctrines affolantes les croyances mithriaques.

Dans le culte de Mithra, écrit M. Cumont, on trouve Ahrimonius-Pluton accouplé à une parèdre féminine... Ce fut Hécate... identifiée à Proserpine[1]... Hécate est par excellence la déesse des enchantements, elle fait apparaître devant ceux qui les évoquent, les âmes des morts; c'est à elle qu'on s'adresse avant tout dans les cérémonies magiques et les incantations... Les Initiés (*de Mithra*) possèdent aussi les moyens de soumettre les démons à leur volonté à l'aide de formules appropriées et de les transformer par des incantations en serviteurs dociles. (Minutius Félix, *Octav.* 26, II). Cette théorie permettait de justifier toutes les pratiques superstitieuses et les fidèles de Mithra n'ont pas été moins adonnés à celles-ci que le clergé perse à qui la magie doit jusqu'à son nom. (Cumont, *Textes... Mithra*, t. I. p. 141-142).

Dans les croyances mithriaques, la position des planètes, leurs relations réciproques et leurs énergies à tout instant variables produisent la série des phénomènes terrestres. L'astrologie, dont ces postulats sont les dogmes, est certainement redevable d'une partie de son succés à la propagande mithriaque, et celle-ci est

1. Proserpine ou Coré, fille de Cerès Déméter, ce qui explique le syncrétisme final des Mystères d'Eleusis et de Mithra, — et le Grand-Prêtre de Mithra devenant Hiérophante à Eleusis, quand la famille des Eumolpides se fut éteinte. Voir plus loin à ce sujet. (A. B.)

donc aussi en partie responsable du triomphe en occident de cette fausse science avec son cortège d'erreurs et de terreurs...

La nécromancie, la croyance au mauvaise œil et aux talismans, aux maléfices et aux conjurations, toutes les aberrations puériles ou néfastes du paganisme antique, se justifiaient par le rôle assigné aux démons... On peut adresser aux Mystères persiques le grave reproche d'avoir excusé, peut-être même enseigné toutes les superstitions. (Cumont, *Textes... Mithra*, t. I, p. 301-302).

Ici, un rapprochement s'impose à notre attention : la nécromancie mithriaque, devenue infiniment plus puérile et grotesque de nos jours dans les conventicules qui pullulent en Angleterre, en Amérique et même en France, s'appelle maintenant le Spiritisme.

Quant aux aberrations de toute sorte que M. Cumont reproche au Mithriacisme, nous les retrouverons toutes dans la Franc-Maçonnerie Martiniste.

### Les Rites Mithriaques.

Les épreuves physiques et morales de l'Initiation mithriaque étaient nombreuses et sévères. Parmi elles, figurait un meurtre simulé « qui, à l'origine, écrit M. Cumont, avait dû être réel (t. I, p. 322) ». Je note la ressemblance de ce rite avec celui du mannequin renfermant une outre pleine de sang que le récipiendaire franc-maçon perçait d'un coup de poignard dans les Loges du XVIIIe siècle — et je passe.

Lorsqu'après avoir traversé le pronaos du temple, le myste descendait les degrés de la crypte, il apercevait devant lui, dans le sanctuaire décoré et illuminé, l'image vénérée de Mithra tauroctone dressée dans l'abside, puis des statues monstrueuses... (Cumont, *Textes... Mithra*, t. I, p. 322).

La statue ou le bas-relief représentant Mithra et occupant dans l'abside la place d'honneur montrait le dieu les yeux levés au ciel dans une supplication douloureuse. Il frappait d'un couteau le flanc du taureau primordial, affaissé par terre. Un scorpion représentant ici les démons rampe sous le ventre de l'animal blessé ; un serpent se dresse pour boire le sang de la féconde blessure, tandis que le Chien sacré de Mithra protège de sa présence l'âme du taureau qui s'échappe avec son sang, avant d'aller implorer du dieu suprême, Ahoura-Mazda, l'envoi sur la terre du divin Zoroastre.

Comme dans la Bible, le serpent est l'incarnation du prince des démons, venu pour disputer au Chien l'âme du Taureau. (Voir M. Cumont, *Textes*, etc..., t. I, p. 190-192). J'allais oublier le Corbeau qui, perché sur les plis relevés du manteau de Mithra, est venu lui donner, au nom du Dieu Soleil, l'ordre de tuer le taureau.

Cette scène, toujours la même, figée dans ses détails hiératiques, se retrouve dans tous les monuments mithriaques laissés par les Mystes sur une immense étendue de territoire.

A une autre place d'honneur dans le temple figurait Ahoura-Mazda (Ormuzd). C'était le Temps

infini, le Chronos ou le Saturne des grecs. C'était aussi l'Eon suprême, l'origine d'une vertigineuse série de générations successives d'Esprits divins, comme dans la Gnose dont nous parlerons tout à l'heure. Cet « Etre suprême » était représenté sous la forme d'un monstre humain à tête de lion, le corps entouré d'un serpent. La tête de lion était creuse, et par des conduits secrets on soufflait sur des flammes assoupies pour produire des effets de lumière fantastiques. La pipe à lycopode, qui « donne la Lumière maçonnique » à l'Initié moderne dans les Loges actuelles, est le succédané de ce dieu de pierre qui lance le feu par les yeux et les narines.

La cérémonie qui eut le plus de succès dans la propagande mithriaque s'appelait le taurobole; c'était la purification de tous les péchés par le sang d'un taureau, en mémoire du taureau divin immolé par Mithra :

Ce baptême sanglant se recevait dans une fosse à claire-voie, à peine recouverte de quelques lattes ou poutrelles. Le pénitent y prenait place, ou le prêtre, quand le sacrifice était donné pour la communauté des fidèles. De la plaie de l'animal égorgé, la pluie rouge tombait, souillant le malheureux qui tendait vers la rosée sanglante son front, ses yeux, sa bouche, toute sa personne. On sortait de là renouvelé pour l'éternité, *in æternum renatus.*

(M. Gasquet, *Essai... Mithra*, p. 51, 52).

Tel était le sacrement principal; telle était la figuration des Saints Mystères de Mithra.

Si maintenant nous voulons d'un seul coup de

sonde mesurer la profondeur des abîmes d'imbécillité que ces Mystères furent capables de creuser dans l'âme humaine, il nous suffit de dire que, depuis Néron jusqu'à Julien l'Apostat, la plupart de ces empereurs païens que l'histoire nous montre comme des maniaques affolés de louches superstitions, de cruautés monstrueuses et — en outre — presque tous sodomites, ont été les dévôts et les protecteurs fanatiques des Mystères de Mithra.

C'est en lui découvrant de pareils Initiés qu'on juge à sa vraie valeur la Société Secrète des Mithriaques.

### Courtisans du pouvoir.

Autant il est beau (comme on l'a dit d'amitiés fidèles à des puissances tombées) d'être « le courtisan du malheur », autant il est peu honorable, pour une association ou pour un individu, d'être envers et contre tout le courtisan du pouvoir, quelque vil et cruel qu'il soit. Malheureusement pour la mémoire de ses Initiés, la Société Secrète mithriaque mérite à un point extrême le reproche d'avoir été par dessus toute chose un instrument de règne au profit d'un régime détestable.

Pourtant, lorsqu'après les invasions des Grecs d'Alexandre-le-Grand en Asie le vieux génie aryen des Perses venait de laver le Mithriacisme définitif des souillures des Prostitutions Sacrées, et d'en expulser les « Kedeschims » avec les « Kedeschot » de Cybèle-Anâhita, c'était, comme aux temps loin-

tains de Zoroastre, un effort grandiose vers la Pureté, vers l'Idéal. Mais l'ulcère de la sorcellerie était trop profond au cœur des Mystères de Mithra pour que leur œuvre pût ne pas être mauvaise.

La grande diffusion des Mystères de Mithra commence au moment où le Christianisme a déjà poussé de puissantes racines dans une partie du monde romain.

Mais une différence apparaît tout d'abord dans le mode de propagation des deux religions : le Christianisme se répandait par ses apôtres qui, partant en mission, seuls ou presque seuls, reprenaient les vieilles routes sur lesquelles avaient vogué jadis les navires phéniciens colportant les sanglants Molochs, ennemis de Jéhovah.

Les premières conquêtes du Christianisme ont été favorisés par la *Diaspora* (*dispersion*) juive; il s'est répandu d'abord dans les contrées peuplées de colonies israélites. (M. Cumont, *Textes...* t. I, p. 338, 339.)

C'est ainsi, par les ports de la Méditerranée, que les premiers chrétiens, — juifs, syriens et grecs d'origine — pénétrèrent l'Europe méridionale en y faisant leurs premiers prosélytes autour des Synagogues. Là, chez les Juifs émigrés, ils trouvèrent en même temps que les premiers dévouements à la foi nouvelle, couronnement de la foi moïsiaque, les premières haines, les plus âpres, comme toutes les haines de famille. Le moment venu, nous donnerons plusieurs faits caractéristiques du féroce acharnement des Juifs contre les premiers Chrétiens qui étaient, en si grand nombre, leurs frères de race. Mais nous devons, en attendant.

considérer le groupe religieux du Paganisme le plus en état de guerroyer contre l'Eglise chrétienne naissante : ce fut promptement le Mithriacisme.

Comme l'a été et le sera toujours le Christianisme, le Mithriacisme fut, pendant un certain temps, la religion des humbles. Les soldats recrutés en Orient, en Perse, en Arménie, en Phrygie, et les petits fonctionnaires semi-militaires envoyés pour vingt ans et plus en Scythie et en Germanie, voilà quels furent, surtout aux frontières du Nord et de l'Est, les apôtres mithriaques, dans toutes les armées chargées de contenir les Barbares. Aussi l'on retrouve leurs temples et leurs chapelles sur tout le front de bandière des légions impériales.

« Depuis le Pont-Euxin jusqu'en Bretagne et à la lisière du Sahara, les monuments mithriaques abondent[1] », écrit M. Cumont dans son savant ouvrage où il donne la description des statues, bas-reliefs, inscriptions votives recueillies dans les ruines des édifices voués au culte de Mithra. Leur nombre considérable témoigne du développement énorme acquis en peu d'années par le Mithriacisme.

Si, durant quelque temps, le Christianisme au Sud et le Mithriacisme au Nord furent, chacun de leur côté, la religion des petites gens, ils ne tardèrent pas à évoluer dans des sens très différents. Tandis que le Christianisme gagnait quelques adhérents isolés dans les hautes classes, Mithra devenait le dieu de la Cour Impériale à la fin du IIe siècle et devait ses rapides progrès à la faveur

1. M. Cumont, *Textes...*, t. I, p. 248.

des princes. Il y avait à cela une raison majeure : c'est que les conseillers dès Césars virent à juste titre combien le Mithriacisme pouvait leur être utile pour rendre l'Impérialat de plus en plus omnipotent.

### Aux pieds des Empereurs.

Déjà Néron avait été adoré comme une émanation de Mithra par Tiridate, roi d'Arménie[1]. Mais c'est de Commode que date surtout l'engouement courtisanesque des hauts fonctionnaires romains pour les mystères de Mithra, quand ils virent l'Empereur prendre part aux cérémonies du nouveau culte avec un tel zèle qu'il lui arriva un jour de tuer le malheureux Initié dont il devait seulement, suivant les rites, simuler le meurtre.

Néron, ce monstre, quel dieu ! Et Commode, ce cruel maniaque, Initié de Mithra, quel prosélyte !... De nombreux sacrifices mithriaques furent offerts pour le salut de ce prince dont la vie était si précieuse à l'avancement des affaires de Mithra : les monuments du culte en font foi. En revanche, les progrès du Mithriacisme servirent puissamment la transformation successive du principat d'Auguste en une monarchie de droit divin, où le prince devint une représentation de Dieu sur terre et Dieu lui-même. (M. Cumont, *Textes*,... t. I, p. 282.)

1 M. Cumont, *Textes*..., t. I, p. 279. D'après Dion Cassius, *Hist. Rom.*, LXIII, 10. Cité par M. Cumont, t. II, p. 12.

En Orient, les pénétrations fréquentes des pouvoirs royaux et religieux l'un par l'autre avaient depuis des siècles habitué les peuples à considérer les souverains tantôt comme des incarnations de la Divinité, tantôt comme des vicaires des Dieux[1]. Aussi, dans la partie asiatique de l'Empire romain, les Césars furent-ils considérés comme des avatars successifs du Dieu Soleil, que ce soit Moloch, ou Adonis ou Apollon.

En Occident, le sobre bon sens latin repoussa ces exagérations... On usa de préférence d'expressions vagues sur les relations de parenté des princes avec les dieux. Néanmoins, la conception que le Soleil a l'empereur sous sa garde et que des effluves surnaturelles descendent de l'un à l'autre conduisirent peu à peu à celle de leur consubstantialité.

Or, la psychologie enseignée dans les Mystères (*de Mithra*) fournissait de cette consubstantialité une explication rationnelle... (*Dans la croyance mithriaque*) les âmes préexistent dans l'empyrée et lorsqu'elles s'abaissent vers la terre pour animer le corps où elles vont s'enfermer, elles traversent les sphères des planètes et reçoivent de chacune quelques-unes de leurs qualités[2]. Pour tous les astrologues, le Soleil est la

1. Les rois-prêtres (d'Assyrie) tiennent leur pouvoir de leur dieu... Assurbanipal se proclame... prince « qu'Assur et Sin, maître des couronnes, ont depuis les jours anciens prédestiné à la royauté et qu'ils ont formé dans le sein de sa mère pour le gouvernement du pays d'Assur ». (A. Loisy, *Etud. sur la relig. Chald. assyr.*, Rev. des Relig., 1891, p. 291, 292.)

2. La nécessité de condenser, de ne donner qu'un « raccourci » des Mystères initiatiques, nous a empêché de nous étendre sur cette descente des âmes (*Catabase*) et sur l'*Anabase* ou retour des âmes au ciel. La Catabase et l'Anabase étaient représentées dans les Mystères mithriaques tout comme les

planète royale, et c'était lui qui donnait à ses élus les vertus du Souverain et l'appelait à régner.

On aperçoit immédiatement combien ces théories étaient favorables aux prétentions des Césars. Ils sont véritablement les maîtres par droit de naissance, car, dès leur venue au monde, des astres les ont destinés au trône; ils sont divins, car ils ont en eux certains éléments du Soleil, dont ils sont en quelque sorte l'incarnation passagère. (M. Cumont, *Textes...*, t. I, p. 290, 291.)

C'est au nom de cette astrologie d'État, au nom de cette conception folle de la nature divine des Empereurs, que les fonctionnaires et tortionnaires des Initiés couronnés — depuis Commode jusqu'à Julien l'Apostat, en passant par Aurélien — ont persécuté et supplicié des milliers de chrétiens!

Qui valait le plus, du Mithriaque aux pieds d'une brute sanguinaire adorée par lui comme l'émanation du Dieu Soleil, ou du Chrétien qui, le corps déchiqueté par les instruments de torture, persistait à nier l'essence divine des empereurs? Lequel était le « clérical »? Etait-ce le Chrétien qui demandait la liberté de croire, tout en servant avec le plus noble dévouement les pouvoirs qui l'opprimaient, et en répétant le mot de son Divin Maître: « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »? Ou plutôt, le « Clérical » n'est-il pas le « Frère » Mithriaque des Loges d'alors,

voyages de l'âme étaient figurés dans les Mystères isiaques (Voir: M. A. Gasquet, *Essai... Mithra*, p. 42.)

Ces promenades des esprits dans les mondes supra-terrestres jouent aussi un grand rôle dans les doctrines de Swedenborg d'où procède la Franc-Maçonnerie Martiniste. (A. B.)

peuplées de bas courtisans du « Divin Empereur », serviles ancêtres de nos Francs-Maçons arrivistes d'aujourd'hui?

### Empereurs Initiés.

S'il est vrai de dire que la Franc-Maçonnerie est aujourd'hui au premier rang dans le combat contre le Christianisme, il est également avéré que presque tous les empereurs de Rome qui ont persécuté les chrétiens étaient des Initiés aux Mystères antiques.

« L'empereur est presque toujours un Initié (d'*Eleusis*) » écrit M. Foucart, et il ajoute :

> La lutte contre le Christianisme ne fit que rehausser la grande situation de l'Hiérophante d'Eleusis. Ce sont les Mystères d'Eleusis que la religion et la philosophie s'unirent pour opposer au progrès de la nouvelle croyance. (M. P. Foucart, *Les Grands Mystères...*, p. 42.)

Il serait trop long de citer ici tous les textes à l'appui de l'Initiation des Empereurs. Je me borne à renvoyer au livre de M. Foucart.

> (L'un des prêtres d'Eleusis) se fait gloire d'avoir initié trois Empereurs, Lucius Vérus, Marc-Aurèle et Commode. (*Les Gr. Myst.*, p. 58.)

Commode fut donc un Initié des Mystères d'Eleusis, en même temps que de ceux de Mithra. Cela donne un relief extraordinaire à ces deux Associations Sacrées, n'est-il pas vrai ?

Les Hiérophantides, ajoute M. Foucart, prenaient une grande part aux révélations de l'Initiation... Une Hiérophantide... initie l'empereur Hadrien (*Les gr. Myst.*, p. 63, 66).

Ainsi, une prêtresse de Cérès s'honore d'avoir prit part à l'Initiation de l'ami d'Antinoüs : c'est remarquable en effet, car les femmes ne jouaient, en général, qu'un rôle effacé dans la vie de ce cinède couronné.

L'empereur Caracalla, écrit le F.·. Clavel, consacra des sommes énormes à la construction de temples dédiés à Isis. Le plus magnifique de tous était celui qu'il avait érigé dans le Champ de Mars et où se célébraient les Mystères de l'Initiation. (*Hist. pittor. de la Fr. Maç.*, p. 307.)

Elagabal avait essayé de subordonner tous les dieux de l'empire à son dieu d'Emèse, le Baal de Syrie. Les folies exotiques de ce maniaque [1] discréditèrent sa tentative.... Aurélien [2], sous prétexte d'unifier les dieux solaires, consacra l'Empire au *Sol Invictus* (Soleil invaincu). Mais pour le grand nombre bientôt, le Soleil ce fut Mithra... C'est à lui que, par des détours subtils, tous les dieux sont à peu près ramenés. L'empereur Julien, dans son traité *Le Roi Soleil*, montre déjà comment toutes les divinités de l'Orient et de l'Occident peuvent rentrer les uns dans les autres et se réduire au seul Mithra. (M. Gasquet, *Essai... Mithra*, p. 77.)

Avant Julien, les deux auteurs de la dernière persécution contre les chrétiens, — la plus atroce peut-être

1. Nous avons vu déjà que sa folie était singulièrement sanguinaire, avec les jeunes enfants éventrés pour que ce sorcier oriental fouille leurs entrailles « suivant le rite de sa nation » ! (A. B.)

2. Aurélien, né d'une Prêtresse du Soleil, en Pannonie, sur le Danube, fut un ardent Mithriaque. (A. B.)

— furent encore deux Initiés, les Empereurs Dioclétien et Galère qui avaient édifié à Carnuntum (près de Vienne, Autriche) un temple immense à Mithra[1].

### La Magie, lien de tous les Mystères.

M. Alf. Maury, de l'Institut, l'a exprimé de façon très heureuse :

La Magie prit une autorité universelle (au quatrième siècle) en s'alliant à la démonologie par laquelle la philosophie s'efforçait de rajeunir le polythéisme expirant. (Alf. Maury, *La Magie*..., p. 85.)

Ce furent les philosophes néo-platoniciens qui fournirent les plus acharnés ennemis du Christianisme, comme Celse, Macrobe et Maxime, qui initia Julien et dont les évocations magiques eurent tant d'empire sur ce prince :

Julien croyait détenir (du Dieu Soleil) une mission sacrée et se regardait comme son serviteur ou plutôt son fils spirituel. Le jeune prince devait être attiré particulièrement vers les Mystères par son penchant superstitieux pour le surnaturel. Avant son avènement, peut-être même dès son adolescence, il fut introduit secrètement dans un conventicule mithriaque par le philosophe Maxime d'Ephèse. Les cérémonies d'initiation eurent fortement prise sur ses sentiments. Il se crut désormais placé sous le patronage de Mithra dans cette vie et dans l'autre. Aussitôt qu'il eût jeté le masque et se fût ouvertement proclamé païen, il appela Maxime auprès de lui. (M. Cumont, *Textes*..., t. I, p. 344.)

1. Lire M. Cumont, *Textes*..., t. I, p. 344 ; t. II, p. 51 et 491.

... Mais le théoricien par excellence du Syncrétisme païen fut Macrobe. Ses *Saturnales* en sont comme le manifeste. (M. Gasquet, *Essai... Mithra*, p. 78.)

Finalement, Macrobe démontre — ce qui était déjà dans l'esprit de tous les mystiques depuis de nombreuses années — l'identité originelle et foncière de Zeus, Pan, Apollon, Bacchus, Osiris, etc. de même que, longtemps avant lui, Apulée avait proclamé l'identité d'Isis, Cérès, Hécate, Astarté, Vénus, etc.

Les étroits rapports entre les Mystères d'Eleusis et d'Isis étaient visibles aux yeux de tous. D'autre part, malgré le passé « odieux[1] » des Mystères de Cybèle, les Mithriaques, par politique, avaient associé, malgré leur austérité, leur culte mâle au culte femelle de cette équivoque amante d'Attis. Réunis, les Initiés des deux sexes aux cultes de Cybèle et de Mithra formèrent une vaste Franc-Maçonnerie androgyne.

La Grande-Mère (Cybèle)... eut ses *Matres* (Mères) comme Mithra avait ses *Patres* (Pères) et ses Initiées se donnèrent entre elles le nom de *Sœurs* comme les fidèles de son parèdre prenaient celui de Frères. (M. Cumont, *Textes*..., t. I, p. 333.)

Le dernier des Eumolpides qui, de temps immémorial, fournissaient à Eleusis les Hiérophantes, étant venu à mourir, ce fut le Grand-Prêtre de Mithra qu'on alla chercher en Asie pour venir diriger les Initiations éleusiniennes. La concentration de tous les Initiés était ainsi complète.

1. M. Cumont, *Textes*..., t. I, p. 343.

Mais il importe d'insister sur ce fait capital, déjà mis en lumière par A. Maury, que c'est autour de la Magie, de la Sorcellerie, que s'opère l'union finale de toutes les Sociétés Secrètes initiatiques :

Les cultes païens ont alors perdu toute individualité propre, écrit M. Cumont ; ils ne vivent plus que d'idées étrangères. (M. Cumont, *Textes*... t. I, p. 27).

Tous les Mystères antiques avaient pour but de mettre l'Initié en rapport avec certaines divinités, écrit le F.·. Goblet d'Alviella, 33e. Quand les progrès du Syncrétisme eurent fait admettre l'équivalence des dieux et la transmutabilité de leurs attributs, il n'y eut plus de motifs pour que les rites susceptibles d'agir sur quelques êtres surhumains ne fussent estimés propres à exercer sur tous une action analogue. Les rites des Mystères n'avaient d'ailleurs jamais cessé de posséder une valeur intrinsèque, comme tous les rites d'origine magique. Une fois brisé leur lien spécial avec tel ou tel culte particulier, ils devenaient plus ou moins utilisables dans toutes les occasions où l'on avait à solliciter l'intervention d'une puissance surhumaine. Aussi les derniers temps du paganisme révèlent-ils un rapprochement et même une pénétration réciproque des principaux Mystères, tant sous le rapport des Rites que des Doctrines. (F.·. Goblet d'Alviella, *Eleusinia*, p. 117).

Ainsi, nées de confréries de sorciers, les Sociétés Secrètes initiatiques à leur déclin reviennent à leur point de départ : elles sont redevenues des Loges de thaumaturges et de magiciens comme nous en verrons au XVIIIe siècle, avec Swedenborg, Martinès de Pascalis, Cagliostro, etc.

## Crimes rituels.

C'est un magicien, « une victime de l'occultisme[1] », cet empereur Julien — que nous avons vu initié par Maxime et que son officier d'Etat-Major, Ammien Marcellin[2], nous montre constamment occupé de sacrifices magiques. Mais Julien n'était pas seul à être victime de sa sorcellerie ! Quand, en effet, il eut quitté Antioche pour conduire ses armées en Perse, on découvrit dans le palais impérial les restes mutilés de jeunes filles et de jeunes garçons. Des témoins considérables ont parlé. C'est d'abord saint Grégoire de Naziance, qui soutint en Syrie même une lutte intrépide contre le prince apostat. C'est aussi saint Jean Chrysostôme qui, dans son *Homélie contre Julien,* s'écrie : « *Qui compterait ses immolations d'enfants !* » (Ch. XVI).

Voici encore ce qu'a écrit Théodoret, né à Antioche quelques années seulement après la mort de Julien :

Encore aujourd'hui la ville de Carrhes conserve des pièces à conviction des crimes de Julien. A son passage dans cette cité, il entra dans un temple qui était très vénéré des païens. Après y avoir accompli des œuvres mystérieuses, il en fit fermer et sceller les portes qu'il fit garder par des soldats, défendant que

1. Paul Allard, *la Jeunesse de l'empereur Julien,* Paris 1897, p. 37.

2. Ammien Marcellin, XXII, 12-14.

personne n'y entrât avant son retour. Mais à l'annonce de sa mort et comme un pieux empereur avait succédé à cet impie, on pénétra dans ce temple et on vit ce qu'il fallait penser de sa prétendue sagesse. *On y vit une femme suspendue par les cheveux, les bras en croix, le ventre ouvert* : l'odieux Julien avait cherché à lire dans le foie de cette victime humaine s'il serait vainqueur des Perses. (D'après la traduction latine de Migne, édit. 1861, t. III, p. 1119).

Ces victimes humaines immolées par Julien quelques mois avant sa mort furent les dernières qu'aient faites les Empereurs païens.

Mais combien avaient péri avant elles ! Quel immense charnier était devenu l'empire romain, durant les trois siècles où les Initiés coalisés s'efforcèrent de noyer dans le sang le Christianisme ennemi de leurs sorcelleries et de leurs Mystères !

## VIII

# LE CLOAQUE DE L'EMPIRE ROMAIN

### L'odieux et le ridicule.

Les tares qui souillaient chacune des Sociétés Secrètes anciennes prises isolément n'ont pas manqué de les souiller encore quand elles se furent presque confondues les unes dans les autres; l'immoralité la plus effrénée, la cruauté la plus atroce, voilà, en outre de la magie, ce qui les caractérise plus que jamais lorsque, toutes ensemble, elles donnent l'assaut au Christianisme.

En revanche, c'est en reprochant avec énergie ces trois tares fondamentales au Paganisme et aux Initiés qui étaient à sa tête, que les premiers Chrétiens commencèrent la lutte qui devait, après trois siècles de souffrances horribles, se terminer par leur complète victoire.

Bien plus, que l'on parcoure les « Apologies » des Pères de l'Eglise, leurs « Exhortations aux Gentils » et l'on verra que la partie en quelque sorte politique et d'habileté humaine de leur argumentation consiste toujours, invariablement, dans un tableau montrant sous les couleurs les plus noires la sorcellerie démoniaque, les infamies et les cruautés des Mystères et des cultes païens.

Toujours, invariablement, l'écrivain, l'orateur chrétien s'efforce de rendre le paganisme *ridicule* et *odieux* à la fois. Et c'est avec ces armes puissantes du ridicule et de l'odieux, armes maniées avec un courage et une audace admirables, en face des chevalets de torture et des croix, que les Chrétiens ont triomphé.

Il y a là un grand exemple pour nous qui avons à combattre, dans les Francs-Maçons modernes des Initiés à coup sûr aussi corrompus, aussi corrupteurs et aussi cruels au fond que les Initiés antiques. *Comme leurs devanciers, nos Initiés actuels sont odieux et ridicules : donc, ils sont vulnérables par ces mêmes armes du ridicule et de l'odieux qui ont blessé à mort les Sociétés Secrètes d'autrefois.*

Le présent livre ne servirait-il qu'à vulgariser cette vérité, que j'aurais, pour cela seul, le droit de me réjouir de l'avoir écrit, tant je suis sûr que cette vérité est salutaire et féconde.

Quand les apôtres du Christianisme avaient arraché, devant les yeux de leurs auditeurs à conquérir, les voiles qui leur cachaient les laideurs, les vices grotesques, les atrocités du Paganisme et qu'ils avaient éveillé en eux un juste sentiment

d'horreur, est-ce que la partie n'était pas à moitié gagnée ?

Je sais bien que les « intellectuels » de la Franc-Maçonnerie et les « primaires » chargés d'inoculer à la jeunesse moderne le virus maçonnique prétendent que les Néron, les Commode, les Dioclétien, les Galère ont été calomniés par des pamphlétaires tant païens que chrétiens ! Chose caractéristique, les mêmes Francs-Maçons pour qui le traître Dreyfus est un martyr, considèrent les martyrs du Christianisme comme des malfaiteurs justement frappés par un pouvoir qui exerçait simplement ses droits de coercition contre des rebelles. Les martyrs chrétiens au cœur indomptable qui, en « penseurs » vraiment libres, se livraient aux supplices plutôt que de sacrifier aux superstitions païennes, sont déjà, pour les soi-disant « libres-penseurs » des Loges, des « esclaves de la Superstition » tandis que leurs tortionnaires ont le beau rôle de défenseurs de la Civilisation romaine.

Aussi, pour prouver à quel point mentent les falsificateurs de l'Histoire aux ordres des Loges, il n'est pas inutile d'esquisser une rapide étude de l'effroyable corruption de l'Empire Romain, alors que le monde entier semblait avoir été créé pour être le jouet des caprices honteux ou cruels d'une poignée de fonctionnaires serviles, avec leurs Empereurs, leurs philosophes-médiums, leurs augures, leurs Initiés aux Sacrés Mystères, — et leurs bourreaux. Mais, pour savoir ce qu'était le bourbier où, il y a vingt siècles, des millions de créatures humaines mouraient désespérées, dans une com-

plète abjection, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur certains monuments qu'on peut appeler pornographiques.

### Musées Secrets.

Dans leur grand ouvrage sur *Herculanum et Pompéi*, MM. Roux et Barré ont donné le recueil général des peintures, bronzes, mosaïques qu'on découvrit sous les cendres du Vésuve : la plupart sont d'une immoralité inconcevable. Or, l'existence même et le nombre considérable des monuments obscènes qu'on trouve dans les ruines de toutes les cités romaines sont des témoignages irrécusables de la véracité des accusations lancées par les historiens et les orateurs (aussi bien païens que chrétiens) contre les infamies des Empereurs et de leurs satellites.

Quelle a été la tendance du mal et son degré précis, voilà ce que les monuments seuls peuvent nous apprendre. Ce sont comme des contrôles et des commentaires indestructibles de l'histoire. Cette grande controverse qui s'est élevée sur l'impartialité de Tacite et la réalité des vices attribués aux maîtres de l'Empire, cette controverse ne peut être définitivement tranchée que par l'étude des richesses contenues dans les musées secrets; il est vrai que ces monuments, en nous révélant que le genre humain a été réellement gouverné par des monstres, nous fait voir aussi qu'à cette époque, le genre humain était digne de ses maîtres [1].

1. H. Roux aîné et Barré, *Herculan. et Pomp.* t. VIII, *Musée Secret*, Paris, Libr. Didot, 1840 et 1862.

MM. Roux et Barré n'ont-ils pas raison ? L'étude des musées secrets ne tranche-t-elle pas d'une façon définitive, inéluctable, les controverses au sujet de la créance à accorder aux virulents et âpres historiens de la Rome impériale, Tacite, Suétone, Lampride ?

Si l'on veut être complètement édifié, on lira par exemple l'ouvrage d'Hughes d'Hancarville :

« Monuments de la Vie privée des Douze Césars » à Caprées, chez Sabellus, 1780.

Othon, Néron et Héliogabale, en particulier, ces trois Initiés de marque — ainsi que Poppée, enlevée par Néron à son mari, — sont exhibés sous un singulier jour !

Un autre livre dévoile — par les monuments antiques, lui aussi — l'effroyable dépravation du monde romain et justifie pleinement, par là même, les plus vives attaques des Pères de l'Eglise. Il a pour titre : « Musée royal de Naples. — Peintures, bronzes et statues érotiques... du Cabinet secret... Paris, 1835 ». Entre autres choses monstrueuses, l'auteur, M. Famin, y reproduit un bas-relief ancien qui met en scène une épouvantable pratique dont plusieurs Pères de l'Eglise parlent avec une indignation que l'on conçoit aisément :

« Ce bas-relief, écrit M. Famin, est la représentation de l'une des cérémonies les plus atroces du paganisme.

Plusieurs femmes conduisent une jeune fille, que l'on peut supposer une jeune mariée, à une statue de Priape, et déjà l'infortunée est sur le point de faire à ce marbre le douloureux sacrifice de sa virginité. Seule de la troupe elle est entièrement nue; elle baisse la

tête d'un air confus et triste et s'appuie sur l'épaule d'une femme âgée, sa mère peut-être ! Non loin de là, une petite fille joue de la double flûte, pour couvrir les cris que la douleur arrachera à la victime ».

(Famin, *Musée...* p. 39).

De leur côté, Châteaubriand dans ses *Etudes Historiques*, Pierre Dufour dans son *Histoire de la Prostitution*, M. Dupouy dans son étude sur *La Prostitution dans l'Antiquité* ont accumulé les textes documentaires les plus probants au sujet de la démoralisation qui pourrissait l'empire romain tout entier.

En lisant leurs ouvrages, on a le cœur serré à la pensée de l'abjection cruelle qui enlisait tous les êtres faibles, sans défense, les esclaves mâles et femelles, les petits enfants, les femmes !

Oui, c'étaient alors des monstres qui gouvernaient le monde en l'écrasant sous une tyrannie cruelle et déshonorante. Mais qui donc avait forgé les chaînes du genre humain ? Rappelons-nous le proverbe : « Le poisson pourrit par la tête ». Souvenons-nous, en outre, que toute classe dirigeante est en même temps *la classe responsable*[1] : or, du fait que, chez les peuples anciens, les classes dirigeantes ont toujours été composées presque exclusivement d'adeptes des Mystères, il en résulte, sans discussion possible, que les Sociétés Secrètes initiatiques sont les principales responsables, les principales coupables de la péjoration continue des rap-

1. Cette remarque si profonde a été faite par une personne d'un grand talent; mais je craindrais de blesser sa modestie en citant son nom.

ports sociaux, de la corruption grandissante, depuis le régime des Sacrifices humains et des Prostitutions sacrées aux premiers âges, jusqu'aux jeux du Cirque et aux supplices des Martyrs chrétiens, avec leurs vierges livrées (juridiquement !) aux lupanars, avant de tomber sous le fer des bourreaux.

Ce n'est donc point par un vain assemblage d'idées que nous nous sommes plu à associer constamment dans notre étude la débauche et la cruauté, puisque la même vision abominable s'impose toujours à notre esprit. Que ce soit en Asie, à l'aurore des Mystères de Moloch et d'Astarté, que ce soit à Rome, au déclin des Mystères d'Eleusis et de Mithra, — toujours le règne des Initiés nous apparaît pétri de honte et de terreur, de boue, de larmes et de sang.

### Les Pères de l'Église et l'infamie romaine.

Quelqu'un a dit que si saint Paul revivait, il serait journaliste. A coup sûr, c'était un rude lutteur, le converti du chemin de Damas, qui, dès l'aube de la diffusion du Christianisme, traça dans son *Epître aux Romains* le plan de toutes les diatribes les plus vigoureuses lancées par ses continuateurs contre les corruptions païennes.

Quel admirable sommaire, en effet, quel raccourci puissant de toutes les satires chrétiennes contre le Paganisme, — ce chapitre de saint Paul :

22. Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous ;

23. Et ils ont échangé la majesté de Dieu incorruptible pour des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles.

24. Aussi Dieu les a-t-il livrés, au milieu des convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte qu'ils déshonorent entre eux leurs propres corps.

25. Eux qui ont échangé le Dieu véritable pour le mensonge, et qui ont adoré et servi la créature de préférence au Créateur, qui est béni éternellement. Amen !

26. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie: leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature.

27. De même aussi les hommes, laissant l'usage naturel de la femme, ont, dans leurs désirs, brûlé les uns pour les autres, ayant hommes avec hommes un commerce infâme et recevant, dans une mutuelle dégradation, le juste salaire de leur égarement.

28. Et comme ils ne se sont pas souciés de bien connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur sens pervers pour faire ce qui ne convient pas.

29. Étant remplis de toute espèce d'iniquité, de malice, de fornication, d'avarice, de méchanceté, pleins d'envie, de pensées homicides, de querelle, de ruse, de malignité.

30. Délateurs, calomniateurs, haïs de Dieu...

31. Insensés, traîtres, implacables, sans affection, sans pitié. (Saint Paul, *Épitre aux Romains*, ch. I.)

« Semeurs de faux bruits », « rapporteurs », disent au verset 30 diverses traductions, pour délateurs. Nous avons dit que la délation fut un des grands vices païens: dans un régime construit avec l'esclavage à sa base et des Sociétés Secrètes

exploiteuses à son couronnement, c'était naturel; il faut des espions aux tyrans, — des espions d'autant plus nombreux que les tyrans sont plus nombreux et plus vils.

Mais n'est-il pas remarquable d'entendre saint Paul flageller du même coup l'homicide, la sodomie et la superstition chez les païens — les trois tares principales des Sociétés Secrètes antiques — en y joignant dans ses anathèmes la délation, cette fleur malodorante que nos Initiés modernes viennent de faire pousser à nouveau avec tant de vigueur dans les parterres des Loges maçonniques?

S'attaquant sans relâche à l'odieux et au grotesque des Mystères et des cultes païens, les athlètes du Christianisme leur adressent constamment ces épithètes: « honteux et ridicules », « sanglants et criminels ».

C'est ainsi que saint Clément d'Alexandrie qui connaissait bien les Sociétés Secrètes religieuses de son temps puisqu'il fut un Initié, s'élève contre l'impureté des Mystères de la Vénus de Chypre (Astarté); contre la grossière histoire de Baubô déridant Cérès avec la plus indécente exhibition. Et quels mots de passe extravagants, dignes d'être mis en parallèle avec ceux des Loges actuelles!

Les symboles ou les signes des Mystères d'Eleusis (écrit saint Clément d'Alexandrie) sont: « J'ai jeûné, j'ai bu du breuvage, j'en ai pris dans le panier. Après que j'en ai eu fait, je l'ai mis dans le panier, et du panier je l'ai remis dans le coffre. » (Saint Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux nations*, traduct. Cousin, Paris, 1684, p. 50.)

Les signes et les symboles des Mystères de Thémis

sont de l'origan, une lampe, une épée et la partie que les femmes cachent avec le plus grand soin. *(Id., id.,* p. 53.)

Les habitants de Chypre ne sacrifient-ils pas à Vénus la Criminelle, les Athéniens à Vénus-Prostituée, et les Syracusains à Vénus aux belles... (cuisses). Je ne parle point d'un Bacchus qui tire son nom des pratiques dont il se salit. Les Sicyoniens l'adorent comme un dieu qui préside aux plaisirs et qui autorise la débauche... *(Id., id.,* p. 93.)

Vos dieux sont des cruels qui sont bien aises, non seulement de corrompre les hommes, mais de leur ôter la vie. *(Id., id.,* p, 102.)

Et dans une vibrante apostrophe, saint Clément rappelle à ses anciens coreligionnaires les innombrables Sacrifices humains offerts aux dieux de leurs Mystères.

Les noms de vos dieux, s'écrit-il, l'accouchement des déesses, leurs adultères, leurs festins, leurs débauches... m'obligent de m'écrier malgré moi : ô impiété ! vous avez fait du Ciel la scène d'un théâtre. Vous avez traduit les actions des dieux en un sujet de comédie et vous avez déshonoré la piété par l'impudence de vos superstitions *(Id., id.,* p. 149.)

Comme Socrate, Euripide fut en butte à la haine des Initiés. Saint Clément cite les paroles mises par ce grand dramaturge dans la bouche d'un de ses personnages : « Dieux,... qui commettez des crimes atroces, si l'on faisait votre procès, vous seriez chassés de vos temples ! » *(Id., id.,* p. 189.)

Cependant si parfois l'on pouvait parler avec cette liberté des dieux des Mystères, il ne fallait pas — sous peine de mort — toucher aux Mystères

eux-mêmes, et l'histoire conserve les noms de nombreuses victimes de l'intolérance sectaire des vieux Initiés; nous savons combien leurs arrière-neveux des Loges maçonniques leur ressemblent sous le rapport du respect de la liberté de conscience.

Quand pour combattre les progrès des chrétiens le fait pour eux de refuser de sacrifier aux dieux fut devenu crime d'Etat, ne fallait-il pas une admirable grandeur d'âme à Tertullien, pour oser jeter à la face des délateurs et des bourreaux, en pleine persécution, ces brûlantes paroles :

Consultez vos annales et vous verrez que Néron, sous qui la religion chrétienne a commencé de paraître à Rome, est le premier qui ait tiré contre elle le glaive impérial et sévi contre ses sectateurs avec une cruauté digne de lui. Mais nous tenons à honneur de l'avoir à la tête de nos persécuteurs, car qui connaît Néron ne saurait douter que ce que Néron a condamné ne soit un grand bien. (Tertull. *Ed. Panthéon littéraire,* ch. v, p. 11.)

... Voilà ce qu'ont été dans tous les temps nos persécuteurs : des hommes injustes, impies, infâmes. (*Id., id.,* p. 12.)

... Voyons si vos dieux ont mérité d'être élevés au ciel et non pas plutôt d'être précipités dans le Tartare que vous regardez... comme la prison des méchants. C'est là que sont plongés les fils dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs de vierges, les corrupteurs d'enfants, les assassins, les voleurs, les fourbes, tous ceux en un mot qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux; car il n'en est pas un seul qui n'ait donné l'exemple du crime ou du vice. (*Id., id.,* ch. xi, p. 20.)

C'est ainsi que, se raidissant contre l'oppression,

Tertullien criait son mépris et sa sainte haine aux bourreaux de l'Initié Néron et des autres Initiés persécuteurs, dans le moment même où tant de martyrs chrétiens expiraient dans les tortures.

### Les Initiés-Bourreaux.

Au temps de Tertullien, les Sacrifices humains — nous l'avons dit — persistaient encore à Carthage, mais en secret. En revanche, les Sociétés Initiatiques trouvèrent, à leur crépuscule, bien mieux que ces immolations rituelles de quelques centaines d'enfants, car c'est par centaines de mille, durant trois siècles, que l'on compte les chrétiens offerts en holocauste, non plus à Moloch, mais à la Majesté impériale et aux dieux officiels de l'Empire romain.

Le culte impérial fut honoré de belles hécatombes.

### Sous l'Initié Néron[1].

Le 19 juillet 64, le feu dévora plus de la moitié de Rome. Le peuple accusa l'empereur d'avoir fait allumer l'incendie. Ce même peuple qui avait acclamé le parricide montant au Capitole pour rendre grâce aux dieux du meurtre de sa mère, gronda furieusement devant ses demeures dé-

1. Pline dit à propos de Tiridate : « Il avait initié Néron à des Mystères magiques (*magicis cenis*). » (Lire M. Cumont, *Textes*, t. I, p. 239).

truites. Néron eut peur, et pour détourner les soupçons, il lui jeta en pâture d'innombrables victimes, les chrétiens qu'il fit déclarer les incendiaires de Rome.

Avec saint Clément, M. Paul Allard attribue à la méchanceté des Juifs — très nombreux à Rome à cette époque[1] — la persécution de Néron contre les Chrétiens.

Poppée (l'impératrice) était à demi-juive. Il y avait des esclaves juifs, des acteurs et des mimes juifs autour de Néron. L'empereur ne commandait aucune exécution politique, aucune cruauté, sans avoir consulté non seulement Tigellin, mais Poppée (Tacite, *Annales*, XV, 61, M. P. Allard, *Hist. des Perséc.*, t. I, p. 40).

Ainsi, nous trouvons, au début des persécutions, « la haine atroce, l'irréconciliable jalousie[2] » du juif contre les chrétiens, étroitement soudée à la haine que leur portaient les Initiés, ces « intellectuels » du Paganisme.

Arrêtés en foule, les chrétiens et les chrétiennes furent, en grand spectacle, torturés dans le cirque et les jardins de Néron, là où s'élève aujourd'hui le palais du Vatican.

Une partie des prisonniers chrétiens furent exposés aux bêtes. On usa à leur égard de raffinements atroces. Les uns furent revêtus de peaux d'animaux, et dans cet état, présentés à des chiens qui leur firent une horrible chasse...

1. M. Renan est loin d'avoir exagéré en évaluant la population juive de Rome, sous le règne de Néron, à vingt ou trente mille âmes (M. P. Allard, *Hist. des Persécutions pendant les deux premiers siècles*, Paris, Lecoffre, 1885, t. I, p. 13).

2. M. P. Allard, *Hist. des Perséc.*, t. I, p. 41.

Quand le peuple romain eût rassasié ses yeux de cet affreux spectacle, on introduisit d'autres chrétiens. Des croix avaient été préparées en divers endroits du cirque : on les y attacha...

Peut-être les matrones et les vierges chrétiennes furent-elles réservées pour une autre partie du spectacle, et contraintes à paraître dans quelqu'une de ces représentations moitié drame et moitié ballet, *pyrricha*, où l'on donnait quelquefois aux condamnés un rôle tragique, qu'ils étaient obligés de jouer au naturel. Tel était l'horrible réalisme des mœurs romaines, telles étaient les exigences brutales de spectateurs, chez qui l'abus des spectacles voluptueux ou sanglants avait émoussé le sens de l'art, ne leur laissant de goût que pour des tableaux plastiques ou de réelle torture. Pour leur plaire, il fallait qu'Ixion fût véritablement roué, qu'Icare se brisât en tombant du ciel, qu'Hercule périt dans les flammes, qu'un brasier consumât la main de Mucius Scaevola, que Pasiphaé subît l'étreinte du taureau...

Dans sa lettre aux Corinthiens ...saint Clément de Rome fait allusion aux martyrs de la persécution de Néron : parmi « la multitude d'élus qui ont enduré beaucoup d'affronts et de tourments, laissant aux chrétiens un illustre exemple », il cite « des femmes, les Danaïdes et les Dircés, qui, ayant souffert de terribles et monstrueuses indignités... ont reçu la noble récompense »... Probablement cinquante chrétiennes vinrent dans le cirque ou sur la scène, avec le costume des filles de Danaüs; elles y subirent peut-être d'odieux outrages de la part de mimes figurant les fils d'Egyptus, et furent égorgées, à la fin du drame, par l'acteur chargé du rôle de Lyncée...

Le jour baissait : les drames étaient finis. La fête de nuit préparée dans les jardins de Néron, attendait le

peuple romain... Dès le matin, les immenses jardins avaient été jalonnés de croix, de pieux, sur lesquels on avait attaché ou peut-être empalé des chrétiens, revêtus de la *tunica molesta*, tissu imbibé de poix, de résine... dont on affublait les incendiaires. Le soir venu, on y mit le feu. Entre ces avenues formées de flambeaux vivants, couraient des quadriges, se disputant le prix. (M. P. Allard, *Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles*, Paris, Lecoffre, 1885, p. 46 à 51).

Telle fut cette fête hideuse, où Néron (émanation de Mithra!) costumé en cocher, vint mendier les applaudissements de la foule.

Ce monstre était aussi un histrion.

### Sous l'Initié Hadrien.

« L'empereur était presque toujours un initié[1] » écrit M. P. Foucart. Et dans une savante étude[2], il donne les preuves de l'Initiation éleusinienne des empereurs Auguste, Hadrien, etc.

Saint Clément d'Alexandrie, ex-Initié à tous les Mystères, a flagellé avec une verve remarquable ce dernier souverain qui fit élever des autels et construire une ville en l'honneur d'Antinoüs, pour lequel il nourrissait une passion infâme. Non content d'être devenu Initié, Hadrien sollicita et obtint le grade supérieur d'Epopte et il n'est que juste de constater que, sous le règne de ce lettré

1. M. P. Foucart, *Les Grands Mystères d'Eleusis*, p. 42.

2. Revue de Philologie, 1893, *Les empereurs romains initiés aux Mystères d'Eleusis*, par M. P. Foucart, p. 198 à 207.

délicat et corrompu, la persécution contre les chrétiens atteignit les dernières limites de l'infamie, si l'on peut ainsi parler, puisque chaque nouvelle fureur païenne inventait de nouvelles horreurs.

Sous le règne de l'Initié Hadrien, dans l'Italie Ombrienne, la vierge Sérapia fut, sur l'ordre du juge, livrée à la brutalité de misérables hommes dans un lieu de prostitution[1]. Cet ignoble attentat à la pudeur des martyres chrétiennes se renouvela constamment dans les persécutions, durant trois siècles ! L'Astarté romaine réclamait des victimes, en même temps que les nouveaux Molochs.

### Sous l'Initié Marc-Aurèle.

Plusieurs textes et inscriptions établissent que Marc-Aurèle et son fils Commode furent ensemble initiés aux Mystères d'Eleusis[2], ainsi que les empereurs Lucius Verus et Septime Sévère. Depuis, la faveur impériale s'attacha plutôt aux Mystères asiatiques.

Par faiblesse, Marc-Aurèle, le doux philosophe en même temps que l'Initié crédule, dont les entretiens familiers étaient si pleins de sagesse mais qui n'allait à la guerre qu'entouré de sorciers[3], Marc-Aurèle toléra d'affreuses boucheries

1. M. P. Allard, *Hist. des Perséc.*, p. 225.

2. Revue de Philologie, 1893; article p. 198.

3. Lampride, *Héliogabale*, 9.

humaines. C'est sous son règne, à Lyon, qu'en 177 on épuisa, contre de malheureux chrétiens et contre une pauvre petite esclave chrétienne, toute l'horreur des supplices les plus épouvantables.

Un témoignage d'admiration émue est donnée par un homme peu suspect de « cléricalisme », l'historien Henri Martin :

Parmi les Martyrs, écrit-il, figurent l'évêque de l'Église de Lyon, Pothin, vieillard de quatre-vingt-dix ans et l'esclave Blandine. Cette femme et plusieurs autres souffrirent les supplices avec une insensibilité qui inspirait une sorte de terreur aux bourreaux. Les femmes que le paganisme traitait comme de simples instruments de plaisir ou de reproduction affranchissaient leur personnalité par l'ascétisme et le martyre. « Sainte Blandine » resta, dans la tradition, l'héroïne de la chrétienté lyonnaise, grand signe que le christianisme gaulois ait reçu son premier caractère d'une femme et d'une esclave ! (Henri Martin, *Hist.* 1855, t. I, p. 252-253).

Nous signalons ce passage *clérical* d'un historien (qui ne peut être suspect au Bloc !) aux Frères.·. de l'Instruction Publique, chargés d'élaguer de l'enseignement de l'enfance tout ce qui a le caractère chrétien. Mais nous appelons en même l'attention de quiconque n'a pas l'esprit enténébré par les mensonges maçonniques sur ce parallèle : si la Franc-Maçonnerie veut ramener la femme française au Paganisme, avec l'union libre et la brutalité du rut remplaçant pour elle l'inestimable sauvegarde du mariage chrétien, c'est au contraire le christianisme qui, voici dix-huit siècles, a transformé les esclaves femelles en femmes libres.

Tout est odieux dans les meurtres juridiques commis à Lyon, comme dans tout l'empire, contre les chrétiens. Voici la délation, tout comme sous le règne des Frères .·. Combes, André, etc.

Personne n'ignore, écrit Mgr Freppel, quelle grande place occupait la délation dans le système politique inauguré par Tibère et développé par ses successeurs : elle était devenue un véritable moyen de gouvernement, l'instrument à la fois le plus commode et le plus sûr du despotisme impérial. Or, c'est en interrogeant les esclaves qu'on arrivait d'ordinaire à perdre les maîtres. Sans doute, la loi défendait de mettre à la torture les esclaves qui appartenaient à l'accusé, mais Tibère, habile à inventer un *nouveau droit,* comme disait Tacite, sut éluder la loi en faisant vendre aux agents du fisc les esclaves de l'accusé... (Freppel, *Saint Irénée*, p. 168, 169.)

**Les martyrs de Lyon.**

Les supplices endurés par Attale, par le diacre Sanctus, par le médecin Alexandre et par Blandine furent particulièrement affreux, tant les juges étaient exaspérés par leur impassible résistance. Le corps de Sanctus, tailladé, fut couvert de lames de cuivre incandescentes : le saint martyr vit rôtir sa chair sans même changer de posture. On l'assit enfin dans une chaise de fer rougie au feu.

Le dernier jour de la fête fut réservé à un spectacle plus émouvant encore, celui du supplice d'une jeune fille et d'un enfant. Chaque jour, Ponticus, jeune chrétien de quinze ans, et l'esclave Blandine, avaient été conduits à l'amphithéâtre pour être témoins de la mort

de leurs frères. Chaque jour, on les avait amenés devant les statues des dieux, en leur disant de jurer par ces impies simulacres ; l'enfant et l'esclave avaient constamment refusé. Aussi, leur fit-on, quand leur tour fut venu, parcourir, eux aussi, toute la série des supplices qu'on interrompait de temps en temps pour leur dire : « Jurez », et qu'on reprenait dès qu'ils avaient répondu : « Non ». Ponticus, soutenu par les exhortations de Blandine, mourut intrépidement. « La bienheureuse Blandine demeura la dernière,... joyeuse, transportée à la pensée de mourir, et semblant une invitée qui se rend au festin nuptial, non une condamnée aux bêtes. Enfin, après avoir souffert les fouets, les bêtes, le gril ardent[1], elle fut enfermée dans un filet et on amena un taureau. Celui-ci la lança plusieurs fois en l'air avec ses cornes... Enfin, comme une victime, on l'égorgea. » « Jamais, disaient en sortant les spectateurs, une femme, chez nous, n'a souffert de si nombreux et si cruels tourments[2]. »

Blandine, dans l'amphithéâtre de Lyon, rivalisant d'héroïsme avec le reste de ses frères... c'est l'esclave païen dont l'Évangile a brisé les fers, qui a retrouvé son titre de noblesse dans la dignité du baptême et qui fait disparaître, par le sacrifice de son sang, la marque d'ignominie que le paganisme avait imprimée à son front. » (Freppel, *Saint Irénée*, p. 173, 174.)

Si le spectacle de milliers de Gaulois et de Romains venant se repaître de ces tortures subies par un vieillard, par un enfant, par une jeune fille, est une chose qui nous paraît inconcevable, inouïe, traversons l'espace de seize siècles et dans

1. Probablement la même chose que la chaise de fer sur laquelle furent brûlés Attale et Sanctus.

2. Eusèbe, V. 1 (53, 56).

cette même ville de Lyon, qui vit le martyre de sainte Blandine, voici les Francs-Maçons terroristes, dignes continuateurs des Initiés aux Mystères antiques : les voici fusillant, mitraillant, massacrant des milliers d'êtres humains à coups de canon, parce que la guillotine ne tuait pas assez vite à leur gré.

Laissons la Franc-Maçonnerie continuer à pétrir l'âme française et nous reverrons pareilles atrocités.

C'est en pleine civilisation romaine qu'on égorgeait les martyrs ; c'est en pleine civilisation moderne qu'ont eu lieu les mitraillades de Lyon et les noyades de Nantes[1]. Il n'y a que le Christianisme dont l'influence souveraine soit capable de prévenir le retour de ces spectacles d'horreur; et chaque fois qu'il perd son empire sur l'esprit d'un peuple, on voit reparaître Néron et Caligula, sous une forme ou sous une autre, avec le sanglant appareil de leurs crimes et de leurs folies. Voilà l'enseignement de l'Histoire. (Freppel, *Saint Irénée*, p. 176.)

### Sous l'Initié Aurélien.

Les chrétiens qu'on faisait périr avec cette cruauté, c'étaient les meilleurs citoyens de l'Empire. La grande patrie romaine qui les torturait

1. La *Revue maçonnique* de novembre 1905 fait allusion à ces noyades « civiques » en ces termes : « Nantes, que *Carrier n'a pas assainie complètement au point de vue de la superstition*, est une ville où le langage et les points de repère de la vie pratique sont restés encrassés de catholicisme ». Je dédie ce passage suggestif à ceux de nos amis qui seraient disposés à voir en moi un « exagéré » quand je traite la Maçonnerie de secte toujours scélérate, aujourd'hui comme autrefois. (A. B.)

avait, quand même, leur amour et l'intrépide Tertullien a pu demander avec confiance aux empereurs bourreaux : « Quand donc, dans les séditions, a-t-on vu les nôtres ? » Mais les plus doux, les meilleurs des empereurs, durant trois siècles, ont persisté à ne pas comprendre que le seul moyen de sauver la puissance romaine croulant dans la corruption, était de la régénérer par les héroïques vertus de la foi nouvelle. Et si les règnes de souverains relativement humains tels que Marc-Aurèle ont vu des supplices comme celui de sainte Blandine, on peut juger de ce que virent les années sanglantes où le trône était occupé par quelque fanatique !

Aurélien « Fer en Main » (tel était son surnom dans l'armée) fut l'un de ces féroces Initiés qui couvrirent l'Empire de morts.

Mais il y eut tant d'empereurs persécuteurs, tant de bourreaux et tant de milliers de chrétiens martyrisés qu'il nous faut abréger cette lugubre énumération de supplices. Bornons-nous à dire qu'Aurélien, fils d'une prêtresse du Soleil qui desservait un temple dans une ville de la vallée du Danube, fut un Initié de Mithra [1], et un farouche missionnaire de ces Mystères barbares où nous avons vu les pénitents arrosés avec le sang d'un taureau, en guise d'eau lustrale.

1. Lire M. Beurlier, Le *Culte des Empereurs*, p. 51. — M. Cumont, *Textes*... t. I, p. 291. — La ville natale d'Aurélien, autrefois Sirmium, s'appelle maintenant Mitrovic, d'un nom manifestement dérivé de Mithra. (M. Allard, *Les dernières persécutions du IIIe siècle*, Paris, 1887, p. 219.)

### Sous les initiés Dioclétien et Galère.

Les dernières et les plus féroces, les plus hideuses persécutions contre les chrétiens furent exercées par des fidèles du culte de Mithra.

Dioclétien dont la cour avec sa hiérarchie compliquée, ses prosternations devant le maître et sa foule d'eunuques, était de l'aveu des contemporains une imitation de celle des Sassanides, fut naturellement enclin à adopter des doctrines d'origine perse qui flattaient ses instincts despotiques. L'empereur et les princes qu'il s'était associés, réunis en 307 à Carnuntum, y restaurèrent un temple du protecteur céleste de leur empire reconstitué. Les chrétiens allèrent jusqu'à considérer, non sans quelque apparence de raison, le clergé mithriaque comme l'instigateur de la grande persécution de Galère. (M. Cumont, *Textes et Monum....* t. I, p. 344.)

Le sang chrétien coula dans toutes les provinces de l'Empire où dominaient les deux Augustes, Dioclétien, Maximien Hercule et le César Maximien Galère.

Cherchant en vain à effrayer les soldats chrétiens, Maximien Hercule inventa des supplices nouveaux; c'est ainsi qu'il fit écraser un officier sous les meules d'un moulin. Comment résumer en quelques lignes les étonnantes merveilles qu'on lit dans les Actes de ces Soldats martyrs !...

Un centurion, Marcel, accusé d'être chrétien, allait être condamné à mort. Le juge prenait une

voix terrible pour l'intimider, mais le centurion lui répondait avec une telle autorité qu'il semblait vraiment juger son juge.

L'effet fut si grand que le greffier militaire Cassien, qui probablement était chrétien déjà, n'y put tenir; dès qu'il eut entendu la sentence capitale, il jeta son style et ses tablettes... Marcel souriait... et le juge, sautant de son siège, demandait à Cassien raison de sa conduite. « Tu as rendu une sentence injuste », répondit Cassien... (M. P. Allard, *La Persécution de Dioclétien*, Paris, 1890, t. I, p. 137-138).

Le jour même, Marcel était immolé. Un mois après, Cassien était condamné à mort à son tour.

Comme Néron, l'abominable Galère mit le feu au palais de son collègue, à Nicomédie, et rejeta le crime sur les chrétiens afin d'allumer dans tout l'empire une persécution générale.

On mit à la torture tous les esclaves de la maison impériale, en reprenant l'odieuse procédure néronienne : quiconque était convaincu d'être chrétien s'avouait par cela même coupable de conspiration et incendiaire !

Eusèbe a décrit le supplice du chambellan Pierre. Après son refus de sacrifier, on l'éleva sur le chevalet, et on lui déchira tout le corps avec des fouets. Quand ses os parurent à nu, du sel et du vinaigre furent mis dans les plaies. Puis on l'étendit sur un gril, pour consommer à petit feu ce qui lui restait de chair. Il mourut ainsi, « inébranlable comme son nom [1] »... L'empereur assistait en personne à l'exécution de ses serviteurs. (M. P. Allard, *La Perséc. de Dioclet.*, t. I, p. 166-167).

1. Eusèbe, *Hist*, *Eccl.* VIII, 6, 4.

Des supplices inouïs, disent les historiens, furent inventés pour avoir raison du courage des martyrs; mais à côté des pires cruautés, se réveillait toujours l'infâme impudicité nourrie pendant des siècles par l'exemple des prostitutions sacrées.

Dans toutes les persécutions[1], on avait vu des chrétiennes conduites dans les lieux infâmes par la main de la Justice. Mais cette abominable chose fut plus fréquente encore dans les grandes persécutions de Galère et de Dioclétien.

Voici la sentence prononcée contre une chrétienne nommée Irène par l'un des « bons juges » de l'époque :

> Je ne veux pas te faire périr comme elles, (ses compagnes condamnées à mort) tout de suite : mais j'ordonne que par les gardes et par Zozime, bourreau public, tu sois exposée nue dans le lupanar[2]...

Personne n'osa s'approcher d'elle pour la flétrir, et, le lendemain, Irène fut brûlée vive comme ses sœurs.

Entre toutes les parties de l'Orient, l'Egypte méridionale est celle où les cruautés semblent inspirées par l'imagination la plus infernale. « Dans la Thébaïde, nous apprend Eusèbe, les souffrances des martyrs dépassèrent encore ce qu'elles avaient été ailleurs. Quelquefois, ils étaient déchirés jusqu'à la mort, non par des ongles de fer, mais au moyen de poteries brisées.

1. Voir : M. Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 225. *Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle*, p. 52, 379, 397. *Les dernières persécutions du troisième siècle*, p. 15, 237. *La persécution de Dioclétien*, t. I, p. 347.

2. M. Paul Allard, *La perséc. de Dioclétiens*, t. I, p. 283.

On vit l'ignoble et cruel spectacle de femmes attachées par un pied, la tête en bas, sans vêtements et soulevées par des machines. Des hommes eurent les jambes liées à des branches d'arbres qu'on rapprochait l'une de l'autre, puis qu'on séparait violemment pour déchirer en deux les corps des martyrs. Tout cela se fit, non pendant quelques jours, ou quelques mois, mais durant plusieurs années. » (M. P. Allart, *La Perséc. de Diocl.*, t. I, p. 350-351).

L'odieux Galère perfectionna le supplice du feu, à l'usage des chrétiens que son fanatisme abominait :

Il voulait qu'ils ne fussent plus brûlés que lentement. Quand un fidèle avait été attaché au poteau, une flamme légère était d'abord allumée sous ses pieds jusqu'à ce que la peau du talon, carbonisée, se détachât des os. On promenait ensuite sur tout son corps des torches éteintes et réduites à l'état de tisons ardents. De temps en temps, on lui faisait avaler de l'eau et on lui en jetait sur le visage de peur qu'il ne mourût trop vite. Quand il était demeuré pendant la plus grande partie de la journée dans cet état, la peau toute rôtie, on laissait enfin le feu pénétrer jusqu'aux entrailles. (M. P. Allart, *La Perséc. de Diocl.*, t. II, p. 66-67).

C'est ainsi que Galère, qui restaura le plus beau des temples qu'on ait élevés à Mithra, savait punir les accusés coupables de préférer le Christ au dieu de ses Mystères persiques.

# IX

## LES INITIÉS VAINCUS PAR LE CHRISTIANISME

Tous les historiens dignes de ce nom insistent sur le fait grandiose qui domine les annales des siècles : le triomphe du Christianisme sur la cruauté, la bestialité, la folie du monde païen.

Tous les historiens dignes de ce nom avouent que « jamais l'égoïsme n'avait été plus triomphant, « ni plus avide, la Société plus méchante aux pe- « tits et aux humbles, la vie plus précaire et plus « avilie que dans le siècle qui suivit l'établisse- « ment de l'Empire[1]. »

Ce siècle-là, ce fut celui de Néron. Puis vinrent les siècles non moins affreux des Aurélien, des Dioclétien, des Galère, — ces Initiés couronnés.

1. M. A. Gasquet, recteur de l'Université de Nancy, *Essai... Mithra*, p. 5.

S'ils échouèrent dans leurs tentatives de fonder une religion officielle capable de fortifier encore et de justifier l'absolutisme impérial en divinisant leurs personnes augustes; si malgré l'empressement servile des adeptes de toutes les Sociétés Secrètes religieuses coalisées, les « Divins » Empereurs virent leurs autels s'écrouler, ce fut « surtout grâce à l'opposition irréductible des chrétiens[1]. »

Voilà ce que ne savent pas — ou ce que taisent hypocritement — les faussaires de l'Histoire pour qui le mot « chrétien » est synonyme d'esclave imbécile.

Les esclaves, c'étaient ces dévots de tous les Mystères anciens qui, à plat ventre devant les monstres sanguinaires parvenus au trône, cherchaient dans les vieilles théologies asiatiques des raisons de croire que leurs Empereurs étaient issus du Dieu-Soleil.

Les hommes libres et les « penseurs libres », c'étaient les chrétiens qui, malgré les tortures épouvantables inventées pour eux par d'infâmes scélérats — comme Hiéroclès, le Philosophe-Initié — refusaient jusqu'à la mort de proclamer la divinité des idoles et des Empereurs-bourreaux.

Et c'est leur invincible courage qui a détruit le vieux monde d'iniquité basé sur l'esclavage et sur l'exploitation des faibles par des privilégiés corrupteurs, cependant que, pour la première fois, leurs apôtres appelaient tous les hommes à fraterniser dans le même amour du Bien. « Chez eux, il n'y a pas d'enseignement secret, il n'y a pas de ces

1. M. Cumont, *Textes et Monum... Mithra*, p. 292.

symboles à double et triple sens qu'on ne découvre qu'avec précaution et à longs intervalles aux Initiés et dont quelques-uns restent comme le privilège des seuls pontifes... Seul, le Christianisme répudia le principe des initiations longues et difficiles... » (A. Gasquet, *Essai... Mithra,* p. 107).

« Chez nous, dit Tatien, ce ne sont pas seulement les riches qui ont accès à la sagesse. Nous la distribuons aux pauvres et pour rien. Qui veut apprendre, peut entrer [1]. »

Dans la société païenne, seules les classes élevées et instruites se faisaient initier et avaient part aux Mystères... (Au contraire) le Christianisme fut de suite la religion populaire, celle des humbles, des simples, surtout celle des souffrants, de tous ceux que la religion officielle écartait ou froissait par son orgueil cruel et la morgue de ses préjugés. Rien n'est plus étranger à la culture antique, rien ne révolte davantage Celse et ses contemporains que la prédilection de Jésus pour les misérables, les enfants, les pécheurs...

« Vos docteurs, écrit Origène, font comme ces médecins qui gardent leurs remèdes pour les riches et négligent le vulgaire [2] », et mieux encore saint Augustin : « Dans les temples païens, on n'entend pas cette voix : « Venez à moi, vous qui souffrez. » Ils dédaignent d'apprendre que Dieu est doux et humble de cœur. Car vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et vous les avez révélées aux doux et aux humbles [3] ».

1. Tatien, *Adver. Graec.*, 32. — Tatien, l'un des plus fougueux écrivains chrétiens, a fait une poignante peinture de l'oppression épouvantable qui, de son temps, pesait sur les humbles. Voir le récit de sa conversion. *Orat.*, 29.

2. Origène, *Contrà Cels*, liv. VII, 60.

3. Saint Augustin, *Confess.* liv. VII, 21.

Pour la première fois, avec la prédication de l'Évangile, le ciel des béatitudes s'ouvrait aux pauvres gens. (M. Gasquet, *Essai... Mithra*, p. 107 à 110).

Les Sociétés Secrètes initiatiques avaient durant de longs siècles corrompu, asservi les masses populaires qu'elles réduisaient à l'abjection, au désespoir.

Le Christianisme les purifia, les libéra, leur remit au cœur de l'espérance.

N'est-il pas vrai de dire que le Christianisme a soulevé le monde et l'a renouvelé ?

# X

# RENAISSANCE DES MYSTÈRES GNOSTIQUES ET MANICHÉENS

Quel fumier était amoncelé sur tout l'empire romain, nous l'avons montré. Dans quelles rages cruelles les Initiés ont cherché à sauver leur système millénaire d'oppression sans limites, nous l'avons dit : « malgré les lois et la police impériale », malgré les croix et les supplices, le christianisme a « accompli ce prodige de triompher du monde ancien[1] ».

Passé du Mithriacisme au Christianisme[2], Constantin le Grand fut l'instrument suprême de la chute du Paganisme — chute qui, sauf la réaction païenne très éphémère de Julien, devait être définitive.

1. M. Cumont, *Textes et Monum... Mithra*, t. I., p. 343.

2. C'est Julien l'Apostat qui le reproche à son oncle Constantin dans un de ses Discours.

Tous les auteurs qui ont étudié les Mystères antiques l'ont constaté : une fois le christianisme vainqueur, voici que s'écroulent les Sociétés Secrètes païennes. Dans les derniers temps elles n'étaient plus soutenues que par l'administration impériale qui les entretenait. Mais (chose bien frappante) les doctrines des vieux Initiés avaient des racines tellement profondes et vivaces en Egypte, en Perse, en Grèce, qu'avant même que les Mystères d'Isis et de Déméter, — ces énormes arbres qu'elles avaient fait pousser à Memphis et à Eleusis — se fussent abattus, déjà était sortie de terre la frondaison touffue des innombrables sectes gnostiques et manichéennes, toutes organisées en Sociétés Secrètes, au sein du christianisme que déchirait la pénétration des erreurs païennes.

C'est ainsi que dès le premier siècle de notre ère apparaissent, à cheval sur le Christianisme et le Paganisme, de nouvelles confréries d'Initiés, sœurs cadettes des vieilles Sociétés Secrètes qu'elles vont remplacer en perpétuant leurs antiques rêveries, ou cruelles, ou dépravées, ou affolantes, pleines de magie, de débauche, de sang.

Des Sociétés Secrétes *anté-chrétiennes*, nous passons donc ici aux Sociétés Secrètes qui furent et continuent d'être essentiellement *anti-chrétiennes* (sans jeu de mots).

Dans la préface de son ouvrage sur « Les Sectes et les Sociétés Secrètes[1] » Le Couteulx

1. Le Couteulx de Canteleu, *Les Sectes et les Sociétés Secrètes*, Paris, Libr. académiq., 1863.

de Canteleu dit en excellents termes que

Généralement leur vrai but, à toutes, a été toujours, est et sera toujours la lutte contre l'Eglise et la religion chrétienne...

Toutes les Sociétés Secrètes ont eu des initiations à peu près analogues depuis les Egyptiens jusqu'aux Illuminés, et toutes se sont plus ou moins servi de la magie, du charlatanisme, de la fantasmagorie, etc. (Préface, p. 10).

...Presque toutes les Sociétés Secrètes s'enchaînent, se donnant naissance les unes aux autres... (Préface, p. XI).

C'est ainsi que, de la façon la plus avérée, les Mystères Mithriaques (nous l'établirons plus loin) se sont continués dans le Manichéisme. De son côté la Gnose se rattache aux Mystères d'Isis en même temps qu'à toutes les théogonies orientales syncrétisées, — y compris le Judaïsme abâtardi de la Cabale.

Et nous allons voir les Manichéens comme les Gnostiques répartis dans des grades initiatiques, avec des secrets et des serments, absolument comme à Memphis et à Eleusis, absolument aussi comme dans les Loges actuelles de nos Francs-Maçons.

En outre, les Gnostiques et les Manichéens, de même que les Francs-Maçons, prétendirent exercer un droit de domination sur les vulgaires Profanes : leur sagesse d'Initiés ne les élève-t-elle pas au-dessus du reste des hommes ?

Bref, c'est le Paganisme organisé en confréries secrètes que ressusciteront ainsi les Sectaires de la Gnose et de Manès, de même que les Francs-

Maçons modernes sont accusés par Léon XIII de ressusciter le naturalisme, une forme du panthéisme [1].

Il n'y a pas à en douter : une chaîne ininterrompue relie les Initiés exploiteurs et corrupteurs du passé aux Francs-Maçons corrupteurs et exploiteurs d'aujourd'hui.

## La Gnose.

Des multitudes réduites à un esclavage de plus en plus cruel et plongées dans une abjection de plus en plus infâme, tandis qu'une poignée d'ambitieux pervers et de lettrés décadents se partageaient les jouissances du pouvoir, tel était, en résumé, l'état social du monde ancien que le Christianisme vint purifier.

En vertu de la Grande Parole : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu [2] », le Christianisme s'efforça de séparer le pouvoir religieux et le pouvoir civil que tous les empires païens et toutes les Sociétés Secrètes dirigeantes avaient confondus, asservis l'un à l'autre afin de rendre esclaves les âmes comme les corps.

C'est à la même confusion des pouvoirs, propice à la tyrannie « cléricale » d'Initiés soi-disant supérieurs aux profanes, que vont tendre et les doctrines et les agissements des Sectaires de la Gnose.

1. Encyclique *Humanum Genus.*
2. Evangile St Luc, chap. xx, v. 25.

La plupart des sectes gnostiques partagaient l'humanité en trois fractions : les *hyliques*, ou matériels, les *psychiques*, ou initiés du degré inférieur, et les *pneumatiques* qui seuls obtenaient la plénitude de la révélation. Quelques-uns comme les Carpocratiens, estimaient la possession de la Gnose suffisante pour assurer le salut, et même, s'il faut en croire leurs ennemis, pour délier de toutes les lois religieuses et morales. Mais aux yeux des autres, et c'étaient les plus nombreux, il fallait y joindre certaines cérémonies théurgiques, comme le baptême qui constituait l'initiation proprement dite et la cène qui réalisait l'union avec les puissances supérieures. Avant de recevoir le baptême, on devait prêter le serment de ne rien révéler des Mystères qui allaient être communiqués. (M. Goblet d'Alviella, *Eleusinia*, p. 121).

Nous trouvons là réunis chez les Gnostiques : le secret et l'enseignement des Sociétés initiatiques anciennes, les prétentions orgueilleuses à une supériorité d'essence sur les autres hommes, la magie cachée hypocritement sous des cérémonies dont les noms seuls sont chrétiens ; enfin, les désordres de toute nature.

Nous reviendrons sur l'immoralité des Gnostiques si bien transmise par eux, à travers les âges, à leurs héritiers directs, les Albigeois. En attendant il nous faut donner un aperçu de la Gnose, « cette grandiose contrefaçon de l'Evangile », « qui ne tend à rien moins qu'à résumer toutes les religions et toutes les philosophies anciennes [1] ».

1. Freppel, *Saint Irénée*, p. 183.

**Origines juives et néo-platoniciennes de la Gnose.**

Voilà ce que sont la Gnose et les gnostiques : un enseignement philosophique et religieux dispensé à des initiés, enseignement basé sur les dogmes chrétiens, mélangé de philosophie païenne, s'assimilant tout ce qui, dans les religions les plus diverses, pouvait étonner les croyants ou orner le système avec une splendeur et une magnificence capables d'éblouir les yeux.

Au fond du Gnosticisme, il n'y a qu'une trame unique. Chaque initié passé maître était libre d'y appliquer les broderies les plus propres à faire mieux ressortir sa pensée ; de là vient que le fonds des systèmes est à peu près identique, de Simon le Mage à Valentin, quoique l'exposition varie et que la trame devienne plus logique et plus serrée. (M. Amélineau, *Essai sur le gnosticisme égyptien*. Thèse pour le Doctorat ès-lettres, Paris, Leroux, 1887. p. 13).

Le fondateur de la plus ancienne des sectes gnostiques, Simon le Magicien était originaire du pays de Samarie, — de cette contrée où les Hébreux, fortement mêlés de colons chaldéens, pratiquaient depuis longtemps un Mosaïsme très corrompu d'éléments païens. Simon le Magicien, en outre, avait sans doute étudié à Alexandrie dans les cénacles néo-platoniciens que dirigeait Philon, celui qu'on appelait le « Platon juif ».

« L'affinité de sa doctrine avec celle de Philon est évidente... et Simon le Mage est l'un des contemporains de Philon qui se rapprochent le plus du docteur juif. » (M. Amélineau, *Essai...* p. 30).

On conçoit ainsi que Simon (qui nous est montré dans le chapitre VIII des Actes des Apôtres comme pratiquant la Magie et devenant l'antagoniste de saint Pierre) se trouvait imbu à la fois des vieux mythes chaldéens et de ce mélange d'idées juives et helléniques dont était constituée la doctrine de Philon.

Le système de Simon le Magicien combine bien en effet tous ces éléments divers : pour lui, le principe universel, c'est le Feu, (comme El-Gibil, le Seigneur Feu des antiques Accads de Chaldée). Mais l'hébraïsant Simon en donne comme « preuve » le verset de la Bible où il est question du buisson ardent ! C'est de là qu'il conclut que Dieu est un feu qui brûle et consume[1] ! Mais le Feu n'exprime que le côté actif de la nature divine; Simon l'envisage encore sous sa forme d'Eternité immuable; c'est alors l'Immutabilité personnifiée qu'il appelle de ce nom biblique : « Celui qui est, a été et sera ». Ces deux aspects de Dieu constituent pour lui deux êtres séparés, comme dans les théogonies syriennes où Baal et « Tanit, face de Baal » figuraient le Principe mâle et le Principe femelle du divin androgyne primordial.

Puis Simon voit émaner de ces deux premiers « Eons » (tel est le nom de ces êtres divins) six autres Eons, dont trois mâles — l'Esprit, la Voix, le Raisonnement — accouplés à trois Eons femelles — la Pensée, le Nom et la Réflexion[2] —. Hâtons-nous de dire que tout ceci est du Platon ha-

1. M. Amélineau, *Essai*... p. 33.
2. M. Amélineau, *Essai*... p. 34.

billé par Philon à l'orientale, et ajoutons que Simon le Mage avait la prétention d'expliquer son système à l'aide de certains versets de la Bible, par lui torturés.

Voici venir maintenant — pour se combiner à ces éléments hétérogènes — des idées chrétiennes déformées ainsi que du charlatanisme dépourvu de toute espèce de vergogne :

Le Sauveur (selon Simon) descendit du monde supérieur : il changea de forme pour passer au milieu des Anges... sans en être reconnu; c'était Simon lui-même. En Judée, il se montra aux Juifs comme le Fils; au pays de Samarie, il se fit voir aux Samaritains comme le Père; et dans les contrées païennes, il se révéla comme le Saint-Esprit... Sur la terre il s'était mis à la recherche de la brebis perdue, c'est-à-dire d'Epinoia (*la Pensée divine*[1]); il l'avait trouvée dans une maison de prostitution à Tyr, il l'avait achetée et la conduisait partout avec lui; elle portait alors le nom d'Hélène. (M. Amélineau, *Essai*... p. 48).

L'aventure de cette femme-Saint-Esprit descendue sur la terre dans une maison de prostitution pour y être épousée par Simon le Mage, incarnation de Dieu le Fils — tel est le côté prétendument chrétien de cette Gnose primitive ! Et voilà les contes du sorcier judaïsant de Samarie qui donnèrent naissance à l'essaim vertigineux des Sociétés Secrètes du Gnosticisme ! On voit de reste que le mythe simoniaque marche de pair aussi bien avec les mythes isiaque et éleusinien qu'avec celui de

1. C'est l'un des premiers Eons femelles, « la Pensée », dont la chute dans la matière engendra le monde matériel, selon Simon le Mage. (A. B.)

la Franc-Maçonnerie moderne où sont narrés les amours de Salomon et de la reine de Saba.

Par la suite, un nouvel affluent juif vint grossir le fleuve du Gnosticisme ; je veux parler de la Cabale et du Talmud qui fournirent aux sectes gnostiques les plus bizarres conceptions sur la valeur mystique des nombres et des lettres de l'alphabet.

Au sujet de Markos, disciple de Valentin, qui vint prêcher à Lyon sa doctrine de mysticisme arithmétique, d'une folie vraiment déconcertante,

... il est impossible, écrit Mgr Freppel, de pousser plus loin le culte de la déraison. C'est le procédé d'un homme auquel l'absurdité tient lieu de profondeur. (Freppel, *Saint Irénée,* p. 284).

## La Gnose Valentinienne.

Le maître de Markos, Valentin, qui était égyptien, donna, bien entendu, à son système une allure profondément isiaque : dans sa thèse pour le doctorat ès-lettres, M. Amélineau démontre, par la comparaison de textes égyptiens antiques avec des textes gnostiques, que l'Initiation à la gnose valentinienne était d'origine absolument égyptienne[1]. Mais comme le dit excellemment M. Amélineau dans le passage que nous avons cité : cette Initiation isiaque n'est qu'une broderie sur une trame restée la même. En effet, si nous passons

1. M. Amélineau, *Essai...*, p. 313, etc.

de la gnose de Simon le Mage à la gnose valentinienne, nous voyons que les noms des Eons changent quelque peu, mais que le fond du mythe est resté identique à lui-même[1], c'est-à-dire d'essence judéo-platonicienne. Si le Christ (devenu l'un des trente Eons du Plérôme, c'est-à-dire de l'Olympe gnostique) est descendu sur terre, dit Valentin, c'est pour enseigner aux hommes « la Science de Dieu le Père, La Gnose ». Ceux qui sont capables de l'acquérir, les Pneumatiques, une fois arrivés à cette Science parfaite « n'ont plus besoin de bonnes œuvres pour faire leur salut; aucune souillure ne saurait les atteindre, tandis qu'il faut aux Psychiques des préceptes, des lois, une autorité et un enseignement extérieur[2] ».

Du moment qu'aucune souillure ne peut atteindre les Gnostiques devenus des Pneumatiques[3], on peut envisager les déplorables conséquences entraînées par ce dogme orgueilleux au point de vue de la moralité des sectaires de la Gnose.

Si donc un mysticisme outrancier est à la base de la Gnose, on voit que les déductions d'une spiritualité morbide y aboutissaient vite à de criminelles matérialités.

Et c'est dès lors la souillure, le désordre et tous

1. Voir l'analyse du système Valentinien, Freppel, *Saint Irénée*, p. 241, 242, d'après le traité *Adversus Hæreses*, de *Saint Irénée*, l. I, c. I.

2. Freppel, *Saint Irénée*, p. 253.

3. Veut-on connaître les sept grades successifs par lesquels passaient les Gnostiques Valentiniens? Les voici d'après Amélineau : Borborien, Coddien, Soldat, Pauvre, Zachéen et Fils du Seigneur. (*Essai sur le Gnost*... Paris, 1887, p. 240, etc.)

les crimes à leur suite que nous trouvons fatalement enchaînés aux Sociétés Secrètes des Gnostiques ainsi qu'à toutes celles qui les ont précédées.

### L'Immoralité gnostique.

La « morale relâchée[1] » du Gnosticisme ne fait aucun doute. On ne voit pas bien, d'ailleurs, au nom de quel principe un Pneumatique eût pu s'abstenir de n'importe quelle action aussi blâmable que possible chez un Profane, du moment que la différence entre le moral et l'immoral n'existe plus pour lui et qu'aucune souillure ne peut plus ternir l'hermine de son âme, — quoi que fasse son corps.

En outre, les faits sont là : il y avait, dans l'administration des sacrements gnostiques, certains détails qui, au point de vue emblématique, avaient un sens d'une certaine pureté, mais dont il devait découler, à l'usage, des conséquences tout aussi peu morales que l'imitation des noces divines d'Adonis et d'Astarté par les dévots et les dévotes de leurs temples.

Pascal a dit : « Qui trop fait l'ange fait la bête. » On ne saurait mieux appliquer ce proverbe qu'aux sectaires valentiniens avec leur « chambre nuptiale » qui jouait le rôle de baptistère.

« Nous l'allons bien voir tout à l'heure. »

1. M. Amélineau, *Essai*..., p. 327.

## Noces angéliques.

D'après les *Extraits de Théodote* qui reproduisent la tradition valentinienne d'Orient, les Pneumatiques, *après leur mort*, iront dans l'Ogdoade prendre part à un banquet éternel, qui rappelle le banquet des justes de Platon. (M. Goblet d'Alviella, *Eleusinia*, p. 122).

L'Ogdoade, c'est l'ensemble des huit premiers Eons; c'est dans leur sein que les Pneumatiques iront jouir de l'éternelle félicité. Mais qu'était-ce que ce banquet éternel? — Un festin nuptial. Et saint Clément d'Alexandrie nous l'expose ainsi dans les Extraits de Théodote :

« Alors les Pneumatiques, ayant dépouillé l'âme psychique, recevront les anges pour époux, comme leur mère elle-même a reçu un époux; ils entreront dans la chambre nuptiale qui se trouve dans l'Ogdoade, en présence de l'Esprit, c'est-à-dire de Sophia [1] et de Jésus qui est appelé esprit; ils deviendront des æons intelligents, ils participeront à des noces spirituelles et éternelles. » (Traduit par M. Amélineau, *Essai sur le Gnost. égypt.*, p. 228).

N'omettons pas de dire en passant que ces fantasmagories de mariages célestes entre les anges et les âmes humaines béatifiées ont été reprises par le haut franc-maçon Swedenborg, l'un des pères de la Franc-Maçonnerie Martiniste au dix-huitième siècle.

1. Sophia, *La Sagesse*, l'équivalent valentinien d'Hélène ou Epinoia, la « Pensée divine » de Simon le Mage. (A. B.)

On trouvera la théorie des âmes-sœurs et les métamorphoses des hommes devenant des anges exposées d'une façon prestigieuse par Balzac, dans son roman Séraphita.

Comme les Mystères isiaques et éleusiniens, les Mystères gnostiques figuraient par anticipation devant les Initiés les voyages des âmes après la mort; leurs mariages avec les anges du Plérôme y étaient aussi représentés.

Le baptistère des Valentiniens, écrit M. Goblet d'Alviella, s'appelait en conséquence « la chambre nuptiale[1] ». Voilà un terme qui, tout spiritualisé qu'il puisse être, rappelle singulièrement le « lit nuptial », *le pastos* de l'Epoptie éleusinienne. (M. Goblet d'Alviella, *Eleusin.*, p. 123).

Nous avons vu les « hiérogamies », les mariages sacrés des dieux et des déesses figurés par des personnages vivants dans les Mystères grecs. On ne s'étonnera donc pas d'entendre Tertullien accuser les Valentiniens d'avoir copié Eleusis et « transformé les Eleusinies en prostitutions[2]. »

Un autre chef d'école gnostique, Bardesane, allait jusqu'à promettre aux Pneumatiques une union nuptiale avec Sophia, l'épouse céleste de Christos. (Voir Matter, *Hist. du Gnosticisme*, t. I, p. 378. — M. Goblet d'Alviella, *Eleus.*, p. 123).

Il est inutile d'insister sur les abondantes folies érotiques en germe dans cette idée d'un mysticisme extravagant.

1. Saint Irénée, *Advers. Haeres.*, I, XXI, 3.

2. Tertull. *Advers. Valent.*, Paris, Ed. 1634, p. 289. — M. Goblet, *Eleus.*, p. 123. — Voir aussi Eusèbe, *Hist. ecclés.*, IV, 11.

Malgré ses tares, la Gnose occupe une place considérable dans l'histoire intellectuelle du genre humain. Le ruisseau empoisonné dont la source est en Samaritaine chez Simon le Mage a grandi jusqu'à devenir un fleuve immense où la plupart des hérésiarques ont puisé par la suite. C'est ainsi que Mgr Freppel — alors professeur à la Faculté de Théologie Catholique[1] de Paris — dans son cours de la Sorbonne, a démontré la filiation gnostique d'Arius et de Mahomet lui-même.

Nul ne saurait contester, dit-il, que les rêveries des Gnostiques aient pris corps dans les sectes du Moyen-Age, telles que les Pauliciens, les Cathares, les Albigeois et les Vaudois : des deux côtés, c'est absolument le même esprit et la même physionomie. Luther est un Gnostique... On a démontré depuis longtemps que la théosophie de Jacques Bœhme, le père de l'illuminisme protestant, n'est qu'une résurrection des théories gnostiques. (Freppel, *Saint Irénée*, cours de la Sorbonne, 1860-1861, Paris, Retaux, 1860, p. 184).

Les Albigeois — c'est-à-dire toutes les ignominies avec les plus affreux massacres !

La Réforme — les princes allemands et scandinaves imposant, le fer en main, la nouvelle croyance, avec, à leurs côtés, les Prédicants, nouveaux Mages corrupteurs de ces nouveaux Artaxercès avides de régner sur les âmes comme sur les corps !

1. Avant en effet que les Initiés modernes de la Franc-Maçonnerie soient devenus tout à fait nos maîtres, il y avait des Facultés de Théologie Catholique appartenant à l'Etat. Aujourd'hui, seuls les Protestants et les Juifs ont, en France, des Facultés de Théologie. En vertu du grand principe d'égalité, apparemment.

Jacques Bœhme — et avec lui Swedenborg, Martinès de Pasqually, la Franc-Maçonnerie Martiniste dont nous dirons le mysticisme affolant.

Quelle lignée !

### Julien l'Apostat, les Gnostiques et les Juifs.

Après les règnes chrétiens de Constantin et de ses fils, le propre neveu de Constantin, Julien l'Apostat, baptisé mais par la suite initié aux Mystères de Mithra, fut le fauteur d'une puissante réaction païenne.

Tandis que Constantin (l'Histoire le démontre) n'exerça aucune représaille contre les païens qui venaient de faire subir à l'Eglise les horribles persécutions que nous avons décrites, — au contraire, le règne de Julien fut marqué par des cruautés atroces exercées, sous les ironiques regards de l'empereur, par les païens contre les chrétiens. C'est ainsi que la tolérance païenne ressemblait à la tolérance maçonnique dont nous avons sous les yeux de si tristes exemples !

Mais le règne de Julien nous présente des ressemblances bien plus frappantes encore avec des événements auxquels nous venons d'assister : l'alliance étroite conclue, dans l'Affaire Dreyfus, entre certains fanatiques protestants, la Franc-Maçonnerie française tout entière et les Israélites; — sans compter la persécution actuelle.

C'est l'évêque de Fréjus, Monseigneur Arnaud, qui parle :

Julien, le philosophe dévoyé, à peine couronné empereur, s'était déclaré l'adversaire du christianisme dont il avait été l'adepte, et, avec une ardeur qu'on ne lui avait point connue jusque-là, on le vit se vouer à la restauration des anciens dieux.

Il devait rencontrer pour son œuvre anti-chrétienne d'utiles collaborateurs dans les membres des Sociétés secrètes et dans les Juifs, les hérétiques, les lettrés qui s'appelaient alors sophistes. A ces puissants auxiliaires s'ajoutaient une tourbe infâme, une multitude innombrable de gens sans aveu (les Apaches de l'époque). Sous l'action de tant de haine favorisée par le pouvoir, les chrétiens étaient bannis du commerce, de la magistrature, de l'enseignement; les églises étaient fermées par la violence et leurs biens étaient confisqués; les associations religieuses étaient dissoutes, tandis que *les communautés juives étaient conservées;* la déconsidération était jetée sur le clergé à tous les rangs de la hiérarchie; les ecclésiastiques étaient incorporés dans l'armée, les évêques étaient réduits au silence ou condamnés à l'exil: la justice et le bon droit semblaient avoir succombé sur tous les points, car nul recours n'était possible devant les tribunaux humains.

L'histoire impartiale ne dira-t-elle pas de la France, à notre époque, qu'elle offrit le spectacle agité de la période désolante que nous venons d'esquisser? (Mgr Arnaud, *Lettre pastorale* 1903. — Citée par M. Albert Monniot, *Libre Parole* du 26 mai 1903.)

Pourquoi cette union du païen Julien et des hérétiques de la Gnose, à demi-païens, avec les Enfants d'Israël? C'est que:

Le regard perspicace de Julien avait reconnu vite, chez les Juifs, les meilleurs alliés dans la guerre sourde, incessante, non déclarée mais d'autant plus efficace et plus perfide, qu'il faisait aux chrétiens...

(M. P. Allard, *Julien l'Apostat,* Paris, Lecoffre, 1903, t. III, p. 131.)

« Tant leur turbulence naturelle (*des Juifs*) dit saint Grégoire de Naziance, que leurs inimitiés séculaires les désignaient pour auxiliaires à Julien[1] » (M. P. Allard, *Jul. l'Apost.* t. III. p. 132).

Plus loin, nous verrons que les rites de la Franc-Maçonnerie moderne ont été institués par le judaïsant kabbaliste Elias Ashmole, de même que c'était déjà par le judaïsant Simon le Mage qu'avait été conçu le mythe primordial de la Gnose.

Et nous avons vu sous le proconsulat de M. Waldeck, l'ancien élève des religieux de Nantes, les Francs-Maçons s'unir aux Juifs comme les Gnostiques s'étaient alliés à Israël sous le règne de Julien l'Apostat.

Le parallèle est complet. Il fait toucher du doigt les affinités séculaires reliant la Kabbale à la Gnose issue de Philon, le Platon juif, et de Simon le Mage, ainsi qu'à la Franc-Maçonnerie.

### Comparaisons.

Sans se départir encore de la patience bénévole qui les caractérise à travers les siècles — jusqu'au jour où vraiment la mesure est comble — les Chrétiens molestés par les Juifs de Palestine, sous Julien l'Apostat, n'avaient exercé contre eux aucune espèce de représailles, après la mort du tyran. Bien plus, écrit Saint Ambroise :

1, Saint Grég. de Naz, *Orat.* V. 3.

...nos basiliques ont été incendiées par les Juifs et rien ne nous a été rendu par eux, rien ne leur a été réclamé. (Saint Ambr., *Ep.* 50, 18.)

En 615, les rôles changent: c'est au tour des Chrétiens de Judée à avoir le dessous. Amédée Thierry va nous dire comment les Juifs imitèrent la mansuétude chrétienne.

L'année 615, écrit-il, avait été marquée par les Perses pour être la dernière des Chrétiens sur toute la surface de la Palestine. En effet, vers la fin du mois de mai, une armée formidable, que commandait Roumizan, surnommé Scharhavbar, c'est-à-dire le Sanglier Royal. général habile, mais cruel, et l'allié du roi Chosroès, vint fondre sur la Galilée et parcourut les deux rives du Jourdain... en n'y laissant que des ruines. Une nombreuse population chrétienne se pressait dans ces lieux sanctifiés par la prédication de l'Evangile...

Après le sac et l'incendie des maisons, les habitants enchaînés les uns aux autres étaient traînés en esclavage pour aller coloniser, sous les fouets des Perses, les marécages du Tigre et de l'Euphrate.

Des marchands juifs, munis de bourses pleines d'or, marchaient en troupe derrière l'armée, rachetant le plus qu'ils pouvaient de captifs chrétiens, non pour les sauver, mais pour les égorger eux-mêmes et leur préférence s'attachait aux personnages d'importance, aux magistrats des villes, aux femmes belles et riches, à des religieuses, à des prêtres. L'argent qu'ils payaient aux soldats persans pour avoir des Chrétiens à mutiler provenait de cotisations auxquelles tous les Juifs étaient imposés, chacun en proportion de sa fortune, dans l'intention de cette œuvre abominable qu'ils croyaient méritoire devant Dieu. L'histoire affirme qu'il périt ainsi quatre-vingt-dix mille chrétiens sous le

couteau de ces fanatiques. (Amédée Thierry, *Hist. d'Attila et de ses Successeurs,* Paris, 1860, t. II, p. 47 48, 49).

Treize siècles plus tard, dans l'Affaire Dreyfus, on entendit M. de Freycinet faire en justice une déposition terrible au sujet de l'or étranger introduit en France. Cet or provenait, lui aussi, de « cotisations imposées ».

Comparons maintenant, sur les exploits des Juifs palestiniens, auxiliaires des Persans, le récit d'Amédée Thierry avec celui de M. Théodore Reinach dans son *Histoire des Israélites* :

Les Juifs de Palestine, à l'instigation d'un certain Benjamin de Tibériade, s'unirent à l'armée persane, entrèrent avec elle à Jérusalem, 614, et y exercèrent, dit-on, de cruelles représailles. (Théod. Reinach, *Hist. d'Israël.*, Paris, 1884, p. 44).

« Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème », dit-on.

Mais, alors qu'un très sûr historien comme Amédée Thierry parle de quatre-vingt-dix mille chrétiennes et chrétiens « mutilés », assassinés, le **dit-on** de M. Théodore Reinach ne vaut-il pas aussi, à lui tout seul, un long poème?

La famille des Reinach est une famille d'historiens. Si de l'an 614 nous passons aux temps présents, avec l'*Histoire de l'Affaire Dreyfus* par le F∴ Joseph Reinach, ce sont des perles d'un orient plus pur encore que nous allons trouver dans cet ouvrage éminemment judéo-maçonnique.

Il ne s'agit plus de quatre-vingt-dix mille chré-

tiens torturés. Cette fois, c'est la France qui est assassinée — assassinée par le parti dreyfusien. Voilà la vérité qu'il fallait obscurcir et nier. Le F.·. Joseph Reinach s'y est efforcé, à grand renfort d'écritoires. A-t-il réussi pour son Affaire mieux que M. Théodore Reinach avec son escamotage des quatre-vingt-dix mille victimes « mutilées » par ses doux coreligionnaires?

M. Charles Maurras va nous le dire, dans la nerveuse préface qu'il a donnée au livre de M. Henri Dutrait-Crozon[1], ce livre qui a obtenu près du Parti dreyfusien le succès le plus flatteur et le plus mérité. Avec un ensemble merveilleux, en effet, aucun organe dreyfusien n'en a parlé : Donc!...

Le livre de M. Reinach, dit M. Maurras, est l'un des plus mauvais ouvrages du monde, mais la critique de ce livre devait être l'une des meilleures œuvres de notre langue ou ne pas exister. Un chef-d'œuvre ou rien s'imposait. Après avoir laissé le public languir pendant quelque temps, M. Henri Dutrait-Crozon nous a apporté le chef-d'œuvre.

C'est une belle et forte chose que ce *Joseph Reinach historien*...

La force probante en est sans réplique. Que dire, qu'opposer, que répondre à la découverte de la page 213? Et que dire s'il nous souvient que les découvertes de même force se pressent à travers les cinq cents autres pages? On lira ce morceau de maître en son chapitre dans *Joseph Reinach historien*. Mais je ne puis m'empêcher de le détacher pour l'inscrire à ce frontispice, car il est aussi beau que vrai.

1. Henri Dutrait-Crozon, *Joseph Reinach historien*, Paris libr. Savaète, 1905.

Donc, page 213 du livre où il m'a fait l'honneur de m'inviter à parler avant lui, M. Henri Dutrait-Crozon poursuivant son opération de police intellectuelle et morale, observe que d'après le premier volume de l'Histoire de l'Affaire Dreyfus (et, dit M. Reinach, en vertu d'un machiavélique calcul du colonel Henry) « la photographie du bordereau n'était pas au dossier de l'avocat », « Demange n'avait pu consulter l'original qu'au greffe »; « l'avocat n'avait pas en main la photographie de l'unique pièce accusatrice ». Ces phrases sont écrites page 391 du tome I de M. Reinach, lequel reproche en conséquence à « Demange » de n'avoir pas su exiger « un document essentiel » (*id., ibid.*).

Or, au procès Zola (I, 384, 385), Me Demange a déposé qu'il y avait eu des « fac-simile », « des photographies » du bordereau pour chacun des juges et que, quant à lui-même, il avait reçu son exemplaire et puis l'avait rendu.

L'allégation de M. Reinach était donc fausse. Mais attendez, car il a fait plus d'une erreur. Au tome II de son Histoire, page 424, M. Reinach écrit : « En 1894, alors que tous ceux qui avaient reçu des fac-simile du bordeau les avaient rendus, l'expert Teyssonnières avait gardé le sien ». Et en note : Procès Zola, I, 185, Demange.

« Ainsi », note M. Henri Dutrait-Crozon, « ainsi Reinach renvoie précisément à la déclaration de M. Demange que nous venons de citer, ce qui ne l'empêche pas, au tome I, d'affirmer tranquillement que l'avocat n'a pas eu en mains en 1895 la photographie du bordereau ».

« Il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure de cette flagrante incohérence, car on reconnaît là le *procédé cher à Reinach*. Au tome I, la déclaration de Me Demange le gêne : il la supprime; au tome II, il en a besoin pour attaquer M. Teyssonnières : il l'invoque.

C'est de l'argumentation, c'est le travail personnel de l'historien. »

Ces édifiantes constatations n'émeuvent pas M. Henri Dutrait-Crozon. Loin de s'indigner, c'est à peine s'il admire les procédés si « personnels » du champion de la Justice ; son intelligente curiosité s'éclaire seulement d'un petit sourire narquois devant la taille et le volume de quelques-unes des sottises observées chez M. Reinach, ou de certaines fautes notées avec délices. « Bernard Lazare était, » dit M. Reinach, « de la race des Juifs que célèbre l'Evangile : ils courent la terre et la mer pour faire un prosélyte. » M. Dutrait-Crozon cite et ajoute avec bonté : « Nous nous associons pleinement à l'application que fait M. Reinach au verset de saint Mathieu. C'est bien, en effet, pour la race de Reinach, de Bernard Lazare et autres, que le Christ s'écriait : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et lorsque vous l'avez fait, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous. » Et, donnant l'auteur et la page (saint Mathieu, XXIII, 15), le critique nous laisse à penser que si M. Reinach a maintes fois tronqué les textes par esprit de parti ou par esprit de fraude, il lui est également arrivé de se méprendre, comme ici, par naïveté naturelle, ou encore, ce qui est plus subtil, mais réel, par habitude invétérée de tirer les textes à soi jusqu'à leur faire dire le contraire de leur vrai sens.

Le journal *Le Soleil* donna pendant six mois une rubrique régulière des « faux Reinach » choisis entre les produits les plus beaux de la moisson quotidienne de la *Gazette*. C'est donc un fait que deux journaux parisiens, l'un du soir, l'autre du matin, ont dénoncé, l'espace d'une demi-année, tous les traitements odieux infligés par M. Reinach aux vérités les plus certaines. Mais c'est un autre fait que M. Reinach ne s'est jamais

risqué à répondre une seule fois à cette critique. (Henri Dutrait-Crozon, *Joseph Reinach historien*, Paris, Savaète, 76, rue des Saints-Pères, 1905. Préface de Ch. Maurras, p. XXXIX, XL, XLI.)

### Manès et les Manichéens.

Nous avons vu l'astrologie régner dans les Mystères Mithriaques.

C'est, dit M. Cumont, à une religion plus puissante que cette fausse science que les Mystères persiques devaient léguer, avec leur haine de l'Eglise, leurs idées cardinales et leur influence sur les masses.

Le Manichéisme, bien qu'il fût l'œuvre d'un homme et non le produit d'une longue évolution, était uni à ces Mystères par des affinités multiples. (Le Manichéisme comme le Mithriacisme) s'étaient formés l'un et l'autre en Orient du mélange de la vieille religion babylonienne avec le dualisme perse et s'étaient compliqués dans la suite d'éléments helléniques. La secte de Manès se répandit dans l'Empire durant le IV^e^ siècle, au moment où le Mithriacisme se mourait et il fut appelé à recueillir sa succession. Tous les Mystes que la polémique de l'Eglise contre le paganisme avait ébranlés sans les convertir furent séduits par une foi conciliante, qui permettait de réunir dans une même adoration Zoroastre et le Christ. La large diffusion qu'avaient obtenue les croyances mazdéennes teintées de Chaldéisme avait préparé les esprits à accueillir l'hérésie ; celle-ci trouva les voies aplanies, et c'est là le secret de son expansion soudaine. Les doctrines mithriaques ainsi renovées devaient résister pendant des siècles à toutes les persécutions et, ressuscitant encore sous une forme nouvelle au milieu du Moyen-

Age, agiter de nouveau l'ancien monde romain. (M. Franz Cumont, *Textes et Monum.... Mithra*, t. I, p. 349, 350).

...Manès était un ancien esclave (persan) élevé par sa maîtresse dans toutes les connaissances de la Perse. Habile à dissimuler sa pensée, il couvrait d'une teinte chrétienne des doctrines empruntées aux Sciences occultes de l'Egypte, au dualisme persan, et aux rêveries gnostiques. (M. P. Allard, *Les dernières persécutions du IVe Siècle*, p. 270).

Nous avons donc à la fois, chez Manès, la magie égyptienne et la Gnose combinées avec le dualisme persan, c'est-à-dire la religion d'Ahura-Mazda, le Principe du Bien, et d'Ahriman, le Principe du Mal — ce dernier étant le dieu mauvais qui figure dans les bas-reliefs mithriaques sous la forme du serpent s'efforçant de boire le sang du taureau primordial.

Saint Épiphane dit que les pratiques magiques des Manichéens furent empruntées à la fois à l'Egypte et à l'Inde. Comme autrefois « Chaldéen » le mot « Manichéen » fut synonyme de sorcier. Des mœurs exécrables et des rites d'une particulière immoralité sont également reprochés aux disciples de Manès[1].

D'un autre côté, Manès paraît avoir profité des écrits de Scythianus, Kabbaliste ou Gnostique judaïsant qui... aurait vécu au temps des apôtres. (Matter, *Hist. critique du Gnosticisme*, t. III, p. 72).

...Manès se montre à la fois Mage, Zoroastrien et Gnostique. (Pour lui) le dieu bon a pour symbole la

1. M. P. Allard (*La Persécution de Dioclétien*, t. I, p. 94) renvoie au *Dictionary of christian biography* (Art. *Manichaeans*, t. III, p. 798).

lumière, et pour domaine l'empire de tout ce qui est pur ; le dieu méchant gouverne l'empire du mal et des ténèbres. (*Id.*, *id.*, p. 79).

Dans le système en partie gnostique de Manès, la *Pensée divine*, la *Sophia* de la gnose valentinienne devient « *La Mère de la Vie* », et l'Adam-Kadmôn qu'on retrouve chez les Kabbalistes et les Rose-Croix du Moyen-Age. Enfin, le « Premier Homme » a un fils qui est « Le Christos ».

Le Christ des Manichéens n'a donc absolument rien d'orthodoxe.

On connaît la légende[1] qui est à la base de la Franc-Maçonnerie moderne : il y est question d'un ange qui séduit Eve et devient le père des ancêtres d'Hiram en même temps que de Balkis, reine de Saba. Cette légende est d'origne gnostique — et particulière à la secte des Ophites. — Une légende semblable appartient au Manichéisme qui se trouve ainsi posséder parmi ses mythes sacrés celui-là même qu'on sait être l'un des fondements des rituels de la Maçonnerie actuelle.

Constamment combattus et toujours debout à travers les siècles, ce sont bien, dit M. Matter, des Manichéens que les hérésiarques divers « qui ont essayé de temps à autre, de subsituer d'étranges spéculations et une morale non moins bizarre au dogme et aux institutions de l'Eglise. » (M. Matter, *Hist. Critique du Gnosticisme*, t. III, p. 95).

1. Elle est très bien résumée par Le Couteulx de Canteleu, d'après les historiens maçonniques F.·. Reghellini de Scio, F.·. Vassal, FF.·. Kauffmann et Cherpin, F.·. Ragon, etc. (Le Coult. de Cant., *Les Sectes et Sociétés Secrètes*, Paris, 1863, p. 19-26).

### Anarchistes persans.

A partir du IIIe siècle, les racines laissées dans le sol par le vieil arbre de l'Initiation des Mages poussèrent plusieurs rejetons à côté du Manichéisme. Ce furent toujours des Sectes à moitié gnostiques, comme celle de Manès. La principale, qui fut aussi la plus nombreuse, était celle des *Mastekiyé*, ou partisans de Mastek; elle prêchait l'égalité et la liberté universelles, la ruine de toutes les religions[1], l'indifférence de toutes les actions humaines, la communauté des biens et des femmes. Chose remarquable, elle comptait parmi ses membres les plus hauts dignitaires de l'empire persan[2].

Avec de pareils anarchistes à la tête des affaires, on pouvait s'attendre à une catastrophe : la Perse devint la proie des Arabes musulmans.

Les Sociétés Secrètes persanes, les Mastekiyé surtout, firent une active propagande parmi les conquérants, afin de corrompre leurs croyances. Elles réussirent rapidement à déterminer, en Perse, au sein de l'Islamisme, la formation de Sociétés Secrètes nouvelles, enseignant toutes la transmigration des âmes et combattant la religion de Mahomet.

En 815, naquit la Secte persane de Babek. Les

1. Il est à remarquer que les Illuminés de Weishaupt, au 18e siècle, reprendront ce programme, presqu'en entier.

2. De Hammer, *Histoire de l'Ordre des Assassins*, Paris, 1833, p. 38, 39.

Khalifes musulmans mirent vingt ans à l'exterminer. Puis une Société secrète en sept degrés d'initiation se forma, concrétisant toutes les doctrines capables de tuer la foi musulmane. Dans le septième degré de cette secte — comme dans la secte de Mastek — on enseignait la vanité de toute religion et l'indifférence de toute action humaine. Elle était issue, elle aussi, de la vieille religion des Mages. Sa doctrine était propagée par les Daïs (ou envoyés); le plus célèbre d'entre eux, Karmath fut le fondateur de la secte des Karmathites.

Des torrents de sang et des villes en cendre révélèrent bientôt son existence au monde... Outre que la doctrine de Karmath enseignait que rien n'était défendu, que tout était permis, indifférent... elle minait surtout les bases fondamentales de la religion du Prophète, en ce qu'elle proclamait que tous ses commandements ne faisaient que présenter, sous le voile de l'allégorie, des maximes et des préceptes politiques... (De Hammer, *Hist. des Assass.*, p. 47).

Les Khalifes de Perse mirent un siècle à détruire les bandes des anarchistes de Karmath dont les doctrines offrent de singulières affinités avec celles que le F.·. L. Cl. de Saint-Martin, chef du Martinisme, exposa dans son ouvrage *Des Erreurs et de la Vérité*.

### Les Ismaïlites d'Égypte.

Après l'écrasement des Karmathites, l'un de leurs « daïs » ou missionnaires nommé Abdallah parvint à s'échapper des prisons persanes. Cet

anarchiste de gouvernement s'empara de l'Égypte, et y fonda la dynastie des Khalifes Fatimites ou Ismaïlites, qui régna de 909 jusqu'en 1171.

A côté de ce chef de sectaires immoraux, « criminels propagateurs d'athéisme[1] », qui devient le fondateur d'une puissante dynastie, n'est-il pas intéressant d'évoquer nos Francs-Maçons arrivistes, hier sans feu ni lieu, aujourd'hui pourvus et bien rentés, avec leurs prédécesseurs, les Jacobins guillotineurs de 1793, à plat ventre devant Napoléon Ier, qui les gorgea de places, dédaigneusement ?

Pendant près de trois siècles, les Sectaires Ismaïlites qui, dit M. de Hammer, s'étaient fait un « docile instrument du fondateur de la dynastie qu'ils avaient mise sur ce trône[2] » furent les vrais maîtres de l'Égypte et de la Tunisie actuelle. Ils fondirent de véritables Loges appelées « Assemblées de la Sagesse », où l'on passait par neuf degrés d'initiation. Les subtiles questions posées aux Initiés avaient toutes pour but de les amener au scepticisme le plus absolu quant à la morale, aux formes extérieures des religions et des gouvernements. Nous retrouverons ce procédé à la fois chez les Martinistes et chez les Illuminés de Weishaupt, au XVIIIe siècle.

Le sixième des Khalifes Fatimites, à la fois instrument et Grand Maître nominal de la Secte (tout comme le F.·. Philippe-Égalité le fut pour les Francs-Maçons) est aujourd'hui encore adoré par

1. De Hammer, *Histoire de l'Ordre des Assassins*, p. 46.

2. De Hammer, *Histoire de l'Ordre des Assassins*, p. 52.

les Druses du Liban, comme un dieu incarné. (De Hammer, *Hist*... p. 54).

Nous en aurons assez dit sur la dynastie des Khalifes d'Égypte originairement anarchistes quand nous aurons ajouté que son fondateur — à en croire les Khalifes de Bagdad — n'était point du tout, comme il le prétendait, un descendant de la fille de Mahomet, Fatime, mais bien le fils d'une Israélite. (De Hammer, *Hist.*)

### L'Ordre des Assassins.

Dans la Secte des Ismaïlites qui fit régner en Égypte la Gnose transformée en un redoutable instrument de tyrannie, les Initiés du huitième et avant-dernier degré « devaient être convaincus que toutes les actions étaient indifférentes et qu'il n'y avait pour elles ni récompense ni châtiment, soit sur cette terre, soit dans l'autre vie. C'était alors seulement que ce disciple pouvait monter au neuvième et dernier degré; il était mûr pour servir d'instrument aveugle à toutes les passions et surtout à un désir illimité de domination. Toute cette philosophie pouvait se résumer en deux mots, *ne rien croire et tout oser.* » (De Hammer, *Hist. de l'Ordre des Assassins*, p. 59).

Ces effrayants principes, je ne saurais trop le répéter, sont exactement ceux que les Illuminés de Weishaupt ont repris, six siècles plus tard.

Ces principes, écrit M. de Hammer, détruisirent de fond en comble toute religion et toute morale, et n'eu-

rent d'autre but que de réaliser de sinistres projets qu'exécutèrent d'habiles ministres pour lesquels rien n'était sacré. Nous les verrons, eux, qui auraient dû être les protecteurs de l'humanité, s'abandonner à une insatiable ambition et s'ensevelir sous les ruines des trônes et des autels, au milieu des horreurs de l'anarchie, après avoir fait le malheur des nations et mérité les malédictions du genre humain. (De Hammer, *Hist. de l'Ordre des Assassins*, p. 59).

Ceci ne peut-il pas s'appliquer presque à la lettre aux Francs-Maçons Jacobins de 1793? Or, nous verrons plus loin que les Jacobins procèdent des Illuminés de Weishaupt, dont les doctrines sont presque identiques à celles des Ismaïlites.

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : au XVIII[e] siècle comme au XI[e], d'abominables Sectaires ont semé l'immoralité, l'anarchie, et ce sont des moissons de crimes que les peuples ont récoltées.

La Loge du Caire, écrit M. de Hammer,... répandait ses doctrines par des Daïs... Ils avaient sous leurs ordres des Sectaires appelés Refik ou *Compagnons*...

Les compagnons, *Réfik*, et les maîtres, *Daïs*, inondaient toute l'Asie et l'un de ces derniers, Hassan-Ben-Sabah-Homaïri, devint le fondateur d'une nouvelle branche de la secte, celle des Ismaïlites de l'Est ou Assassins. (De Hammer, *Hist. de l'Ord. des Assassins*, p. 66).

Tout l'esprit de cette nouvelle Société Secrète est là :

Qu'importe à l'ambition telle ou telle croyance, pourvu qu'elle trouve des instruments assez serviles

pour exécuter ses projets? Tout pour elle est d'avoir des esclaves adroits, de fidèles satellites et d'aveugles séides. (*Id.*, *id.*, p. 73).

Rapidement, par le fer, le feu, le poison, la trahison, terribles outils maniés par ses Initiés, Hassan-Ben-Sabah fut le maître d'un partie de l'Asie.

On appelait *Fédavis* (les *Sacrés*, ou ceux qui se sacrifient) les exécuteurs des ordres d'Hassan, par l'intermédiaire des Maîtres et des Compagnons. Marco Polo, qui fit un long voyage en Asie, à l'époque de la terreur répandue par ces sectaires, raconte que les Fédavis, endormis avec du haschich, (d'où leur nom d'*Haschischim* ou *Assassins*) étaient transportés pendant leur sommeil dans des jardins peuplés de jeunes filles qu'ils prenaient pour les houris du Paradis musulman. Une fois rassasiés de jouissances, on les endormait de nouveau pour leur persuader à leur réveil qu'ils avaient eu un avant-goût des joies de l'autre vie, joies qui leur étaient réservées à jamais s'ils vouaient à leurs supérieurs une obéissance illimitée.

Les Fédavis étaient prêts alors pour tous les crimes les plus difficiles d'exécution, pour les actes de fanatisme barbare les plus extraordinaires.

Henri, comte de Champagne, roi de Jérusalem, en eut sous les yeux des preuves singulières. Il alla visiter le chef de la secte, appelé par les croisés « Le Vieux de la Montagne. » Ce dernier le conduisit à un de ses châteaux. Sur chacun des créneaux de la plus haute tour se tenait un homme vêtu de blanc.

« Seigneur, dit le Vieux de la Montagne au comte,

vos hommes ne feraient pas pour vous ce que les miens font pour moi. » Il donne un ordre dans sa langue : aussitôt deux de ces hommes se précipitent en bas et expirent, brisés par leur chute.

En entrant dans ce château, Henri vit, fixé près de la porte, un fer pointu : « Je vais, lui dit le Vieux de la Montagne, vous montrer comment on exécute mes volontés. » Il jeta un morceau d'étoffe qu'il tenait à la main ; à ce signe trois ou quatre hommes se précipitèrent sur cette pointe de fer et périrent sous les yeux d'Henri, qui pria son hôte de s'en tenir là.

Le Vieux de la Montagne lui donna des bijoux et lui promit de ne faire assassiner ni lui ni aucun des siens, ni en Palestine ni au-delà des mers. (*Histoire de Eraclès, empereur*, liv. XXVI, ch. XXVIII. — Hist. occ. des Croisades, II, 216. — M. Arbois de Jubainville: *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, Paris, 1865, grand prix Gobert, t. IV, p. 58.)

De 1090 à 1260, pendant près de deux siècles, la secte des Assassins couvrit l'Asie et l'Europe de crimes innombrables.

Les *Fédavis*, les *Sacrés* se baignèrent dans le sang, allant à travers le monde assassiner au péril de leur vie — sacrifiée d'avance à leur Ordre — quiconque leur était désigné par leurs supérieurs.

Quand on réfléchit aux morts subites, étranges, inexpliquées, survenues durant ces dernières années, on est en droit, n'est-ce pas, de se demander quels « Vieux de la Montagne », au milieu de nous, arment les bras de nouveaux Fédavis. Mais il nous faut remarquer en passant que si *Fédavi* veut dire *Sacrés*, de leur côté les *Sacrés* ou *Consacrés* des mystères de Moloch et d'Astoreth s'appelaient en

hébreu *Kedeschim*, du même nom, au fond, que celui porté par nos *Kadoschs* des Loges maçonniques modernes. Nos *Kadoschs* portent un poignard, un poignard est aussi le « bijou du grade » de Fédavi.

Et ce sont les poignards des Kadoschs, ne l'oublions pas, qui fournirent le fer nécessaire pour forger les couperets de la guillotine terroriste.

### Les Druzes du Liban.

En sapant les principes de toute morale et de tout gouvernement, les Ismaïlites avaient soin de faire miroiter, sous les yeux de leurs adeptes inférieurs, un avenir merveilleux où le monde entier serait heureux sous le sceptre d'un prince Initié, le « Mahadi » (le *Dirigé*, de là viennent tous les Mahdis passés et présents.) Les Druzes, qui habitent une partie des vallées du Liban, ont cru trouver ce prince idéal, nous l'avons dit, dans Al-Hakem-Biamrillah, le sixième khalife fatimite : ils l'ont déifié. Depuis plus de huit siècles, c'est lui qu'ils adorent comme une incarnation de Dieu, avec les pratiques les plus étranges, en même temps que sous le serment de mourir plutôt que de rompre le silence sur les Mystères de leur culte.

Un des préceptes de leurs livres sacrés dit que cette religion était trop haute pour être connue des infidèles, les Druses, pour mieux en cacher les mystères, doivent professer extérieurement la religion dominante du pays où ils se trouvent. Ainsi, du temps de l'émir

Beschir, où l'élément chrétien était prépondérant dans la Montagne, on les voyait venir en masse... pour recevoir le baptême. (François Lenormant, *Histoire des Massacres de Syrie*. Paris, 1861, p. VIII, IX).

Sous la domination turque, continue M. Lenormant, ils affectaient de fréquenter les mosquées; dans quelques districts, pour s'acquérir l'appui de l'Angleterre, ils se faisaient protestants avant même que le missionnaire anglais ait commencé ses prédications!

Il est remarquable de constater que cette hypocrisie sectaire des Druzes à moitié manichéens est également l'un des caractères que nous retrouverons chez les Albigeois manichéens en même temps que l'une des vertus particulières aux Francs-Maçons, surtout lorsqu'ils ne sont pas les maîtres.

Le khalife Hakem, divinisé par les Druzes, est représenté sous forme d'une idole masculine à tête de veau, comme le vieux Moloch adoré autrefois dans le Liban. D'autre part, nous avons cité la survivance étrange du culte de l'organe féminin dans les mêmes montagnes, chez une autre secte d'Ismaïlites, les Nosaïris[1].

En 1838, Sylvestre de Sacy publia deux volumes

1. Voici le texte auquel nous faisions allusion : « Suivant le témoignage de Volney, les Nosaïris, qu'il nomme *Ansariès* sont divisés en plusieurs sectes,... dont les *Qadmousié*, qu'on assure rendre un culte particulier à l'organe qui, dans les femmes, correspond à Priape. On assure aussi, ajoute-t-il en note, qu'ils ont des assemblées nocturnes, qu'après quelques lectures ils éteignent la lumière et se mêlent comme les anciens Gnostiques. » (*Voyages en Syrie et en Egypte*, t. II. p. 5.— Sylvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, Paris, Imp. Royale, 1838, t. II, p. 571).

auxquels nous renvoyons le lecteur : *Exposé de la religion des Druzes*. Il y montre la filiation gnostique et manichéenne de cette branche de la secte Ismaïlite, pénétrée d'autre part par les anciens dogmes locaux.

## Les Massacres de 1841.

Trois années après son apparition, le livre de M. de Sacy devint d'une terrible actualité : en 1841, en effet, la Syrie fut profondément troublée par une série de massacres où les Druzes prirent leur sanglante part. A Damas, le 28 janvier 1841— quelque jours après la libération des dix israélites qui avaient égorgé et saigné rituéliquement le capucin Thomas — Ali-Pacha vient avec huit mille Turcs et Kurdes. Les Juifs frappent les chrétiens. Ce fut le commencement de l'incendie. Bientôt les Druzes, aussi sanguinaires que leurs frères les Kharmatites, se jetèrent sur leurs voisins chrétiens, les Maronites.

Voici l'une des horribles scènes dont le Liban fut le théâtre en novembre 1841 :

Dès que les agents de Sélim-Pacha (*le gouverneur turc*) eurent quitté Der-el-Khamar [1], les Druzes entrèrent dans la ville, dont ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres, puisque toute la population était désarmée [2].

1. Ville des Maronites.

2. Le turc Sélim-Pacha avait fait rendre aux Maronites leurs armes, sous prétexte de pacifier le pays, mais les Druzes avaient conservé les leurs. Comparer « l'Apaisement » pratiqué dans l'armée par le F.·. Berteaux, au bénéfice des délateurs. (A. B.)

Ils commencèrent par décapiter quarante-cinq Chrétiens qu'ils redoutaient par leur influence et leur courage, et ensuite ils placèrent deux hommes armés dans chaque maison chrétienne, et au moyen de cette précaution, ils violaient impunément les filles, les jeunes garcons et les femmes, sous les yeux même des pères et des maris, qui se trouvaient dans l'impossibilité de s'opposer à la brutalité des Druzes, sous peine d'être massacrés, au moindre mouvement, eux et toute leur famille.

Les Druzes poussaient leur sentiment de haine et de vengeance contre les Chrétiens jusque sur les enfants en bas âge, qu'ils prenaient par les jambes pour leur casser la tête en les jetant contre des pierres, ou qu'ils jetaient en l'air et qu'ils coupaient en deux pour montrer leur adresse, au moment où le malheureux enfant retombait à la hauteur du sabre qui l'attendait...

A cette époque (5 novembre 1841), on comptait déjà vingt-un villages chrétiens, quatorze couvents et une centaine de petites églises grecques pillés et incendiés par les Druzes... (Achille Laurent, *Relation historique des Affaires de Syrie depuis 1840 jusqu'en 1842*. Paris, Gaume, 1846, t. I, p. 320, 321.)

## Les Massacres de 1860.

Le gouvernement français abandonna de la plus indigne façon les Maronites chrétiens, qui représentent dans le Liban les anciens Syriens indigènes[1] mêlés des restes des armées croisées[2], amis et protégés de la France depuis Saint-Louis !

1. C^te^ Melchior de Vogué, Extrait du *Correspondant* du 25 août 1860 : *Les Événements de Syrie*, p. 14.

2. C^te^ Melchior de Vogué, Extrait du *Correspondant* du 25 août 1860 : *Les Événements de Syrie*, p. 10.

Il s'agissait dès lors de ménager « une entente cordiale » avec l'Angleterre qui jouait en Syrie un rôle aussi odieux que possible. Il faut lire, sur ces déplorables événements, des lettres navrantes écrites par des témoins oculaires et que reproduit Achille Laurent (*Relat. historiq.*, t. I, p. 361.)

La politique de lâcheté inaugurée par la France en 1840 dans le Liban porta ses fruits : vingt ans après eurent lieu de nouveaux massacres, encore plus épouvantables que les précédents.

Cette fois encore, les Turcs étaient d'accord avec les Druzes qui furent leurs instruments dans leur haine du Chrétien.

Les Sectaires d'Hakem et leurs alliés les Bachi-Bouzouks furent atroces :

Ici, c'étaient les enfants que l'on coupait en quartiers... Là des jeunes filles violées et ensuite égorgées; ailleurs des vieillards à qui l'on cassait les quatre membres à coups de crosses de fusil et qu'on laissait mourir lentement sur la place au milieu des plus atroces douleurs. (Franç. Lenorm. *Hist. des Massacres de Syrie*. p. 18.)

En trois jours, soixante villages (maronites), riches et florissants la veille, avaient été réduits à l'état de ruines informes. (*Id, id.*, p. 26.)

Veut-on quelques exemples de la férocité inouïe déployée... par les musulmans de Sayda et par leurs complices idolâtres ?

Une femme s'enfuyait vers la ville avec ses trois enfants. Un Druze la rencontre; il la force à s'asseoir et massacre ses enfants sur ses genoux. (*Id, id.*, p. 32.)

Le hideux fanatisme des Initiés d'Hakem est révoltant et soulève le cœur. Mais nos initiés de la Franc-Maçonnerie? Qu'en penser, quand on évoque la vision de la princesse de Lamballe éventrée par les tueurs de 1792, agents des fureurs des Arrières-Loges ?

De massacres en massacres, les Druzes nous ont amenés jusqu'en 1860. Retournons en arrière avec les Albigeois : et c'est toujours dans le sang que nous allons marcher.

## XI

# ALBIGEOIS ET TEMPLIERS

### Les Albigeois ou Cathares.

Après la prise de Constantinople par les Turcs, les Grecs Byzantins, d'une culture si raffinée mais aussi d'une profonde corruption intellectuelle et morale, pourris du mysticisme morbide que leur avaient légué les religions obscènes de l'Asie au travers de leurs filles, les hérésies gnostiques et manichéennes, — les Byzantins, dis-je, en pénétrant au sein des nations européennes de l'Occident, y précipitèrent un torrent de boue.

C'est eux qui introduisirent le Gnosticisme en Italie [1], en Allemagne, en France, tandis que de

1. César Cantu, *La Réforme en Italie, les Précurseurs*, Paris. 1866, p. 127.

leur côté, les invasions sarrasines en Espagne et en France, avaient laissé bien des traces de leur passage.

C'est encore aux Gnostiques d'Asie et de Byzance que fait allusion le F.·. Villaume quand recherchant les sources diverses dont la réunion forma le fleuve de la Franc-Maçonnerie, il écrit ces lignes :

Une autre partie enfin semblerait être due à un reste de judaïsme conservé par les Initiés de l'Orient, et que nous regardons comme ceux par qui nous avons reçu les Mystères actuels. (F.·. Villaume, *Manuel Maçonnique ou Tuileur,...* Paris, 1820, p. 7.)

Si le proverbe est vrai — tel père, tel fils — nous devons donc, nous souvenant de ce que furent les Initiés d'Orient, nous attendre aux pires choses de la part des Francs-Maçons, les Initiés modernes.

La tradition maçonnique rapportée par le F.·. Villaume concorde absolument avec ce que disent tous les historiens : écrasés par les princes chrétiens comme par les princes musulmans — Gnostiques et Manichéens d'Orient s'infiltrèrent peu à peu en Europe. C'est d'eux que naquirent les Cathares, les Patarins, les Albigeois, si estimés de tous les écrivains hostiles au Christianisme — et pour cause.

Dans son livre : *Les Césars du III^e siècle* [1], M. de Champagny décrit l'organisation des Sociétés Secrètes Manichéennes jusqu'aux XIII^e et XIV^e siècles ; il montre leur diffusion dans le monde

1. M. de Champagny, *Les Césars du III^e siècle*, 2^e Édit., t. III, p. 226.

entier et prouve que l'hérésie albigeoise sortit de ces groupements occultes.

D'autre part, M. Douais, le plus récent historien des Cathares ou Albigeois, démontre de la façon la plus irréfutable l'origine gnostique et manichéenne de leurs doctrines [1]. Quant à celles-ci, dont nous avons déjà parlé, il n'est pas inutile de les rappeler, — avant de montrer les résultats auxquels leur prédication conduisit, dans le Midi de la France, au Moyen-Age.

Au sujet des Carpocratiens, qui perfectionnèrent la gnose valentinienne, M. Matter, historien protestant, qui est plutôt indulgent pour les hérétiques de la Gnose, s'exprime ainsi :

> Le mépris de toute législation morale était leur morale... La nature révèle deux grands principes, ceux de la communauté et de l'unité de toutes choses. Les lois humaines contraires à ces lois naturelles sont des infractions coupables à l'ordre légitime et divin. *Pour rétablir cet ordre, il faut instituer la communauté du sol, des biens et des femmes.* En général, plus on méprise... toutes les lois existantes, plus on se délivre de tout ce que le Vulgaire nomme religieux, plus on honore l'Etre Suprême, plus on devient semblable à Dieu. (M. Matter *Hist. du Gnosticisme*, t. II, p. 261 et suiv.)

Nous retrouvons à la fois, dans cet enseignement gnostique, ceux de toutes les sectes que nous venons d'étudier ; c'est lui encore qui dirigera les Albigeois.

Après le protestant Matter, interrogeons le pro-

1. M. Douais, *Les Albigeois, leurs origines...*, Paris, Didier, 1879.

testant Hurter, le savant historien du Moyen-Age :

En comparant l'organisation intérieure d'une certaine société, les Francs-Maçons, et ses tentatives contre l'Eglise depuis une soixantaine d'années, avec les principes connus de la doctrine des Cathares (ou Albigeois), on est obligé. de reconnaître quelques rapprochements, et non seulement pour les principes généraux, mais pour les plus minces détails. Les deux Sociétés ont pour principe l'indépendance de l'homme vis-à-vis de toute autorité supérieure. Toutes deux vouent la même haine aux institutions sociales et particulièrement à l'Eglise et à ses ministres... Chez toutes deux les vrais chefs sont inconnus à la foule... Mêmes signes de reconnaissance dans la manière de parler et de s'entendre, de sorte que nous pouvons dire avec quelque raison que tout le bouleversement qui mine depuis plus d'un demi-siècle les fondements de la société européenne, n'est autre chose que l'œuvre des Albigeois, transmise par eux à leurs successeurs, les Francs-Maçons. (Hurter, *Hist. du Pape Innocent III et de son siècle*, traduct. Jager, Paris, 1840, p. 284).

**Vices et crimes des Albigeois.**

Répandus dans le Midi de la France, ces hérétiques reçurent le nom d'Albigeois, de la ville d'Albi où se tint le premier concile qui les condamna. Bien longtemps avant que les pouvoirs civils fussent forcés d'intervenir pour défendre l'ordre social menacé, ils professaient les doctrines du Manichéisme sur les deux principes, attribuant au principe mauvais le mariage,

la procréation des enfants[1] et ils enseignaient... qu'on ne devait aucune obéissance aux autorités soit ecclésiastiques soit séculières... Enfin, ils détestaient les ministres de l'Eglise et ne cessaient de les décrier; ils voulaient qu'on les poursuivît et qu'on les exterminât comme des loups; et partout où ils étaient maîtres, ils en agissaient ainsi, brisant et brûlant les croix, les images, les reliques, pillant et dévastant les Eglises, les Monastères, n'épargnant ni âge, ni sexe, et portant partout la dévastation, l'incendie et la mort. (N. Deschamps, *Les Sociétés Secrètes et la Société,* Paris et Avignon, 1880, t. I, p. 296.)

Nous avons vu les mêmes crimes, les mêmes horreurs se répéter à travers les siècles, depuis les Karmathites et les Ismaïlites jusqu'aux Druzes, pour l'Orient. — En Occident, les Sociétés Secrètes, animées des mêmes principes, basées sur les mêmes doctrines, accomplissent chez les Albigeois des infamies toutes pareilles.

C'est un amas de récits effrayants, que la relation des crimes commis par ces Sectaires ! On les trouve tout au long dans l'*Histoire des Albigeois et des Vaudois,* par le P. Benoist de Saint Dominique[2]. Quant à leur dépravation, elle dépassait toutes les bornes.

Du reste, ce ne sont pas seulement les auteurs catholiques qui ont signalé les doctrines et les mœurs albigeoises, d'après tous les monuments du temps, les interrogatoires, les sentences et les procès-verbaux. Plusieurs écrivains d'un nom illustre dans les annales maçonniques ont eu le courage de ne pas reculer

1. N'est-ce pas là le Malthusianisme primitif ? (A. B.)
2. Paris, 1691.

devant une si éclatante vérité, et voici comment M. Michelet lui-même parle des Albigeois :

« La noblesse du Midi, qui ne différait guère de la bourgeoisie, était toute composée d'enfants de juives ou de sarrasines, gens d'esprit bien différent de la chevalerie ignorante et pieuse du Nord; elle avait pour les seconder et en grande affection les montagnards[1]. Ces routiers maltraitaient les prêtres tout comme les paysans, habillaient leurs femmes de vêtements consacrés, battaient les clercs et leur faisaient chanter la messe par dérision. C'était encore un de leurs plaisirs de salir, de briser les images du Christ, de leur casser les bras et les jambes. Ils étaient chers aux princes précisément à cause de leur impiété qui les rendait insensibles aux censures ecclésiastiques. Impies comme nos modernes et farouches comme les barbares, ils pesaient cruellement sur le pays, volant, rançonnant, égorgeant au hasard, faisant une guerre effroyable...

« Enfin, cette Judée de la France, comme on a appelé le Languedoc, ne rappelait pas l'autre seulement par ses bitumes et ses oliviers ; elle avait aussi Sodome et Gomorrhe... Que les croyances orientales, le dualisme persan, le Gnosticisme et le Manichéisme aient pénétré dans ce pays, c'est ce qui ne surprendra personne[2]... » (Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 404, 409, 472).

1. Ancêtres des Camisards cévenols. — Tout se tient. (A. B.)

2. Ici, une note très intéressante du P. Deschamps montre l'afflux venu, chez les Albigeois d'origine gnostique et manichéenne, de l'une des sources principales de la Gnose, — je veux dire de la Kabbale juive : « Comparez, dit-il, dans l'ouvrage déjà cité de M. Douais, le chapitre sur les *Ecoles juives au Moyen-Age*. On ne saurait trop insister sur la persistance de ces foyers de propagation de l'anti-christianisme. » (N. Desch. *Les Soc. Secrètes*, t. I, p. 299).

Voici un fragment de ce chapitre de M. Douais :

(En Languedoc) les Juifs eux-mêmes, ces vieux ennemis de

Et les voilà, les sages, les hommes de la raison, les précurseurs de la Maçonnerie moderne, ses ancêtres avoués, loués, bénis, imités par leurs fils dans leurs doctrines, leurs mœurs et leur hypocrisie ! (N. Deschamps, *Les Soc. Secrètes*, t. I, p. 298, 299).

Les doctrines gnostiques et manichéennes, suivant lesquelles les corps et tout ce qu'ils peuvent faire ne comptent pour rien, du moment que les âmes des Initiés sont purifiées par l'imposition des mains des *Parfaits*[1], ont été plus haut suffisamment définies.

Quant aux mœurs des Albigeois, les Chananéens, dès les temps de Sodome, les Grecs et les Romains de la décadence les avaient déjà.

Saint Paul les a flétries dans le passage brûlant comme un fer rouge que nous avons cité. Les Albigeois suivaient la tradition des dévots de la Déesse Cybèle-Astoreth.

Quant aux résultats de l'infiltration du Manichéisme dans la France chrétienne — qui devait

l'Eglise, contribuaient pour leur part à l'amoindrir et à la perdre dans l'esprit des peuples... Depuis de longues années l'harmonie des âmes avait été brisée dans la Provence et le Languedoc. Les causes de ce désaccord... sont multiples et diverses; et nous nous gardons bien de les attribuer uniquement à l'influence juive. Mais il est certain qu'aux XIe et XIIe siècles, tout enseignement différent de celui de la foi ne pouvait produire que de funestes effets sur notre société, alors sans fixité dans ses principes et ses croyances. A ce point de vue, il est intéressant d'étudier les nombreuses écoles que les Juifs avaient établies sur le littoral de la Méditerranée. (Abbé Douais, *les Albigeois*, 2e Edit., Paris, 1880, p. 314-316.)

1. Bergier, *Dictionnaire théologique*, Art. Albigeois.

ou s'empoisonner à jamais en absorbant ces virus, ou les rejeter pour ne pas mourir — ce furent, après une longue période où, comme toujours, les patients chrétiens orthodoxes subirent toutes sortes d'avanies, depuis les plus ignobles jusqu'aux plus cruelles, ce furent les vengeresses exécutions en masse accomplies par les Croisés de Simon de Montfort.

Dès 1179, les Albigeois sont excommuniés. Ils purent à leur aise piller, massacrer jusqu'à la première Croisade entreprise contre eux en 1204. Ce n'est qu'en 1209 que Simon de Montfort parvint à les réduire, en exterminant à Béziers leurs forces principales. C'est en 1220 seulement que les derniers Albigeois, complètement vaincus, se fondent avec les Vaudois, autre secte manichéenne née à Lyon, ce grand centre mystique.

Où étaient les barbares, où étaient les bourreaux? et fallait-il après avoir pendant plus d'un demi-siècle employé tous les moyens de persuasion pour ramener à l'ordre ces hordes de brigands, toujours prêts à se travestir quand ils n'étaient pas les plus forts[1], les laisser piller, tuer, corrompre la majorité des populations chrétiennes et inoffensives, sans permettre aux victimes de se défendre, sans venir à leur aide?... Fallait-il, au nom de la liberté, comme de nos jours, proclamer le principe de *non intervention* (au bénéfice) des brigands contre leurs victimes, de tous les tyrans

1. Comme leurs ancêtres les Manichéens, les Albigeois pratiquaient cet adage: « Jurez, parjurez-vous, mais gardez le secret. » — L'hypocrisie et le mensonge maçonniques ont là de dignes aïeux. (A. B.)

et de tous les oppresseurs contre les peuples et les faibles opprimés? Car, qu'on le remarque bien, la Croisade contre les Albigeois ne fut, comme les Croisades contre les hordes musulmanes, qu'une guerre de défense contre les envahisseurs, sous le commandement du pape et des souverains chrétiens à qui la loi naturelle l'imposait comme leur premier devoir. (N. Desch. *Les Sociétés Secrètes*, t. I, p. 300).

En même temps que les Albigeois en France, les adeptes de l'Ordre des Assassins « travaillaient » (selon le terme maçonnique) en Syrie et en Perse. Le travail de tous ces Sectaires de France comme d'Asie, c'était la débauche, la sodomie, le viol, l'incendie, la tuerie, si bien que les uns comme les autres apparaissent dans l'Histoire à la fois comme antichrétiens, antisociaux et antiphysiques.

Il se trouve cependant des écrivains francs-maçons qui, dans leur coutumière et impudente hypocrisie, osent travestir en victimes les immondes, les atroces Albigeois — et en bourreaux les Français de Simon de Montfort, libérateurs intrépides de leurs frères du Midi qu'opprimait cruellement une horde d'étrangers et de complices de ces étrangers !

Ces professionnels du mensonge maçonnique, on ne saurait mieux les comparer qu'à ces honnêtes gens qui, la nuit, dans les carrefours, attaquent les gardiens de la paix, afin de prêter main forte à des assassins.

### L'Ordre du Temple.

L'assassinat et la sodomie furent les crimes principaux des Albigeois. Avec la sodomie, les Templiers, dégénérés de leur noble mission de défenseurs de la Terre Sainte, pratiquèrent surtout l'usure et le vol : c'était encore, comme l'assassinat, un moyen de saigner les peuples et les individus.

Par ailleurs, c'est toujours la contagion des vieilles idées semées par les Initiés des Anciens Mystères qui causa la perte de l'Ordre du Temple.

L'invasion du Midi de la France par l'hérésie albigeoise avait eu pour cause, nous l'avons dit, l'exode des Grecs byzantins (chassés de Constantinople par le Turc et traînant à travers l'Europe le fatras de leurs controverses manichéennes et gnostiques) en même temps que la poussée victorieuse du mysticisme oriental des Sarrasins, triomphateurs sur les champs de bataille et dans les sphères intellectuelles à la fois, comme il arrive toujours. De même, c'est la réaction vigoureuse des sectes antichrétiennes, luttant en Terre Sainte contre les Croisés, qui vint à bout de l'Ordre chrétien du Temple, en le corrompant — ainsi que, bien des siècles auparavant, nous avons vu dans cette même Palestine les abominables Initiés de Moloch et d'Astoreth corrompre tant d'Israélites.

De même que les écrivains de la Maçonnerie, en louant et s'efforçant de justifier contre l'Église catholique les Gnostiques, les Manichéens et les Albigeois, s'en

sont montrés les fils, les héritiers et les continuateurs, ainsi en est-il des Templiers. Il en est peu parmi les condamnés de l'Église qui aient eu autant et de si ardents apologistes, peu en faveur de qui on ait si généralement et si témérairement accusé le Pape et les Évêques.

« Nous chercherons, a dit Condorcet, si l'on ne doit pas mettre au nombre des Sociétés Secrètes cet Ordre célèbre contre lequel les Papes et les Rois conspirèrent avec tant de barbarie. » (Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 7e époque; édition de Paris, 1822, p. 134).

Il y avait donc dans les Templiers un grand intérêt à défendre pour les Maçons et tous les révolutionnaires philosophes ou Jacobins. Ce n'est pas là, pour qui veut réfléchir, une des moindres preuves de leur filiation et de la conformité de leurs doctrines (N. Deschamps, 2e éd., t. I, p. 300, 301).

Que certains Francs-Maçons, reconnaissant dans les Templiers des ancêtres spirituels en même temps que des frères par la pensée, se soient efforcés de les blanchir à force d'impostures, c'était leur intérêt évident. Mais la vraie Histoire, avec ses documents inexorables, est là pour établir la preuve de leurs mensonges.

Non, ni le pouvoir religieux ni le pouvoir civil ne furent barbares en frappant les Templiers, car il est avéré que ces derniers, outre qu'ils furent des sodomites, ont commis le crime que toutes les cités antiques regardaient à juste titre comme le plus inexpiable des crimes : les Templiers furent d'abominables traîtres à la cause de la civilisation chrétienne et européenne.

Traîtres et sodomites, c'est beaucoup pour les membres d'un seul Ordre, si sympathique qu'il puisse être aux Initiés modernes de la Franc-Maçonnerie.

### Doctrine et mœurs infâmes des Templiers.

Fondé en 1118 à Jérusalem par des chevaliers français dans le but de défendre contre les Musulmans la Terre Sainte reconquise, l'Ordre du Temple fut d'abord fidèle à ses grands devoirs.

Mais au contact des Sectes dualistes ou manichéennes qui pullulaient en Orient, les Templiers tombèrent promptement au niveau des plus infâmes Karmathites, après avoir épousé des doctrines cathares, comme les Albigeois.

Avant tout, dit M. Jules Loiseleur, les Templiers sont dualistes : ils reconnaissent deux principes opposés, l'un auteur des esprits et du bien, l'autre créateur de la matière et du mal... Pour l'Ordre du Temple, c'est le dieu mauvais qui seul a créé les êtres animés d'une existence matérielle, qui peut favoriser et enrichir ses fidèles et *qui a donné à la terre la vertu de faire germer et fleurir les arbres et les plantes.* Ces idées appartiennent aux Cathares primitifs... Les mots que nous imprimons ici en italiques se retrouvent à la fois et presque sans variante dans l'enquête dirigée contre les Templiers et dans celle qui fut faite par l'inquisition contre les Cathares albigeois. Ainsi les Templiers reconnaissent tout ensemble un dieu bon, incommunicable à l'homme... et un dieu mauvais auquel ils donnent les traits d'une idole effroyable. Leur culte le plus fervent

s'adresse au dieu du mal, qui seul peut les enrichir et combler l'Ordre de toutes sortes de biens. *(La doctrine Secrète des Templiers*, par M. Jules Loiseleur, Paris et Orléans, 1872, p. 141).

La morale de l'Ordre du Temple fut la conséquence de sa métaphysique, de ses opinions sur la supériorité du principe du mal. Le culte de la matière, un grossier sensualisme en furent les bases. Enrichir l'Ordre, et pour y parvenir s'emparer du bien d'autrui, augmenter la puissance et la fortune de la Communauté par tous les moyens possibles, honnêtes ou criminels, *per fas aut nefas,* dit l'acte d'accusation, ce furent là les seuls préceptes des Templiers [1]...

Quant à l'infamie des mœurs, quant à l'odieuse licence donnée aux adeptes de satisfaire leurs appétits les plus brutaux, ce sont là encore des aberrations puisées chez la secte dépravée qui voyait dans les plus immondes satisfactions de la chair un hommage agréable à son Dieu.

... Où chercher toute l'explication de cette infâme tolérance, de ces ignobles recommandations de complaisance adressées aux nouveaux initiés, si ce n'est dans cette doctrine que le corps, quoi qu'il fasse, ne souille jamais l'âme, que celle-ci est localisée dans la tête et dans la poitrine, et qu'à partir de la ceinture, l'homme ne pèche plus?... Cette doctrine ne livre-t-elle pas le sens symbolique des trois baisers échangés entre le profès et son initiateur, *in ore, in umbilico et in fine spinæ dorsi*? Sans doute, il y en avait un pour l'esprit, communication du Dieu supérieur, un autre

1. « Voyez les articles 97 et 99 et les aveux du quarantième témoin d'Ecosse dans les *Conciles d'Angleterre*, p. 382 ». On sait que dans les procès entamés dans presque tous les pays chrétiens, en même temps, la concordance des aveux faits par les Templiers fut complète. (A. B.)

pour le corps, création de Lucifer, et un troisième appliqué au point intermédiaire, qui sépare le domaine du corps de celui de l'âme (*Id, id,* p. 145, 146).

Quels étaient ces « complaisances » et ces « baisers » échangés par les tristes clients du F.·. Condorcet ? Demandons-le à Michelet. Après avoir étudié à fond, sur les pièces elles-mêmes du procès, l'affaire des Templiers, il a publié

... l'acte le plus important, dit-il, du procès des Templiers : c'est l'interrogatoire que le grand-maître et deux cent trente-et-un chevaliers servants subirent à Paris par devant les Commissaires pontificaux. Cet interrogatoire fut conduit lentement et avec beaucoup de ménagements et de douceur par de hauts dignitaires ecclésiastiques, un archevêque et plusieurs évêques... (*Collection de documents inédits sur l'Histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'Instruction Publique,* 1re Série... *Procès des Templiers,* publié par M. Michelet, vol. in-4°, p. 3, 4.)

Voici quelques extraits du résumé des aveux faits par les soixante-douze Templiers les plus notables, *librement, sans tortures*[1] :

3° Que c'était la coutume de quelques-uns de se réunir le Vendredi Saint ou un autre jour de la Semaine

1. C'est également *sans tortures* qu'ont été obtenus à Florence les aveux des Templiers d'Italie. M. Loiseleur a donné leurs dépositions, « très aggravantes pour l'Ordre », dit-il. Il ajoute que la torture ne fut pas davantage employée contre les accusés du Temple, ni en Sicile, ni à Brindes, etc. (Lois. *La Doct. Secr.*, p. 6, 17, etc.).

Or, toutes ces dépositions, faites simultanément dans plusieurs villes, concordent d'une façon absolue avec celles des Templiers de France.

Les mensonges maçonniques du F.·. Condorcet n'y changeront rien.

Sainte pour fouler ainsi aux pieds la croix, faire sur elle des outrages plus odieux encore et en faire faire par les autres...

6o Qu'à la réception des Frères du dit Ordre, le recevant et le reçu se baisaient tantôt sur la bouche, sur le nombril ou le ventre nu, tantôt sur l'anus ou l'épine dorsale, tantôt plus indécemment encore...

8o Que les recevants disaient aux reçus qu'ils pourraient entre eux se livrer au crime infâme, que la chose était permise, qu'ils devaient mutuellement s'y prêter, qu'eux-mêmes le pratiquaient ainsi qu'un grand nombre d'autres...

10o Que ceux qui à leur réception ou après refusaient de faire ce qui leur était demandé étaient mis à mort ou emprisonnés à jamais.

11o Qu'on leur enjoignait sous peine de mort ou de prison et par serment de ne rien révéler de ces choses, ni de leur mode de réception, et que si quelqu'un était surpris l'ayant fait, il était mis à mort ou en prison... (Cité par N. Deschamps, *Les Soc. Secr.*, 2e Edit., t. I, p. 306.)

... Quelque opinion (dit M. Michelet) qu'on adopte sur la règle des Templiers et l'innocence primitive de l'Ordre, il n'est pas difficile d'arrêter un jugement sur les désordres de son dernier âge. Il suffit de remarquer dans les interrogatoires ...que les dénégations sont presque toutes identiques, comme si elles étaient dictées d'après un formulaire convenu ; qu'au contraire les aveux sont tous différents, variés de circonstances spéciales, souvent très naïves, qui leur donnent un caractère particulier de véracité. Le contraire devrait avoir lieu, si les aveux avaient été dictés par les tortures : ils seraient à peu près semblables et la diversité se trouverait plutôt dans les dénégations. (Michelet, *Documents*..., 1851, t. II, p. 7 et 8.)

### Mensonges et faux maçonniques.

(Pour arriver à obscurcir cette affaire des Templiers) il a fallu la véritable conspiration contre l'histoire à laquelle se sont livrés les écrivains franc-maçons du dix-huitième siècle, comme le dit en propres termes l'historien de la secte le plus autorisé actuellement, le F.·. Findel, directeur du *Bauhütte* de Leipzig [1]. (N. Deschamps, *Soc. Secr.*, t. I, p. 310.)

Le jugement porté par le F.·. Findel est particulièrement sévère, pour les Francs-Maçons comme pour les Templiers. Il déclare, lui aussi, que ces derniers ont subi l'influence du Catharisme [2].

Ce fut surtout la Franc-Maçonnerie, dit-il, qui, pendant le siècle précédent, s'appliqua avec le plus grand soin à établir l'innocence de l'Ordre des Templiers... on eut recours à toutes les machinations pour étouffer la vérité. Les Francs-Maçons admirateurs de l'Ordre des Templiers achetèrent toute l'édition des *Actes du Procès*, de Moldenhawer, qui renfermait la preuve de la culpabilité de l'Ordre.

...Dupuy avait publié à Paris, en 1650, son *Histoire de la condamnation des Templiers* [3], et parmi les documents qu'il avait consultés se trouvait l'original des *Actes du Procès*, qui met hors de doute les fautes com-

1. *Geschichte der Freimaurerei*, Leipsig, 1878, 4e Ed., p. 811.

2. F.·. Findel, *Hist. de la Franc-Maçonnerie*, Traduct. Tandel, Paris, 1866, t. II, p. 466.

3. A eu de nombreuses réimpressions. L'édition que nous avons consultée est de 1700 : *Traitez concernant l'Histoire de France, sçavoir la Condamnation des Templiers*, par Dupuy, Conseiller du Roy, Garde de sa Bibliothèque. 700.

mises par l'Ordre. Cet ouvrage fit grande sensation... Déjà en 1665, il en avait paru une traduction allemande à Francfort-sur-le-Mein. Lorsque vers le milieu du XVIIIe siècle, quelques branches de la Franc-Maçonnerie tentèrent de rappeler à l'existence l'Ordre des Templiers en affirmant qu'il n'avait point complètement disparu, l'ouvrage de Dupuy dut nécessairement déplaire beaucoup. Il y avait près d'un demi-siècle qu'il circulait dans le domaine public, il n'était donc plus possible de l'acheter en masse. C'est pourquoi on eut recours à la falsification. Un inconnu... fit réimprimer l'ouvrage en 1751... en y ajoutant un grand nombre de notes, de remarques... mais mutilé de telle sorte que ce n'était plus un monument de la culpabilité mais de l'innocence des Templiers. « C'est ainsi, dit Wilcke, que tous les jugements portés sur les Templiers par les Francs-Maçons sont suspects et empreints de partialité. » (F.·. Findel, t. II, p. 468).

Si les documents cités par Dupuy et par Wilcke[1] démontrent de la façon la plus absolue la réalité des crimes de toute sorte — contre les mœurs, contre la propriété, contre la vie humaine — commis par les Templiers, nous avons aussi dans cette page l'aveu (fait par un Frère .·. de marque) des mensonges, des falsifications, des machinations inouïes accumulées par les Francs-Maçons pour cacher les tares de ceux en qui ils reconnaissaient clairement des ancêtres.

Voleurs, assassins, sodomites d'un côté. — Menteurs et faussaires de l'autre.

1. Wilcke, *Geschichte der Tempels Herren Ordens*, 2 vol. in-8°, Halle, 1860. Wilcke prouve que c'est entre 1250 et 1279 que la doctrine anti-chrétienne est devenue celle de tout 'Ordre... (N. Desch. *Les Soc. Secr.*, t. I, p. 310).

### Les Templiers traîtres à leur race.

A tous ces vices, à tous ces crimes, les Templiers, pour comble, ont ajouté le crime que les Anciens, nous l'avons dit, considéraient à juste titre comme l'un des plus odieux, *la Trahison* — la Trahison qui n'assassine pas seulement quelques « vagues humanités[1] », mais toute une nation, toute une race.

C'est aussi avéré que tout le reste :

Si les Francs-Maçons, leurs héritiers, se sont rendus coupables en France du crime de trahison en se faisant les complices des partisans du traître Dreyfus, — les Templiers ont trahi la civilisation chrétienne dont ils étaient en Orient les porte-étendard, — et ils trahirent durant près d'un siècle !

Que de larmes, que de sang chrétien a coûté cette longue trahison !

Dans son « *Traitez* », Dupuy établit que déjà les Templiers avaient trahi Saint-Louis à Saint-Jean d'Acre[2].

De même, ils trahirent l'empereur Frédéric II[3].

Lorsque commença la décadence du royaume de Jérusalem, écrit le F∴ Findel, les Templiers se rappro-

1. On se souvient de cette expression du F∴ Laurent Tailhade, au sujet des assassinats anarchistes.

2. Dupuy, *Traitez... Condamn. des Templiers*, p. 28.

3. Dupuy, *Traitez... Condamn. des Templiers*, p. 7.

chèrent petit à petit des Sarrasins ; déjà, ils s'étaient bien trouvés autrefois de leur alliance avec les Sultans d'Egypte. »

Ces Sultans, c'étaient les Fatimites de la secte dualiste et anarchiste dont nous avons parlé. Mais les Templiers firent pis encore et les historiens arabes et persans ont dévoilé les étroites alliances que ces anciens Chevaliers du Christ, traîtres à leur foi, traîtres à leur patrie, traîtres à leur race, ont osé conclure avec l'abominable Secte des Assassins, celle-là même dont les crimes innombrables épouvantèrent l'Europe et l'Asie[1].

Le F.·. Clavel (que ses Frères ont à bon droit appelé « l'Enfant terrible de la Franc-Maçonnerie » !) a écrit ces lignes écrasantes pour les Templiers, ses ancêtres :

« Les historiens orientaux nous montrent, à différentes époques, l'Ordre des Templiers entretenant des relations intimes avec celui des Assassins et ils insistent sur l'affinité qui existait entre les deux associations. Ils remarquent... qu'elles avaient la même organisation, la même hiérarchie de grades, les degrés de fédavi, de refik et de daï de l'une répondant aux degrés de novice, de profès et de chevalier de l'autre ; que toutes les deux conjuraient la ruine des religions qu'elles professaient en public. » (F.·. Clavel, *Hist. pittor. de la Fr. Maç.*, Paris, 1843, p. 356.)

1. Il n'est pas besoin de rappeler la parenté des doctrines *Cathares* des Templiers avec les doctrines Ismaïlites des Assassins : toutes sont également apparentées au Manichéisme.

Cette ignoble hypocrisie s'est perpétuée (nous l'avons vu) chez les Druzes, héritiers des Assassins. D'autre part, tout le monde sait à quelles profondeurs d'hypocrisie descendirent durant tout le dix-huitième siècle — et depuis — les Francs-Maçons, héritiers des Templiers.

« Wilcke, dit M. Loiseleur dans le livre capital que nous citons plus haut, Wilcke fait des Templiers les précurseurs de Luther et de l'Encyclopédie[1]. »

Wilcke, c'est cet écrivain auquel le F∴ Findel lui-même a rendu hommage. Et l'Encyclopédie, c'est la Franc-Maçonnerie dogmatisante du dix-huitième siècle, qui prépara les voies à la Franc-Maçonnerie sanglante de la Terreur.

Ainsi voyons-nous se resserrer les maillons de la chaîne qui unit les guillotineurs de 1793 à tous les Templiers, Albigeois et Assassins du Moyen-Age.

### Criminels sous le manteau de la religion.

Dans la revue si appréciée, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, nous trouvons des extraits bien intéressants des comptes rendus de deux Conciles : il y fut question de Sociétés Secrètes manifestement apparentées avec ces conventicules manichéens, dont les membres étaient si experts en hypocrisie.

1. Jules Loiseleur, *La Doctrine Secrète des Templiers*, p. 33.

Au Concile de Rouen du 30 janvier 1190, furent interdites les sociétés et confréries dont les membres se jurent en tout, pour quelques choses que ce soit, aide et protection : ce serment les conduisant à des actions contraires aux lois canoniques et parfois même au parjure,

Le Concile d'Avignon, tenu le 18 juin 1326, est beaucoup plus clair...

*(Suit le texte latin.)*

Ici il s'agit... de Sociétés Secrètes qui se cachent sous une étiquette religieuse et qui prennent le titre de « fraternités » ou de « confréries. »

Ces sociétés ont des insignes particuliers, un langage et une écriture spéciale pour se reconnaître...

Elles commettent toutes sortes de déprédations contre la vie et les biens de leurs semblables, ne respectant ni droits ni jugements... (*Interm.*, 10 fév. 1904. G. La Brèche, col. 182-183.)

Ainsi donc, assassins et voleurs, ces précurseurs de nos Francs-Maçons étaient, comme eux, d'une remarquable et foncière hypocrisie, qu'ils poussaient au point de se déguiser en membres de confréries religieuses !

Aujourd'hui les Francs-Maçons, bons apôtres, se déguisent en bienfaiteurs de l'humanité, en Mutualistes. C'est toujours à peu près la même chose.

XII

# LA RÉFORME ET LA ROSE-CROIX

## Un faux maçonnique.

Divers auteurs ont fait état d'une prétendue « Charte de Cologne[1]. » Si l'on admet l'authenticité de cette Charte, la Franc-Maçonnerie aurait existé, dès le seizième siècle, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Les principaux chefs de la Réforme en auraient fait partie : on voit, en effet, parmi les noms des signataires de cette pièce, ceux de Mélanchton et de l'amiral de Coligny — le Dreyfus du seizième siècle — ce traître qui vendit le Havre aux Anglais[2].

1. Voir la Charte de Cologne, soi-disant de 1535. Elle est reproduite par N. Deschamps, *Soc. Secr.* t. I, p. 318.

2. Ce traître a sa statue en plein Paris. Sa place serait bien plutôt au pilori, comme l'a écrit M. Hello. «... et l'inscription suivante, ajoute-t-il, pourrait venger la vérité; elle est extraite d'une lettre de l'agent d'Elisabeth d'Angleterre à sa souveraine : « Je vins à Orléans, je dînai avec M. le Prince, M. l'Amiral

Tant de preuves écrites militent en faveur de la naissance de la Franc-Maçonnerie actuelle en 1717 seulement, qu'il est sage de considérer la Charte de Cologne comme un simple faux maçonnique. Mais il nous faut dire à la décharge des fabricants de ce document d'imposture qu'ils ont à la rigueur une excuse à faire valoir : c'est que les faux maçonniques sont chose tellement fréquente dans les annales de l'Ordre qu'il n'y a vraiment pas lieu de leur en vouloir : un faux de plus ou de moins, qu'importe, pour la bonne renommée des « Enfants de la Veuve ».

Le F.·. Findel (nous l'avons vu) a stigmatisé les faux de ses Frères au sujet des Templiers.

Le F.·. Clavel[1], le F.·. Ragon[2], le F.·. Rebold[3] se sont étendus avec complaisance sur les faux accumulés par les fondateurs et apôtres de la Franc-Maçonnerie Ecossaise.

*(de Coligny)* M. Dandelot y étaient... L'Amiral me dit que s'ils vous livraient maintenant Calais ou si vous gardiez encore le Havre, quelle infamie et quelle honte ce serait pour eux, non seulement dans ce siècle, mais dans l'histoire. A jamais ils seraient réputés infâmes.» (*Histoire des princes de la Maison de Condé*, par le duc d'Aumale, t. I, p. 20.)

Il suffirait d'ajouter avec la *Revue des Questions Historiques* : « Ils se soumirent cependant aux odieuses conditions qui leur étaient imposées...» — « *Trahissant ses devoirs d'Amiral de France*, Coligny, pour obtenir l'appui de la reine d'Angleterre lui livre Dieppe et le Havre, et s'engage à lui ouvrir Calais.» (*Revue...* vol. 38, 1885 ; II, p. 197. — Hello, *La St-Barthélemy*, p. 56.)

1. *Hist. pittor. de la Fr.-Maç.*, p. 207.

2. *Orthod. maç.*, p. 319.

3. *Hist. des trois grandes Loges*, p. 451.

Le F.·. Thory[1] raconte gravement les bourdes imaginées par les Francs-Maçons anglais pour embellir la généalogie de leurs Loges.

Le F.·. Clavel[2] enfin, outre d'autres histoires de faux maçonniques de moindre importance, relate les ridicules invraisemblances qui ornent les traditions hollandaises concernant la pseudo Charte de Cologne et les pièces destinées à l'étayer:

Maintenant, dit-il, si la Charte de 1535 est évidemment fausse, que devient le registre de 1637 où elle est relatée? Tout cela ne peut, en vérité, soutenir un seul instant l'analyse (*Hist. pittor.*, p. 125).

### Protestantisme et Franc-Maçonnerie.

Le fait même que de hauts Francs-Maçons protestants de Hollande ont fabriqué la fausse Charte de Cologne n'indique-t-il pas les liens étroits qui, dans leur esprit, unissaient la Franc-Maçonnerie à la Réforme, quant aux doctrines et aux principes?

Un Franc-Maçon allemand a écrit de son côté cette phrase typique : « Le Protestantisme n'est que la moitié de la Franc-Maçonnerie[3] », tandis que M. Gaston Méry a fait une fort intéressante remarque, au sujet d'une interview d'Ernest Hœckel publié par la *Petite République*, au moment du Congrès de la Libre-Pensée à Rome :

1. *Acta Latom*, II, p. 5 à 10.
2. *Hist. pittor. de la Fr.-Maç.*, p. 123 à 125.
3. Claudio Jannet, *Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie au XVIe et au XVIIe siècle*, Paris 1887, p. 25. — Ce mot se trouve dans le livre maçonnique *Latomia*, t. II, p. 164.

Tout d'abord, dit M. Méry, notre confrère déclare qu'Hœckel, continuateur de Lamark et de Darwin, est l'homme qui donna au Congrès de Rome sa véritable signification. Nous voilà donc fixés.

Or, voici le passage capital de l'interview :

« J'aime beaucoup M. Combes pour la guerre qu'il mène à la cléricaille... Comme il y a cent vingt ans, vous êtes, en France, le plus avancé des peuples... Vous poursuivez jusque dans ses dernières conséquences la réforme entreprise par Luther et par Calvin. »

La déclaration ne manque pas de netteté, on l'avouera.

On ne pouvait mieux dire que la Libre Pensée n'est que *la queue de la réforme.*

G. M.

(*Libre Parole*, 27 septembre 1904.)

Comme d'autre part les groupements *dits* de Libre Pensée ne sont pas autre chose que des Tiers-Ordres de l'Église Maçonnique, nous avons là deux aveux de premier ordre, émanant de la Secte, et caractérisant à merveille la situation de la Réforme et de la Franc-Maçonnerie par rapport l'une à l'autre.

Règle générale. quand on voit les émeutes, les incendies, les assassinats, les guerres civiles pulluler sur une partie du globe chez plusieurs peuples à la fois et si l'on se souvient en même temps de tout ce qu'enseigne le passé au sujet du travail souterrain des Sociétés Secrètes, — on est en droit de se demander si ce ne sont pas elles qui ont allumé les incendies, aiguisé les coutelas, exaspéré la fièvre des colères et des crimes.

En l'An IX, un livre très-curieux de Ch. de Villers remporta le prix de l'Institut. Il est intitulé :

*Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther.*

« Il est plus que probable, dit l'auteur dans le chapitre intitulé *Sociétés Secrètes, Francs-Maçons, Rose-Croix, Mystiques, Illuminés,* que des Sociétés Secrètes existaient avant les réformateurs et que c'est sous cette forme que les restes des Wicklefistes s'étaient perpétués en Angleterre et en Écosse, ceux des Hussites en Bohême, ceux des Albigeois en France. (Cité par Claudio Jannet, *Les Précurs. de la Fr. Maç.*, p. 26.)

Si les vieilles hérésies antichrétiennes furent, ainsi que nous l'avons vu, organisées en Sociétés Secrètes alors qu'elles gagnaient contre l'Église de notables victoires — *a fortiori* durent-elles, une fois vaincues, se cacher dans des organisations occultes.

Antichrétiens et antisociaux, tels étaient les Wicklefistes et les Hussites, comme les Albigeois. Tels étaient aussi les Anabaptistes « qui plus tard couvrirent de leurs Sociétés Secrètes l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, pour préparer la grande insurrection de Lübeck et de Munster en 1534-1535 [1] ».

L'Histoire, a-t-on dit, n'est qu'un éternel recommencement. Si donc nous réfléchissons à la part considérable prise par la propagande maçonnique dans la préparation des événements de 1793 et de 1848 — nous arrivons forcément à cette déduction, que le mouvement formidable de la Réforme a dû être préparé dans l'ombre par des Sociétés Secrètes remarquablement bien cachées,

1. Cl. Jannet, *Les Précurseurs*, p. 27.

qui continuèrent à entretenir sous la cendre le feu des hérésies des premiers âges, hérésies toutes antisociales en même temps qu'antichrétiennes, nous ne le répéterons jamais assez.

Les pamphlétaires calvinistes de la seconde moitié du XVIe siècle ont le ton, les idées et les expressions propres aux plus violents écrivains des années qui ont précédé la Révolution. Tel est entre autres un libelle intitulé : *Le Réveille-matin des Français et de leurs voisins, composé par Eusèbe Philadelphe Cosmopolite... à Edimbourg* (Genève)... 1574. Cet opuscule... engage la reine Élisabeth à se défaire de Marie Stuart, et exhorte les Français... à tuer leur roi (p. 142)... Ce qui est particulièrement significatif, c'est le nom pris par le pamphlétaire lui-même, *le Philadelphe Cosmopolite*. Ce seront *les titres distinctifs* des principales Loges du XVIIIe siècle. Comment ne pas croire à *la transmission d'une organisation réelle* comme à celle des doctrines ? (Cl. Jannet, *Les Précurs. de la Fr. Maç.* p. 27, 28).

## Tyrannie et cruauté huguenotes.

S'il est une chose réelle et tangible, à coup sûr c'est bien la férocité des Réformés — férocité toute pareille à celle des pires Sociétés Secrètes de l'Orient comme de l'Occident.

Quel immense défilé de visions terribles et hideuses vient d'être évoqué par M. l'abbé Gaffre dans son livre[1] vengeur de la vérité ! Il faut le lire, si l'on veut sonder la profondeur de la scélératesse des écrivains sectaires qui depuis trois

1. Abbé Gaffre, *Inquisition et Inquisitions*, Paris 1905.

siècles ont faussé l'Histoire au point de faire croire à de malheureux enfants catholiques que leurs ancêtres du seizième siècle auraient dû tolérer indéfiniment que leurs maisons et leurs églises fussent détruites par milliers, et se laisser à perpétuité massacrer par les Huguenots, comme à la Michelade de Nîmes, *en 1567* et à tant d'autres fêtes célébrées par les Protestants dans le sang catholique — sans finir par venger leurs morts, à la Saint-Barthélemy, *en 1572* (cinq ans après la Michelade[1]) !

Nous verrons plus loin les Jacobins — instruments des Francs-Maçons, présidés par des Francs-Maçons — exécuter au grand jour les plans

1. En 1567 et 1569, les rues de Nîmes furent teintes du sang des catholiques. Rien de plus affreux que la Michelade, comme l'ont nommée les gens du pays, massacre exécuté par les protestants en 1567, avec une horrible régularité, le jour de la Saint-Michel. Les catholiques, enfermés dans l'Hôtel de Ville et gardés à vue, furent égorgés par leurs ennemis d'une manière qui rappelle tout à fait les massacres de septembre, pendant la Révolution française. On fit descendre l'un après l'autre, dans les caveaux de l'église, les malheureux que l'on voulait exécuter et que les religionnaires attendaient pour les tuer à coup de dague.

... La plupart furent jetés dans un puits qui avait 42 pieds de profondeur, plus de 4 pieds de diamètre, et qui fut comblé de ces victimes. L'eau mêlée de sang se répandait au dehors, et longtemps après on entendait encore les cris étouffés et les gémissements des malheureux qui se trouvaient écrasés par les cadavres... et cette tuerie dura *depuis 11 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin. (Edimbourg Review*, voir *Revue britannique*, février 1836).

Tout le monde connaît la Saint-Barthélemy. Combien connaissent la Michelade? (Hello, *La Saint-Barthélemy*, Paris, 1899, p. 21, 22.)

Ajoutons que le récit de l'*Edimburgh Review* est d'un écrivain protestant.

dressés dans la nuit des Arrières-Loges : sommes-nous bien loin de la vérité en comparant la Réforme à l'explosion albigeoise et à la Terreur (soit à deux mouvements où les Sociétés Secrètes eurent une grande part) et en considérant la Réforme comme fille des Sociétés Secrètes gnostiques et templières ? N'est-ce pas celles-ci qui auraient fourni à la Réforme une partie de ses cadres ?

Mais d'autre part, nous avons montré toutes les Sociétés Secrètes du Paganisme visant à l'oppression des masses écrasées sous le joug de leur oligarchie d'Initiés ; nous avons aussi vu les Mages aider Artaxercès dans l'établissement de sa domination sur les âmes de ses sujets en même temps que sur leurs corps. De même encore les prédicants huguenots confondirent à leur tour le pouvoir religieux et le pouvoir civil, et instituèrent la tyrannie intégrale avec ce que le théologien protestant Vinet appelle la *Césaréopapie*.

Par la force même des choses, (Luther) fut amené à transporter la papauté au pouvoir civil, par conséquent à dénaturer radicalement l'œuvre du Christ en plaçant la société spirituelle sous la dépendance du pouvoir temporel : ce qui était, pour le remarquer en passant, faire œuvre anti-démocratique au premier chef, puisque par là il indépendantisait le prince de l'obéissance due par les sujets aux pouvoirs spirituels. « La Réforme, dit le même Vinet, en se séparant de l'Eglise, dut, pour trouver une tête, s'adresser au peuple et au pouvoir civil. Son principe la poussait vers le peuple. Elle n'osa pas et pour avoir une autorité présente et visible, elle s'adressa au pouvoir qu'elle fit évêque. Tel est le

caractère des Eglises protestantes, elles se réduisent à ce peu de mots : l'*Episcopat du gouvernement civil.* » ... Le fameux principe *cujus regio, illius religio* (tel maître, telle religion) fait son apparition entre une bible de prédicant et un glaive de bourreau. (M. l'abbé Gaffre, *Inquisition et Inquisitions*, Paris 1905, p. 168, 169.)

Ainsi, les prétendus progrès de la Réforme se résolvent en réalité dans une régression pitoyable vers le régime des Empereurs de Rome, à la fois autocrates et souverains pontifes des dieux du Capitole; de même que le régime du F.·. de Robespierre et de la guillotine sera une régression vers la sanglante tyrannie cléricale des Druides ou des Initiés aux Mystères du dieu Moloch.

### Les Frères de la Rose-Croix.

Un pasteur protestant, Valentin Andréa, *petit-fils d'un des compagnons de Luther*, fut, sinon le fondateur, du moins l'un des principaux apôtres de la Société Secrète de la Rose-Croix. Si — anticipant de quelques années sur les événements — nous disons dès maintenant que les Frères de la Rose-Croix ont été les principaux créateurs de la Franc-Maçonnerie moderne, on voit qu'une chaîne ininterrompue réunit la Réforme à la Franc-Maçonnerie avec, pour l'un des chaînons intermédiaires, le Rosicrucian Valentin Andréa, petit-fils d'un des compagnons de Luther.

Andréa naquit en 1586; il mourut en 1654, et c'est vers 1612 que parut le premier des petits livres

mystérieux qui servirent aux Rosicrucians à se manifester et à exercer leur propagande. Ils utilisèrent aussi l'affichage, et, en 1622, ils couvrirent les murs de Paris de placards ainsi conçus :

« Nous, députés de notre collège principal des Frères de la Croix, faisons séjour visible et invisible en cette ville par la grâce du Très-Haut, vers qui se tourne le cœur des Justes. Nous enseignons sans livres ni marques et parlons les langues du pays où nous voulons être pour tirer les hommes nos semblables d'erreur et de mort. »

L'impression produite par ces affiches fut énorme. Elle se traduisit par une infinité de brochures pour et contre dont la diffusion décupla leur propagande.

Les doctrines de la Rose-Croix étaient celles d'une sorte de protestantisme mystique, mêlé de magie et de conceptions gnostiques.

En outre, « les Rose-Croix, écrit Claudio Jannet, dérivent directement de la Kabbale juive[1]. »

On sait de reste que le Talmud et la Kabbale forment le code religieux et social d'Israël dispersé chez les nations.

Et quelles étaient alors les doctrines sociales des Juifs, doctrines inspirées par la Kabbale ?

Elles ont été exprimées, dans les dernières années du xv^e^ siècle, par le fameux ministre des rois d'Espagne et de Naples, Abravanel... On en peut voir une analyse dans l'histoire d'un historien très favorable aux Juifs, le comte Beugnot, qui ne peut en dissimuler la violence révolutionnaire[2] (Cl. Jannet, *Précurs.*, p. 45).

1. Claudio Jannet, *Précurs.* p. 47.
2. *Hist, des Juifs d'Occident*, 3e partie, p. 219 à 226.

Si d'autre part nous observons que la Kabbale — ferment de désordre au sein des peuples chrétiens — est elle-même le résultat d'une pénétration, d'une adultération du Judaïsme ; que de son côté la Gnose était issue de sources en partie judaïsantes ; nous arrivons, en somme, à cette constatation : la Rose-Croix procédait des Sociétés Secrètes du Paganisme et surtout du Judaïsme dégénéré.

Le Cardinal de Richelieu qui, certes, n'était pas homme à s'en laisser imposer, fut l'un des premiers à voir dans la Confrérie de la Rose-Croix une dangereuse arme de guerre machinée contre la société. Il parle, en ses Mémoires de « leurs perverses opinions desquelles le P. Gautier et plusieurs autres ont écrit[1]. »

Quand Richelieu fut arrivé au pouvoir, Rose-Croix, Athéistes et Libertins, comprirent que la situation devenait pour eux trop dangereuse. Ils semblent avoir abandonné la France jusqu'à la fin du règne de Louis XIV : mais la propagande d'antichristianisme et de naturalisme n'en continua pas moins en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. (Cl. Jannet, *Précurs.*, p. 25).

Les Judaïsants et les Paganisants de la Rose-Croix avaient donc échoué dans leur premier assaut livré en 1622 à la France : leurs héritiers prirent leur revanche en 1793.

1. *Mémoires... Card. de Richelieu,* t. I. p. 286, édit. Michaud. — Cl. Jannet, *Précurs.*, p. 20.

## XIII

# LA FRANC-MAÇONNERIE

Avant de montrer les côtés criminels des Sociétés Secrètes dont il a été question jusqu'ici, nous avons eu soin de donner, aussi succinctement qu'il nous a été possible, une idée de leurs origines et de leurs doctrines.

Dieu merci, la Franc-Maçonnerie moderne est déjà trop bien connue de nos lecteurs pour que nous ayons à nous étendre longuement sur sa naissance, sur son histoire et sur les rites que pratiquent ses adeptes.

Nous n'allons en dire que le strict nécessaire pour donner, comme en raccourci, le tableau général des Sociétés Secrètes criminelles à travers le temps et l'espace.

### Origine de la Franc-Maçonnerie.

Un grand nombre d'écrivains, les uns francs-maçons, les autres anti-maçons, ont disserté sur l'origine de la Franc-Maçonnerie. Il n'entre pas dans notre cadre de les suivre. Nous nous bornons à rappeler que, pour certains, elle est une « rénovation, une continuation des Mystères de l'Asie, de l'Egypte [1]. »

Cette définition est de Ragon à qui le Grand-Orient de France a décerné le titre d' « Auteur Sacré de la Franc-Maçonnerie », ce qui donne un certain relief à ses dires.

De son côté, la revue maçonnique l'*Acacia*, dans un article très remarqué, a appelé la Maçonnerie *La Contre-Eglise*, l'*Eglise de l'Hérésie* [2] et, de fait, la Franc-Maçonnerie constitue bien une armée organisée contre le Catholicisme et servant aux fins de tous les ennemis de l'Eglise.

Les deux définitions de Ragon et de l'*Acacia* rentrent d'ailleurs l'une dans l'autre, puisqu'on se souvient que les Mystères antiques ont été eux-mêmes (pour emprunter le mot de Ragon) « rénovés, continués » dans les premières Sociétés Secrètes des Gnostiques.

L'ensemble de ces deux définitions satisfait suffisamment notre esprit pour que nous n'ayons pas

1. F.·. J.-M. Ragon, *Orthodoxie maçonnique, suivie de la Maçonnerie occulte*, Paris, août 1853, p. 3.

2. *L'Acacia*, Octob. 1902, p. 3.

à émettre ici, vu le peu de pages dont nous disposons, d'autre hypothèse, pour l'origine de la Franc-Maçonnerie, que celle où on la considérerait comme le réceptacle actuel des vieilles doctrines naturalistes et matérialistes de l'Antiquité, filtrées successivement à travers toutes les sectes et toutes les philosophies telles que la Kabbale, la Gnose, le Manichéisme, l'Albigéisme, le Spinosisme, etc.

Aussi bien, chaque chapitre du présent livre semble concourir à fortifier la légitimité de notre créance dans cette thèse : d'ailleurs pour combattre une puissance aussi formidable que l'idée chrétienne, les ennemis de l'Eglise n'ont pas trop de tous les concours.

Ainsi, aux premiers siècles, les Initiés d'Isis et d'Eleusis, de Mithra, se coalisent avec les philosophes comme Philon, le Platon Juif, et avec les sorciers comme Simon le Mage ; de là naît la Gnose, où les Juifs, *les premiers* ennemis des chrétiens, en date comme en âpreté de haine, tiennent naturellement une place très importante.

C'est dans l'immense arsenal de la Gnose, cette synthèse de toutes les religions et de toutes les philosophies antiques, que puisent tous les hérésiarques jusques et y compris Luther.

Avec la Rose-Croix, « dérivée directement de la Kabbale », nous avons une nouvelle synthèse modernisée ; puis, si nous voulons, dans un exposé aussi court que le nôtre, nous en tenir, sans hypothèse aucune, aux faits historiques — que voyons-nous ?

D'une part des Loges de maçons de métier cou-

vrant l'Europe, les unes animées de sentiments chrétiens; les autres, imbues de l'immonde mysticité gnostique et manichéenne qui leur fait graver sur certains piliers d'Eglises destinées aux Chrétiens des emblèmes qui n'ont rien de catholique.

D'autre part, la Confrérie de ces alchimistes, kabbalisants, occultistes qui s'appellent les Rose-Croix.

Or — et ceci est un fait historique sans contestation possible :

« En 1646, le célèbre antiquaire Elias Ashmole, grand alchimiste, fondateur du Musée d'Oxford, se fait admettre avec le colonel Mainwarring dans la confrérie des ouvriers maçons à Warrington, dans laquelle on commençait à agréger ostensiblement des individus étrangers à l'art de bâtir.

Cette même année, une Société de Rose-Croix... s'assemble dans la salle de réunion des *freemasons* à Londres. » (F.·. Ragon, *Orthod. maç.* p. 28, 29). Ajoutons que le père d'Elias Ashmole avait été l'un des premiers adeptes de la Rose-Croix. (Cl. Jannet, *Précurs.* p. 22).

Maintenant, Ashmole et les autres Rose-Croix agissaient-ils de leur propre mouvement ou bien quelqu'un les poussait-il dans l'ombre?... Ceci est de l'ordre des hypothèses. Mais il est évident que les Juifs Kabbalistes qui avaient inspiré les doctrines rosicruciennes devaient avoir conservé dans la Rose-Croix, mère de la Franc-Maçonnerie, une influence considérable.

### Mythes et Rituels.

C'est de 1646 à 1648 qu'Elias Ashmole rédigea, pour les Maçons de métier mêlés aux Rose-Croix, « les trois premiers rituels d'Apprenti, Compagnon et Maître, formant », dit le F.·. Ragon, « un mode écrit d'initiation calquée sur les anciens Mystères et sur ceux de l'Egypte et de la Grèce ».[1]

La Gnose et la Kabbale y avaient aussi leur part puisque le Mythe d'Hiram et de la Reine de Saba, de leur ancêtre Eblis, etc. (qui dans la mystagogie maçonnique remplace les courses d'Isis et de Cérès) est manifestement emprunté à une secte gnostique judaïsante[2].

Pour ce Mythe fondamental de la Franc-Maçonnerie, dont l'étrangeté ne le cède en rien ni à la Pêche Sacrée des membres d'Osiris, ni à l'immolation du taureau primordial par Mithra, je renvoie simplement à l'un des nombreux livres qui traitent de la question, au premier chapitre de l'ouvrage de Le Couteulx de Canteleu, par exemple. (*Les Sectes et Sociétés Secrètes*, Paris, 1863, p. 17 à 26).

On y voit comment l'architecte du Temple de Salomon, Hiram ou Adonhiram, était, par Kaïn, le descendant d'Eve et d'un ange du feu, et comment de l'union d'Hiram avec Balkis, reine de Saba — issue de la même lignée Kaïnite —

1. F.·. Ragon, *Orthod. Maç.* p. 29.

2. On sait en outre que la plupart des Mots de Passe de la Maçonnerie sont d'origine hébraïque.

devait sortir « la milice éternelle des ouvriers qui se rallieront toujours à son nom ». (Le Couteulx..., p. 21).

C'est par dessus la tombe figurée de cet Hiram, petit-fils d'un ange et aimé de la Reine de Saba, que les Francs-Maçons modernes exécutent en Loge le fameux « Pas du Maître ». Et ces mêmes Francs-Maçons, dont les légendes traditionnelles sont aussi parfaitement ridicules, traitent de grotesque le Christianisme.

### Les trois tares, comme chez les anciens Initiés.

Pénétrer d'un même esprit tous les groupes épars qui, « animés d'une haine profonde contre le christianisme vivaient disséminés et cachés sous un voile épais d'hypocrisie et se transmettaient les traditions des anciennes hérésies [1] », les organiser, les discipliner, tout en leur laissant, grâce à la diversité infinie des rituels une grande liberté d'allures; amalgamer toutes les doctrines antichrétiennes les plus opposées en apparence pour les unir par le Naturalisme (que Léon XIII a dénoncé comme la thèse foncière des Loges [2]), tel fut le rôle de la Franc-Maçonnerie, la grande Société Secrète moderne.

Comme toutes celles qui l'ont précédée, nous allons la voir marquée au front des trois mêmes tares que nous avons vues chez toutes les autres :

1. A. Jannet, *Précurs.*, p. 56.
2. Encyclique *Humanum Genus*.

La Magie, avec le F.·. Swedenborg, avec le F.·. juif Martinez Paschalis[1], avec le F.·. juif Cagliostro[2], avec tous les Swedenborgiens et tous les Martinistes;

L'immoralité servant à la Maçonnerie à s'imposer en France par les Loges androgynes; la corruption, recommandée comme un instrument de règne chez les Illuminés de Weishaupt et dans la Haute-Vente de Nubius;

Le sang humain : les assassinats maçonniques, les exécutions, les massacres maçonniques abondent assez pour qu'hélas, notre thèse apparaisse déjà comme justifiée par avance.

## Sorciers Francs-Maçons.

Le F.·. juif Reghellini de Scio a montré dans le F.·. Swedenborg un parfait gnostique basant son Rite mystique sur un « Jésus-Christ » dont la ressemblance avec le « Christos » de la Gnose est frappante, s'il ne ressemble en rien à celui de l'Église.

C'est Swedenborg, écrit-il (2e vol., p. 434), qui a donné l'idée à « Martinès Pascalis de son rite des « Elus Coëns (ou Cohens), qui se rapporte à la « théosophie biblique et chrétienne et qui est assez « répandue en Allemagne et dans les villes les « plus considérables...

1. A. Jannet, *Précurs.*, p. 54.

2. De Luchet, *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, 2e édition, 1785, p. 1.

« (Dans le rite de Swedenborg l'Initié) apprend *les sciences occultes...* »

De son côté, le F.·. Ragon cite *les Fastes universels* où Buret de Longchamps a écrit :

« Emmanuel Swedenborg... finit par se croire transporté dans le monde spirituel et céleste... Il fait sa société habituelle des anges, voyage dans les planètes et dans les astres, et il y tient des conférences fréquentes avec les esprits célestes qui, à ce qu'il prétend, lui apparaissent[1]. »

Swedenborg exposa lui-même, en ces termes, l'origine de son apostolat :

« Je dinois fort tard dans mon auberge de Londres, et je mangeois avec grand appétit lorsqu'à la fin de mon repas je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandoit sur mes yeux, et que le plancher de ma chambre étoit couvert de reptiles hideux. Ils disparurent... et je vis clairement au milieu d'une lumière vive, un homme... qui me dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant...*

La nuit suivante, le même homme rayonnant de lumière se présenta à moi et me dit : *Je suis le Seigneur, Créateur et Rédempteur. Je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel des Ecritures Sacrées ; je te dicterai ce que tu dois écrire...*

Le Seigneur était vêtu de pourpre ; et la vision dura un quart d'heure. Cette nuit même les yeux de mon intérieur se trouvèrent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel, dans le monde des esprits et dans les enfers, où je trouvai plusieurs personnes de ma connoissance... *(Abrégé des ouvrages de Swedenborg,* cité par Baruel, *Mémoires* 2e Edit. t. IV, p. 126-127).

1. Cité par le F.·. Ragon, *Orthod. Maç.*, p. 258.

Ainsi que Simon le Mage, Swedenborg apparaît à la fois comme un visionnaire et un charlatan; ce théologien gnostique et ce fondateur d'une Franc-Maçonnerie mystique qui fut très puissante est aussi un bateleur: le tout va bien ensemble.

Là, il nous montre un paradis en pleine correspondance avec la terre, et les Anges faisant dans l'autre monde tout ce que l'homme fait dans celui-ci. Là, il décrit le Ciel et ses campagnes, ses forêts... Là, il est des écoles pour les Anges... des Universités pour les Anges savants, des foires et des hôtels de la Bourse pour les Anges commerçants... Là encore il est des Esprits mâles et des Esprits femelles; ces Esprits se marient et Swedenborg a assisté aux noces. Ce mariage est céleste; mais « il ne faut pas en inférer que les époux célestes ne connaissent point la volupté... Les Anges des deux sexes sont toujours dans le point le plus parfait de beauté, de jeunesse et de vigueur : ils ont donc les dernières voluptés de l'amour conjugal, et bien plus délicieuses que les mortels ne peuvent les avoir. » (V. Swed. *Doctr. de la Jérusalem céleste*... cité par Baruel, *Mém.* t. IV, p. 127, 128.)

C'est, matérialisée, l'idée des noces angéliques autrefois exprimée par les anciens Gnostiques. Le F∴ Swedenborg ne s'était pas mis en grands frais d'inventions pour affoler ses dupes. Mais sa secte n'en réunit pas moins vingt mille adeptes en Angleterre, dès 1788. (Baruel, *Mém.* t. VI, p. 145.)

Les rites évocatoires capables de provoquer les apparitions des êtres de l'Au-Delà, la magie, la sorcellerie, tel est le fond de la Franc-Maçonnerie des Elus Cohens fondée par le juif portugais Mar-

tinès de Pasqually qui broda sur la trame swedenborgienne. Voici ce qu'écrit à son sujet le Grand Maître actuel des Martinistes :

« En 1754, Martinès de Pasqually, initié aux Mystères de la Rose-Croix, avait établi à Paris un centre d'Illuminisme. Le recrutement des Frères était très méticuleux et les travaux poursuivis portaient sur l'étude de la Magie, sur le rituel des évocations d'esprit... » (*De l'État des Sociétés Secrètes à l'époque de la Révolution Francaise*, par Papus, *Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, Délégué Général de l'ordre Kabbalistique de la Rose-Croix*, Paris, 1894, p. 7).

## L'Ange du F.·. Martinès de Pasqually.

Dans un autre ouvrage de M. Papus, *L'Illuminisme en France — Martinès de Pasqually, sa vie, ses pratiques magiques* [1]..., se trouvent des lettres extrêmement curieuses de Martinès. De deux d'entre elles, il résulte qu'il pratiquait — ou affectait de pratiquer — le Catholicisme, ainsi que les Albigeois et certains Israélites espagnols et portugais faussement convertis.

« Je vous fait part, T*(rès)* P*(uissant)* Maître, écrit Martinès à l'un de ses adeptes, que le fils que Dieu m'a donné a été reçu Grand Maître Coën le dimanche dernier après son baptême à la 7e heure du dernier horizon solaire, conformément à nos lois, assisté par quatre de mes anciens coëns simples nommés ci-dessus. » (Lettre du 20 juin 1768, v. M. Papus, *loc. cit.*, p. 27).

1. Paris, 1895.

Dans l'autre lettre (du 23 janvier 1769), où se trouve aussi un passage ayant trait à la religion de Martinès, sont narrées les péripéties singulières de la grande trahison du Maître du Guers, un adepte qui essayait de se faire passer pour le seul Grand-Maître de l'Ordre Martiniste,

« *Les opérations* [1] », nous dit M. Papus, avaient, paraît-il, manifesté par des signes patents l'indignité de du Guers qui s'était retiré hors séance « couvert de honte et de confusion ». (M. Papus, *Martinès*... p. 35).

Ce du Guers semble bien être l'un de ces trafiquants de grades maçonniques qui pullulaient à cette époque. Martinès l'habille de la belle façon :

« Ce monstre, dit-il, fit un complot entre plusieurs polissons et autres Maçons que j'avais chassés jadis de mon ancien Temple pour surprendre la mauvaise foi de Messieurs les magistrats et leur justice par de fausses accusations qu'il porta contre moi... (même lettre : *Martinès*..., p. 36).

« ... Voyant que cet homme persistait à faire des démarches pour tâcher de me nuire... en vérité, je ne pus m'empêcher de dévoiler à MM. les magistrats mon escroc et mon chevalier errant. Je détaillai à M. d'Arche, jurat, les motifs qui avaient engagé cet homme d'agir aussi atrocement, soit contre moi, l'ordre ou ses principaux chefs. Sur mon exposé, M. d'Arche l'envoya chercher *et lui fit part qu'il l'avait renvoyé à être jugé par devant notre tribunal secret*, et qu'étant accusé de vives prévarications dans l'Ordre, il ne convenait point faire de conflit de juridiction... » (même lettre : *Martinès*..., p. 38),

1. Ces *opérations* n'étaient autres que celles des rites de magie évocatrice.

M. Papus admire « cette sentence d'un juge qui reconnaît la validité d'un tribunal secret ». Il nous est impossible de partager son admiration. Il fallait, nous semble-t-il, qu'il y eût quelque chose de pourri en France, pour qu'un magistrat pût rendre avec cette inconscience un arrêt de cette espèce ! un arrêt légalisant par le fait une sentence attendue d'un tribunal occulte, qui fonctionne au sein d'une Société Secrète dont l'existence même était un défi aux lois, — aux « justes lois », comme dirait le F.·. Joseph Reinach !

« Ce qui fut dit fut fait, (continue le triomphant Martinès); nous lui fîmes son procès et fut donné arrêt par le tribunal secret le 5 janvier 1769... Le lendemain au matin, je fus moi-même porter l'arrêt à M. d'Arches à qui je fis la lecture qu'il trouva bien et digne des prévarications de cet homme inique... *(id. — loc. cit.,* p. 39).

Nous venons de voir un juge extraordinaire; voici venir un Curé d'une naïveté lamentable :

Enfin, (poursuit Martinès), cet homme se voyant définitivement découvert, s'en fut avec sa clique chez le Curé de ma paroisse lui dire que j'étais un apostat, et que j'enseignais, sous prétexte de Maçonnerie, une secte contraire à la religion chrétienne[1]. Ayant eu vent de cela, je me transportai chez mon curé et lui demandai ce qui avait été dit de la part de ce drôle contre moi. Il ne m'en fit point mystère, il me dit tout. Et je lui fis voir qui j'étais dans ma religion, mes certificats de catholicité et mes devoirs exacts et essentiels d'un zélé chrétien et il fut convaincu de la vérité que je

1. Du Guers, « cet homme inique », paraît bien renseigné.

lui dis, de même que du faux exposé de ce monstre. » (*Id. loc. cit.*, p. 39).

Nous verrons plus tard si le curé bordelais avait raison de considérer comme un bon catholique le Kabbaliste Martinès. En attendant, nous voici arrivés à un passage admirable, où la Magie martiniste se montre sous un jour particulier :

« Lorsqu'il fut entièrement informé de l'un et de l'autre, cet escroc imposteur, voyant qu'il ne pouvait réussir en ses forfaits, il prit le parti de venir chez moi un jour que j'étais en campagne chez M. de Brulle, garde du Roi, notre émule, pour tâcher de faire sentir aux P(*uissants*) Maîtres de Grainville et de Balzac la douleur qu'il ressentait d'avoir perdu leur amitié et estime, et qu'à moi il aurait où il me tuerait d'un coup de pistolet. Mon ange tutélaire le suivait pour lors pour pisser dans le bassinet (*sic*)...
Cet inique fut s'affilier dans des loges bâtardes et apocryphes » (Lettre de Martinès — 23 janv. 1769 — *Martinès...*, p. 40).

On conçoit que pour avoir à leur service des Esprits aussi avisés que « l'ange tutélaire » de Martinès, les Elus Coëns ne devaient reculer devant aucune opération magique, si pénible, si étrange, si effrayante qu'elle fût.

**Les opérations magiques des Martinistes.**

Arrivons au cœur de la sorcellerie des Martinistes : leur chef actuel s'exprime comme il suit dans l'ouvrage (cité tout à l'heure) qu'il a consacré en première ligne à Martinès de Pasqually

et en deuxième ligne à Claude de Saint-Martin et à Willermoz, les deux autres grands Apôtres du Martinisme :

« Entrer en communication avec l'*Invisible*, tel est le premier résultat obtenu par l'Illuminé (*Martinès*..., Papus, p. 73.)

« Martinès... initia progressivement Willermoz, mais ce n'est qu'avec un respect mêlé d'effroi qu'il parlera de cette influence spirituelle de cette action du Monde Invisible que le pauvre disciple (Willermoz) mettra tant d'années à percevoir, de ce grand Mystère toujours désigné sous le nom énigmatique de « *la Chose* ». *Martinès*... Papus, p. 73)[1].

... Dans les premières séances, les nouveaux disciples admis à prendre part aux travaux du Maître verront *la Chose* accomplir de mystérieuses actions, dit encore le Gr.·. M.·. actuel du Martinisme. Ils sortiront de là *enthousiasmés et terrifiés*, comme Saint-Martin, ou *ivres d'orgueil et d'ambition comme les disciples de Paris*[2].

Précisant encore, le Grand Maitre du Martinisme moderne ajoute :

« *Des apparitions se sont produites, des êtres étranges* d'une *essence différente* de la nature humaine terrestre *ont pris la parole et proféré de profonds enseignements*, et chaque disciple est appelé à reproduire seul et par lui-même les mêmes phénomènes (p. 74).

« Les expériences commencent; mais on veut aller

1. Page 113 du même ouvrage martiniste, nous verrons que la *Chose* était une *Apparition* que Willermoz appelait « *l'Agent inconnu* chargé du travail de l'Initiation. »

2. N'est-il pas singulier de voir, à la veille de la Terreur, des fantômes spirites exalter les fureurs révolutionnaires ?

trop vite, on veut éviter les entraînements fatigants, et tout échoue. Alors, on accuse le Maître, on s'en prend à Martinès des insuccès et des déboires, et Martinès répond très sincèrement : « Mais, cher Maître, si c'était moi qui dirigeais le monde invisible, ma plus grande ambition aurait été de vous satisfaire. Mais que puis-je vous dire ? « La Chose » demande des preuves sûres et très sérieuses d'un dévouement sans borne. Le jour où vous en serez digne, les phénomènes viendront. »

C'est en effet ce qui se produit, et nous devons louer sans réserve l'opiniâtreté de Willermoz qui mit plus de dix années à obtenir des faits probants, alors qu'au bout de deux ou trois années d'études, la plupart des autres disciples étaient satisfaits.

Les pratiques enseignées par Martinès, ajoute M. Papus, dérivent uniquement de la *Magie cérémonielle*... (M. Papus, *Martinès*, p. 73, 74).

Une lettre de Martinès à Willermoz, le haut franc-maçon lyonnais, qui fut le plus énergique propagateur du Martinisme, est bien curieuse ; la voici, datée du 16 février 1770 :

... Les visions sont blanc, bleu, blanc rouge clair enfin elles sont mixtes ou toutes blanches, couleur de flamme de bougie blanche, vous verrez des étincelles, vous sentirez la chair de poule partout votre corps tout cela annonce le principe de la traction que la Chose fait avec celui qui travaille. Tâchez T(rès) C(her) Maître, de vous procurer quelqu'une de ces choses puisque de simples émules que j'ai sous l'ordination du Grand Architecte voyaient de nuit et de jour, sans lumière ni bougie ni autre feu quelconque ; cela ne me surprend point d'eux parce qu'ils sont entièrement donné à la Chose et ordonnés en règle ; en cela ils vous font passer leurs certificats de vision faits et signés de

leur propre main, pour que vous soyez convaincu de leur succès dans l'Ordre; ils sont quatre: le premier, le frère de Hauterive, gentilhomme ancien capitaine du Roy; l'autre est le frère Defore, second capitaine de l'artillerie, et l'autre, le frère Defournier, ancien bourgeois vivant de ses revenus de Bordeaux, neveu du grand-prieur des Augustins de Paris. Si le frère baron de Calvimont était ici, il aurait également donné son certificat, mais il le donnera dès son retour de ses terres[1]... (Papus, Martinès, p. 92, 93).

### L. Cl. de St-Martin, Willermoz et la Révolution.

On aurait tort de ne pas attacher d'importance au Martinisme en raison du ridicule voué par certains aux « opérations » du genre de celles qu'accomplissait Martinès avec ses disciples de St-Martin et Willermoz ; ces deux derniers adeptes, en effet, ont été parmi les hommes qui travaillèrent le plus à jeter la France dans le charnier de la Terreur.

Voici, du F.·. Thory, un article nécrologique sur le F.·. L. Cl. de St-Martin :

1804, 14 8$^{bre}$, L. Cl. de St-Martin... meurt dans la maison de campagne du sénateur Lenoir la Roche, à Aunay, près Paris.... Ce fut lui qui introduisit dans les Loges, en France, la doctrine du Martinisme. M. de St-Martin est, comme on le sait, auteur d'un grand nombre de livres mystiques, dont le principal parut sous

1. Nous croyons avoir trouvé trace de cet « Elu Cohen », baron de Calvimont: ses terres se seraient trouvées à Castandet (Landes). (A. B.)

le titre *des Erreurs et de la Vérité.* C'est de cet ouvrage dont Voltaire disait, dans une lettre qu'il écrivait à Dalembert, le 22 octobre 1776 : *Jamais on n'imprima rien de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot.* (F.·. Thory : *Acta Latomorum.* Paris 1815, t. I, p. 223).

Ici, l'on voit combien admirable est l'organisation maçonnique, qui sait diriger vers un même but un sceptique tel que le F.·. de Voltaire et un mystique tel que le F.·. de St-Martin !

Au lendemain même de la Terreur, l'abbé Baruel qui est un des chercheurs ayant le mieux étudié le rôle des diverses Sociétés Secrètes dans les événements révolutionnaires, écrit au sujet du Martinisme et du F.·. de St-Martin :

Une des principales ruses de la secte est de cacher non seulement ses dogmes et la vérité des moyens qu'ils lui fournissent pour tendre au même but, mais encore, si elle pouvait y réussir, de cacher jusqu'au nom de ses diverses classes. Celle que l'on croirait la moins impie, la moins rebelle, se trouvera précisément celle qui fit le plus d'efforts et qui mit le plus d'art à vivifier les anciens systèmes des plus grands ennemis du Christianisme et des gouvernements.

On pourra s'étonner de me voir comprendre dans cette classe nos Francs-Maçons Martinistes ; c'est cependant de ceux-là que je veux parler. J'ignore l'origine de ce M. de St-Martin qui leur laissa son nom ; mais je défie que sous un extérieur de probité et sous un ton dévotieux, emmiellé, mystique, on trouve plus d'hypocrisie que dans cet avorton de l'esclave Curbique[1]. J'ai vu des hommes qu'il avait séduits ; j'en ai vu qu'il

1. Curbicus était le nom primitif de l'hérésiarque Manès.

voulait séduire; tous m'ont parlé de son grand respect pour Jésus-Christ, pour l'Evangile, pour les Gouvernements; je prends, moi, sa doctrine et son grand objet dans ses productions, dans celle qui a fait l'Apocalypse de ses adeptes, dans son fameux ouvrage *Des Erreurs et de la Vérité*... Que le héros de ce code, le fameux St-Martin se montre à découvert et aussi hypocrite que son maître, il ne sera plus que le vil copiste des inepties de l'esclave hésésiarque, plus généralement connu sous le nom de Manès. Avec toute sa marche tortueuse on le verra conduire ses adeptes dans les mêmes sentiers, leur inspirer la même haine des autels du Christianisme... (Baruel, *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*, 2e éd., Hambourg, t. II, p. 233-234.)

Voici, encore, jugé par un autre contemporain, le rôle considérable du Martinisme dans les bouleversements terroristes :

Dès 1797, l'ex-F.·. Robison, lui aussi, avait caractérisé le pernicieux livre dogmatique du Martinisme en disant que « tout, dans cet ouvrage, tend à captiver et éblouir les esprits pour leur faire adopter avec facilité suivant les besoins, les principes les plus licencieux en morale, en religion et en politique », tandis que l'auteur, le marquis de Saint-Martin, a eu l'adresse de conserver dans son style la plus grande modération.

Mais on comprend combien cette modération était trompeuse, quand on connaît ce livre et quand on sait les révélations que fit au sujet de tout le mal causé par le Martinisme l'ex-F.·. von Haugwitz, Maçon des Hauts-Grades qui fut le chef des Loges de Prusse et de Russie et qui s'était, lui aussi, évadé avec horreur de la Maçonnerie, après avoir touché du doigt ses crimes.

Or, l'ex-F.·. von Haugwitz a déclaré que le code des Martinistes est *« la clef de tous les événements révolu-*

*tionnaires* » et que les drames les plus horribles de cette époque ont été le résultat direct des conjurations et des serments qui liaient les adeptes des Sociétés secrètes.

En outre l'historien franc-maçon Henri Martin a constaté que les amis du F.·. Robespierre eurent l'instinct de ses affinités pour les thèses martinistes. (*Hist. de Fr.*, 1860, t. XVI, p. 531). De son côté, l'historien F.·. Louis Blanc a qualifié le Martinisme une « doctrine au fond de laquelle la Révolution grondait sourdement... » (*Hist. de la Rév.*, éd. de Bruxelles, 1848, t. II, p. 85)[1].

Si de Saint-Martin nous passons à Willermoz, nous voyons clairement les relations étroites qui unissaient les Francs-Maçons vulgaires aux Francs-Maçons quintessenciés comme les Martinistes. Le F.·. Willermoz, riche négociant lyonnais, fut, en effet, à la fois un chef du Martinisme et un chef de la Maçonnerie ordinaire, — de même que le F.·. Bacon de la Chevalerie, colonel d'infanterie, et fondateur de la célèbre Loge androgyne *La Candeur* (celle de la Sœur.·. Princessse de Lamballe), nous est montré par le F.·. Besuchet successivement comme Grand Orateur du Grand Orient de France[2] et comme correspondant et disciple de Martinès de Pasqually[3].

Après cela, les Maçons modernes auraient mauvaise grâce à qualifier les Martinistes de faux Maçons, parce qu'adonnés à des pratiques de haute

1. L. Dasté (A. Baron) *La Franc-Maçonnerie et la Terreur*, Paris, 1904, p. 14, 15.

2. F.·. Besuchet, *Précis historique*, p. 20.

3. F.·. Besuchet, *Précis historique*, p. 194.

Sorcellerie qui cadrent mal, en apparence, avec la « Science » toute matérialiste d'hommes éminents tels que le F.·. Lafferre, par exemple.

### Le Fantôme instructeur.

On croit vraiment rêver, quand on lit certaines pages des ouvrages martinistes où nous sont dévoilées les occupations auxquelles se livrait, à Lyon, le F.·. Willermoz, au moment même où il était l'âme des grands Convents maçonniques qui ont posé ces belles prémisses dont les conclusions furent les fusillades, les noyades et les guillotinades de 1793.

...Il suffit enfin (écrit le Grand Maître des Martinistes modernes) de se reporter aux certificats donnés par Martinès à Willermoz dans sa correspondance, pour être certain que beaucoup des disciples obtenaient de très importants résultats pratiques.

Mais les archives que nous possédons permettent de donner à la question que nous nous sommes posée, une réponse bien inattendue. Willermoz parvient à ses fins et obtient des phénomènes de la plus haute importance, qui atteignent leur apogée en 1785, c'est-à-dire *treize ans* après la mort de son initiateur Martinès de Pasqually.

Nous pouvons suivre dans la correspondance de Willermoz et de Saint-Martin (1771 à 1790), l'éclosion et la marche de ces résultats pratiques qui incitent Saint-Martin à venir plusieurs fois à Lyon et nous possédons de plus une partie des cahiers ainsi que le catalogue des enseignements donnés par l'apparition que

W(*illermoz*) désigne sous le nom de « *l'Agent inconnu chargé du travail de l'Initiation.* »

(*Martinès*... par Papus, Docteur en médecine, Docteur en Kabbale, Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, Paris, 1895, p. 113).

Pour en finir avec la sorcellerie martiniste, ouvrons un autre livre du Président des Martinistes actuels. Il est intitulé *Martinisme et Franc-Maçonnerie*. A la page 15 nous apprenons que le fantôme nommé « *l'Agent inconnu* » aurait dicté 166 cahiers d'instruction. C'est là ce que chez les Illuminés inférieurs des tables tournantes on appelle des dictées spirites, et le fond des Mystères du Martinisme, c'est ainsi tout simplement *un spectre* dictant aux Initiés ces doctrines si vivement flétries par les ex-maçons Robison et Haugwitz !

Le F∴ Claude de Saint-Martin eut aussi de fréquents rapports avec le même fantôme qui joue un si grand rôle dans la mythologie martiniste.

Je n'invente rien : à la page 14 de l'ouvrage que je cite, le Grand Maître des Martinistes modernes a écrit ces lignes suggestives :

« Ce que nous devons révéler et ce qui jettera une grande lumière sur beaucoup de points, c'est que les Initiés nommaient l'*être invisible* qui se communiquait le *Philosophe inconnu* ; que c'est lui qui a donné en partie le livre « *Des Erreurs et de la Vérité* » et que Claude de Saint-Martin n'a pris pour lui seul ce pseudonyme que plus tard et par ordre ». (*Martinisme et Maçonnerie,* par Papus, Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, Paris, 1899).

Si l'on y réfléchit un instant, le fantôme dictant au F∴ de Saint-Martin sa doctrine en cent soixante-

six cahiers, c'est absolument la même chose que la déesse Déméter révélant de sa propre bouche à l'ancêtre des Eumolpides les secrets mystérieux qui furent la base des Mystères d'Eleusis.

Mais, que ces fondateurs du Martinisme aient été ou des imposteurs ou des fous simplement, ou bien qu'ils aient été à la fois acteurs et spectateurs dans des scènes de fakirisme comme en ont étudié ces dernières années certains savants des plus sérieux, il est une chose bien certaine : c'est qu'elles sont affolantes au suprême degré, les pratiques auxquelles le haut-maçon Willermoz a eu la constance de se livrer pendant treize ans, s'acharnant la nuit pendant des heures entières à psalmodier des cantiques dans le flamboiement des cierges dressés autour de lui, alors que, couché à plat ventre, il tenait le visage tourné « vers l'angle d'Est. » (Ce dernier point était essentiel [1]).

### Sorciers conspirateurs.

Pour absurdes que soient les sorcelleries que nous venons de décrire, il est un fait, néanmoins : l'homme qui les pratiquait fut la cheville ouvrière

1. Lettre de Martinès de Pasqually à Willermoz en cours d'initiation (16 février 1770) : « Vous ferez un cercle avec de la craie blanche au milieu de votre chambre. Vous tracerez aussi votre C. D. C. vers l'angle d'est... Cela fait vous vous prosternerez la face entière dans le cercle que vous aurez fait au centre de votre chambre... le sommet de votre tête étant en prosternation regardera l'angle d'Est... Vous vous prosternerez le 22 du mois prochain, jour d'Equinoxe... » (Dr Papus, *Martinès de Pasqually*..., p. 90).

des Convents maçonniques où l'on fit bouillonner les ferments révolutionnaires; et c'est en 1785, ne l'oublions pas, quatre ans avant le début de la Révolution qui devait si vite tomber dans le sang et l'imbécillité, que ces imbéciles opérations finissent par aboutir pour Willermoz aux résultats pratiques, c'est-à-dire aux visions magiques.

N'oublions pas non plus qu'à la même époque les Martinistes sortaient de leurs séances de haut spiritisme « enthousiasmés et terrifiés comme Saint-Martin — écrit le Dr Papus — ou ivres d'orgueil et d'ambition comme les disciples de Paris[1]. »

Il existe un lien terriblement serré entre la magie martiniste et les préparatifs révolutionnaires. Le voici : à la Loge-Mère des Martinistes lyonnais, *Les Chevaliers Bienfaisants*, était intimement liée la fameuse Loge parisienne *Les Amis Réunis*. Et c'est dans cette dernière Loge, nous le verrons ci-après, que s'unirent, dès 1785, tous les sectaires antichrétiens et antisociaux coalisés depuis les plus matérialistes jusqu'aux plus affolés de spiritisme[2].

Quant à la tyrannie jacobine qui bientôt va s'appesantir sur la France, elle est très réellement en germe dans le livre de L. Cl. de Saint-Martin, ce Talmud martiniste où nous allons voir se refléter l'orgueil des anciens Initiés que rendait si

1. Dr Papus, *Martinès...*, p. 73.

2. N. Deschamps, *Les Sociétés Secrètes*, t. II, p. 115, 116, d'après les FF.·. Clavel et Ragon.

durs aux humbles leur folle conception d'une prétendue supériorité sur le reste des hommes.

C'est ainsi que le « *Philosophe Inconnu* » du Martinisme (Claude de Saint-Martin, à moins que ce ne soit le spectre qui lui dicta son livre!) a écrit en propres termes que l'Initié sera supérieur aux Profanes « *parce que*, dit-il, *il y aura entre eux et lui une différence réelle, fondée sur des facultés et des pouvoirs (sous-entendu magiques)* dont la valeur sera évidente [1]. » Et ce « Philosophe Inconnu » ajoute que:

« S'il est un homme en qui l'obscurcissement aille jusqu'à la « dépravation », *l'Initié a le devoir de s'emparer de lui et de ne lui laisser aucune liberté*... tant pour satisfaire aux lois de son principe que pour la sûreté et l'exemple de la Société [1]».

« *Ne lui laisser aucune liberté* ! » Nous avons bien lu, et c'est d'ailleurs toute la doctrine des Francs-Maçons modernes pour qui notre foi catholique n'est qu'*une dépravation*, comme disait le fantôme instructeur de Monsieur de Saint Martin.

Et le fantôme instructeur (ou le *Philosophe Inconnu*, comme on voudra) conclut en disant que l'Initié *doit* exercer sur le Profane qu'il juge *« dépravé » tous les droits de l'esclavage et de la servitude* [1] ». Mais le *Profane dépravé* c'est vous, lecteur, et c'est moi, c'est nous tous, du moment que nous poussons la dépravation jusqu'à combattre les Saints Initiés !

1. « *Des Erreurs et de la Vérité* par un Philosophe » Edimbourg, 1775, cité par N. Deschamps, *Soc. Secrètes*, t. I. p. 221.

### Weishaupt. — La corruption systématique.

Sans nous étendre sur la question de la Franc-Maçonnerie féminine qui nous entraînerait trop loin, il est de prime abord un fait qui, au point de vue de la corruption systématique envisagée comme moyen de règne, place les Sociétés Secrètes modernes exactement au niveau des Initiés antiques : c'est la création par Weishaupt de la Secte des Illuminés qui a dominé la Franc-Maçonnerie avant la Révolution Française et dont les principes continuent à diriger les Loges.

Weishaupt organisa à côté de la Maçonnerie et pour l'englober plus tard une Société qui avait pour base : l'obéissance passive, l'espionnage universel, le principe que la fin justifie les moyens et la pratique de la violation du secret des lettres. (F∴ Henri Martin, *Hist. de France*, t. XVI, p. 532, note 2).

Grâce à une savante démoralisation graduée, Weishaupt faisait arriver ses *Illuminés* à un mépris absolu de toutes les lois sociales. Et quels procédés !...

C'est un véritable code du parfait espion qu'a dressé Weishaupt pour ses Frères Scrutateurs, avec une série d'au moins quinze cents questions sur la vie, l'éducation, le corps, l'âme, le cœur, la santé, les passions, les inclinations, les opinions, le logement, les habits, les couleurs favorites du candidat[1]...

1. Cité par Baruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 2e édition, Hambourg, t. III, p. 86.

Les Scrutateurs ont encore bien d'autres détails à faire entrer dans l'histoire de leur initié. Il faut que chaque trait dont ils le peignent soit démontré par les faits, et par *ces faits surtout qui trahissent un homme, au moment où il s'y attend le moins.* (Lettre de Weishaupt). Il faut qu'ils suivent le Frère à scruter jusque dans son sommeil : qu'ils sachent dire *s'il est dormeur, s'il rêve et s'il parle en rêvant ; s'il est facile ou difficile à réveiller, et quelle impression fait sur lui un réveil subit, forcé, inattendu*[1].

Reprenant le vieux titre d'*Epopte* employé à Eleusis, Weishaupt le donna aux « Prêtres Illuminés » de ses synodes supérieurs. L'un d'eux présidait à l'enseignement de certaines sciences ainsi énumérées :

Les sciences occultes; ... l'art des écritures secrètes; l'art de les déchiffrer; *l'art de violer les cachets des autres* et celui d'empêcher que les nôtres le soient[2]...

Ces scélérats corrupteurs et espions, précurseurs de nos Francs-Maçons « Casseroles » d'aujourd'hui dans l'art de la délation, conduisaient leurs adeptes à l'athéisme absolu en même temps qu'aux théories les plus sauvagement anarchistes[3].

« Weishaupt ne visait rien moins qu'au renversement complet de l'autorité, de la nationalité, de tout le système social en un mot; à la suppression de la propriété etc... » (Du rôle de la F.·. M.·. au XVIII^e^ siècle... Rapport lu à la Tenue plénière des RR.·. Loges *Paix et*

1. Baruel, *Mémoires*... t. III, p. 88.

2. Baruel, *Mémoires*..., t. III, p. 222.

3. Comparer avec les Ismaïlites.

*Union* et *La Libre Conscience* à l'O.·. de Nantes, le lundi 23 avril 1883).

Ce n'est pas moi qui ai écrit pour les besoins de la cause cette phrase caractéristique : c'est un franc-maçon qui s'est trouvé contraint de confesser, en ces termes exprès, que les Illuminés de Weishaupt n'étaient pas autre chose que des anarchistes transcendants. Et ce Frère .·. faisait cette constatation quelques lignes avant d'avouer que les Montagnards (c'est-à-dire les Jacobins responsables des crimes de la Terreur) étaient *« issus du Martinisme »* et de l'Illuminisme du F.·. Weishaupt. (L. Dasté, *La Franc-Maçonnerie et la Terreur*, p. 20, 21).

Ainsi, nous trouvons les Martinistes et les Illuminés de Weishaupt liés les uns aux autres dans certains aveux maçonniques, tels qu'ils le furent en réalité.

### L'alliance des Sorciers et des Athées.

Les ambassadeurs des Illuminés de Weishaupt avec qui le F.·. Mirabeau s'était abouché à Berlin[1] furent par lui conduits à Paris.

1. On trouvera ici, avec intérêt, un passage où Claudio Jannet montre la Maçonnerie et l'Illuminisme alliés au Judaïsme :

« Au milieu du dix-huitième siècle, en Allemagne, Lessing, le grand propagateur de la Franc-Maçonnerie, tend la main aux Juifs. Dohm, en 1781, écrit son livre *De l'amélioration de l'état-civil des Juifs*, dont on a pu dire qu'il avait été pour l'Allemagne ce que le *Contrat social* de Rousseau avait été pour la France. C'est dans un salon juif, à Berlin, celui des Mendelsohn, que Mirabeau se lie avec les Illuminés, et, pour préluder à son rôle révolutionnaire, il donne un gage décisif

Là, ils furent accueillis avec empressement par la Loge *martinisée* des *Amis Réunis* qui servait de trait d'union entre les Francs-Maçons vulgaires du Grand Orient de France et les Martinistes tels que le F.·. La Chappe de la Heuzière et le F.·. Willermoz, le haut sorcier lyonnais, l'homme aux treize ans de « prosternations » nocturnes.

Dès qu'une étroite alliance eût été conclue, dans cet antre de conspirations, entre le Martinisme et les émissaires allemands, le Comité secret des *Amis Réunis* convoqua pour le 15 février 1785 un Convent général des Francs-Maçons français et étrangers (au nom des Philalèthes, Supérieurs Réguliers des Très-Vénérables Loges des *Amis Réunis*[1]).

Dès lors, le foyer révolutionnaire est en pleine combustion. Des émeutes soudaines (éclairées aux lueurs d'incendie qui s'allument partout) éclatent sur tous les points du territoire.

Les temps sont proches.

Mais tout fut si bien machiné par les scélérats qui dominaient alors les Loges comme d'autres scélérats les dominent aujourd'hui, que la Nation s'aperçut qu'on la conduisait à la boucherie alors seulement qu'elle avait déjà le couteau sur la gorge ! (L. Dasté, *La Franc-Maçonnerie et la Terreur*, p. 24, 25).

en se faisant à son retour en France l'avocat de l'émancipation des Juifs, dans son livre *sur la Réforme politique des Juifs* (Londres 1787). (Cl. Jannet, *Les Précurseurs...*, p. 55).

Cl. Jannet renvoie, pour cette période de la préparation de la Révolution, au beau livre de l'abbé Lehmann, *L'Entrée des Israélites dans la Société française*, Paris 1886, chap. VII.

1. Lire N. Deschamps, *Les Soc. Secrètes*, t. II, p. 120.

## XIV

## LA FRANC-MAÇONNERIE SANGLANTE

Si les Mystères antiques ont eu leurs horribles crimes rituels, on peut dire, que, pendant la Terreur, ce sont de véritables Sacrifices humains non moins affreux qui furent offerts, sur l'autel de la Guillotine, par les Initiés des modernes Mystères de la Franc-Maçonnerie.

C'est la Franc-Maçonnerie qu'avec tant d'autres nous accusons d'avoir jeté la France dans le bourbier sanglant, dans le charnier de la Terreur. Mais voici un fait capital, éclatant, qui corrobore avec une singulière puissance tout ce que nous pouvons dire : des hommes augustes, dont la parole en impose à tous, même à ceux qui les détestent le plus — les Papes — ont prédit, long-

temps d'avance, les malheurs dont ils voyaient la Franc-Maçonnerie tisser la trame dans l'ombre :

*Tous les Papes, aussi bien avant qu'après la Terreur, ont toujours dénoncé la Franc-Maçonnerie comme l'instrument principal des ennemis de la Civilisation chrétienne.*

C'est un profond malheur (j'allais dire : *c'est un crime !*) que nous autres catholiques nous n'ayons jamais mieux écouté la grande voix des Papes proclamant, depuis deux siècles bientôt, tous, sans relâche, les immenses dangers que la Maçonnerie fait courir à la Société.

Moins de deux ans avant la Révolution, en octobre 1787, le Cardinal Caprara fit entendre un dernier avertissement. Dans un mémoire adressé au Pape, il signalait « l'action morbide répandue, écrivait-il, par les différentes sectes d'Illuminés, de Francs-Maçons *qui se multiplient...* », disait-il, et il concluait par ces paroles vraiment prophétiques :

« *Le danger approche, car de tous ces rêves insensés de l'Illuminisme, du Swédenborgisme ou du Franc-Maçonnisme, il doit sortir une effrayante réalité.* Les visionnaires ont leur temps, *la Révolution qu'ils présagent aura le sien.* » (N. Deschamps, *Soc. Secr.*, t. II, p. 113.)

Encore quelques mois et cette « *effrayante réalité* » prédite par le Cardinal Caprara commencera de se manifester sous la forme hideuse des têtes sanglantes promenées dans Paris au bout des piques. (Dasté-Baron, *La Fr.-Maçonn., et la Terreur*, p. 28, 29).

Au front des Sociétés Secrètes coalisées au dix-huitième siècle pour donner, une fois de plus, l'assaut à la civilisation chrétienne, l'on ne voit plus seulement la tare des sorcelleries martinistes

et des fantasmagories du F.·. Cagliostro[1], avec la tare de cette démoralisation systématique dont l'abominable code servit aux Epoptes de Weishaupt à « illuminiser » la Franc-Maçonnerie : — désormais, la troisième tare, la tache du sang humain versé dans d'innombrables crimes se montre à son tour sur les Sectaires modernes, aussi couverts de meurtres que les Assassins aux ordres du Vieux de la Montagne.

### Le Système de la Terreur.

La Franc-Maçonnerie a si réellement enfanté la Terreur que l'on connaît le haut initié Franc-Maçon, qui, le premier, dressa les plans d'une agitation sanguinaire destinée à mater la France *par la peur*.

1. Le F.·. Cagliostro fut l'un des plus habiles agents des Sociétés Secrètes au dix-huitième siècle. Juif comme le F.·. Martinez, il fut le propagateur de la Maçonnerie Kabbalistique. Mais cette dernière a trop de points communs avec le Martinisme pour que nous ayons cru devoir nous en occuper longuement. Cagliostro agissait surtout comme « agent voyageur du double Illuminisme français et allemand, » dit N. Deschamps (*Soc. Secr.*, t. II, p. 124) c'est-à-dire de la coalition des Martinistes avec les adeptes de Weishaupt.

« Weishaupt, dit le F.·. Louis Blanc, avait toujours professé beaucoup de mépris pour les ruses de l'alchimie et les frauduleuses hallucinations de quelques Rose-Croix. Mais Cagliostro était doué de puissants moyens de séduction ; il fut décidé qu'on se servirait de lui. »

Le F.·. Clavel raconte tout au long les scènes incroyables par lesquelles il affola des multitudes accourant vers lui comme vers un être surhumain. (*Hist. Pittor. de la Fr. Maç.*, Paris, 1844, p. 175.) — Consulter N. Deschamps, *Soc. Secr.*, t. II, p. 123 à 129, F.·. Louis Blanc, *Hist. de la Rév. Franç.*, t. II, p. 94, 95.

L'organisateur des premiers massacres qui, en 1789, commencèrent à terroriser Paris, et la France entière avec Paris, fut en effet le Franc-Maçon Adrien Duport, de la Loge parisienne *Les Amis Réunis* [1].

Dès 1800, un ex-ministre de Louis XVI, Bertrand de Molleville, a dévoilé les affreuses combinaisons que le F.·. Duport avait conçues et fait adopter par le Comité de propagande de la loge *Les Amis Réunis,* à la fin du mois de juin 1789. Bertrand de Molleville rapporte comme suit le discours tenu par le F.·. Duport à ses affidés :

« Ce n'est que par *les moyens de terreur* (avait dit le F.·. Duport en propres termes) qu'on parvient à se mettre à la tête d'une révolution et à la gouverner. Il n'y en a pas une seule dans quelque pays que ce soit que je ne puisse citer à l'appui de cette vérité. Il faut donc, quelque répugnance que nous y ayons tous, *se résigner au sacrifice de quelques personnes marquantes.* »

Duport (ajoute de Molleville) fit pressentir que Foulon, le contrôleur général des finances, devait naturellement être la première victime... Il désigna ensuite l'intendant de Paris, Berthier.

« *Il n'y a qu'un cri,* dit Duport, *contre les intendants;* ils pourraient mettre de grandes entraves à la révolution dans les provinces. M. Berthier est généralement détesté : *on ne peut pas empêcher qu'il ne soit massacré, son sort intimidera ses confrères, il seront souples comme des gants...* » (B. de Molleville, *Hist. de la Révol. franç.*, t. IV, p. 181. Paris, An IX).

Le Comité de propagande de la Loge *Les Amis Réunis* adopta le plan du F.·. Duport et les moyens criminels qu'il proposait.

L'exécution suivit de près, continue de Molleville; le

1. C'est la Loge où nous avons montré les Illuminés mystiques du Martinisme et les Illuminés de Weishaupt conclure avec la Maçonnerie ordinaire leur monstrueuse alliance.

massacre de MM. de Launay, de Flesselles, Foulon et Berthier, et leurs têtes promenées au bout d'une pique, furent les premiers effets de cette conspiration philanthropique. Ses succès rallièrent bientôt et pour longtemps, les différents partis révolutionnaires qui commençaient à se défier les uns des autres, mais qui, *voyant tous les obstacles aplanis par cette horrible mesure*, se réunirent pour en recueillir le fruit. (B. de Molleville, t. IV, p. 181.)

La branle était donné. Les leçons du Franc-Maçon Duport, théoricien et premier metteur en œuvre du système de la Terreur, ne furent pas perdues, loin de là, et ce système de la Terreur, éclos dans la Loge *Les Amis Réunis*, fut fidèlement mis à exécution par tous les hommes des sociétés secrètes qui, successivement se disputèrent le sceptre sanglant de la Révolution. (Dasté-Baron. *La Fr. Maç. et la Terreur*, p. 10, 11, 12).

Que ce soit la Franc-Maçonnerie qui ait inspiré secrètement les assassinats de Launay, de Foullon, de Berthier, c'est un fait indéniable, et n'eussions-nous pas le témoignage de Molleville concernant l'odieux plan du F∴ Duport, la chose n'en serait pas moins avérée.

Foullon et Berthier, en effet, avaient accepté de faire partie d'un ministère de résistance, et ils avaient déclaré à Louis XVI qu'il était nécessaire d'arrêter les meneurs du Grand Orient. *Les Sociétés Secrètes le surent et les condamnèrent à mort.*

Voilà ce qu'apprennent les recherches exécutées dans les vieilles archives. Leurs résultats seront d'ailleurs mis en lumière comme le mérite leur importance par de savants érudits. Mais un assassin ordinaire se contente de tuer sa victime. Quand,

au contraire, c'est la Maçonnerie qui assassine, elle souille sa victime, après comme avant le meurtre : telle est la marque de fabrique de ses crimes. On en trouve un frappant exemple, dans les calomnies répandues par les Loges sur le compte de Foullon et de Berthier (lire : *Le Mensonge et la Légende*, par M. Maurice Talmeyr, *Le Gaulois*, juillet 1904).

### L'Assassinat maçonnique de Gustave III.

Après les assassinats maçonniques exécutés en juillet 1789, sur l'inspiration du F.·. Adrien Duport, voici en 1792, le 15 mars, un autre crime, le meurtre du roi de Suède, Gustave III. Si nous y consacrons quelques pages, c'est parce que, de même que pour l'assassinat de Foullon et de Berthier, le maçonnisme de cet assassinat a été démontré de la manière la plus irréfutable.

Il n'y a pas le moindre doute à avoir : de même qu'on connaît le nom du F.·. Adrien Duport, instigateur des crimes maçonniques de juillet 1789, de même on connaît toutes les circonstances relatives à la mort de Gustave III, par deux journaux allemands, la *Germania* des 9, 16 et 23 juin 1878 et les *Mœrkische Kirchliche Blaetter* qui ont publié tout un dossier de police concernant le principal assassin.

Il s'appelait Mahneke; il était le domestique du comte suédois et F.·. Ankarstroëm ; sur l'ordre de son maître, il avait assassiné Gustave III et s'était ensuite réfugié à Berlin.

Un magistrat allemand fut, en 1842, chargé de mettre en ordre les archives du Tribunal Criminel de Berlin, et il y trouva une série de pièces judiciaires se rapportant à ce personnage dont le gouvernement de Suède avait demandé plus tard l'extradition. Le magistrat prussien dont nous venons de parler fit des extraits de ces pièces et les a communiquées par un intermédiaire à ces journaux en 1877, avec la permission de l'autorité supérieure. Le gouvernement prussien, qui a tant de liaisons avec la Franc-Maçonnerie, les avait longtemps tenues secrètes ; mais, après les derniers attentats des Socialistes, il a trouvé au contraire intérêt à exciter l'indignation publique contre les régicides.

Nous reproduisons les passages essentiels de l'intéressant récit dans lequel M. Ernest Faligant a analysé ces documents [1].

« En Suède, il s'était formé trois loges différentes de Francs-Maçons qui, jusqu'à Gustave III, avaient détenu toute la réalité du pouvoir. Ce prince ayant osé se soustraire à leur domination, diverses tentatives furent faites pour le ramener à d'autres sentiments. Le voyant inébranlable, les Illuminés n'hésitèrent pas. Ils résolurent de l'assassiner.

« Trois membres de la noblesse, Horn, Ribbing et Ankarstroëm, furent chargés de l'attentat et tirèrent au sort pour savoir qui l'exécuterait. Désigné pour l'accomplir, Ankarstroëm confia la mission de frapper le roi à l'un de ses domestiques, frère servant de la Loge.

« Voici de quelle manière ce dessein criminel fut réalisé :

« Ankastroëm avait revêtu son domestique d'un domino et l'avait conduit au théâtre, à un bal masqué où le roi devait assister (15 mars 1792).

« Dans un moment où Gustave III traversait, masqué,

1. Dans l'*Univers* des 13, 14 et 15 août 1878.

la salle de danse, les conjurés s'arrangèrent de façon à l'entourer, et du milieu du rassemblement un coup de feu partit...Au même instant, le roi s'affaissa en s'écriant: « Je viens d'être blessé par un grand masque noir !...

« Mais déjà le rassemblement qui protégeait et couvrait l'assassin s'était dispersé dans toutes les directions.

« ... Le roi avait une blessure profonde au côté. On s'empressa de le transporter dans ses appartements...

« Les troupes, quelques minutes après, parurent, et l'on fut redevable de leur prompte arrivée au zèle et à la présence d'esprit du fils du gouverneur de Stralsund, le jeune Pollet.

« En voyant le roi tomber, il s'était précipité hors de la salle, et il avait couru prévenir les régiments sur la fidélité desquels le parti royal pouvait compter. Il avait eu soin, en sortant, de faire garder les issues de la salle par des sentinelles, afin de retenir tous les assistants prisonniers. En outre, il rangea les troupes qu'il était allé prévenir sur la place située devant le théâtre.

« Cependant des individus qui, sans aucun doute, étaient soudoyés par les conjurés, afin d'augmenter le trouble et la confusion, s'étaient mis à crier, au moment même où le roi tombait: *Au feu ! La salle brûle ! Sauve qui peut !*

« Et la foule aussitôt s'était précipitée hors de la salle et ruée dans les corridors...

« Sur ces entrefaites arriva le lieutenant de police, von Liliensparre. Il était escorté d'un fort piquet de troupes sûres. Il contraignit la foule à rentrer dans l'intérieur du théâtre, fit placer au milieu de la salle, autour d'une table, un peloton de soldats, qui s'y tint la baïonnette baissée ; puis, après avoir fait cerner tous les abords des bâtiments par un cordon de troupes

infranchissable il s'assit à la table, se fit amener tous les assistants l'un après l'autre, et les soumit à de minutieux interrogatoires.

« Le comte Horn, l'un des plus brillants cavaliers de la cour, dut le subir comme tout le monde. Bien qu'il fut âgé seulement de vingt-deux ans, il passait pour être un des membres les plus exaltés de l'opposition. Son trouble était extrême, et l'anxiété la plus vive perçait sur son visage et dans toute son attitude. Il les attribua, quand on les lui fit remarquer, à l'horreur que lui inspirait un pareil attentat. La réponse parut plausible et dissipa les soupçons. Von Liliensparre ne se crut pas du moins en droit de le retenir.

« Les principaux chefs des mécontents : Ribbing, Engstrom, Bielke, Lilienhorn, le général Pechlin, etc., comparurent successivement ensuite, et par la fermeté de leur maintien et de leurs réponses, ne fournirent aucune prise aux accusations.

« Enfin le comte Ankarstroëm, alors enseigne dans la garde bleue, fut interrogé. Il était, au moins en apparence, parfaitement tranquille et maître de lui-même. Mais les soupçons déjà s'étaient portés sur lui.

« Au moment où la troupe des conjurés s'était précipitée dans la salle à la rencontre de Gustave III, et l'avait entouré, un musicien de l'orchestre avait vu le comte s'approcher très près du roi. Il en avait fait la remarque à plusieurs personnes.

« Ankarstroëm, prévenu du fait, s'était mis à la recherche de cet homme, l'avait conduit au buffet et après avoir bu avec lui et à sa santé, il l'avait quitté en lui serrant la main. Mais cette conduite maladroite, loin de dissiper les soupçons du musicien, les avait accrus, et il avait communiqué le fait à Liliensparre. Ankarstroëm, cependant, ne fut pas arrêté sur-le-champ.

« La salle déjà commençait à se vider. Les assistants,

à mesure qu'ils étaient interrogés, étaient renvoyés, non chez eux, mais dans le vestibule. On découvrit alors sur le plancher, non loin de l'endroit où l'on avait tiré sur le roi, un poignard et deux pistolets.

« Le poignard était d'un aspect tout particulier et bien fait pour effrayer, car on avait calculé sa forme de façon à rendre presque nécessairement mortelle toute blessure, même légère, faite avec sa lame.

« Quant aux deux pistolets, ils étaient de fabrique anglaise, et les canons avaient cinq pouces de longueur...

« La foule qui remplissait les rues manifestait la douleur la plus vive et la plus sincère, car Gustave III était généralement fort aimé.

« — C'est un jacobin français qui vient d'assassiner le roi, disaient les conspirateurs au peuple dans les rues de Stockholm.

« Dans la matinée du 16, toute la cour était rassemblée dans la grande salle du château. La douleur était peinte sur le plus grand nombre des visages ; mais il n'eût pas toujours été facile de deviner si elle était sincère ou affectée, car une partie des conjurés avaient eu l'audace de venir.

« Ils espéraient de la sorte éloigner d'eux les soupçons, tout en se donnant le plaisir d'assister à l'agonie de leur victime. Ils accusaient hautement les jacobins d'être les auteurs du meurtre, et le comte Ribbing, l'un des chefs de l'opposition la plus avancée, déblatérait contre eux avec une violence extrême.

« — Le gouvernement fait fausse route, disait-il au milieu d'un groupe de courtisans, d'un ton véhément et convaincu. Les vrais coupables, ce sont les Français. Le roi se préparait à leur faire la guerre ; ils le savaient et ils ont voulu le prévenir.

« Un général d'infanterie, cousin d'un ministre, le

baron Armfeld, ne fut pas maître alors de son indignation.

« — Vous vous trompez, monsieur, répondit-il. Ce ne sont pas les Français qui ont assassiné notre maître ; c'est un gentilhomme suédois, et bien que j'en rougisse pour mon ordre et ma patrie, je ne veux pas le cacher plus longtemps.

« Cette ferme et sévère réponse provoqua de vives récriminations. Mais le trouble fut soudain apaisé par l'arrivée du gouverneur de la ville, qui vint annoncer qu'on avait découvert les vrais coupables.

« Un des armuriers mandé par le lieutenant de police avait reconnu les pistolets et déclaré qu'il les avaient vendus au comte Ankarstroëm, enseigne dans la garde bleue. On s'était aussitôt rendu chez ce dernier, et après l'avoir arrêté dans son lit, on l'avait conduit en prison, où on lui avait fait subir un premier interrogatoire.

« Ce fut seulement après la mort du roi, qui survint le jour même, que l'on commença l'enquête. Mais on ne l'ordonna que pour apaiser l'indignation publique; elle fut conduite avec une extrême mollesse, et l'on mit une incroyable lenteur à rechercher les inculpés...

... « Gustave III ne laissait qu'un fils en bas âge, et le duc de Sudermanie, son frère, fut nommé régent après sa mort. Une commission fut constituée par son ordre pour juger Ankarstroëm et ses complices. Mais, comme il était affilié lui-même à leur loge, elle fut uniquement composée d'Illuminés.

« Dans le premier moment du trouble et de la surprise, Ankarstroëm avait fait des aveux. Mais ensuite il refusa constamment de les compléter, et l'on ne put lui arracher une seule parole sur ses desseins secrets, ni sur le nombre et la qualité de ses complices.

« En outre, on insista beaucoup, mais avec aussi peu de succès, pour lui faire dire ce qu'était devenu

Mahneke, le domestique qu'il avait chargé de l'exécution du crime. On n'a pas mentionné, dans les pièces de la procédure, pour quels motifs on revenait si souvent sur cette question, de sorte que nous ignorons si les soupçons que cette insistance trahit reposaient sur un commencement de preuves. Mais le silence obstiné d'Ankarstroëm laissait voir qu'il y avait de sérieux motifs pour ne point faciliter les recherches de la justice. Mahneke ne put être découvert. Nous dirons plus loin pour quels motifs, et ce qu'il était devenu....

« L'instruction, du reste, marchait avec une lenteur extrême. Le régent ne se montrait ni impatient, ni même désireux de venger son frère et son roi. Les juges auraient pu cependant découvrir sans peine les chefs de la conspiration. Mais ils laissaient systématiquement dans l'ombre toutes les révélations compromettantes pour la secte des Illuminés.

« Il fallait enfin donner satisfaction au peuple, qui réclamait la punition des assassins, et, après un mois d'enquêtes et d'interrogatoires, le comte Ankarstroëm, déclaré coupable du meurtre de Gustave III, fut condamné à mort et exécuté.

### *Quelques assassinats.*

« Nous venons de dire que la conduite du duc de Sudermanie fut, dans toute cette affaire, extrêmement suspecte. Grand maître de tous les ordres de la Franc-maçonnerie suédoise, il agit le moins possible et toujours sous la contrainte de l'opinion publique.

« En examinant de près ses habitudes et ses relations intimes, on acquit presque la certitude qu'il était du nombre des conjurés...

« Une fois nommé régent, il éloigna de la cour tous les partisans de Gustave III, les dépouilla de leurs charges et de leurs pensions pour en gratifier les complices d'Ankarstroëm, et ne prit même pas la peine de dissimuler sa haine pour le roi défunt.

« Parmi les plus fidèles partisans de ce dernier, se trouvait le général comte Armfeld. Gustave III ne lui cachait rien de ses sentiments, et il lui avait même, disait-on, confié la garde de papiers fort compromettants pour les conjurés. Le régent mit tout en œuvre pour rentrer en possession de ces papiers; mais séductions et menaces échouèrent devant la fermeté du comte.

« — Je vous ai remis tout ce qui touchait aux intérêts de l'Etat, lui répondit Armfeld. Quand aux secrets de mon maître, je n'en puis disposer; mais ils mourront et seront enterrés avec moi.

« Malgré cette promesse, il fut disgracié et dut bientôt quitter précipitamment Stockholm et la Suède, ses amis l'étant venu prévenir un jour que sa liberté, sa vie même étaient sérieusement en danger. Il s'enfuit à Naples; mais les espions lancés à sa poursuite l'y découvrirent presque aussitôt, et l'un des chefs de la Franc-maçonnerie suédoise, le colonel Palinquist, l'y vint relancer...

« Chargé par le régent d'enlever secrètement Armfeldt, il s'était fait nommer capitaine de la frégate sur laquelle il devait ramener son prisonnier d'Etat à Stockolm. Il se croyait assuré du succès, s'étant acquis le concours des Illuminés de Naples, en accusant le comte devant leur tribunal d'avoir trahi les secrets de l'association, crime irrémissible et toujours puni de mort. On soupçonnait Armfeld d'être à la recherche de l'assassin de son maître, le domestique du comte Ankarstroëm, et c'était là, en réalité, le motif pour lequel on le poursuivait avec tant d'acharnement.

« Secrètement prévenu de ce nouveau danger, il y put échapper en s'enfuyant en Russie.

« Le comte Munk fut moins heureux. C'était un homme de tête et de cœur, et l'un des plus dévoués partisans de Gustave III. Le duc de Sudermanie le jugea si redoutable, qu'aussitôt nommé régent, il le fit arrêter et emmener de Stockholm par des soldats. Quelques heures après, ces hommes rentraient en ville sans leur prisonnier, et personne depuis lors n'a su d'une façon positive ce qu'ils en avaient fait.

« Mais on disait publiquement à Stockholm qu'à un mille de la ville le comte Munk avait été fusillé, puis enterré par son escorte dans un endroit désert. Les soldats chargés de l'exécution l'avaient eux-mêmes avoué.

« Le musicien de l'orchestre, témoin oculaire de l'assassinat, disparut aussi et sans qu'on pût découvrir ce qu'il était devenu...

### *Le meurtrier.*

« Où se cachait l'assassin de Gustave III ?

« Au mois d'avril 1792, un homme se faisant appeler Schultze et se disant originaire de la Poméranie suédoise, province aujourd'hui prussienne, était venu s'établir à Berlin.

« Il excita la curiosité des honnêtes bourgeois de son quartier beaucoup plus que celle de la police. Il parlait couramment l'allemand et devait avoir des moyens d'existence assurés, car il vivait bien et payait comptant, bien qu'il ne fît œuvre de ses dix doigts.

« La curiosité redoubla lorsqu'on apprit qu'il fréquentait assidûment la loge maçonnique de la Splittgerbergasse...

« Schultze menait d'ailleurs une vie très retirée. Il se

tenait sur la réserve avec ses voisins, ne leur parlait presque jamais et ne recevait d'autres visites que celles de quelques individus dont il avait fait la connaissance à la loge.

Un jour on apprit qu'on avait trouvé son logement fermé et on ne le vit plus reparaître.

« Un des dossiers que j'examinais renfermait la procédure instruite contre le commissaire de police Mahneke, dit Schultze, pour faux serments. Il excita ma curiosité, car il est très rare que des fonctionnaires de la police se rendent coupables de pareils crimes. Je l'examinai d'une façon fort attentive. Aux pièces de la procédure se trouvait annexé un second dossier intitulé : Pièces (*Acta*) relatives à la demande faite par le gouvernement suédois pour obtenir l'extradition du sieur Mahneke, domestique, accusé d'être complice de l'assassinat commis sur la personne du roi Gustave III par le comte Ankarstroëm.

« Voici ce que renfermaient en substance les deux dossiers :

« Le vrai nom de Schultze était Mahneke, et... c'était ce domestique du comte Ankarstroëm qu'on recherchait alors dans toute l'Europe.

« C'était bien la police prussienne qui avait fait disparaître Mahneke, et cette arrestation secrète avait eu lieu à la demande du gouvernement suédois, qui réclamait son extradition... parce qu'on avait les plus fortes raison de croire qu'il avait connu le complot de la noblesse suédoise et participé probablement au crime. On recommandait en outre à plusieurs reprises, et de la façon la plus expresse, de se saisir en même temps de tous les papiers de Mahneke. Le gouvernement suédois s'inquiétait sans doute beaucoup plus des papiers et des révélations de cet homme que de sa personne, car il s'était montré jusqu'alors fort peu soucieux de poursuivre les coupables.

« Chose curieuse, le dénonciateur du domestique d'Ankarstroëm était un des puissants personnages qui l'avaient jusqu'alors couvert de leur protection.

« La justice et la police dont les recherches les plus actives étaient demeurées vaines, avaient un jour reçu la note suivante, émanée du cabinet même du chancelier d'État :

« Le domestique du comte Ankarstroëm, recherché « par le gouvernement suédois et nommé Mahneke, « habite dans la rue K....., N..... Arrêtez-le nuitamment « de la façon la plus secrète et avec les plus grandes « précautions, et vous emparez en même temps de ses « papiers et de ses effets. Vous enverrez tous les trois « jours à Son Excellence, M. le chancelier, un rapport « sur cette affaire et une copie des interrogatoires. Il « est de la plus haute importance de taire à tous les inté- « ressés que ce Mahneke se trouve à B... (Berlin), et « surtout qu'il y reste entre les mains de la justice. »

« L'un des procès-verbaux était ainsi conçu :

« A l'observation qu'il devait avouer franchement et sans rien dissimuler de la vérité tout ce qu'il savait sur l'assassinat du roi de Suède Gustave III par son ancien maître, l'enseigne Ankarstroëm, et reconnaître aussi jusqu'à quel point il s'était trouvé impliqué dans le complot, s'il voulait ne pas être extradé par le gouvernement prussien, tandis que, s'il essayait de tromper le juge par des mensonges, il devait s'attendre à être livré au gouvernement suédois, qui lui ferait subir les peines les plus sévères et les plus dures, l'inculpé a répondu :

« Je ne veux pas dissimuler plus longtemps la vérité, et je vous dirai, sans vous rien cacher de ce que je sais, comment le roi fut assassiné.

« Mon maître, le comte Ankarstroëm, avait des motifs particuliers de haine contre le roi Gustave III. Il appartenait à l'ordre des Illuminés. Il m'y fit entrer, et

comme j'étais pauvre, et que je ne pouvais payer une forte cotisation, j'y fus admis en qualité de frère servant...

« Lorsqu'il voulut se venger du roi, il jeta les yeux sur moi parce que j'étais frère servant de la loge. Il ne me cachait rien, et il avait aussi une absolue confiance en ses deux amis, les comtes Horn et Ribbing. Un jour qu'ils parlaient devant moi de tirer au sort lequel serait chargé de tuer le roi, mon maître partit d'un éclat de rire et répliqua :

« — C'est inutile. Je demande comme une faveur de frapper Gustave.

« On tira cependant au sort et le souhait de mon maître se réalisa. Ce fut lui qui fut désigné.

« Mais le comte était lâche, malgré toute la violence de son caractère et de sa haine ; sa réponse n'avait été qu'une fanfaronnade, et il n'était nullement disposé à frapper le roi. Avant même que ses amis lui parlassent de tirer au sort, il m'avait proposé de faire le coup.

« Je ne pouvais courir aucun danger, me disait-il ; j'étais même sûr d'obtenir ensuite une belle et riche récompense, car notre ordre était trop puissant pour me laisser dans la peine et ne pas me payer un si grand service. Je savais tout aussi bien que lui, ajouta-t-il, que le duc de Sudermanie en était grand maître, et que dans ses rangs il comptait la plus haute et la plus puissante noblesse du royaume.

« Pendant longtemps, je refusai de consentir. Mais un jour il trouva dans ma chambre plusieurs cuillers d'argent marquées au chiffre de notre loge, et cette découverte me mit entièrement à sa discrétion. Connaissant d'ailleurs la puissance de notre ordre, je me laissai persuader de commettre une action dont le remords me poursuivra tant que je vivrai.

« Mon maître et ses deux amis, les comtes Horn et

Ribbing, avaient eu la précaution de se faire livrer, par des affiliés, des papiers d'Etat d'une haute valeur pour les puissances voisines de la Suède. Ils comptaient s'en faire une arme, dans le cas où ils seraient contraints de prendre la fuite, et s'en servir pour se défendre. Mon maître me remit la cassette de fer qui les renfermait, en me donnant le conseil de la déposer chez des amis ; mais de ne jamais la laisser longtemps entre les mains de la même personne. Je la possède encore ; elle se trouve en dépôt chez une de mes connaissances.

« Il avait été décidé que je frapperais le roi pendant le bal...

« Ankarstroëm m'avait assuré de la façon la plus positive que je recevrais ma récompense dès que les troubles qui devaient suivre la mort du roi seraient apaisés. Mais les choses ne se passèrent point comme nous l'avions pensé. Les mesures énergiques prises par le lieutenant de police et le gouverneur de la ville rendirent impossible le soulèvement prémédité et le massacre de tous les nobles du parti royal. A la nouvelle de l'arrestation des comtes Horn et Ribbing, je n'hésitai plus : je pris la fuite et n'oubliai point d'emporter la cassette. La comtesse n'étant point complice de son mari, je jugeai prudent de ne point lui parler de ces papiers. Mais je lui demandai et j'en obtins de l'argent pour gagner Stettin. Je sais d'une façon péremptoire que les documents dont je suis possesseur sont du plus grand prix pour le gouvernement de ce pays, et je suis tout prêt à les lui remettre. Je lui demande seulement en retour de ne point me livrer au gouvernement suédois. »

« Cette demande de Mahneke devait être favorablement accueillie, car elle était en quelque sorte accordée d'avance par la chancellerie, qui, dans ses instructions à la police, recommandait, comme un

point de la plus haute importance, de taire à tous les intéressés que Mahneke se trouvait à Berlin.

« Mahneke sans doute n'exagérait point en disant que les papiers renfermés dans la cassette étaient du plus haut prix pour la Prusse, car il fut nommé commissaire de police. Il résulte des pièces de son dossier qu'il exerça ces fonctions pendant deux années ; qu'ensuite il fut arrêté sous l'inculpation de faux serment, puis condamné pour ce crime à plusieurs années de réclusion, et que, peu de temps après, il mourut dans la prison de Spandau [1].

« Ainsi les frères n'avaient cessé de le suivre depuis son crime, et de veiller sur lui. Après l'avoir en quelque sorte désarmé en le contraignant à livrer les

1. On sera naturellement curieux de savoir ce que sont devenus les papiers d'Ankarstroëm. Voici ce que dit le magistrat prussien, auteur de ce récit :

« Frappé de l'importance de ces documents, je crus devoir les signaler au président du tribunal de S... ; et, sur le désir qu'il me manifesta de les examiner, je les remis entre ses mains. Depuis lors, je n'ai pas eu occasion de revoir ce magistrat ni de lui écrire. Mais m'étant adressé, en 1850, à l'un de mes anciens collègues à qui ses fonctions donnaient accès au greffe où elles étaient déposées, afin d'obtenir copie de deux d'entre elles, ce magistrat me répondit qu'il n'avait trouvé d'autre trace du dossier que cette brève mention, inscrite sur le répertoire, en marge de son signalement : *Transféré aux archives d'Etat*. Mais la mention était fausse, car j'eus occasion, quelque temps après, de faire des recherches aux archives, et l'un de mes amis, qui s'y trouvait employé, me dit : — Ce dossier n'est jamais entré ici, car, si on l'y eût envoyé, je trouverais l'indication du fait sur nos registres.

« Ce n'était pas la première fois que je constatais l'existence de pareilles erreurs, très-volontairement commises. Ainsi, par exemple à l'article concernant les mémoires posthumes laissés par le prince H..., qui fut chancelier d'Etat, on trouve sur le répertoire cette mention : *Transféré aux archives de la famille royale*, et cependant, lorsqu'on les y cherche, on ne les y trouve point, et l'on vous fait cette réponse : ils sont dans le cabinet du roi qui les lit.

papiers d'Ankarstroëm à la police prussienne, dans les rangs de laquelle ils le firent entrer pour le tenir encore mieux sous leur dépendance, ils lui avaient assuré une existence paisible. Ils l'avaient couvert de leur protection toute-puissante jusqu'au jour où en se compromettant d'une façon trop maladroite pour que sa faute pût être dissimulée, il les avait contraints à l'abandonner. Et alors, par une coïncidence qui, peut-être, ne fut pas fortuite, sa mort avait presque aussitôt suivi cet abandon. (Cité par N. Deschamps, *Les Sociétés Secrètes...*, 2e Edit., t. II, p. 640 à 650.)

Ce texte, composé sur des pièces officielles livrées par la justice prussienne à la presse allemande, est d'une importance telle que j'ai cru devoir le citer presque en entier : on y voit, en effet, outre de multiples meurtres maçonniques, le vol de secrets d'Etat dans le but de les livrer à des puissances étrangères ; assassinats, trahison, tout y est. La Franc-Maçonnerie a là quelques-unes des plus belles pages de son histoire[1].

## Francs-Maçons et Massacreurs.

Si la Suède vit un certain nombre de « beaux crimes » maçonniques, la France eut le privilège d'en voir des milliers en peu d'années.

1. M. Maurice Talmeyr a donné en 1904 une étude très approfondie du maçonnisme de la mort de Louis XVI. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur à sa brochure : *La Franc-Maçonnerie et la Révolution*.

M. Deschamps aussi avait consacré quelques pages à cette grave question (*Soc. Secr.*, t. II, p. 134 à 136). Il est parfaitement avéré qu'en même temps que Gustave III, Louis XVI avait été condamné à mort dans l'un des Convents maçonniques qui précédèrent, de peu d'années, la Révolution.

A partir des journées où les désirs du F.·. Duport avaient été si promptement remplis, et où les têtes coupées de Foullon et de Berthier avaient été promenées sur des piques en vertu d'une sorte de rite barbare qui durera autant que ces années sanglantes — les événements se précipitent :

En juillet 1789, les premiers massacres, voulus, combinés par la Maçonnerie, la prise de la Bastille, la réunion des États-Généraux, et — le 4 août 1789 — la grande nuit historique où la noblesse et le clergé, dans un élan extraordinaire d'enthousiasme, sacrifièrent tous leurs privilèges.

Mais, ensuite ? Après le 4 août, pourquoi des massacres, pourquoi du sang, toujours du sang, pendant des années? La Révolution n'était-elle pas faite?

La preuve absolue que la Révolution était faite dès le 4 août 1789, on la trouve dans les cahiers où sont formulés les vœux de la noblesse, du clergé et du tiers-état; ces vœux témoignent du libéralisme le plus débordant : noblesse et clergé sont unanimes à proposer d'eux-mêmes la renonciation à tous leurs privilèges, à proposer la liberté de religion (que le F.·. Combes nous refuse), la liberté du travail, la liberté de la presse. Ils sollicitent ensemble pour les pauvres, des ateliers, des hospices, des caisses de secours. (On attend encore les caisses des retraites ouvrières après quatre révolutions!) Ils exprimaient cet admirable vœu :

« Que les outils du pauvre ne pussent jamais être saisis et que, seul, en France, le journalier fût affranchi de l'impôt. » (Voir la *Révol.* par Ch. d'Héricault).

Ainsi donc, il est vrai de dire que le 4 août 1789, la Révolution est achevée, puisque toutes les classes de la Société française sont unies dans un même esprit de concorde pour accomplir les réformes nécessaires.

Mais cette belle fraternité de tous les Français, votée

d'acclamation, la nuit du 4 août, dans un délire de joie patriotique, ce n'était pas cela que voulaient les Arrière-Loges! Leurs effrayantes doctrines anarchistes voulaient triompher, les haines forcenées dont elles étaient gonflées voulaient être assouvies.

Alors comme aujourd'hui la Franc-Maçonnerie était par dessus tout l'ennemie de l'église catholique et pendant toute la Terreur, ce sont des fureurs anticatholiques en même temps que des fureurs antisociales qui se sont donné libre cours : c'était la société civile issue de la civilisation chrétienne et c'était le catholicisme lui-même que les terroristes voulaient tuer en France, de même qu'aujourd'hui c'est encore le catholicisme que vise le F.·. Combes, agent d'exécution des Loges.

Toutes les lois antichrétiennes actuelles sont préparées dans les Loges et votées ensuite par un Parlement servilement soumis à leurs influences toutes puissantes; — de même il y a un siècle, c'était des Loges aussi qu'étaient sortis les hommes de sang qui on fait la Terreur.

Certains témoins oculaires ne s'y sont pas trompés, et c'est sur la Franc-Maçonnerie que leurs réquisitoires écrasants ont tout de suite rejeté la responsabilité des guillotinades et des massacres. (Dasté-Baron, *La Fr. Maç. et la Ter.* p. 31 à 33).

## Des Preuves.

**Dès 1797, l'ex-franc-maçon anglais Robison publia un livre où il fait des remarques capitales au sujet des doctrines sectaires :**

« ... que j'ai vu, dit-il, se mêler étroitement aux différents systèmes de la Maçonnerie, pour engendrer enfin une association ayant pour but unique de détruire

jusque dans leurs fondements tous les établissements religieux et de renverser tous les gouvernements existant en Europe.

« J'ai remarqué, dit-il encore, que les personnages qui ont le plus de part à la Révolution française étaient membres de cette association; que *leurs plans ont été conçus d'après ses principes et exécutés avec son assistance.* » (Deschamps, *Les Soc. Secrètes,* t. II, p. 132).

C'est un fait qui défie toute controverse : *presque tous les hommes* qui ont joué un rôle dans le drame de la Terreur furent des Francs-Maçons avérés, sortis des Loges pour diriger les clubs jacobins qui étaient comme les émanations des Loges.

« Louis Blanc et Alex. Dumas, lisons-nous dans le livre de Deschamps (t. II, p. 150), confessent que la grande majorité des Jacobins où dominait Robespierre, et des Cordeliers où présidait Danton, était composée de Francs-Maçons.

Du F.·. Louis Blanc, dont le témoignage est ici particulièrement précieux :

« *La plupart des révolutionnaires, nous l'avons dit, étaient affiliés aux Sociétés secrètes de la Franc-Maçonnerie.* » (*Hist de la Rév*.. Éd. de Bruxelles, II, p. 357).

Toujours du F.·. Louis Blanc :

« La Franc-Maçonnerie, dit-il, s'ouvrit jour par jour à la plupart des hommes que nous retrouvons au milieu de la mêlée révolutionnaire. Dans la Loge des Neuf-Sœurs, vinrent successivement se grouper Garat, Brissot, Bailly, Camille Desmoulins, Condorcet, Chamfort, Danton, Dom Gerle, Rabaud-Saint-Étienne, Pétion. — Fauchet, Goupil de Préfern et Bonneville dominèrent dans la Loge de la Bouche-de-Fer... » (F.·. Louis Blanc, *Hist. de la Rév*,, Édition de Bruxelles, t. II, p. 72.

Ajoutons à ces noms ceux de Robespierre, du communiste Babeuf, et de ces ces êtres couverts de sang : Hébert, Le Bon, Marat, Saint-Just[1] (pour ne citer que les plus connus) et l'on ne pourra conclure autrement que par cette double affirmation : oui, ce sont les doctrines maçonniques qui qui ont dirigé les événements révolutionnaires et ce sont des francs-maçons qui ont présidé aux hécatombes humaines de la Terreur.

### Les Massacres de Septembre 1792.

Aujourd'hui, c'est en traquant les moines que nos persécuteurs francs-maçons se font la main. Il en fut de même le 2 septembre 1792. « *On eût soin*, dit Edgar Quinet, *d'allécher les égorgeurs.* » Et comment? — En leur livrant d'abord quelques prêtres à tuer, avant de les jeter sur les prisons pour y massacrer les détenus.

Nous avons vu se succéder au Ministère de la Justice des Francs-Maçons comme le F.·. Monis, puis le F.·. Vallé, — après le F.·. Gustave Humbert ! Nous savons grâce à eux, ce qu'est la Justice maçonnique...

Déjà, en 1792, le ministre de la Justice était un franc-maçon, le F.·. Danton. Le 28 août, il arrache à l'Assemblée Nationale un décret relatif aux visites domiciliaires. Au moyen de ce décret, on arrête les suspects, les 29, 30 et 31 août; on remplit ainsi les prisons, *pour*

1. Le Coulteux de Canteleu, *Les Sectes et les Sociétés Secrètes*, Paris, 1863, p. 169.

*les vider, pour les nettoyer* (suivant un horrible mot historique), *par les massacres* des 2 et 3 septembre et jours suivants.

Quand ils se jetèrent dans ces épouvantables assassinats, les agents occultes qui s'étaient emparés de l'Hôtel de Ville et y avaient une autorité rivale de l'Assemblée Nationale allaient en être chassés, non seulement comme usurpateurs, *mais comme voleurs.* Ce fait, si peu honorable pour les prétendus Géants de la Terreur, est rapporté par le père de la troisième République, M. Wallon; Edgar Quinet, de son côté désigne comme les complices principaux des scélérats de la Commune insurrectionnelle : Marat, Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, — tous des Francs-Maçons.

La haine de la Franc-Maçonnerie fut clairvoyante : elle sut choisir pour l'une de ses premières victimes du 2 septembre l'abbé Lefranc, supérieur des Eudistes, l'un des hommes qui avaient poussé contre les dangers maçonniques les plus éloquents des cris d'alarme... (Dasté-Baron, *La Franc-Maçonnerie et la Terreur*, p. 40, 41).

Edgar Quinet, que je choisis à dessein pour guide parce qu'on ne peut pas l'accuser de malveillance envers le Bloc terroriste, a fait une effrayante peinture des Massacres de Septembre.

« Ce fut partout, dit-il, la même discipline dans le carnage. Le 2 septembre, *les quatre voitures remplies de prêtres, parties de la mairie et laissées tout ouvertes, servirent à allécher les égorgeurs. Quand ce premier sang fut versé, la soif s'alluma.* Les portes des prisons s'ouvrent d'elles-mêmes. Nul besoin de les forcer. Les guichetiers, avertis, s'empressent; ils allument des torches, ils conduisent eux-mêmes une poignée de meurtriers; ceux-ci se jettent sur les prisonniers qu'ils rencontrent

d'abord. Cela fut accordé à la première fureur, à l'Abbaye et aux Carmes. Mais presque aussitôt, un simulacre de tribunal se forme aux vestibules des prisons; les registres d'écrou sont apportés.

Un homme en écharpe préside; il se trouve autour de lui des inconnus qui se disent les juges... Les prisonniers sont amenés, l'un après l'autre, escortés par des gardes. Ils comparaissent un moment; les tueurs, les bras retroussés à côté des juges, attendent, pressent la sentence. D'abord ils tuèrent d'un seul coup de coutelas, de pique ou de bûche; puis ils voulurent savourer le meurtre et il y eut, entre les bourreaux et les victimes, une certaine émulation. Les premiers cherchaient le moyen de tuer lentement et de faire sentir la mort; les autres cherchaient à s'attirer la mort la plus rapide. Cependant on avait apporté des bancs pour assister en spectateurs au carnage. Quand la fatigue commença, les meurtriers se reposèrent. Ils eurent faim, ils mangèrent tranquillement... La fureur ne les empêchait pas de penser au salaire, quand ils auraient fourni l'ouvrage. De temps en temps, pris de scrupules ils allaient demander l'autorisation de prendre les souliers de ceux qu'ils avaient tués: l'autorité ne manquait pas de la leur accorder comme la chose la plus juste. Car, à deux pas des égorgeurs, au milieu de la vapeur du sang, siégeaient quelquefois des administrateurs; ils continuaient imperturbablement à expédier les affaires civiles dans ces bureaux d'égorgement. Tels furent les massacres à l'Abbaye, aux Carmes, à la Force, à la Conciergerie, à Bicêtre, dans les huit prisons de Paris. Après ce qu'on pouvait encore appeler la surprise de la première heure, ils recommencèrent le lendemain avec plus de sécurité, puis le surlendemain, pendant quatre jours. Ou plutôt, il n'y eut aucun intervalle; la seule différence du jour à la nuit, c'est qu'on illuminait les cours pendant la nuit, pour voir clair dans cet abat-

toir. Car jamais les égorgeurs ne cherchèrent à se cacher dans les ténèbres. Au contraire, ils allumaient des lampions près des cadavres, pour que l'on vit à la fois l'ouvrage et l'ouvrier... » (Edgar Quinet, *La Révolution*, t. I, p. 382-383.)

A la prison de l'Abbaye, avait été enfermé M. de Laleu, ancien adjudant général de la Garde Nationale. Un des « Tape-dur » qui travaillaient à la solde des amis du F.·. Danton, ministre de la Justice, du F.·. Marat, du F.·. Robespierre, ouvre d'un coup de couteau la poitrine du malheureux officier, plonge la main dans la blessure et en arrache le cœur qu'il porte à sa bouche.

« Le sang dégouttait de ses lèvres, dit un témoin oculaire, et lui faisait une sorte de moustache. »

On avait jeté à la prison de la Petite Force, rue Pavée (au Marais) la princesse de Lamballe, l'une des dupes infortunées que la Franc-Maçonnerie avait le plus adulées, dans ses Temples hypocrites. (Pour mieux endormir le pouvoir, c'était elle que peu d'années auparavant la Secte avait sacrée Grande Maîtresse d'une des plus importantes Loges féminines).

« On avait décidé de l'immoler », écrivent les docteurs Cabanès et Nass dans leur livre si poignant « *La Névrose révolutionnaire*[1] ». Et ils citent le journal intime, resté jusqu'à ce jour inédit, du médecin même de la princesse, le Dr Seiffert, qui fit de nombreuses démarches pour que la malheureuse femme fût relâchée comme l'avaient été la plupart de ses compagnes d'arrestation.

1. Paris, *Soc. fr. d'impr. et libr.*, 1905, p. 40.

Le F.·. Pétion répondit au Dr Seiffert :

« Le peuple de Paris administre lui-même la justice et je suis son prisonnier ». (*La Névrose Révol.*, p. 43).

Le F.·. Danton dit au docteur, sur un ton de menace.

« Le peuple français a ses chefs à Paris. Le peuple de Paris est sa sentinelle... Celui qui tenterait de s'opposer à la justice populaire ne saurait être qu'un ennemi du peuple ». (*La Névrose Révolut.*. p. 44).

Le F.·. Marat persifla gaiement Seiffert; quant au F.·. Robespierre, « cet hypocrite ambitieux », comme le caractérise le docteur, il lui riposta :

« Le peuple est trop juste pour attaquer l'innocence. Vous n'avez pas autre chose à faire que d'attendre le résultat de sa justice... » (*La Névrose révolut.*, p. 45).

« Sa justice! » La « justice populaire ! » C'est chez tous ces Francs-Maçons le même refrain. Mais, comme toujours, la franc-maçonnerie, par leur bouche, mentait : c'était elle et non point le peuple, qui avait condamné à mort la princesse de Lamballe après en avoir fait sa dupe.

Voyons comment s'exerça la justice non point populaire, mais bien maçonnique :

Deux hommes, tenant fortement (la princesse de Lamballe) sous les bras, l'obligèrent à marcher sur des cadavres. Comme elle chancelait à chaque instant, elle avait soin de croiser les jambes, de manière qu'en tombant, sa pudeur n'eût rien à souffrir de son attitude[1].

De la foule des spectateurs se détache alors « un

1. P.-J.-B. Nougaret, *Hist.* des prisons de Paris et des départements, t. I, p. 145.

homme bien mis » qui, voyant les attouchements infâmes que se permettaient les assassins sur la princesse nue, ... s'écria dans son indignation : *Rougissez, malheureux, et souvenez-vous que vous avez des femmes et des mères !*

Il fut à l'instant même percé de mille coups et son corps déchiré et mis en pièces[1]. (*La Névrose révolut.*, p. 52).

... Un forcené asséna sur la tête de la princesse évanouie ... un coup de bûche qui l'étendit sur une pile de cadavres.

Un autre scélérat, un garçon boucher du nom de Grison, lui coupait la tête avec son couteau de boucher...

Il se passa alors des scènes de la plus révoltante lubricité que notre plume hésite à retracer.

On coupe les mamelles de la malheureuse femme; on ouvre son corps dont on retire les entrailles. Un de ses assassins s'en fait une ceinture; puis il lui arrache le cœur et le porte à ses lèvres[2]...

... Lorsque la princesse fut mutilée de cent manières différentes, lorsque les assassins se furent partagé les morceaux sanglants de son corps, l'un de ces monstres lui coupa la partie virginale et s'en fit des moustaches[3]... (MM. Cabanès et Nass, *La Névrose révolut.*, p. 55 à 57).

Tels étaient, en septembre 1792, les « moyens de terreur » employés, selon la méthode inaugurée dès 1789 par le F.·. Adrien Duport.

Au procès des Septembriseurs, en mai 1796,

1. G. Bertin, *Madame de Lamballe*, p. 326,

2. Voir *Intermédiaire*, août et septembre 1867, p. 300.

3. Pour ces horreurs, le docteur Cabanès renvoie à *Paris pendant la Révolut.* par Mercier, t. I, Poulet-Malassis, 1862, et aux *Mémoires de Sénart*, p. 45.

trois des bourreaux de Mme de Lamballe furent condamnés aux galères, tandis que le reste des exécuteurs des massacres, « ceux à 6 francs, à 7 francs et à 12 francs par jour (écrit Ange Pitou), fut mis en liberté ».

Nicolas (l'un des tortionnaires de la princesse) était si abhorré même des assassins qu'ils en ont fait justice au bagne.

Au reste, je lui ai entendu dire, comme aux autres : « Nous sommes dans les fers et nos chefs sont dans les honneurs ». (Ange Pitou, L'*Urne des Stuarts*, 1815, p. 150. — Cité par le Dr Cabanès, *Névrose Révolut.*, p. 72).

Qui donc fut le plus bassement criminel dans cette horrible tragédie des massacres de Septembre ?

Est-ce « le grand Nicolas », l'ignoble comparse que son rôle dans l'assassinat de Mme de Lamballe rendit odieux jusqu'à ses compagnons de bagne ? ou bien n'est-ce pas plutôt, en réalité, ces « chefs », dont il parlait, ces Hauts Maçons qui firent au Dr Seiffert les réponses que l'on sait ?

Atroce résumé de la Terreur toute entière, les massacres de septembre ont atteint tous les rangs, tous les sexes, tous les âges.

A la Salpétrière, les plus infâmes horreurs furent jointes à l'assassinat des malheureuses folles qui y étaient enfermées.

A la Tour-Saint-Bernard, près du Pont de la Tournelle, 72 condamnés aux galères furent massacrés par ces justiciers d'un nouveau genre, tandis qu'à la prison de Bicêtre, de pauvres enfants

du peuple, détenus pour des peccadilles — apprentis de douze à quinze ans, garçons boulangers, petits marchands de journaux — furent égorgés à coups de pique ou assommés à coups de bûche, au nom de la Fraternité, pour le plaisir de voir couler le sang et pour apprendre à bien tuer.

« Les assommeurs nous le disaient, rapporte un témoin oculaire, et nous l'avons pu voir par nous-mêmes; les pauvres enfants étaient bien plus difficiles à tuer que les hommes faits: vous comprenez, à cet âge, la vie tient si bien ! » (Procès des massacreurs après le 9 Thermidor).

Cette accumulation de crimes est entièrement à la charge des Francs-Maçons qui étaient au pouvoir. Qui l'osera nier devant l'aveu brutal qu'en ont fait leurs fonctionnaires, puisque nos archives nationales renferment les factures des sommes régulièrement payées aux égorgeurs sur les fonds publics ?

En outre un contemporain, Baruel, achève de nous instruire sur la complète responsabilité de la Franc-Maçonnerie dans les holocaustes immenses offerts en septembre 1792 au Moloch de la Terreur :

« Dans tout moment d'émeute, dit Baruel, soit à l'Hôtel de Ville, soit aux Carmes, les vrais signes de ralliement, le vrai moyen de fraterniser avec les brigands, étaient les signes maçonniques. Dans l'instant des massacres, les bourreaux tendaient la main, en Francs-Maçons, à ceux des simples spectateurs qui les approchaient.

» J'ai vu, dit encore Baruel, un homme du peuple qui m'a lui-même répété la manière maçonnique dont

les bourreaux lui présentaient la main et qui fut par eux repoussé avec mépris parce qu'il ne savait pas répondre, tandis que d'autres plus instruits étaient, au même signe, accueillis d'un sourire au milieu du carnage. » (Mémoires, 2e édition, 1803, t. V, p. 134.)

### « Les fessées civiques ».

Tel est le titre d'un des chapitres de la *Névrose Révolutionnaire*, le livre effrayant que nous citions tout à l'heure. Et ce fut là un des « moyens de terreur » destinés à mater les résistances opposées à l'action des Sociétés Secrètes.

On fouettait les femmes de qualité dans la rue. On fustigeait les religieuses dans leurs cloîtres, envahis par des hordes populaires....

Un jour, un des orateurs les plus autorisés du club des Jacobins, le citoyen Varlet, vient y dénoncer les Sœurs de l'Hôtel de la Nation (Hôtel-Dieu), les accusant de garder caché dans l'Hôpital un prêtre réfractaire, et d'avoir eu l'audace de faire célébrer secrètement une messe des morts pour l'âme du tyran. Il termine en demandant qu'elles fussent exemplairement punies. (*La Névrose Révolut.*, p. 77, 78.)

Les tricoteuses s'en chargèrent ! Elles courent à l'Hôtel-Dieu, en arrachent les Sœurs.... L'une de celles-ci, s'étant dégagée des mains qui la retenaient, avait fui du côté du pont ; elle y fut poursuivie par une foule féroce, et précipitée dans la Seine[1].

1. *Mémoires Secrets du XIXe Siècle*, de Beaumont-Vassy. (*Névrose Révolut.*, p. 78.)

Le nombre des religieuses et femmes fouettées fut considérable. Trois Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, attachées à la paroisse Sainte-Marguerite, moururent des suites de ces violences.

Les pamphlétaires les célébrèrent avec une joie délirante. Loin de chercher à les atténuer, ils les contèrent avec force détails orduriers.

L'un de ces pamphets porte ce titre suffisamment explicite : « Liste des Sœurs et dévotes qui ont été fouettées par les dames des marchés... avec leur nom et leur paroisse et un détail très véritable de toutes leurs aventures avec les curés, vicaires et habitués desdites paroisses. » Sans entrer dans les détails, l'auteur se contente de jeter à toutes les victimes, en bloc, l'accusation d'immoralité. (*La Névr. Révol.*, p. 81, 82.)

Ce dernier trait peint l'hypocrisie traditionnelle des Francs-Maçons. Ils souillent et ils accusent de souillures !

Le 31 octobre 1793, le conventionnel Carra — *cité comme franc-maçon* dans le dictionnaire Desormes et Basile (p. 172) — écrivait dans ses *Annales patriotiques*, du 9 avril :

La foule s'est transportée dans les Eglises ; les femmes étaient armées de verges; elles ont fustigé hors du temple quelques calotins et calotines possédés du démon de la contre-révolution, et les hommes ont beaucoup ri des grimaces de ces lutins flagellés; cependant la garde nationale est accourue et a rabattu les cotillons retroussés. La municipalité, craignant que les fustigations publiques et trop répétées n'occasionnassent quelque scène plus fâcheuse, a mis fin par une proclamation à ces corrections populaires ; *elle a ordonné que les églises des nonnains seraient fermées au public...* » (Cité dans la *Névrose Révol.*, p. 81.)

Je souligne la dernière phrase du F.·. Carra : les Catholiques d'aujourd'hui subiront de pareilles infamies, exercées dans le même but, s'ils ne sentent pas enfin la nécessité impérieuse de briser l'ignoble tyrannie des Loges.

En 1793, c'est du Club des Jacobins — composé en majorité de Francs-Maçons, a écrit le F.·. Louis Blanc — que sortirent les mégères chargées de fouetter les Sœurs de l'Hôtel-Dieu.

Aujourd'hui, c'est des Loges que sortent toutes les immondices destinées à souiller le Catholicisme.

Quand donc les honnêtes gens ouvriront-ils les yeux ?

XV

# DEPUIS LA TERREUR

## L'Ordre Supérieur et l'Ordre Inférieur.

Quelques jours seulement après la chute des Terroristes au 9 Thermidor, Cadet de Gassicourt publiait un livre accablant [1] sur le rôle des Sociétés Secrètes dans la Révolution, — rôle dévoilé peu après, avec une colossale montagne de preuves, par l'Anglais Robison et le Français Baruel.

Deux historiens francs-maçons, l'un français, le F∴ Thory, qui écrivait en 1815, l'autre allemand, le F∴ Findel, ont avoué l'énorme impression, désastreuse

1. Cadet de Gassicourt, *Le tombeau de Jacques Molay, ou Histoire secrète des Initiés, Francs-Maçons, Illuminés et Recherches sur leur influence dans la Révolution française*, Paris, an IV.

pour la Maçonnerie, produite dans tous les pays par ces révélations.

La bande criminelle des Frères ∴ se sentit dangereusement menacée : elle eut peur et le mot d'ordre fut donné dans le monde entier de déguiser plus que jamais les Loges en innocentes confréries de bons vivants philanthropes, respectueux de la religion, des gouvernements établis, des corps constitués, etc...

Les assassins jacobins et les théoriciens anarchistes des Loges qui avaient su échapper ensemble aux guillotinades fraternelles entre francs-maçons de diverses chapelles et aux représailles des Thermidoriens, vainqueurs du F.·. Robespierre, — tous se couvrirent des mêmes voiles mensongers qui avaient abrité la Maçonnerie avant la Révolution. (Dasté-Baron, *La Franc-Maçonnerie et la Terreur*, p. 57).

Si les initiés épaississaient alors leur manteau d'hypocrisie, c'était pour préparer de nouveaux crimes.

Après l'explosion de 1792, ils creusent les mines qui éclateront en 1848, et couvriront l'Europe de débris sanglants.

Mais il existe, entre les trois périodes de l'Histoire qui précèdent la Réforme, la Terreur et 1848, un remarquable parallélisme : il semble qu'on y puisse voir, à chaque fois, des intellectuels de même ordre semer des doctrines meurtrières. Puis ces doctrines germent en moissons de crimes dont quelques-uns des semeurs sont victimes les premiers, lorsque les adeptes inférieurs des Sociétés Secrètes ont poussé jusqu'au bout les conséquences pratiques des théories dont on les a grisés.

Après les nombreux précurseurs de la Réforme dont César Cantu a donné l'histoire, apparaissent Luther et Calvin; mais les sanglants Anabaptistes à leur tour viennent apporter leurs outrances et les princes huguenots les écrasent parce qu'aucune société humaine ne pouvait plus vivre avec le démantèlement de tous les principes visé par ces adeptes inférieurs de la grande anarchie antichrétienne.

Pendant le dix-huitième siècle, aux « intellectuels » de la Maçonnerie — tels que les FF.·. Voltaire et d'Alembert — succèdent les hommes de main, les FF.·. Danton, Robespierre, Marat.

Au commencement du dix-neuvième siècle, même spectacle: la Haute Vente italienne avec ses Nubius et ses Piccolo-Tigre accumule les matières inflammables et périt elle-même au commencement de l'incendie qu'allume — grâce à elle — la bande des Initiés assassins de Mazzini.

Aujourd'hui, n'est-ce pas le même remplacement perpétuel des Francs-Maçons violents comme le F.·. Combes par les Francs-Maçons hypocrites comme ceux du ministère Rouvier-Dubief, en attendant le règne des FF.·. Thalamas et Hervé?

Sur ce « balancement » continu des théoriciens hypocrites et des praticiens violents des Sociétés Secrètes, il faut lire le remarquable ouvrage du protestant saxon Eckert[1], écrit justement au lendemain de 1848 — ouvrage où l'auteur arrive

1. *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification, ou son organisation, son but, et son histoire*, par Eckert, avocat à Dresde. Traduct. Gyr, Liège, 1854.

exactement aux mêmes conclusions, pour 1848, que Baruel et Robison pour 1793.

Il développe son idée en envisageant dans la Franc-Maçonnerie un « Ordre supérieur », celui des hauts théoriciens, et un « Ordre inférieur », celui des réalisateurs — et aussi des assassins.

Mais ces deux Ordres sont également remplis de criminels.

### La Haute-Vente corruptrice et les Francs-Maçons assassins.

La corruption — érigée en système dans la Haute-Vente qui, de 1820 à 1846, joue le même rôle que les Illuminés de Weishaupt au sein des Sociétés Secrètes — et les assassinats maçonniques multipliés par les sicaires du F.·. Mazzini forment un ensemble trop semblable à ce que nous avons déjà décrit pour que nous nous attardions à en parler.

Nous nous bornons à renvoyer, pour l'étude de la période préparatoire aux massacres de 1848 dans toute l'Europe, au courageux livre de Crétineau-Joly[1].

Nous sommes sûrs de recruter à Crétineau-Joly quelques lecteurs et admirateurs de plus rien qu'en reproduisant ici les portraits qu'il a peints des deux principaux personnages de la Haute Vente, le prince italien ou sicilien qui se cachait

1. Crétineau-Joly, *L'Eglise Romaine en face de la Révolution*, 3e édition, Paris, 1861.

sous le nom de Nubius[1] et le banquier israélite que dissimulait le pseudonyme de Piccolo-Tigre.

Voici d'abord le chef, l'homme qui va briller « sur l'arène des Ventes de toute la splendeur de ses vices » :

Nubius n'a pas encore atteint sa trentième année : il est dans l'âge des imprudences et des exaltations. Mais il impose à sa tête et à son cœur un tel rôle d'hypocrisie et d'audace, mais il le joue avec une si profonde habileté, qu'aujourd'hui, quand tous les ressorts que Nubius faisait jouer lui ont échappé l'un après l'autre, on se prend encore à s'effrayer de l'art infernal développé par cet homme dans sa lutte avec la foi des peuples. Cet Italien, dont les lettres à ses Frères des Sociétés Secrétes n'apparaissent qu'à de rares intervalles, comme des événements désirés ; ce Nubius, qui remplit les Ventes d'Italie, de France et d'Allemagne du bruit de sa renommée, a reçu du ciel tous les dons qui créent le prestige autour de soi. Il est beau, riche, éloquent, prodigue de son or comme de sa vie...

A lui seul, Nubius est corrompu comme tout un bagne; il accapare donc sur sa tête une véritable célébrité souterraine. (Crétineau-Joly, *L'Eglise Romaine en face de la Révol*, 3e éd., t. II, p. 111).

1. Sur la Haute Maçonnerie et sur Nubius, l'un de ses plus remarquables agents, il faut lire aussi *La Franc-Maçonnerie contemporaine*, par Onclair (Liège, imprim. Dessain, 1885) où je prends ces lignes :

« Grâce à l'ineptie, à l'aveuglement incurable de certain gouvernement catholique d'alors, il y avait à cette époque (*en 1824*) dans le corps diplomatique accrédité près du Saint-Siége, un personnage du nom de Nubius... (C'est le nom qu'il se donnait lui-même et que tous les historiens lui ont conservé par égard pour sa noble et respectable famille). Il était très érudit, principalement en économie politique ». (Onclair, p. 62).

Voici maintenant son lieutenant, le banquier Piccolo-Tigre :

Ce Juif, dont l'activité est infatigable, et qui ne cesse de courir le monde pour susciter des ennemis au Calvaire, joue à cette époque de 1822, un rôle dans le Carbonarisme. Il est tantôt à Paris, tantôt à Londres, quelquefois à Vienne, souvent à Berlin. Partout il laisse des traces de son passage, partout il affilie aux Sociétés Secrètes, et même à la Haute Vente, des zèles sur lesquels l'impiété peut compter. Aux yeux des gouvernements et de la police, c'est un marchand d'or et d'argent, un de ces banquiers cosmopolites ne vivant que d'affaires et s'occupant exclusivement de son commerce. Vu de près, étudié à la lumière de sa correspondance, cet homme sera l'un des agents les plus habiles de la destruction préparée. C'est le lien invisible réunissant dans la même communauté de trames toutes les corruptions secondaires qui travaillent au renversement de l'Eglise. (Crétineau-Joly, *L'Eglise Romaine...* 3e éd. t. II, p. 108).

Ainsi, de même que le Talmud de ses coreligionnaires est à cheval sur tous les paganismes antiques, Piccolo-Tigre évoluait à travers toutes les Sociétés Secrètes, en leur servant de trait d'union en même temps que de banquier.

Sa correspondance et toutes celles échangées entre les principaux membres de la Haute Vente ont été saisies par le gouvernement pontifical dans les premiers mois de 1846.

Ce sont ces documents, d'un intérêt qui passionne, que Crétineau-Joly a traduits en français sous les yeux mêmes de Pie IX, et la Franc-Maçonnerie a tellement peur de leur divulgation

qu'elle a eu soin de faire un silence de mort sur ces pièces effrayantes où sont les preuves irréfutables des criminelles intrigues ourdies par les Sociétés Secrètes coalisées.

Tandis que la Haute Vente corrompait et souillait, la Maçonnerie vulgaire assassinait.

Voici le texte d'un jugement rendu à Rome en 1825 :

Que Angelo Targhini, pendant sa réclusion pour homicide commis en 1819 sur la personne d'Alex. Corsi, s'immisça dans tout ce qui avait rapport aux Sociétés secrètes prohibées... devint le fondateur des Carbonari dans la Capitale même, dès qu'il put y retourner.

... Il résolut d'effrayer par quelque exemple terrible les individus qui s'étaient séparés (de la Secte); il forma donc le projet d'assassiner quelques-uns d'entre eux...

... Que dans la soirée du 4 juin dernier, ledit Targhini fit une visite à l'un de ces individus... et le conduisit dans une auberge où ils burent ensemble, et de là, toujours avec des manières amicales, le conduisit jusqu'à une rue où ce jeune homme, sans défiance, reçut par derrière, dans le côté droit, un coup de stylet qui le blessa grièvement, de la main de Léonidas Montanari, qui s'était mis là aux aguets pour attendre leur passage.

... Juge et condamne à l'unanimité Angelo Targhini et Léonidas Montanari à la peine de mort.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Le 25 novembre 1825, monté sur l'échafaud, Targhini s'écria : « Peuple, je meurs innocent, franc-maçon, carbonaro et impénitent ». (Crétineau-Joly : *L'Eglise Romaine devant la Révolution*, 1861. t. II, p. 85, 86, 87).

Sand (assassin allemand) engendre Louvel (assassin français), écrit encore Crétineau-Joly. Louvel engendre Fieschi, Morey, Alibaud et tous ces inconnus du régicide qui s'acharnèrent sur Louis-Philippe. Mazzini soudoie le Piémontais Gallenga contre Charles-Albert (de Savoie), Gallenga, Mazzini, Fieschi, Morey et Alibaud engendrent le Hongrois Liebenyi, le prussien Tesch, l'espagnol Merino, le napolitain Agesilas Milano, le romain Antonio de Felici et l'assassin anonyme du duc de Parme, qui, à leur tour, vomissent Pianori, Orsini et Pieri... (Crét.-Joly, *id.* t. II, p. 93).

En 1827, dans l'Etat de New-York, un journaliste, W. Morgan, qui avait reçu les plus hauts grades, publia un livre où ils étaient révélés. Il fut attiré dans la Loge de Rochester, emporté par les Francs-Maçons dans un bateau, et on ne le revit plus. Ses amis accusèrent les Francs-Maçons de l'avoir assassiné. Ceux-ci prétendirent qu'il s'était noyé dans le lac Ontario, et présentèrent un cadavre comme le sien, mais il fut prouvé que c'était celui d'un certain Monroë. Les poursuites judiciaires n'aboutirent pas, parce que tous les juges et officiers de police du Comté étaient francs-maçons eux-mêmes, ainsi que le gouverneur de l'Etat, le F.·. Clinton. (Claudio Jannet : *La Franc-Maçonnerie au XIX<sup>e</sup> siècle*, Avignon, 1882, p. 543).

C'est ce qu'on appelle la Justice maçonnique. Nous l'avons vue fonctionner en Suède au bénéfice des complices d'Ankarstroëm; en France, lors des massacres de 1792... sans compter le reste.

Garcia Moreno avait gouverné quinze ans l'Equateur, d'abord comme dictateur, ensuite deux fois comme président et peu de temps avant le jour où il fut assassiné, il avait été réélu par le vote unanime de la nation.

Dans une lettre à Pie IX, écrite[1] peu de temps avant sa mort, il lui disait: « Les loges des pays voisins, excitées par l'Allemagne, vomissent contre moi d'atroces libelles et des calomnies horribles; pendant même qu'elles complotent secrètement mon assassinat, j'ai plus que jamais besoin de la protection divine. »

«... Un des complices des assassins, un fonctionnaire, fut traduit devant une cour martiale. Le président de la cour lui assura que sa vie serait épargnée s'il dénonçait ses complices. « Il est inutile d'épargner ma vie, répondit-il, car dans le cas où vous me la donneriez, elle me serait enlevée par mes compagnons; j'aime mieux être fusillé, que poignardé. » (Lettre écrite de Guayaquil au *Bien Public* de Gand, citée par Claudio Jannet : *La Franc-Maçonnerie au XIX*e *siècle,* p. 594, 595).

### Haute-Maçonnerie d'assassins.

Le simple fait d'avoir évoqué tous ces crimes que la Franc-Maçonnerie a commis hier comme elle en commettra de semblables demain, suffira (je le sais de reste) pour me faire traiter d' « énergumène » et d' « halluciné » par ceux de nos amis qui refusent de croire à l'existence d'assassinats politiques et sectaires à partir d'une certaine date, — variable mais toujours lointaine :

« Pareils crimes à notre époque de lumières ? ce n'est pas possible », disent-ils.

Pourtant si la croyance aux vengeances et aux meurtres maçonniques était si absurde que cela, comment expliquerait-on qu'un homme tel que

1. Le 30 août 1875.

M. Taine (dont l'acuité de vision était si grande!) ait pu ne pas voir la complicité des Francs-Maçons du XVIII$^{e}$ siècle dans ce que l'ex-jacobin Prudhomme a appelé « *Les crimes de la Révolution* » ?

Un article de M. Drumont nous a donné récemment la clef de ce petit mystère.

Les plus enthousiastes de la Révolution française n'ont jamais caché... que c'était dans les Loges, dans les réunions des *Illuminés* que les plans du grand bouleversement social avaient été arrêtés. Pourquoi Taine laissait-il systématiquement cet élément de côté?

J'ai eu l'explication de ce mutisme, évidemment voulu de la part d'un historien aussi perspicace que Taine, par un diplomate éminent, qui était le voisin de Taine, en Savoie, qui causait, chaque jour, longuement avec lui.

Taine reconnut très loyalement devant lui qu'il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le rôle considérable de la Franc-Maçonnerie dans la Révolution, qu'il ne se dissimulait pas que le silence sur ce point était un trou énorme dans son œuvre; mais il ajouta qu'il n'avait pas osé, qu'il avait eu peur des vengeances de la Maçonnerie...

On peut être un des plus puissants penseurs de son siècle et ne pas avoir le courage de Bidegain qui circule paisiblement à travers les rues, après avoir porté aux Francs-Maçons un coup qui leur a été douloureux. (E. Drumont, *Lib. Parole,* 25 septemb. 1905.)

Oui, certes, le coup porté par M. Bidegain à la Franc-Maçonnerie l'a blessée cruellement. Si en effet l'accusation d'avoir tué un homme à coups de couteau est de nature à rendre odieux l'assassin, — le franc-maçon délateur qui tue un homme à

coups de « fiches » est un être non moins digne de mépris et de haine.

Or, la Franc-Maçonnerie, quand elle machina ses lâches assassinats anonymes — les plus abominables — s'est trop servi des cris meurtriers : « A l'eau ! A la lanterne ! » pour ignorer combien il est dangereux de devenir odieux au peuple...

Aussi, maintenant qu'on fouille dans son casier judiciaire, pour ainsi dire, elle a peur (croyez-le bien) de devenir à son tour odieuse aux masses. Elle a peur des livres comme celui de M. Bidegain, peur aussi des livres comme la présente étude.

Cela me console par avance d'être traité « d'énergumène » et j'achève de me consoler en relisant l'Encyclique de Léon XIII où éclatent ces paroles accusatrices qui frappent la Franc-Maçonnerie en plein cœur :

« *Vivre dans la dissimulation,* (dit le Saint Père), *et vouloir être enveloppé de ténèbres ; enchaîner à soi par les liens les plus étroits, et sans leur avoir préalablement fait connaître à quoi ils s'engagent, des hommes réduits à l'état d'esclaves ; employer à toutes sortes d'attentats ces instruments passifs d'une volonté étrangère ; armer, pour le meurtre, des mains à l'aide desquelles on s'assure l'impunité du crime, ce sont là de monstrueuses pratiques condamnées par la nature elle-même.* » (Léon XIII, Encyclique « *Humanum Genus* » contre la Franc-Maçonnerie, 20 avril 1884.)

Si l'on se souvient du Cardinal Caprara prédisant en 1787 que les Sociétés Secrètes allaient à bref délai bouleverser le monde, — de Pie IX confiant à Crétineau Joly le soin de divulguer les

lettres scélérates de la Haute Vente où étaient contenues en germe toutes les émeutes sanglantes de 1848, — de Léon XIII enfin, accusant dans les termes les plus énergiques les Initiés aux modernes Mystères de pratiquer l'assassinat par procuration (le crime lâche entre tous les crimes !) — et si l'on réfléchit encore que la Papauté, avec son empire spirituel sur les catholiques de la terre entière, est mieux que personne à même d'embrasser d'un coup d'œil les agissements mondiaux de la Franc-maçonnerie internationale — on nous accordera que nos conclusions ne sont pas aussi « exagérées » que pourraient le croire certains de nos amis.

Et nous nous résumons en ces termes :

Si d'une part, les Loges actuelles renferment un grand nombre d'égarés, malheureux hommes qu'aveuglent le stupide « anticléricalisme » et son frère jumeau, l'antipatriotisme, — d'autre part ces mêmes Loges, dans l'ombre, sont guidées, à l'insu de la plupart de leurs membres, vers des buts qu'elles ignorent, par des assassins [1].

## Etranges alliances.

L'Encyclique *Humanum Genus* va nous fournir encore un grave sujet de réflexions :

Il existe dans le monde, écrit Léon XIII, un certain nombre de sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie

1. A lire sur le même sujet : *L'Assassinat maçonnique, le Crime rituel, La Trahison juive*, Paris, Libr. Antisém., 1905.

du but et des principes essentiels. En fait, elles sont identiques à la Franc-Maçonnerie, qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent. (*Encycl. Hum. Gen.*)

Oui, des liens mystérieux unissent entre elles les Sociétés Secrètes, aussi bien à travers la terre qu'à travers les temps.

La secte des Ismaéliens existe toujours en Orient, écrit Claudio Jannet... Il y a aussi dans ces pays des Sociétés Secrètes ayant conservé la doctrine syncrétiste et ayant des initiations auxquelles elles admettent les chrétiens comme les musulmans..; de nos jours, plusieurs Européens, après y avoir été initiés dans leurs voyages dans le Levant, ont joui auprès des Loges maçonniques d'une considération due autant au haut degré de leur initiation qu'à la profondeur de leurs sentiments antichrétiens (Cl. Jannet, *Les Précurs. de la Fr.-Maç.*, p. 61).

En 1899 — année qui précéda l'année sanglante où tant de chrétiens et de chrétiennes périrent en Chine au milieu des odieux supplices que leur infligèrent les Boxers, ces démons à face humaine — en 1899, dis-je, l'organe officiel des Martinistes a dévoilé orgueilleusement ses fraternelles relations avec la Société Secrète des Babystes, en Perse, et avec les Sociétés Secrètes occultistes (autrement dit magiciennes), en Chine.

Nous dirons un mot, tout à l'heure, des exploits de ces Babystes de Perse, et de ces Occultistes de Chine. Voici d'abord la preuve de leur entente avec nos Martinistes français dont nous avons montré le rôle dans la préparation du régime de la Terreur.

En août 1899, l'*Initiation*, revue officielle du Martinisme, a publié un grand discours prononcé par un de ses chefs, à une inauguration de Loge. Nous y lisons :

Aujourd'hui, le Martinisme a porté le flambeau de l'Illuminisme Chrétien dans toutes les parties de l'Univers.

Nous savons, du reste, quels singuliers chrétiens sont les Martinistes, mi-partie Gnostiques, mi-partie Kabbalisants[1] !

« C'est ainsi, continua l'orateur, que nous avons, en Chine, des Martinistes qui s'attachent à faire connaître l'Esotérisme judéo-chrétien aux derniers représentants des antiques civilisations de la Lémurie... C'est ainsi que, dans l'Asie Centrale, les Martinistes prêtent leur aide aux Babystes et à tous ceux qui se vouent corps et âme pour la lutte contre le régime du sabre, afin de hâter le triomphe de la justice et de l'amour. » (*Initiation, août 1899, page 107*).

Quatre mois auparavant, une note évidemment émanée des Martinistes avait été insérée dans l'*Écho de Paris*. (Ce qui nous prouve que les sectaires savent glisser des communications tendancieuses dans les feuilles les plus antisectaires).

Cette note, que compléta très curieusement le discours martiniste que nous citions tout à l'heure, dit ceci :

1. Ce que nous avons dit, dans un précédent chapitre, au sujet des Martinistes du XVIII[e] siècle, s'applique entièrement aux Martinistes modernes. Pour plus ample informé, lire la revue : *La Franc-Maçonnerie Démasquée*, n° de mars 1898.

Les Babystes d'Egypte, de Perse et de Syrie, et les Illuminés d'Allemagne sont affiliés aux Martinistes, qui sont en pourparlers, en ce moment, avec les sociétés occultistes de Chine. (*Echo de Paris,* 5 avril 1899).

Deux ans auparavant, l'*Initiation* de mars 1897, rendant compte d'une tenue solennelle du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, avait annoncé le début de ces relations lointaines.

Parlant en effet de la délégation générale martiniste en Egypte, l'*Initiation* a déclaré que :

Munie de pleins pouvoirs spéciaux, cette délégation a réussi à conclure une entente cordiale avec les délégués Babystes, spécialement accrédités à cet effet... Cette entente, est-il ajouté, ouvrira sous peu la Perse à l'influence martiniste.

Un peu plus loin on lit dans le même document :

Nous sommes heureux d'annoncer au Suprême Conseil la création à San Francisco de la première Loge Martiniste Chinoise, sur laquelle nons fondons de grandes espérances pour l'entente de notre Ordre avec la Société de Hung. (Cité par *la Franc-Maçonnerie démasquée,* mai 1897, p. 115.)

Or, cette Société de Hung n'est autre que la Société-Mère des Boxers chinois.

Les victoires japonaises en Mandchourie soulèvent aujourd'hui contre les Européens l'enthousiasme guerrier (gros de menaces) de tous les peuples orientaux sémitiques, turcs et jaunes de tous métissages qui entrevoient, dans des rêves de sang, de prochaines et terribles revanches contre les envahisseurs blancs. Et la haine de toutes ces nations de couleur s'adresse autant aux hommes qui

s'efforcent de les gagner à la civilisation d'Europe qu'à ceux qui cherchent à les conquérir à la foi chrétienne. Farouches, mais clairvoyants, tous les Jaunes d'Asie confondent dans une même haine la religion du Christ et la civilisation européenne. Ils ont raison de les détester ensemble, car notre civilisation, fille du christianisme, ne fait qu'un avec lui.

### Les Bâbistes.

Nous n'avons qu'un mot à dire des Bâbistes, dont le prophète Bâb bouleversa la Perse en 1850. Leur Société Secrète n'est pas autre chose qu'une rénovation des sectes anarchistes de Babek, de Kharmath, etc., dont nous avons parlé, c'est-à-dire qu'elle est proche parente de la secte des Assassins du Vieux de la Montagne. Comme chez ce dernier, le meurtre est le grand moyen de règne des Bâbistes et il n'est pas étonnant que les Persans les aient violemment combattus.

D'ailleurs c'est sous le poignard d'un Bâbiste qu'est tombé le père du Shah actuellement régnant.

Les Néo-Martinistes de France ont là de belles relations.

### Les Sociétés Secrètes et le Péril jaune.

A cette heure où tout ce qui compte en Europe parmi les vrais « intellectuels » frémit à la pensée du Péril Jaune et jette le cri d'alarme, il est singulier, pour ne pas dire plus, de voir les Francs-Maçons Martinistes se vanter de leurs relations

avec les Sociétés Secrètes occultistes de Chine, et cela en 1899, juste un an avant que les Boxers occultistes se soient livrés à leur affreuse tuerie.

Tous nos lecteurs connaissent le nom du colonel Mouraviev, l'ex-attaché d'ambassade russe que le parti judéo-maçon a éloigné de Paris pendant l'Affaire Dreyfus, parce qu'il y voyait trop clair.

Une lettre de lui ouvre de larges horizons sur l'importance des Sociétés Secrètes en Extrême-Orient :

L'intérêt de tout pays d'Europe (écrivait le colonel au sujet de la guerre russo-japonaise) est de se mettre autant que possible du côté de la Russie, car tôt ou tard, cette même Europe tout entière aura affaire aux Jaunes, coalisés, fanatisés et enrichis, et qui marcheront à la conquête du monde, conduits par des états-majors japonais.

Les Anglo-Saxons, isolés dans leurs Iles Britanniques et en Amérique, s'imaginent que les Jaunes ne pourront jamais les atteindre. D'autre part, ils croient que Franc-Maçonnerie, qu'ils ont introduite au Japon il y a quelques années, leur donnera les armes nécessaires pour contrôler, contenir et diriger les Jaunes dotés des bienfaits des Grands Orients aryens.

Mais ils seront bien attrapés le jour où ces Jaunes, après avoir écrasé l'Europe continentale, se serviront eux-mêmes de cette Franc-Maçonnerie comme d'une arme contre les Anglo-Saxons.

« Les Jaunes possèdent autre chose que la Franc-Maçonnerie, et ce qu'ils ont est plus ancien et bien plus fort. Déjà, aujourd'hui, la Franc-Maçonnerie n'es qu'un moyen pour eux pour pénétrer les secrets de leurs amis blancs et les étudier de près ». (Cel Mouraviev, *Gaulois* du 28 février 1904).

Depuis, M. Henri Rochefort a reçu de Chine des nouvelles qui lui ont paru trop graves pour qu'il les garde pour lui :

« J'ai sous la main (a dit le maréchal Ma) une armée de six cent mille hommes armés à l'européenne et instruits par ces mêmes Japonais qui nous ont battus il y a dix ans.

« Une fois nos forces réunies aux leurs, nous serons en mesure de tenir tête à l'Europe qui est venue chez nous disputer nos territoires bien que nous ne soyons jamais allés chez elle. »

Or, les Chinois sont plutôt silencieux et pour que le généralissisme des troupes impériales ait ainsi dévoilé son plan, il faut qu'il l'ait au préalable solidement arrêté dans sa tête...

Soyez-en sûrs, la reprise de l'Asie sur les conquérants occidentaux commencera par l'envahissement de l'Indo-Chine, qui nous sera enlevée en un tour de main [1] (M. H. Rochefort, *Intrans.* 20 septembre 1904).

1. En Décembre 1904, un journal japonais, *le Tayio*, écrit que la France a « le cœur pourri » et laisse entendre qu'on aurait bien tort de se gêner avec elle :

« Il y en a, dit ce journal, qui redoutent les progrès de la France en Asie et craignent de la voir s'annexer les provinces du Sud et de l'Ouest. Ces craintes me paraissent sans fondement. La France n'est plus ce qu'elle était autrefois. Malgré l'éclat extérieur de sa civilisation, elle est absolument pourrie au cœur : on peut lui envier son raffinement, ses beaux-arts et sa richesse, mais son énergie vitale est épuisée. Sa population diminue de jour en jour, et il n'est point déraisonnable de croire qu'elle disparaîtra du rang des nations vers la fin de ce siècle. Dès lors, toutes ses entreprises de colonisation en Asie sont vouées à un échec fatal. »

Nous sommes avertis.

## En Indo-Chine.

Les craintes patriotiques de M. Rochefort sont d'autant plus fondées que l'Indo-Chine est couverte de Sociétés Secrètes, ramifiées avec les féroces Boxers de Chine.

En 1887, M. Alfred Muteau, commissaire de la Marine française, écrivit une brochure intitulée « *Une Société Secrète en Indo-Chine* ». La Société qu'il décrit n'est autre, dit-il, que « l'Association de Hung » ou « l'Association du Ciel et de la Terre », importée de Chine, — celle-là même avec laquelle les martinistes sont en relations. Et c'est « l'une des Sociétés Secrètes les plus considérables et les plus puissantes de l'Univers ». (M. Muteau, p. 4). Elle s'appelle encore « La Secte du Lotus Blanc », et aussi « les Triades » ou « les Trois Sociétés Unies ». Ses rites ressemblent étrangement aux rites maçonniques. Des supplices variés y sont réservés aux Initiés qui contreviendraient aux lois des Loges de Hung ; c'est le pendant de ceux dont il est question dans le serment des Francs-Maçons écossais, où les entrailles arrachées et le corps brûlé jouent le rôle principal.

Lisons le code de cette Maçonnerie d'Extrême-Orient :

Art. 16. — « Si vous aidez à la capture d'un Frère « dont la tête est mise à prix, c'est le crime le plus « grave, et le criminel sera mis à mort par décol- « lation. »

... Il est en outre fait mention de divers supplices

dont les coupables seront frappés *par le ciel,* mais il est présumable (ajoute M. Muteau) « que le Conseil de l'Association se fait souvent à cet égard l'interprète et l'exécuteur des soi-disant volontés célestes. » (M. Muteau — p. 34, 35.)

On remet aux recrues un livre « renfermant les lois, règlements et signes secrets. »

On y ajoute quelquefois des poignards qu'ils dissimulent sous leurs longues manches et qui servent à exécuter les sentences capitales de l'Association. (M. Muteau — p. 36.)

**En Chine.**

Un autre officier de la marine française, M. de Pouvourville, a écrit en 1897 un livre bien intéressant : *Le Taoïsme et les Sociétés Secrètes Chinoises*; il indique discrètement le rôle qu'y joue l'assassinat.

Je ne peux pas divulguer (dit M. de Pouvourville) ce que les Sociétés Chinoises ont de secret, ce qu'elles ne développent à leurs membres, à mesure qu'ils montent en grade et en considération, que sous le sceau du silence le plus formel et sous les dernières menaces. » (M. de Pouvourville, p. 3).

Plus loin, voici des détails d'un vif intérêt sur les Initiés suprêmes du Taoïsme, « le refuge et le centre de toutes les associations secrètes des races jaunes », dit M. de Pouvourville (p. 8).

On appelle *Phap* ces Hauts-Gradés de la Maçonnerie Chinoise : ce sont de redoutables sorciers et de non moins redoutables experts en poisons. Ecoutons plutôt M. de Pouvourville :

Les rites évocatoires, dit-il, tiennent ici une grande place (p. 8).

Voilà pour la sorcellerie de ces Hauts Maçons chinois.

Voici maintenant pour leurs talents d'empoisonneurs :

« Outre les livres sacrés, le *Phap* possède les secrets de la toxicologie hiératique des Chinois anciens (*c'est-à-dire de leur science des poisons*), toxicologie de laquelle je donnerai peut-être un jour de curieux détails, spécialement sur les poisons végétaux, sur leur condensation en poudres impalpables sans odeur, ou en gouttes insapides et incolores et qui forme un redoutable arsenal aux mains de ceux qui savent en jouer. » (M. de Pouvourville, p. 13).

Parallèlement à ces empoisonneurs des Sociétés Secrètes Chinoises, — chez nous, qui saura jamais de quel redoutable arsenal sont sortis les poisons lents qui, selon la courageuse affirmation de Madame Lebaudy, auraient souvent glacé le visage de l'infortuné Syveton?

Mais si les victimes des Sociétés Secrètes se comptent par centaines dans le monde chrétien, c'est par milliers qu'elles se comptent dans le monde païen d'Orient...

La dernière fièvre de sang engendrée par les Sociétés secrètes et magiciennes de Chine aboutit aux affreux massacres exécutés par les Boxers. Or, une dépêche de Hong-Kong, datée du 26 juillet 1901, nous apprend que *les Boxeurs* « ne sont qu'une section de *la Société des Triades* » dont nous avons montré tout à l'heure les ressemblan-

ces avec les Loges d'Europe. Ces mêmes Triades pullulent en Indo-Chine aussi bien que dans la Chine entière.

On sait d'ailleurs quelle haine féroce est vouée chez nous par les Sectaires de tout ordre à nos Missions qui répandent à travers la terre l'amour du Christ et de la France, tout à la fois. A entendre ces fous malfaisants, ce seraient les Missionnaires massacrés qui furent les coupables, tandis que les Boxers, ignobles bourreaux *de femmes et d'enfants*, étaient de petits saints...

Dans la Revue *La Quinzaine*, en septembre 1900, M. Farjenel a donné une belle étude des liens qui unissent les Sectaires d'Europe aux Sectaires jaunes.

« Une même communauté de vues sur un point essentiel, dit-il, rapproche les Sectaires chinois des Maçons français (la haine des missionnaires, la haine du catholicisme). Il ne reste aux uns et aux autres qu'à trouver les moyens pratiques d'unir leurs efforts dans la lutte commune contre le christianisme qu'ils détestent également. »

N'est-ce pas ces moyens pratiques d'unir leurs efforts contre la foi chrétienne, que recherchent nos Sectaires dans leurs pourparlers, avec leurs frères d'Orient et d'Extrême-Orient ? Et quand on voit des Sociétés Secrètes européennes, françaises même, rechercher l'alliance des mystérieux empoisonneurs et tortionnaires de l'Ordre de Hung, n'a-t-on pas le droit de dire qu'elles sont peuplées de traîtres à leur patrie et à leur race, — traîtres que je m'efforce de croire inconscients?

## XVI

## L'ASSASSINAT DE LA FRANCE

Combien est abondante notre moisson de crimes des Sociétés Secrètes !

Mais ce n'est plus assez pour elles des sadiques luxures, du sang humain coulant à flots sur les échafauds et dans les tortures savantes : maintenant, c'est un peuple tout entier qu'elles veulent assassiner, le nôtre; c'est la France qu'elles s'efforcent de tuer.

Cette vérité-là — dont la divulgation rapide est la seule chance de salut pour notre pays — est celle qu'on retrouve exprimée sous toutes les formes dans tous les journaux, dans tous les livres publiés depuis des années par les antisectaires.

Pour en prouver une fois de plus la réalité cruelle, il me suffira de grouper ensemble les belles conférences que viennent de faire deux députés, vaillants entre les vaillants.

### L'Antipatriotisme maçonnique.

Ces jours derniers, M. Maurice Spronck, député de Paris, accumula documents sur documents pour démontrer que, de 1866 à 1870, on répandit en France par le discours, le journal, la brochure, le livre, des idées antimilitaires et antipatriotes identiques à celles qu'on répand aujourd'hui.

Nous empruntons à l'éloquent député de Paris ces considérations d'un haut intérêt sur les ravages causés par l'esprit maçonnique en France, avant et après la guerre de 1870 :

*Avant 1870.*

En somme, on attache à la forme extérieure du régime sous lequel vit un pays, une importance qu'elle n'a pas. Ce sont les mœurs, ce sont les courants d'idées et ce sont les esprits directeurs de ces courants qui président, beaucoup plus que le gouvernement officiel, à l'évolution d'un peuple. Et quand aujourd'hui, par exemple, on nous parle de la corruption du second Empire, nous serions disposés, après ce que nous avons vu depuis, à prendre en souriant ce genre d'accusation porté contre Napoléon III et contre son entourage.

La vérité, c'est que les dix-huit années de restauration impériale furent imprégnées d'esprit maçonnique et jacobin, et que la grande faute de l'Empereur fut de n'avoir opposé à cet esprit, soit dans sa politique intérieure, soit dans sa politique étrangère, qu'une résistance insuffisante. Mais, si l'on peut lui reprocher

d'avoir subi la poussée ambiante, il est absurde de l'inculper de l'avoir provoquée; et c'est derrière lui et au-dessous de lui que l'historien doit chercher les causes premières des événements qui marquent son règne.

*Depuis 1870.*

Ce qui apparaît prodigieux, et prodigieux au point qu'on en arrive à se demander si de telles aberrations sont bien spontanées, et si elles ne résultent pas d'un plan concerté dans la coulisse par des acteurs inconnus, c'est que, pour certains de nos concitoyens, l'enseignement de 1870 semble être resté totalement lettre morte.

Que les pacifistes, humanitaires, internationalistes et autres rêveurs, M. Ferdinand Buisson en tête, aient pu, avant la tragédie de l'invasion et du démembrement, se bercer d'illusions puériles sur les conditions nécessaires de toute vie nationale, à la rigueur on se l'explique. Ils manifestaient bien ainsi une médiocre compréhension des lois historiques du monde et une propension singulière à un illuminisme dangereux. Mais, après tout, de grands esprits avaient versé dans des chimères semblables. Aucune brutale leçon ne s'était déroulée sous leurs yeux pour les guérir de leur aveuglement. Ils pouvaient se tromper.

Seulement, ils voient la guerre, et la guerre longtemps et minutieusement préparée à l'avance sous la direction d'un homme qui ne se cache pas de forger sa politique par le fer et par le feu; ils savent, à n'en pas douter, que cette guerre a été voulue non pas par nous, mais par l'adversaire qui nous a avoué depuis avoir mis la falsification des dépêches au service de ses projets; ils n'ignorent pas que son collaborateur le plus actif fut une sorte de vieux moine militaire, pour qui les luttes internationales sont d'essence divine, et qui professe

que, sans elles, l'humanité pourrirait; ils ont constaté, et ils peuvent constater chaque jour davantage, que ce mysticisme belliqueux a pénétré la race germanique, et que, pour appuyer ce mysticisme, elle a coulé des milliers de pièces de canon et trempé des millions de baïonnettes. Bien mieux; pas plus tard que l'été dernier, ils ont vu, à Tanger, le Kaiser allemand mettre, avec un geste de menace, la main à la poignée de son épée. N'importe! ils n'ont rien compris, rien appris du passé. Ils ne soupçonnent rien des réalités du présent. Ils ne devinent rien des éventualités de l'avenir. Ils vivent les yeux fixés sur leur rêve bucolique de fraternité mondiale. Et nous sommes bien forcés au moins de les considérer comme des fous, pour n'avoir pas à les accuser d'être des criminels (*Avant 1870 — En 1905*, M. Maurice Spronck).

En même temps que son collègue, M. Grosjean, député du Doubs, faisait, sous le titre *La Leçon de l'Etranger*, une conférence où il établissait avec une saisissante évidence que, chez nous, un parti infâme emploie toute son activité à détruire notre foi patriotique, notre esprit guerrier, nos forces militaires — tout ce qui s'oppose à l'invasion et au démembrement de la France — juste en des jours où les peuples voisins exaltent au plus haut degré dans l'âme de leurs fils le patriotisme, l'orgueil national et l'ambition de dominer le monde.

Une nation tombée au niveau de cette bête légendaire tellement stupide qu'elle se dévorait les pattes, une nation semblant en proie au vertige et paraissant prendre plaisir à détruire ses armes alors que ses ennemis s'arment jusqu'aux dents, tel est le phénomène extraordinaire que nous avons

sous les yeux. Bien plus, ce phénomène, qui s'est déjà produit en 1869, se reproduit encore aujourd'hui avec les mêmes symptômes, exactement.

Dira-t-on que ce sont là des caprices du hasard?

Non. D'abord une nation ne se suicide pas, on la suicide. Et puis, la génération spontanée n'existe pas plus dans la vie des peuples qu'en physiologie : rien ne naît de rien et, comme dans toute maladie en général, c'est le bacille générateur de poison et de mort qu'il faut chercher ici.

Mais quand on a vu avec nous les ferments morbides des Sociétés Secrètes infecter, à travers les siècles, toutes les plaies de l'humanité les plus hideuses; quand surtout on sait que c'est la Franc-Maçonnerie qui a déchaîné contre nos arrière-grands-pères l'horrible peste qui s'est appelée la Terreur, est-il possible d'aller chercher ailleurs que dans la Franc-Maçonnerie la cause du mal dont la France meurt?

Aussi bien, s'il était encore nécessaire de donner une preuve que les Sociétés Secrètes sont réellement la source profonde des maux dont nous souffrons, on la trouverait irrésistible dans ces pages abominables où Weishaupt, le premier, a érigé en dogme la haine de la Patrie et du Patriotisme :

« A l'origine des Nations et des Peuples, dit-il dans son Code Illuminé, le monde cessa d'être une grande famille... Le Nationalisme ou l'Amour National prit la place de l'amour général. Avec la division du globe et de ses contrées, la bienveillance se resserra dans des limites qu'elle ne devait plus franchir. Alors ce fut une

vertu de s'étendre aux dépens de ceux qui ne se trouvaient pas sous notre empire. Alors il fut permis pour obtenir ce but, de mépriser les étrangers, de les tromper et de les offenser. *Cette vertu fut appelée Patriotisme.* Celui-là fut appelé Patriote qui, juste envers les siens, injuste envers les autres, s'aveuglait sur le mérite des étrangers et prenait pour des perfections les vices de sa patrie... On vit alors du Patriotisme naître le Localisme, l'esprit de famille et enfin l'Egoïsme. Ainsi l'origine des Etats ou des Gouvernements, de la Société civile, fut la semence de la discorde et le Patriotisme trouva son châtiment dans lui-même... *Diminuez, retranchez cet amour de la Patrie, les hommes de nouveau apprennent à se connaître et à s'aimer comme hommes...*» (Cité par Baruel, *Mémoires*, t. III, p. 128).

« Par ces écoles, continue-t-il (les écoles secrètes de la philosophie, autrement dit les Loges et Arrière-Loges), un jour sera réparée la chute du genre humain ; les princes et *les nations disparaîtront sans violence de dessus la terre.* Le genre humain deviendra une même famille, et la terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable... » (Cité par Baruel, *Mémoires*, t. III, p. 131, 132).

Ainsi dogmatisa Weishaupt, le chef des odieux conspirateurs qui ont « illuminisé » la Franc-Maçonnerie française en 1785, qui l'ont gonflée de tous leurs venins et qui ont donné aux Sans-Culottes pour coiffure « civique » le bonnet rouge de leur Epopte Illuminé.

Les thèses antipatriotes de Weishaupt sont plus vivantes que jamais au sein de la Maçonnerie française, « qui est (a dit un Maçon illustre) à l'extrême pointe d'avant-garde de toutes les Maçonneries », et dans les pages artificieuses que

nous venons de résumer, Weishaupt a été manifestement l'instituteur de tous nos instituteurs des « Amicales » maçonniques et anarchistes, de tous nos FF.·. Hervé, Thalamas et *tutti quanti*.

C'est aussi en vrai Franc-Maçon, fidèle à la pure tradition de Weishaupt, qu'en décembre 1905 le F.·. Sembat, député de Paris, a prononcé à la Chambre un discours nettement internationaliste et antipatriote.

La thèse d'Eckert est toujours vraie : quand un Franc-Maçon d'avant-garde parle de la sorte, c'est que l'heure des bouleversements approche.

### L'Allemagne et l'Angleterre, vassales de la Franc-Maçonnerie.

Le contraste est saisissant : d'un côté la France en proie depuis des années à une criminelle propagande antipatriote; en face d'elle, l'Allemagne et l'Angleterre, pays très maçonnisés, mais où le patriotisme est au contraire exalté à outrance.

A première vue on serait tenté de nous dire : « Si la Maçonnerie est aussi antipatriote que vous le dites, pourquoi ne détruit-elle pas le patriotisme allemand et le patriotisme anglais comme elle détruit le nôtre ? »

A cette question, ce sont deux Francs-Maçons très illustres qui ont répondu à notre place.

L'ex-F.·. Haugwitz, en 1822, présenta au Congrès des Souverains assemblés à Vérone un mémoire où il dévoila que lui, premier ministre de la Couronne de Prusse, avait été « chargé de la direction

supérieure des réunions maçonniques d'une partie de la Prusse, de la Pologne et de la Russie » ; que la Maçonnerie était divisée en deux partis, l'un, le parti d'avant-garde qui avait son siège à Berlin, l'autre, celui des Francs-Maçons « modérés », en quelque sorte, — tous deux se donnant la main « pour parvenir à la domination du monde, conquérir les trônes et se servir des rois comme de leurs ministres ». « Exercer une influence dominatrice sur les trônes et les souverains, tel était notre but[1] », dit encore l'ex-F.·. von Haugwitz.

Les empereurs François d'Autriche et Nicolas Ier de Russie furent si impressionnés par ce rapport qu'ils s'empressèrent de prohiber la Maçonnerie dans leurs Etats. Au contraire le roi Guillaume III de Prusse, à qui le mémoire d'Haugwitz, son ex-ministre, avait été personnellement adressé, écrivit, de Vérone même, à son médecin particulier le F.·. Wiebel, de la Gr.·. Loge d'Allemagne :

« Informez vos frères maçons que j'ai eu ici beaucoup à faire à propos de la maçonnerie et de sa conservation en Prusse. Mais je ne lui ai pas retiré la confiance que je lui ai donnée ; je ne le ferais que si j'avais, dans la suite, des motifs plus concluants (!). Dites-leur que la maçonnerie pourra toujours compter sur ma protection, tant qu'elle ne sortira pas des limites qu'elle s'est elle-même tracées. (Cité par N. Deschamps, *Les Soc. Secr*,, t. II, p. 399.)

Toute la conduite des princes protestants d'Allemagne et d'Angleterre vis à vis de la Maçonnerie est expliquée par ces lignes du royal F.·. Guil-

1. Onclair, *La Franc-Maçonnerie contemporaine*, p. 58 à 60.

laume III. Après comme avant le règne de ce souverain, la Prusse est, en réalité, bien plus la protégée de la Maçonnerie que sa protectrice. Aussi bien la Maçonnerie trouve en elle une terre d'asile trop hospitalière et un levier trop puissant pour ne pas respecter et favoriser la nation et la dynastie qui sont ses vassales.

Nombreux sont les documents qui prouvent jusqu'à l'évidence que la Prusse fut aidée secrètement dans bien des entreprises par la Franc-Maçonnerie[1], et tout le monde connaît la terrible révélation faite par M. de Giers, ancien ambassadeur de Russie, au sujet de nos désastres de 1870 : l'existence à Berne, où il était alors accrédité, d'une agence maçonnique prussienne en communication avec les Loges françaises qui trahissaient notre pays[2] !

Quel crime à ajouter à tous les autres crimes maçonniques contre la France !

Pour ce qui concerne l'Angleterre, (où nous avons d'ailleurs vu naître la Franc-Maçonnerie), elle est tellement maçonnisée, ses annales portent tellement l'empreinte d'influences maçonniques

1. Voir N. Deschamps, *Les Soc. Secr.*, t. II : La genèse maçonnique de la Prusse, p. 397. L'unité allemande, p. 400. — Onclair, la *Fr. Maç. Contempor.*, p. 60. — A lire aussi, dans les *Mémoires du Général Lamarque* (Paris, 1835, t. II, p. 4) l'entrevue du général avec un haut maçon qui lui déclara, en 1826, que les Sociétés Secrètes voulaient alors l'unité de l'Italie et la réunion de toute l'Allemagne sous un seul sceptre. Elles ont réalisé leurs volontés.

2. Et M. de Giers ajoutait « La nation française avait été, paraît-il, condamnée par la haute Maçonnerie internationale !... »

que l'auteur anonyme du *Secret de la Franc-Maçonnerie*[1] croit pouvoir en conclure que c'est elle, l'Angleterre, qui, dans le monde entier sème des Loges destinées uniquement à servir d'instruments à la domination britannique.

Mais cette thèse, qui nous paraît exclusive à l'excès, explique beaucoup moins bien l'ensemble de l'histoire de la Franc-Maçonnerie que celle où on l'envisage (ainsi qu'ont fait tous les Papes) comme une Eglise en dehors et au-dessus des Nations qu'elle veut toutes asservir à son cléricalisme[2].

Cette dernière thèse, dont la démonstration ressort d'ailleurs de tous nos chapitres précédents, cadre parfaitement aussi avec les paroles capitales de l'ex F.·. Von Haugwitz et de M. de Giers qui évoquent à nos yeux effrayés notre pays visé au cœur par une Société Secrète qui a juré sa mort parce qu'il est toujours et malgré tout un puissant rempart du Catholicisme.

### Comment la Franc-Maçonnerie s'y prend pour tuer la France.

Au Convent de 1898, le F.·. Bourceret, Orateur de l'Assemblée, termina son homélie par ces paroles :

1. *Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1905.

2. Dans un chapitre précédent, nous avons dit qu'à l'inverse de l'Eglise maçonnique, l'Eglise catholique a toujours répudié le « cléricalisme », en entendant par là toute ingérence du pouvoir religieux dans le pouvoir civil, de même qu'elle a combattu constamment le régalisme, c'est-à-dire toute ingérence du pouvoir civil dans le pouvoir religieux.

C'est précisément parce que nous sommes les ouvriers de la pensée et les champions de la fraternité universelle que nous avons pour ennemis les ambitieux et les égoïstes, qui veulent dominer leurs semblables, créer des castes et maintenir des privilèges dans la société [1]. Ces hommes-là sont, pour nous francs-maçons, d'irréconciliables ennemis, quelle que soit d'ailleurs la forme de leur costume, qu'ils portent une toge, qu'ils portent une soutane, qu'ils portent même une épée *(Tonnerre d'applaudissements) (sic)*. (Le F.·. Bourceret, orat.·., Convent de 1898, p. 424).

Ainsi la Franc-Maçonnerie a horreur :
1° du Juge,
2° du Prêtre,
3° du Soldat.

Et nous allons voir justement que, pour tuer la France, la Franc-Maçonnerie s'efforce de tuer chez nous le Prêtre et le Soldat, parce que, comme l'a dit éloquemment un véritable « penseur libre », M. Jules Soury, « en somme, rien ne reste debout (en France) que l'Armée et l'Eglise [2] ».

(Nous ne parlons pas du Juge : la Franc-Maçonnerie n'a en effet qu'à initier à ses Mystères le premier Juge venu pour le transformer de suite en « Bon Juge » et l'on sait ce qu'est un « Bon Juge » franc-maçon.)

1. Les Francs-Maçons, précisément, forment une caste « d'ambitieux », « d'égoïstes », « qui veulent dominer leurs semblables ». Le F.·. Bourceret fait comme s'il ne le savait pas.

2. Lettre de M. Soury à M. Maurice Barrès — *Le Journal*, 12 novembre 1899. Cité par Dasté (Baron) — *La Gangrène Maçonnique*, Paris, 1899,p. 76, 77.

### Crimes maçonniques actuels.

Les crimes que les Loges ont commis depuis quelques années pour tuer en France le Prêtre et le Soldat, pour y détruire l'Eglise Catholique et l'Armée, sont si nombreux qu'il nous faudrait écrire plusieurs volumes si nous voulions en donner seulement un aperçu [1].

C'est l'empoisonnement graduel de nos enfants par un enseignement dirigé (hypocritement d'abord, brutalement ensuite) contre les convictions religieuses qu'ils puisent au foyer familial; c'est la volonté de la Franc-Maçonnerie, cent fois exprimée dans ses Loges et ses Convents, d'arracher le Christianisme du cœur de la France en nous volant l'âme de nos fils et de nos filles. — Pour cela furent fondées la Ligue (maçonnique) de l'enseignement et les très-maçonniques « Amicales » d'Instituteurs.

C'est la spoliation des biens religieux, c'est-à-dire un vol légal qui dépouille de leurs biens des milliers de citoyens français. Mais, pour légal qu'il soit, le vol est toujours le vol.

1. De nombreux livres donnent un amas de preuves documentaires sur les crimes actuels des Loges Maçonniques en France. Consulter particulièrement *La Pétition contre la Franc-Maçonnerie à la onzième Commission de la Chambre des Députés,* par M. Prache, rapporteur ; *le Club des Jacobins* par M. Nourrisson ; *le Plan Maçonnique* par M. Michel Le François ; *Le Syndicat des Arrivistes* par M. Tourmentin. — Je ne parle pas de la *Gangrène maçonnique* (Edition épuisée).

C'est la rupture avec la Papauté, rupture qui déjà coûte à la France la perte de son influence séculaire en Orient et par suite — au point de vue matériel, au point de vue commercial — la perte de clientèles considérables; d'où un appauvrissement indéniable de notre pays.

C'est la séparation de l'Église et de l'État, machinée avec traîtrise par un gouvernement complice des Loges en vue de soustraire les Catholiques au droit commun et de les traiter, plus odieusement qu'ils ne le sont encore, en parias dans le pays de leurs pères.

C'est la délation (le vice païen des dégénérés de la Rome impériale) ressuscitée par la Franc-Maçonnerie pour gangrener notre Armée.

Enfin, c'est le traître Dreyfus acclamé à tant de reprises par la Franc-Maçonnerie française.

Cela seul, avec la délation, suffit à marquer d'une tache ineffaçable les Francs-Maçons de France, aux yeux mêmes de ceux de nos compatriotes qui ont oublié le chemin des Églises :

Délateurs ou complices des délateurs ! [1]

Mouchards ou complices des mouchards !

« Casseroles » ou complices des « casseroles » !

1. Rien ne peint mieux le degré d'avilissement de la Franc-Maçonnerie espionne et délatrice que ces quelques lignes de M. Maurice Spronck, dans *La Liberté*, l'hiver dernier, au moment de l'affaire des fiches :

« Nous ne publions pas tout. On laisse la fiche de côté quand la calomnie est trop ignoble ou quand elle s'attaque à des femmes; car il est bon que l'on sache que les loges mouchardaient non seulement les officiers, mais aussi leurs femmes et leurs filles. »

Et pour comble, amis et alliés d'un traître, — tels sont les Francs-Maçons de France.

### La Franc-Maçonnerie contre les Catholiques.

Dans leurs Loges, dans leurs Convents dont les échos, malgré leur Secret, sont heureusement venus jusqu'à nous, les Francs-Maçons se préparaient depuis des années à abolir le Concordat et à étrangler le Catholicisme en France. Mille textes divers arrachés à leurs arcanes le prouvent. Mais la Franc-Maçonnerie est tellement le Mensonge personnifié qu'aujourd'hui tous les imposteurs des Loges, députés, sénateurs, ministres francs-maçons disent hypocritement à travers le pays que c'est la Papauté qui a voulu cette rupture du Concordat, alors que les Loges la réclamaient depuis vingt ans et que c'est eux — eux, les esclaves du Grand Orient — qui commettent le crime de l'imposer à la France.

Une aussi vile impudence révoltera quiconque, en notre pays de loyauté, a conservé le mépris des menteurs.

### La Franc-Maçonnerie contre l'Armée.

Il n'est pas besoin de longs discours pour montrer à quel point la Franc-Maçonnerie, dans la personne de ses agents, les FF.·. Combes, Pelletan et André, pour ne nommer que ces trois-là,

est criminelle envers la France qu'elle a désarmée devant l'ennemi.

Dans sa préface à la poignante brochure de M. Louis Latapie—*Sommes-nous prêts*—? le colonel Rousset écrit :

Le ministre de la Guerre, absorbé par la confection des fiches, a laissé s'émousser dans sa main l'arme qui lui avait été confiée. Elle est aujourd'hui ébréchée et branlante. Il faut, de toute nécessité, la retremper et la refourbir.

En quel état est tombée notre armure, coulée de toutes pièces sur une frontière artificielle, que les stratèges allemands avaient, en 1871, découpée savamment, vous allez l'apprendre. Ce qu'on a fait de notre corps d'officiers, si dévoué, si instruit, si conscient de ses devoirs, et à travers lequel circule maintenant le poison de la délation et de la discorde, vous le saurez. Ce que sont devenus les approvisionnements indispensables, les effectifs de couverture, vous le verrez. Et vous jugerez après si l'homme néfaste qui a présidé à toutes ces ruines, si le général André ne devrait pas, en justice, être, avec son protecteur M. Combes, inculpé de haute trahison ! (Préface, p. 4, 5.)

Le F.·. Pelletan, lui, trouve des accusateurs écrasants jusque chez les étrangers, ironiques, supérieurement amusés de voir la besogne de l'Ennemi accomplie chez nous par de mauvais citoyens :

Cet être (c'est Pelletan que l'on désigne ainsi) est plus redoutable à la marine française que l'amiral Togo à la marine russe.

Togo a besoin de ses cuirassés et de ses torpilleurs

pour détruire la flotte moscovite, et il ne tue que deux amiraux.

Pelletan, avec sa plume, démolit toute la marine et tue, sans coup férir, six amiraux.

(*Pall Mall Gazette,* citée par la *Libre Parole,* 22 avril 1904.)

Après Londres, voici Berlin:

En résumé, on peut dire que la Marine française aura besoin de bien des années — même dans le cas où les circonstances seraient favorables — pour réparer tout le mal que lui a fait le dernier ministre de la marine. (Comte de Reventlow, *Berliner Tageblatt,* cité par la *Libre Parole,* 1er mars 1905.)

### Maçonnerie, Dreyfusisme et Délation.

On connaît le mot si caractéristique du F.·. Pasquier, l'odieux délateur; en 1898, à Avignon, dans un banquet maçonnique dont le compte rendu fut publié par le *Courrier du Midi,* « on a félicité M. Pasquier d'avoir voté l'ordre du jour en faveur de Dreyfus. Celui-ci (Pasquier) a répondu que la réussite de la revision était une *une question de vie ou de mort pour la Maçonnerie.* » (Cité par A. Monniot, *Libre Parole,* 24 nov. 1898).

Il était difficile à la Franc-Maçonnerie française d'avouer sa propre infamie avec plus de cynisme qu'en couvrant d'honneurs le F.·. Pasquier. C'est fait: le Convent de 1905, il y a quelques semaines, a élu le F.·. Pasquier Secrétaire du Conseil de l'Ordre, en même temps qu'à l'unanimité moins

troix voix, il approuvait la conduite du Conseil de l'Ordre dans l'affaire des fiches.

Par ces votes la Franc-Maçonnerie française s'est déclarée solidaire des méprisables délateurs francs-maçons, comme elle s'était déjà rendu solidaire des criminels démolisseurs de notre pays dans l'Affaire Dreyfus.

Dans cette dernière, d'ailleurs, la Franc-Maçonnerie italienne avait su mêler sa note au concert. Voici en effet ce qu'on lisait dans la *France Chrétienne* du 31 Décembre 1899:

Nous trouvons dans la *Rivista della Massoneria italiana* (livraison de juillet-août-septembre-octobre 1899) une bien bonne lettre du Grand-Maître du Grand Orient d'Italie, le juif Ernesto Nathan, à Mme Alfred Dreyfus, lettre adressée aussitôt après le verdict du Conseil de guerre de Rennes. Nous citons textuellement le document, et tel qu'il figure à la page 181 de la revue maçonnique:

Madame Dreyfus, Paris.

«Veuillez, Madame, accepter et *parteciper* à la victime d'une conspiration sectaire la plus profonde sympathie de la Maçonnerie italienne, qui souhaite que le triomphe de la vérité puisse prochainement vous consoler tout du *longue* martyre *éroïquement* souffert. »

*Le Grand Maître,*
NATHAN.

Dans le même numéro de la revue italienne, nous trouvons un travail du dit Grand Maître sur les travaux maçonniques pendant les trois dernières années . Là encore il s'occupe de l'affaire Dreyfus. Cette lutte entre « le militarisme d'au-delà les Alpes » contre « la conscience civile », n'est autre, pour le F.·. Nathan,

que « l'antique lutte entre Ormuz et Ahriman, entre la lumière et les ténèbres. »

Nous ne nous en serions jamais douté.

### Le Crime Suprême : la Trahison.

Il est nécessaire d'insister sur le crime de trahison, que les Anciens, nous l'avons dit, appelaient le Crime inexpiable, parce qu'il pouvait conduire d'un seul coup à la mort ou à l'esclavage — pire que la mort — les hommes et les femmes d'une ville entière, d'un peuple tout entier.

Or, la Franc-Maçonnerie avait de bonnes raisons pour être dreyfusienne : Weishaupt, qui illumina la Franc-Maçonnerie française, n'avait-il pas dressé un véritable code du parfait espion? Et puis, l'effrayante révélation de M. de Giers au sujet de la guerre de 1870-71 ne prouve-t-elle pas que la Maçonnerie a la Trahison dans le sang?

Dans *A bas les Tyrans !* le journal antimaçon que j'ai eu l'honneur de fonder en 1900 avec mon courageux ami Copin-Albancelli, j'ai donné quelques documents curieux peignant bien la façon dont les Loges comprennent le devoir militaire en temps de guerre.

Sur le champ de bataille de Waterloo, un officier prussien s'était fait « un rempart de cadavres » :

« Il combat encore, il combat à peine, épuisé par le sang qui coule de ses plaies ; cependant son glaive s'est lassé de frapper ; ses bras se sont élevés sur sa tête et confiant encore dans les ennemis qu'il vient de com-

battre, il appelle à son secours, en tombant, les enfants de la Veuve ! » (Discours prononcé à la Loge parisienne *la Clémente Amitié* le 16 janv. 1838. — *Le Globe*, 1re année, t. I, p. 51).

C'est alors que s'élance un officier français; « terrible, son regard se porte sur les Français qui l'entou ent » ; c'est un franc-maçon ; il menace de son épée ses compatriotes et sauve la vie à son F.·. étranger.

A ce moment-là même sur le champ de carnage de Waterloo, où se jouait la liberté ou la servitude de notre pays, combien de Français tombaient accablés sous le nombre? Mais le héros maçonnique de l'histoire, le Frère.·. français, lui, au lieu de secourir ses frères d'armes français, sauvait son Frère.·. de Prusse. (*A bas les Tyrans* ! 9 juin 1900, p. 5, 6).

Le *Berliner Herold* avait demandé à ses lecteurs de faire connaître les faits d'utilisation du Signe de Détresse au cours de la guerre 1870-71... (*Revue Maçonnique* de juin 1900).

Il lui fut répondu que le F.·. Albert Richter (allemand) allait être fusillé sur l'ordre d'un officier de francs-tireurs français, quand, ayant fait le signe de détresse, il fut sauvé par un franc-maçon « *se déclarant son frère et garantissant l'affirmation du suspect qui se disait infirmier* ».

Ainsi un Franc-Maçon français garantit l'exactitude de l'assertion du suspect qui se disait infirmier, *sans le connaître et uniquement parce que ce suspect a fait le Signe de Détresse.* (*A bas les Tyrans* ! 7 juillet 1900, p. 4).

La Revue maçonnique *Le Globe* (t. III, p. 446)

nous a encore fourni cette contribution à l'histoire du Signe de Détresse.

A ce signe vénérable, on a vu des combattants jeter les armes, se donner le baiser d'union, et d'ennemis qu'ils étaient redevenir à l'instant amis et frères, ainsi que le leur prescrivaient leurs serments. (Disc. du F.·. Lefebvre d'Aumale, F.·. Orateur du Gr.·. Or.·. de France, le 6e jour du mois lunaire (Tamuz) de l'an de la lumière 5841 *Vulgo* 1841).

Une autre autorité maçonnique, le F.·. Bouilly, Grand Maître adjoint du Grand Orient de France, a dit encore en 1841 :

« Entre Maçons, la puissance des liens fraternels est si forte, qu'elle s'exerce même entre ceux que les intérêts de la Patrie ont divisés ».

Puis, le F.·. Bouilly, s'adressant aux Maçons sous les drapeaux en temps de guerre, s'écrie :

*Ne distinguez ni la nation ni les uniformes : ne voyez que des Frères et songez à vos serments ! (Le Globe,* t. IV, p. 4).

J'ai le devoir de conclure comme je le faisais en 1900 :

Si les Francs-Maçons n'abjurent pas ces monstruosités antinationales qu'applaudissaient leurs devanciers, ils sont traîtres à la Nation, et à l'épithète de Tyrans maçonniques nous avons le droit de joindre celle de Traîtres maçonniques. (*A bas les Tyrans !* 8 décembre 1900, p. 7).

## XVII

## CONCLUSIONS

Le 29 octobre 1899, le regretté Syveton décrivait, dans l'*Écho de Paris*, ces agences maçonniques de presse installées chez nous pour fabriquer « la foudroyante unanimité de l'opinion européenne à l'égard de la France »,

...ces « machineries », disait-il, au moyen desquelles l'Internationale maçonnique, protestante et juive mène le monde. Que l'on nous traite avec un soin particulier que l'on ne montre point aux autres nations, cela n'a rien d'étonnant. L'avenir de la secte universelle dépend de son triomphe en notre pays. Si son pouvoir s'écroulait ici, elle en ressentirait, dans le monde entier, un irréparable affaiblissement. Aussi veille-t-elle jalousement à ce que nous conservions le personnel gouvernemental qui lui est dévoué.

Cinq ans plus tard, après avoir administré au Fr.·. André la gifle historique sans laquelle ce fantoche malfaisant serait sans doute encore

chargé à l'heure actuelle de la Défense Nationale, Syveton mourait dans des circonstances telles que les leaders de la presse vraiment française n'ont pas hésité à mettre sa fin au passif de la Franc-Maçonnerie.

Le meurtre de Syveton, écrit M. H. Rochefort, la suppression probable de Félix Faure ont prouvé que cette mafia était composée de traîtres et de conspirateurs (*Intransigeant*, 8 août 1905).

Quarante-huit heures après la mort de Syveton, M. Léon Daudet faisait, dans la *Libre Parole*, ce rapprochement poignant :

Voici, disait-il, ce qu'écrivait Copin-Albancelli, qui fut initié à la Maçonnerie et qui la combat héroïquement aujourd'hui, dans le numéro prophétique du 12 novembre 1904 de son vaillant journal *La Bastille*, sous ce titre : « Le Monde occulte ». Depuis deux jours, depuis l'affreux événement, je lis et je relis ces lignes effarantes :

« J'affirme donc que je sais l'existence — et lorsque je dis : je sais, j'entends que j'ai vu, que j'ai touché du doigt les preuves de cette existence — d'une société trempant dans la Maçonnerie de la manière que je viens de montrer et dont il n'est pas un membre qui n'ait des crimes à se reprocher.

« J'affirme qu'il est tel des hauts fonctionnaires francs-maçons de la République vers lequel je pourrais marcher, si je le rencontrais, et auquel je pourrais dire : « Vous, monsieur le... fonctionnaire, à telle heure, tel jour, dans tel endroit, vous avez comme membre de tel groupe se recrutant dans la Maçonnerie et la pénétrant, commis tel crime. »

« A un autre, je dirais : « Vous vous rappelez un

meurtre dont le secret resta impénétrable; voilà où il a été décidé, et vous étiez parmi les exécuteurs. Voici comment vous vous y êtes pris! »

Gaboriau! me crient ces imbéciles, quelquefois bourrés de lectures, qui n'admettent le romanesque et le tragique qu'en dehors de l'histoire et de l'actualité — alors que l'histoire et l'actualité sont un tissu d'arcanes — et qui cachent leur éminente mollesse sous un élégant scepticisme. C'est sur ces gogos-là que la bande du Vieux de la Montagne compte pour jeter de la cendre grise et des paroles vaines, afin de recouvrir innocemment les cadavres. Ah! combien, combien je vomis les tièdes!... (L. Daudet).

« C'est du roman! c'est du Gaboriau! » m'auraient aussi crié ces « tièdes », si j'avais mis en parallèle la mort de Syveton avec celle de Gustave III de Suède, par exemple...

On me saura gré de cette abstention qui témoigne de mon désir scrupuleux de ne point choquer les sceptiques par des affirmations non appuyées sur des preuves documentaires, et l'on n'aura aucun prétexte pour nier la force probante des textes historiques accumulés dans ce volume.

Tous ces textes me paraissent orienter l'esprit vers cette double constatation :

1° Toutes les Sociétés Secrètes anciennes et modernes portent au moins une des trois tares que nous avons dites.

2° Une chaîne ininterrompue relie très réellement les principales Sociétés Secrètes les unes aux autres.

### Des anciens Initiés jusqu'aux Francs-Maçons *modernes*.

Sous le titre *Eureka*, M. Louis Brunet a publié en 1905 une brochure des mieux coordonnées, où il trouve, dissimulé en quelque sorte dans les fondations de la Franc-Maçonnerie, le culte du Phallus, autrement dit la religion naturaliste et panthéistique des Arrière-Temples d'Egypte et de Syrie. En effet, les textes que M. Brunet emprunte au F.·. Ragon (à qui le Grand Orient de France a octroyé le titre d'Auteur sacré de la Franc-Maçonnerie), au F.·. Willaume et au F.·. de l'Aulnaye, — trois des écrivains maçonniques les plus considérés — sont tous pénétrés de dogmes naturalistes sur la génération par cela même que leurs auteurs sont imprégnés de la vieille théologie égyptienne où le Phallus joue le rôle que nous savons.

Nos lecteurs ne s'en étonneront pas puisque le Rose-Croix Elias Ashmole avait calqué ses rituels de la Maçonnerie moderne sur les vieilles légendes des Mystères isiaques. Ragon, Willaume et de l'Aulnaye sont donc bien dans la tradition de leur patriarche Elias Ashmole.

Dans la préface de la brochure de M. Brunet, M. Drumont écrit :

Cette préoccupation de ramener toujours dans son imagerie, dans ses emblêmes, l'acte de la génération est évidemment des plus suggestives. Elle ferait croire que la Franc-Maçonnerie, dont les origines malgré tout

se perdent dans le mystère, n'est au fond qu'un rejeton vivace du vieux matérialisme païen, qui aurait traversé dix-neuf siècles de christianisme. (*Eureka*, Paris 1905, préface, p. 2).

Nous trouvons là un résumé, un raccourci remarquable de notre étude. Oui, un « rejeton vivace du vieux matérialisme païen, » c'est bien ainsi que la Franc-Maçonnerie nous apparait, si nous confrontons entre eux les chapitres successifs du présent livre.

Si, d'autre part, nous descendons le cours des siècles depuis le commencement de notre ère, que voyons-nous ? Les doctrines des Sociétés Secrètes païennes se rénovent dans la Gnose en se mêlant avec du Judaïsme lui-même fortement mêlé de Paganisme.

Puis, se succèdent en Europe — en s'enchaînant les unes aux autres, en se pénétrant, en héritant les unes des autres de leurs adeptes, comme de leurs doctrines — des sectes gnostiques, manichéennes, albigeoises, templières. Elles se rénovent à leur tour dans la puissante organisation de la Rose-Croix où la vieille Gnose se mêle à la Kabbale juive du Talmud. Et enfin, c'est la doctrine rosicrucienne, à la fois gnostique et kabbaliste, qu'Elias Ashmole introduit dans les groupes semi-professionnels des maçons anglais de métier pour former la Maçonnerie moderne.

De sorte qu'en somme, la Franc-Maçonnerie actuelle se trouve être un mélange extrêmement complexe de paganisme oriental et de kabbale juive.

## Tyrannie et trahisons des Sociétés Secrètes corruptrices.

Il est évident que la formation même des Sociétés Secrètes en fait des instruments de tyrannie du peuple, partout où elles sont installées ; ce sont des coteries d'exploiteurs vivant sur l'habitant.

L'exploitation des profanes mâles par l'esclavage et des profanes femelles par la prostitution sacrée, tel est, au fond, le bilan des Sociétés secrètes antiques.

Mais notre Franc-Maçonnerie moderne — tout comme les Ismaéliens et les Assassins du Vieux de la Montagne — a exactement les mêmes principes directeurs dépourvus de toute moralité : ce qu'elle veut en effet, en dehors de sa guerre au christianisme, c'est vivre aux dépens du peuple qu'elle corrompt pour le mieux asservir. Les papiers saisis chez les chefs de la Haute Maçonnerie, les complices de Weishaupt et de Nubius, nous l'ont suffisamment appris, sans compter l'ignoble propagande des Sociétés malthusiennes, ces nouvelles filiales des Loges qui enseignent la dépopulation raisonnée dans nos campagnes.

Que nous envisagions les Terroristes sortis des Loges il y a un siècle et couvrant la France de ruines et de sang (tout en s'emplissant les poches), ou nos Francs-Maçons d'aujourd'hui pillant le trésor public pour gratifier leurs créatures de places inutiles dont le nombre augmentera jus-

qu'à la ruine totale du pays, — ou bien que nous envisagions les Athéniens soumis en 408 avant J.-C. à un régime de terreur par une bande de délateurs (toujours !) et d'assassins, organisée, rapporte l'historien Thucydide, par les Sociétés Secrètes — c'est toujours la même chose.

La France trahie par la Franc-Maçonnerie française dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire des fiches de délation; l'Europe trahie par les Sociétés Secrètes de Blancs s'alliant aux Sectaires de race jaune, — tout cela trouve son pendant, vingt-trois siècles avant nous, dans les hétairies grecques : ces Sociétés Secrètes helléniques ont en effet commis le crime de trahir leur propre race au profit des Barbares de Perse.

Le roi de Perse était si riche! et les hétairies grecques n'avaient pas leur canal de Panama, comme nos Loges maçonniques.

### Le Mensonge du Cléricalisme.

Le voleur qui crie «Au voleur!» en s'enfuyant après un mauvais coup, tel est le Franc-Maçon. Il introduit secrètement dans la politique française ses curés à tabliers de peau; il exerce, par là, de la façon la plus positive ce qu'on appelle le Cléricalisme, c'est-à-dire la domination d'un certain pouvoir religieux sur le pouvoir civil — et c'est nous, les Catholiques, qu'il traite de Cléricaux!

Ce mensonge éhonté, comme la tactique du voleur qui crie « Au voleur! », peut être habile

et réussir à tromper quelque temps. Mais tout s'use. Ce mensonge a trop duré pour durer bien longtemps encore.

La Franc-Maçonnerie en fera sous peu l'expérience. La vérité prévaudra, et la vérité, la voici :

Les Sociétés secrètes — confréries de dévots à des dieux et à des déesses plus ou moins bizarres, depuis le Phallus d'Osiris jusqu'à la « Solidarité » du F.·. Léon Bourgeois — ont toujours été cléricales, tandis que le Catholicisme a pour principe fondamental dans ses rapports avec l'Etat la grande parole : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est nous qui voulons réellement la liberté de penser et de croire, pour les autres comme pour nous. Pour en être convaincu, l'on n'a qu'à regarder ce qui se passe en Belgique où les Catholiques ont su vaincre la Franc-Maçonnerie: dans les rues, les cortèges libres-penseurs se déroulent tranquillement à côté des processions catholiques.

### Le Mensonge du Progrès maçonnique.

Ce n'est pas un «clérical», c'est Auguste Comte, un vrai « penseur libre » qui a écrit ces lignes d'une admirable profondeur:

« Le Catholicisme fut le promoteur le plus efficace du développement populaire de l'intelligence humaine. » (Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. V. p. 258).

Mais le Catholicisme qui fut le Progrès l'est

encore aujourd'hui et les Francs-Maçons mentent, comme à leur habitude, quand ils prétendent être à leur tour les représentants du développement social : ils n'avancent pas, ils reculent.

Le Progrès, c'est plus que jamais le Christianisme qui vaincra les Initiés modernes de la Franc-Maçonnerie comme il a vaincu les anciens Initiés prosternés aux pieds des Empereurs romains, tandis que les Chrétiens, ces révoltés sublimes, disaient : « Non ! vous n'êtes pas des dieux ! vous n'êtes que des tyrans ! coupez notre chair vivante en morceaux, mais nous refusons d'adorer votre divinité mensongère. »

Plus que jamais le Christianisme est le Progrès en face de la réaction maçonnique, ce recul, cette régression qui ramènerait le monde à deux mille ans en arrière, à la tyrannie cruelle et obscène des anciennes Sociétés Secrètes, pesant d'un horrible poids sur les petits et les faibles.

En face des niais ricanements contre le catholicisme, crions donc bien haut notre fierté d'être catholiques : il est plus honorable d'être du parti des esclaves suppliciés comme sainte Blandine, que du côté des bourreaux, et les pauvres, les humbles, les souffrants verront luire la vérité dans les ténèbres où les menteurs francs-maçons cherchent à les égarer quand ils se souviendront de ceci :

C'est le christianisme qui a brisé les chaînes de l'esclavage antique et renversé le régime où la femme n'était qu'une bête à plaisir... ou à douleur.

La Franc-Maçonnerie, au contraire, veut ressusciter les temps infâmes du paganisme avec son soi-

disant « amour libre » destiné, dans sa pensée, à ruiner le mariage chrétien qui est la sauvegarde de toute dignité féminine en même temps que la base de la société française.

Avec son retour à la sauvagerie[1] des tribus errant dans les forêts, il est vraiment beau, le « progrès » maçonnique !

### L'odieux et le ridicule.

Si nous jetons un coup d'œil en arrière et si nous nous demandons quelles impressions dominantes font sur l'esprit les scènes évoquées pour nous par cette longue théorie de documents, il semble bien que ce soient celles-ci :

Les Sociétés Secrètes sont ridicules ;

Les Sociétés Secrètes sont odieuses.

Elles sont parfaitement ridicules avec leurs mots de passe aussi grotesques autrefois qu'aujourd'hui :

1. Nous n'exagérons pas : la sauvagerie est l'idéal de Weishaupt, dont les doctrines ont « illuminisé » la Franc-Maçonnerie française :

« Les sauvages, dit Weishaupt, sont au plus haut degré les plus éclairés des hommes et peut-être les seuls libres. »

A l'inverse, M. Salomon, Président de la République d'Haïti, rendait hommage, en 1878 et 1880, « à la bienfaisante influence » des missions catholiques grâce à laquelle « avait considérablement augmenté le nombre des mariages et des baptêmes » — « donc aussi, (note M. Caplain), le nombre des familles nouvelles puissamment cimentées ». (M. Jules Caplain, *La France en Haïti*, p. 25).

Nos gouvernants francs-maçons qui s'efforcent de détruire le catholicisme moralisateur sont très inférieurs à ce Président de République nègre.

« J'ai mangé du tambour... » disait l'initié d'Eleusis. « Quel âge avez-vous? — J'ai trois ans », répond l'Initié franc-maçon déjà sur le retour.

Mais combien aussi elles sont odieuses! Le sang des enfants et des hommes, la pudeur des femmes, voilà ce qu'elles offraient jadis en sacrifice et, à travers les âges, aux cris frénétiques des fêtes cruelles de Moloch, des fêtes immondes d'Astarté, répond la clameur des furies de la guillotine, ces hiérodules de la Déesse Raison.

Qu'on veuille bien y réfléchir : au fond de la polémique ardente des apôtres du Christianisme, qu'il y avait-il, à côté de l'apologie de l'Evangile, sinon la mise en lumière persévérante, incessante, du ridicule et de l'odieux du Paganisme dont les têtes étaient dans les Sociétés Secrètes ?

Nous avons cité les terribles versets de saint Paul contre la superstition et les infamies païennes. Mais l'on sait que durant trois siècles, jusqu'à leur complète victoire, les chrétiens dirigèrent contre les païens ces mêmes accusations de crimes de toute sorte, et cela sur les chevalets de torture, bien souvent! N'est-ce point une preuve de l'importance considérable qu'avait aux yeux de tous, pour le triomphe du Christianisme, la constante évocation du contraste entre sa douceur et sa pureté avec l'ignominie sans nom ct la cruauté des Mystères païens?

Les armes du ridicule et de l'odieux sont tellement bonnes, si solidement trempées, qu'à son tour la Maçonnerie s'en est emparée : depuis qu'elle existe, elle s'efforce de détourner les esprits

du Catholicisme, de lui attirer la haine et le mépris en le rendant odieux et ridicule, à l'aide de ces mêmes accusations de crimes ou sanglants ou répugnants qu'aux premiers âges, les Chrétiens jetaient à la face des Initiés antiques.

En revanche, quand les Francs-Maçons emploient aujourd'hui ces armes contre nous, c'est avec la déloyauté la plus indigne, en mentant sans vergogne et constamment.

Mais l'odieux et le ridicule ont tant d'empire sur les cerveaux qu'un trop grand nombre d'égarés, trompés par les mensonges maçonniques, en sont arrivés à haïr et à mépriser l'Eglise, la seule chose qui, avec l'Armée, soit restée debout, dit M. Soury, libre-penseur de la vraie Pensée Libre.

L'Histoire est là (nous l'avons montré) pour prouver que lorsque les peuples ont su ce que cachaient les Sociétés Secrètes, malgré les tortures, les supplices, les Néron, les Dioclétien, les Galère, malgré tout, ils les ont vomies.

Reprenons la vieille tactique offensive des premiers chrétiens : couvrons les Sociétés Secrètes modernes avec la boue et le sang de leurs crimes; rendons-leur avec usure — et justement — l'odieux et le ridicule dont elles accablent injustement les nôtres.

Et nous verrons se lever l'aurore des jours de revanche attendus.

Sur des pièces irréfutables, nous avons prouvé que la Franc-Maçonnerie est tarée dans ses origines, tarée dans ses doctrines, tarée dans les actes principaux de ses annales.

De plus, nous avons prouvé que, trop souvent, la Franc-Maçonnerie a obéi à de véritables assassins.

Or, quand un homme sort de prison ou du bagne, bien qu'il ait payé sa dette à la société, on le tient à l'écart.

Les hommes qui, loin de quitter la Franc-Maconnerie convaincue d'infamie aux yeux de tous depuis l'affaire des fiches de ses mouchards, continuent à se servir cyniquement de son influence criminelle, ne méritent-ils pas, eux aussi, d'être tenus à l'écart?...

On nomme difficilement garde-champêtre quelqu'un qui sort de prison.

A plus forte raison ne doit-on pas nommer députés ou sénateurs des gens qui vont à la Loge.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES AUTEURS CONSULTÉS


*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Compte rendu des séances de l'), Paris, 1903.

Paul ALLARD, *Hist. des Persécutions*, Paris, Lecoffre, 1885, etc.
— *Jeunesse de l'Empereur Julien*, Paris, 1897.
— *Julien l'Apostat.*
— *Persécution de Dioclétien*, Paris, 1890.

F.·. GOBLET D'ALVIELLA, *Eleusinia*, Paris, Leroux, 1903.

AMÉLINEAU, *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, Paris, Leroux, 1887.

AMMIEN MARCELLIN, trad. lat. de Migne, Paris, 1861.

APULÉE, *L'Ane d'Or ou la Métamorphose*, trad. J.-A. Maury, Paris, 1834.

SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu.*

BARUEL, *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*, 2e éd., Hambourg, 1803.

*Bastille (La)*, hebd., Paris.

F.·. BESUCHET, *Précis historique de l'Ordre de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1829.

Cte BEUGNOT, *Histoire des Juifs d'Occident.*

F.·. Louis BLANC, *Histoire de la Révolution*, Bruxelles, 1848.

Dr BOUDIN, *Etudes anthropologiques*, Paris, 1864.

L. BRUNET, *Eurêka*, Paris, 1905.

Drs CABANÈS et NASS, *La Névrose révolutionnaire*, Paris, 1905.

Jules CAPLAIN, *La France en Haïti.*

César CANTU, *La Réforme en Italie, les Précurseurs*, Paris, 1866.

F.·. CLAVEL, *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1843.

SAINT CLÉMENT d'Alexandrie, *Exhortation aux Nations*, trad. Cousin, Paris, 1684.

Dr A. CORRE, *Le Meurtre et le Cannibalisme rituels*, Paris, Soc. nouv., 1893.

LE COUTEULX DE CANTELEU, *Les Sectes et Sociétés Secrètes* Paris, 1863.

J. Crétineau-Joly, *L'Eglise Romaine en face de la Révolution*, 3e éd., Paris. 1861.
Franz Cumont, *Textes et Monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra*, Bruxelles, 1899.

Darenberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités...*
J. Derenbourg, *Revue des Etudes juives*, Paris, 1881.
N. Deschamps, *Les Sociétés Secrètes et la Societé*, Avignon, Seguin, 1880.
Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, traduc. de l'abbé Terrasson, de l'Académie Française, Amsterdam, 1743.
Douais, *Les Albigeois, leurs origines*, Paris, Didier, 1879.
Pierre Dufour, *Histoire de la Prostitution*, Bruxelles, 1851.
F.·. Dulaure, *Du culte du Phallus et des Divinités Génératrices*, Paris, 1805.
Dupuy, *Traités concernant l'Histoire de France... Condamnation des Templiers*, Paris, 1700.

Henri Dutrait-Crozon, *Joseph Reinach historien*, Paris, 1905.
Eckert, *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification...* trad. Gyr, Liège, 1854.
*Encyclopédie des Sciences religieuses*, publ. sous la direct. de M. Lichtenberger, doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Paris.
Eusèbe, *Præparat. Evangel.*

Famin, *Musée royal de Naples, Peintures, bronzes et statues érotiques du Cabinet Secret*, Paris, 1835.
Abbé Fillion, *Bible commentée.*
F.·. Findel, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, trad. Tandel, Paris, 1866.
Gustave Flaubert, *Salammbo*, Paris, Charpentier, édit. défin., 1887.
Paul Foucart, *Les Grands Mystères*, Paris, 1900.
*Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Eleusis*, Paris, 1895.
*Revue de Philologie*, 1893. *Les Empereurs romains initiés aux Mystères d'Eleusis.*
*La France Chrétienne*, hebdom., Paris.
*La Franc-Maçonnerie démasquée*, bimens,, Paris.
Abbé Freppel, *Saint Irénée*, Paris, 1870.

Abbé Gaffre, *Inquisition et Inquisitions*, Paris 1905.
Gasquet, *Essai sur les Mystères de Mithra*, Paris, 1898.
Cadet de Gassicourt, *Le Tombeau de Jacques Molay ou Histoire Secrète des Initiés, Francs-Maçons, Illuminés et Recherches sur leur influence dans la Révolution française*, Paris, An IV.

De Hammer, *Histoire de l'Ordre des Assassins*, Paris, 1833.
Hughes d'Hancarville, *Monuments de la vie privée des douze Césars*, 1780.

HELLO, *La Saint-Barthélemy*, Paris, 1899.
Ch. D'HÉRICAULT, *La Révolution.*
HÉRODOTE, *Histoire*, traduc. de Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1786.
*Histoire*, traduct. du Panthéon littéraire, Paris, 1837.
J.-A. HILD, *Bulletin de la Fac. des Lettres de Poitiers*, Paris, 1889
HURTER, *Histoire du Pape Innocent III*, Paris, 1840.

*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, trimens. Paris.

Claudio JANNET, *La Franc-Maçonnerie au XIXe siècle*, Avignon, Seguin. s. d.
*Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie...* Paris, 1887
ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, Paris, 1865.

*Le Kama-Soutra*, traduction. Lamairesse, Paris, 1891.

Félix LAJARD, membre de l'Institut, *Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus*, Paris, 1837.
Achille LAURENT, *Relation historique des Affaires de Syrie depuis 1840 jusqu'en 1842*, Paris, Gaume, 1846.
Michel LE FRANÇOIS, *Le Plan Maçonnique*, 1905.
François LENORMANT, membre de l'Institut, *Histoire ancienne de l'Orient*, Paris, 1883.
*Histoire des massacres de Syrie*, Paris, 1861.
*La Magie chez les Chaldéens*, Paris, 1874.
LÉON XIII, Encyclique *Humanum genus, contre la Franc-Maçonnerie*, 1884.
S. LÉVI, *La doctrine des sacrifices chez les Brahmân.*, Paris, 1899.
Jules LOISELEUR, *La doctrine secrète des Templiers*, Paris et Orléans, 1872.
Abbé LOISY, *Etudes sur la Religion chaldéo-assyrienne*, Revue des Religions, Paris, 1891.
DE LUCHET, *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, 2e édition, 1785.
LUCIEN (Œuvres de), traduct. Talbot, Paris, 1874.

F.·. Henri MARTIN, *Histoire de France.*
MASPÉRO, membre de l'Institut, *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, Paris, Leroux, 1893.
*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Paris, 3e édit., 1884.
MATTER, *Histoire du Gnosticisme.*
Alf. MAURY, *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen-âge*, Paris, 1860.
MERCIER, *Paris pendant la Révolution.*
*Collection de documents inédits sur l'Histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'Instruction Publique : *Procès des Templiers*, publiés par M. Michelet, Paris, 1851.

B. de Molleville, *Histoire de la Révolution Française*, Paris, An IX.
*L'Univers*, 13, 14, 15 août 1878.
A. Muteau, *Une Société Secrète en Indo-Chine*, Paris, 1887.

Paul Nourrisson, *Le Club des Jacobins*, Paris, 1900.
Onclair, *La Franc-Maçonnerie Contemporaine*, Liège, 1885.
Dr Papus, *De l'état des Sociétés Secrètes à l'époque de la Révolution Française*, Paris, 1894.
*L'Illuminisme en France. Martinès de Pasqually. Sa vie, ses pratiques magiques...* Paris, 1895.
*Martinisme et Franc-Maçonnerie*, Paris, 1899.
Saint Paul, *Epître aux Romains.*
Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, Paris, 1885.
Plutarque, *Œuvres Morales*, trad. Bétolaud, Paris, 1870.
Porphyre, *Traité sur l'Abstinence de la chair des animaux.*
de Pouvourville, *Le Taoïsme et les Sociétés Secrètes Chinoises*, Paris, 1897.
Prache, *La Pétition contre la Franc-Maçonnerie à la onzième Commission de la Chambre des Députés.*
Edgar Quinet, *La Révolution.*
F.·. Ragon, *Orthodoxie maçonnique* suivie de *La Franc-Maconn. Occulte*, Paris, 1853.
F.·. Rebold, *Histoire des Trois grandes Loges.*
*Mémoires du Cardinal de Richelieu*, édition Michaud.
H. Roux aîné et Barré, *Herculanum et Pompéï. Musée Secret*, Paris, Didot, 1840 et 1862.
Sylvestre de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Paris, 1838.
de Sainte-Croix, de l'Académ. des Inscript. et Bell.-Lett. *Mystère du Paganisme*, Paris, 1784.
*Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1905,
Selden, *De Diis Syris*, Leipsig, 1672.
Strabon, *Géographie*, traduction Tardieu.

Maurice Talmeyr, *La Franc-Maçonnerie et la Révolution*, Paris, 1904.
Tertullien, Edit. Panthéon littéraire.
F.·. Thory, *Acta Latomorum*, Paris, 1815.
Tiele (de Leyde), *Revue de l'Histoire des Religions. Annales du Musée Guimet*, Paris, 1881.
Tourmentin, *Le Syndicat des Arrivistes*, Paris, 1905.
Gustave Tridon, *Du Molochisme juif*, Bruxelles, 1884.
Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1884.
*Dictionnaire de la Bible.*
F.·. Villaume, *Manuel maçonn. ou Thuileur*, Paris 1820.
Comte Melchior de Vogüé, de l'Académie Française, Extrait du *Correspondant* du 25 août 1860,
*Les Evénements de Syrie*, Mélanges d'Archéologie orientale, Paris, 1868.

# TABLE DES MATIÈRES

Paris. Imprimerie A. Munier, 132, boulevard Malesherbes.